

**Karl Marx, Friedrich Engels
(1976)**

Critique de l'éducation et de l'enseignement

**Introduction, traduction
et notes de Roger Dangeville**

[Une anthologie de Marx-Engels sur l'éducation,
l'enseignement et la formation professionnelle]

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole
Professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec
Courriel : mabergeron@videotron.ca

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"
Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole,
professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec.
Courriel : <mailto:mabergeron@videotron.ca>

Karl Marx, Friedrich Engels

Critique de l'éducation et de l'enseignement.

Introduction, traduction et notes de Roger Dangeville.

Paris : François Maspero, 1976, 285 pp.

[Une anthologie de Marx-Engels sur l'éducation,
l'enseignement et la formation professionnelle]

Polices de caractères utilisés :

Pour le texte : Times New Roman, 12 points.

Pour les citations : Times New Roman 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2003
pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 4 mai, 2007 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.



Karl Marx, Friedrich Engels
Critique de l'éducation et de l'enseignement
Introduction, traduction et notes de Roger Dangeville

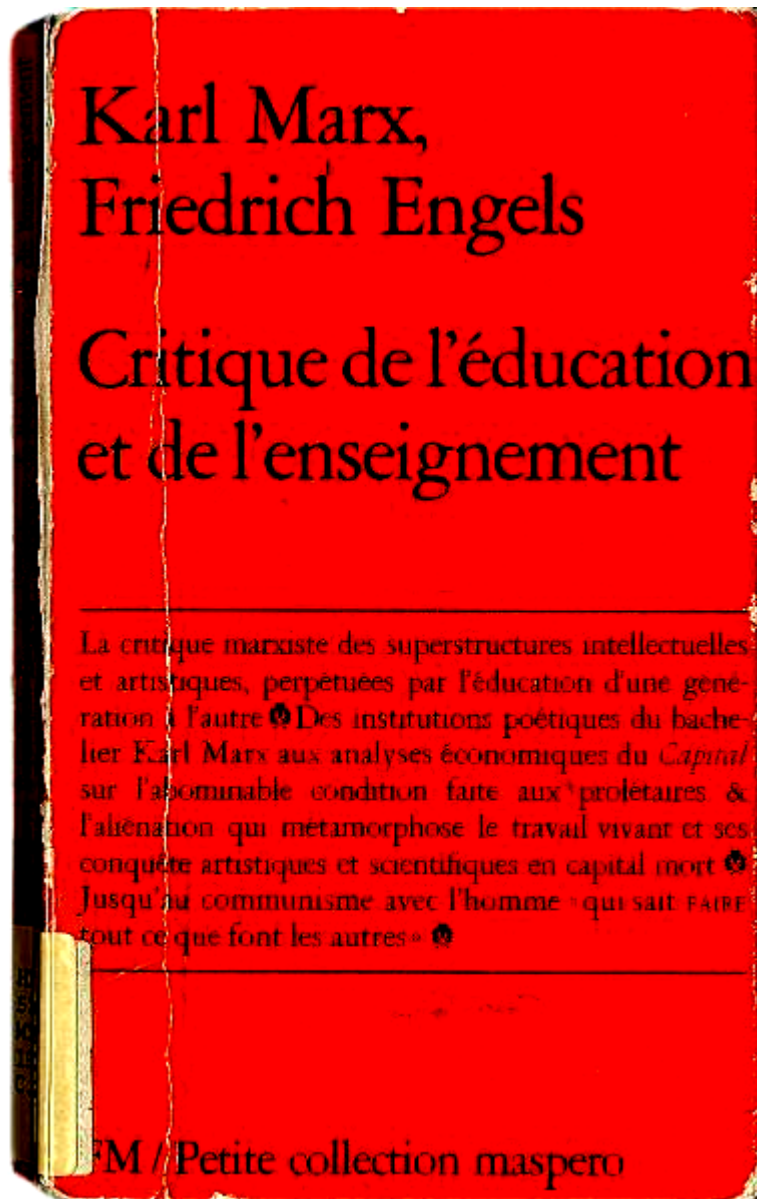


Table des matières

PRÉSENTATION

[Le processus de l'aliénation croissante](#)
[Dépouillement et mystification](#)
[Renversement des idoles et démystification](#)
[Production collective et appropriation privée](#)
[L'art de plus en plus superstructurel](#)
[Lutte idéologique d'abord](#)
[Une stricte conception de classe](#)
[La profanation capitaliste des œuvres sublimes](#)
[L'« éducation » communiste](#)
[Et la « culture » ouvrière ?](#)
[Un enseignement de classe](#)
[Éducation et promotion sociale](#)
[L'école de l'oisiveté ou de la niaiserie](#)
[L'école du parasitisme](#)
[Et les ouvriers ?](#)

1. CRITIQUE DE L'ENSEIGNEMENT BOURGEOIS

[En partant de l'intuition d'un adolescent](#)
[Critique de l'enseignement officiel et des examens](#)
[Critique de la spécialisation](#)
[Promulgation de la loi sur l'enseignement obligatoire pour tous](#)
[L'instruction bourgeoise des ouvriers](#)
[Signification historique de l'obligation scolaire pour tous](#)
[Enseignement professionnel en régime capitaliste](#)
[Critique des écoles professionnelles](#)
[Le système scolaire français de la fin du siècle dernier](#)
[Mesures du gouvernement ouvrier en faveur de l'enseignement](#)
[Décadence historique de l'enseignement élémentaire obligatoire](#)

[L'échec de la tentative de redressement de la révolution de juin 1848](#)

[Le danger permanent du cléricanisme](#)

[Critique du programme social-démocrate de Gotha](#)

[État, famille, éducation](#)

[La sphère privée, source de privilèges et d'oppression](#)

[L'inévitable dissolution de la famille](#)

[La fallacieuse égalité de promotion sous le capitalisme](#)

[Mesures de transition concernant le travail et l'éducation](#)

[Les étudiants révolutionnaires : grandeur et misère](#)

[Relativité des sciences des sociétés de classes](#)

[Formalisme et évolution de l'enseignement](#)

[Essor révolutionnaire des sciences et des arts](#)

[Développement inégal des superstructures](#)

II. LE PROLÉTARIAT, LA CULTURE ET LA SCIENCE

[*Les dessous de la science*](#)

[*Genèse de l'« éducation » communiste*](#)

[*L'espace du temps libre*](#)

[*L'ultime moyen : la concentration*](#)

[*Synthèse universelle*](#)

[Dialectique du progrès et de l'aliénation croissants](#)

[Le prolétariat, classe la plus inculte et la plus féconde](#)

[La littérature d'aujourd'hui](#)

[Éloge des prolétaires incultes](#)

[Le travail capitaliste n'est pas du travail](#)

[Science, force du capital](#)

[La science, étrangère à l'ouvrier jusque dans la production](#)

[La science, instrument d'oppression de classe](#)

[Frais de production et d'éducation](#)

[Coûts de l'éducation](#)

[Gonflement des classes « cultivées »](#)

[Baisse générale de tous les frais d'éducation](#)

[Superstructures et classes bourgeoises](#)

[Promotion sociale de la médiocrité](#)

[Le temps libre, base de la civilisation](#)

[Condition de l'épanouissement de l'homme : la suppression de la contradiction entre le temps libre et le temps de travail](#)

[Critique des déformations universitaires et instinct des masses](#)
[Dénouement des antagonismes](#)

III. FORMATION INTELLECTUELLE DES TRAVAILLEURS

[L'homme social, synthèse et somme de l'évolution de toute la nature](#)
[Fruits empoisonnés de la division du travail](#)
[La base capitaliste de l'éducation de l'avenir](#)
[Travail des adolescents et des enfants des deux sexes](#)
[L'enseignement général dans la société moderne](#)
[Abolition de la division du travail à l'échelle individuelle](#)
[Éducation des sens](#)
[Communisme et abolition de la division du travail](#)
[Socialisation des individus](#)

[ANNEXE](#)

Présentation

« Tous les écrivains communistes et socialistes sont partis de cette double constatation : il apparaît, d'une part, que les faits d'éclat les plus féconds demeurent sans résultats brillants, voire aboutissent à la trivialité et, d'autre part, tous les progrès de l'esprit ont été, jusqu'ici, des progrès dirigés contre la masse de l'humanité qui fut poussée dans une situation de plus en plus inhumaine. Ils considéraient donc (comme Fourier, par exemple) le progrès comme une phrase abstraite, dénuée de sens, ou supposaient (comme Owen, entre autres) que le monde civilisé souffrait d'un vice fondamental. À partir de cette observation, ils soumièrent les bases matérielles de la société actuelle à une critique incisive. À cette critique communiste correspondit aussitôt, dans le domaine pratique, le mouvement de la grande masse, contre laquelle s'était jusqu'alors déroulée l'évolution historique. »

MARX-ENGELS, *La Sainte-Famille*, in *Werke*, 2, p. 88.

Le processus de l'aliénation croissante

[Retour à la table des matières](#)

Une anthologie de Marx-Engels sur l'éducation, l'enseignement et la formation professionnelle ne peut être qu'une critique, et son titre – tel celui des ouvrages déjà parus sur ce sujet ¹ – ne doit pas faire croire qu'il s'agit d'une apologie. Cette critique de l'éducation – comme l'a été celle de l'économie politique – est fondée essentiellement sur des critères de classe soulignant le ca-

¹ Par exemple, le recueil d'Allemagne de l'Ouest, Karl MARX, *Bildung und Erziehung* (Culture et éducation), ou celui de l'Allemagne de l'Est traduit du russe : MARX-ENGELS, *Ueber Erziehung und Bildung* (Sur l'éducation et la culture), édité par le professeur P.N. Grusdew, Volkseigener Verlag, Berlin, 1971, 392 p.

Marx a sous-titré *Le Capital*, comme les *Grundrisse*, *Critique de l'économie politique*, et Lénine soulignait déjà que Marx ne se place jamais sur le terrain économique dans ses analyses, car il conçoit la production comme un acte biologique de métabolisme entre l'homme et la nature. Ainsi, écrivait Marx en 1844 dans ses *Manuscrits parisiens*, il pourra ne plus y avoir qu'une seule science sous le communisme, celle des sciences de la nature.

ractère faussement impartial et objectif de toutes les institutions existantes qui trouvent finalement leur explication dans l'économie.

D'emblée, Marx ramasse en une synthèse formidable les caractéristiques de la bourgeoisie, qu'il définit d'une manière qui peut paraître paradoxale à certains : « L'argent et la culture en sont les deux critères essentiels ¹. »

À ce niveau bourgeois de l'évolution humaine, tous deux, accaparés par le capital, se sont séparés du travail des masses après un processus millénaire qui dérive des nécessités de la production : « La première grande division du travail – la séparation de la ville et de la campagne – a déjà condamné la population rurale à des milliers d'années d'abêtissement, et les citadins à l'asservissement au métier individuel. Elle a anéanti les bases du développement intellectuel des premiers et du développement physique des seconds. Dès lors que le paysan s'approprie le sol et le citadin son métier, ils sont eux-mêmes appropriés par le sol et le métier. En divisant le travail, on divise également l'homme, toutes les autres potentialités intellectuelles et physiques étant sacrifiées au perfectionnement d'une activité unique ². »

À mesure que se développe la division du travail, le savoir, l'art et la culture se séparent des producteurs, passent dans les superstructures et sont monopolisés par les classes dominantes : « Tant que l'ensemble du travail de la société n'a qu'un rendement qui excède à peine ce qu'il faut pour assurer chichement l'existence de tous, tant que le travail réclame donc tout ou presque tout le temps de la grande majorité des membres de la société, celle-ci se divise nécessairement en classes. À côté du plus grand nombre exclusivement voué à la corvée du travail, il se forme une CLASSE libérée du travail directement productif qui se charge des affaires communes de la société : direction du procès de travail, administration de l'État et des affaires politiques, justice, science, beaux-arts, etc. C'est la loi de la division du travail qui est donc à la base de la division en classes ³. »

¹ Cf. MARX, *Critique du droit politique de Hegel*, in MEGA (*Marx-Engels Gesamtausgabe*), 1/1, p. 497.

² ENGELS, *Anti-Dühring*, in *Werke*, 20, pp. 271-272.

Une critique qui resterait limitée aux côtés négatifs du système sans voir que ceux-ci ne sont que l'autre face des côtés « positifs », serait on ne peut plus insuffisante. Pour Marx, en tout cas, civilisation et barbarie de la société se conditionnent réciproquement : « La barbarie resurgit, mais engendrée au sein même de la civilisation, comme lui appartenant. D'où barbarie lépreuse, barbarie en tant que lèpre de la civilisation. » (*Travail salarié et Capital*, annexe sur « Le Travail salarié », VI.) Le totalitarisme fasciste aussi bien que les horreurs monstrueuses du sous-développement dans le monde moderne sont ainsi le produit nécessaire du capitalisme le plus avancé, le plus démocratique et le plus cultivé.

³ Cf. ENGELS, *Anti-Dühring*, *op. cit.*, p. 262.

Ce sont donc essentiellement des raisons économiques qui justifient transitoirement les sociétés de classe. « Marx a mis en évidence d'une façon aussi impitoyable les côtés affreux de la production capitaliste qu'il a souligné par ailleurs que cette forme sociale a été néces-

La thèse qui s'impose ici, c'est que, la bourgeoisie ayant été d'abord révolutionnaire, puis devenant conservatrice et enfin contre-révolutionnaire, sa direction de la production et de l'État ainsi que sa justice, sa science et ses beaux-arts ont été utiles et progressives au début, et dégénèrent ensuite.

La division sociale du travail fait que « l'activité intellectuelle et matérielle, la jouissance et le travail échoient en partage à des individus différents ¹ », et elle a, entre autres conséquences néfastes pour le travailleur, l'opposition entre richesse et pauvreté, puis entre savoir et travail : « Cet antagonisme entre la richesse qui ne travaille pas et la pauvreté qui travaille pour vivre fait surgir à son tour une contradiction au niveau de la science : le savoir et le travail se séparent, le premier s'opposant au travail comme capital ou comme article de luxe du riche. » Et Marx de citer le physiocrate Necker : « La faculté de savoir et d'entendre est un don général de la nature. Cependant elle n'est développée que par l'instruction. Si les propriétés étaient égales, chacun travaillerait modérément » (et Marx d'en conclure : c'est donc une fois de plus le temps de travail qui est décisif), « et chacun saurait un peu, parce qu'il resterait à chacun une portion de temps » (libre, précise-t-il) « à donner à l'étude et à la pensée ² ».

Une société, dont la condition sine qua non est de reproduire à un pôle la misère et à l'autre la richesse, produit forcément aussi, d'un côté, la civilisation et, de l'autre, la bestialité : « D'après Storch, le médecin « produit » la santé (mais aussi les maladies), les professeurs et les écrivains les lumières (mais aussi l'obscurantisme), les poètes, peintres, etc., le goût (mais aussi le mauvais goût), les moralistes, etc., la morale, les prédicateurs le culte et le travail, les souverains la sécurité, etc. ³. »

Dès lors que la séparation entre savoir et travail est effective dans la société, la base est jetée pour un essor gigantesque des « échanges » reposant sur le

saire pour développer les forces productives à un niveau qui permettra à tous les membres de la société une évolution harmonieuse et digne de l'homme. Toutes les formes de société antérieures étaient trop pauvres pour cela. Ce n'est que la production capitaliste qui crée les richesses et les forces productives qui y sont nécessaires, en même temps qu'elle produit aussi, avec la multitude des ouvriers opprimés, la classe sociale qui sera de plus en plus forcée de prendre en compte l'utilisation des richesses et des forces productives pour toute la société, au lieu qu'elles soient monopolisées par une classe comme aujourd'hui. » (Cf. ENGELS, « Compte rendu du Capital », in *Demokratisches Wochenblatt*, mars 1868.)

¹ Cf. MARX-ENGELS, *Die Deutsche Ideologie*, in *Werke*, 3, p. 21.

² Cf. MARX, *Théories sur la plus-value*, in *Werke*, 26/1, p. 280, au chapitre consacré à Necker.

³ *Ibid.*, p. 128.

Il ne s'agit pas d'une boutade de Marx. Les comptes les plus récents de la Sécurité sociale sur la santé font apparaître que, en dépit d'une progression extraordinaire du budget de maladie, la pathologie gagne sans cesse sur les soins apportés aux malades dans les pays mêmes qui sont les mieux pourvus de protection sociale : l'infecte économie moderne *produit* plus de maladies qu'elle ne peut payer de remèdes.

mercantilisme. La « masse », pauvre et ignorante, peut désormais se faire duper et escroquer en plus par les riches qui disposent de tous les ressorts matériels et intellectuels de la société, dans un monde fondé précisément sur l'accumulation de la richesse aux dépens d'autrui.

La science elle-même est dès lors vénale et s'achète, c'est un fétiche, un moyen d'oppression et d'extorsion de plus-value entre les mains du capitaliste. Elle ne peut, en effet, être au-dessus des conditions aliénées qui l'ont produite comme sphère réservée à une petite élite. Dans ces conditions, un auteur allemand a qualifié très justement la science de Kochbuch, de livre de cuisine, que les hommes élaborent tant bien que mal pour produire des objets et des instruments utiles à leur vie.

Cette définition exprime avec bonheur la « relativité » des sciences, que l'idéalisme a fétichisé en vérités absolues et immuables. En fait, la science aliénée suit une courbe tourmentée, effectuant un bond en avant lors de l'introduction d'un mode de production nouveau, puis faisant de la mauvaise et, enfin, de la très mauvaise cuisine durant la phase conservatrice et contre-révolutionnaire, pour refaire un bond avec un nouveau mode de production ¹.

Ce n'est qu'avec la, dictature mondiale communiste, qui aura révolutionné les rapports matériels, que les sciences et les arts seront débarrassés de leur partialité et des mensonges de classe, et connaîtront, sur la base d'un développement insoupçonné des forces productives ², un essor tel que nos contemporains ne peuvent en avoir idée – surtout s'ils prennent pour un pays socialiste la copie conforme du capitalisme qu'est la Russie d'aujourd'hui, qui va jusqu'à

¹ La science, comme l'art et la technique, ne peut pas ne pas suivre, à sa manière, l'essor des forces productives. Or, c'est au début du capitalisme, lorsque celui-ci fut le plus révolutionnaire, que l'on a enregistré la progression la plus forte de la productivité et le taux le plus élevé de croissance de la production, tandis que la masse des produits atteint un montant vertigineux à mesure du développement. Dans les *Manuscrits parisiens* (Ed. sociales, 1962, p. 14), Marx cite quelques exemples d'augmentation inouïe de la productivité capitaliste *par rapport* au mode de production antérieur : « Avec les forces motrices nouvelles et l'amélioration des machines, un seul ouvrier dans les fabriques de coton n'exécute-t-il pas souvent l'ouvrage de 100, voire de 250 à 350 artisans d'autrefois ? »

Pour en revenir à l'éducation au sens plus étroit, les simples chiffres suivants témoignent de sa décadence à l'ère du capitalisme sénile : « Le nombre des analphabètes a augmenté de 48 millions entre 1960 et 1970 » (cf. *Le Monde* du 10 septembre 1975).

² Ce volume sur l'éducation fait suite à l'anthologie sur *Les Utopistes et Utopisme et communauté de l'avenir* traitant de la vision du stade supérieur de la société communiste qui, chez Marx-Engels, est proche de celle de leurs prédécesseurs utopistes. Le marxisme, en fournissant une base scientifique à cette vision, s'est attaché essentiellement à démontrer la nécessité du passage au socialisme par un bond révolutionnaire à partir de l'évolution économique de l'actuelle société capitaliste, l'économie, avec son pôle socialisé, et le prolétariat formant la base objective du socialisme, et non les superstructures idéologiques dont le marxisme serait un prolongement.

acheter à l'Ouest sénile une folle technique dégénérée, impulsée par les guerres et l'armement.

Dépouillement et mystification

[Retour à la table des matières](#)

Dès lors que l'on traite du problème de la culture, de la science, des arts et des lettres d'une société, on est dans la sphère que le marxisme appelle les superstructures qui sont le PRODUIT de la base économique, c'est-à-dire du travail de la classe productive que s'approprient les classes privilégiées. Il importe donc de considérer le produit sous un angle double : d'abord les articles matériels qui débouchent du procès de travail sur le marché pour être directement consommés ; ensuite le produit social indirect, c'est-à-dire la division du travail suscitée par le mode de production et sur laquelle se greffent les classes et les superstructures. Cette dissociation croissante dans les sociétés successives de classe devient toujours plus antagonique, tandis que l'oppression se fait plus pesante pour les classes exploitées.

Au Moyen Âge encore, l'artisan – comme le paysan propriétaire de sa parcelle – détenait le produit de son travail. Ce n'est que sous le capitalisme que le produit se sépare systématiquement du travailleur salarié et de ses conditions réelles de production, qui ne peuvent être que sociales et collectives, pour être attribué au capitaliste individuel. Dès lors que le produit immédiat – l'œuvre – est dissocié de ses conditions de production, l'art et la science se détachent de la masse de la production sociale et s'autonomisent pour le compte des capitalistes ¹.

¹ Le produit, qui est le résultat de toute la combinaison sociale de la production, indique le plus clairement quelles peuvent être les manifestations intellectuelles d'une société donnée. En matérialiste conséquent, Marx, inversant toute la problématique de la psychologie actuelle qui part de l'individu et s'enferme dans un cercle dont nulle science ne peut découvrir les tenants et les aboutissants, déclarait que *c'est l'industrie qui est le livre ouvert de l'âme humaine*. C'est en effet dans les objets qui forment le cadre de notre vie courante, de la stupide automobile privée à la cigarette infectieuse, que se lit le caractère de l'homme moderne, consommateur autodestructeur qui paie le moindre de ses gestes, pour la plus grande prospérité du capital. Il est évident que l'Esprit plane très bas dans ce mercantilisme de tous les instants, avec ses satisfactions pusillanimes et bon marché. Le capitalisme, en produisant pour l'individu privé, morcelé et atomisé, doit débiter des articles à l'échelle liliputienne et mesquine, parce que son mode de distribution est *privé*. L'homme gagnera en ampleur inouïe, sur le plan de son intelligence et de sa jouissance, dès lors que la production sociale déjà réalisée sera mise en harmonie avec une distribution et une appropriation sociales.

Les arts et les lettres, qui ne disposent aujourd'hui que des pauvres moyens privés de leurs auteurs, connaîtront alors un essor, dont l'ampleur est insoupçonnée aujourd'hui.

En morcelant les divers types et formes de travail qui conduisent à l'œuvre, il s'opère une inversion systématique des rapports réels suscitant l'idéalisme absolu des classes privilégiées qui font tout partir de l'Esprit ou de l'Idée – de leur sphère oisive du temps libre – pour se justifier comme élite¹. C'est de là que naissent les folles théories fascistes, qui s'épanouissent aujourd'hui dans le monde entier à l'heure du capitalisme dégénéré, sur l'Homme d'exception qui guide les masses, du Génie qui accapare l'Art, et du Savant qui détient la lumière du Savoir, toutes ces figures n'étant en somme que l'idéalisation de Sa Majesté le Capital dans la corporatiste division du travail qui enferme l'individu dans sa spécialisation ET sa non-spécialisation.

Dans la vision marxiste, le génie n'est rien d'autre que la superstructure, déterminée fondamentalement et en dernier ressort par l'activité productive des masses immenses qui déploient des efforts quotidiens avec leurs luttes et leurs drames.

Le capital opère une double frustration des masses. D'abord, le corps spécialisé de penseurs, d'artistes – et de professeurs qui transmettent le savoir de génération en génération, pour le « reproduire », en le conservant et le perpétuant – écrème le meilleur du savoir et de la sensibilité émanant du travail des masses, tandis qu'elles-mêmes demeurent incultes.

Ensuite, par l'intermédiaire du marché – qui n'est pas, comme le souhaitait Staline, échange neutre, mais échange avec profit, vol, pillage et spoliation –, les masses sont dépouillées du fruit de leurs efforts. Le procédé en est facile, puisque, de nos jours, tout se transforme en cet argent – force sociale concentrée, universellement reconnue et commandant le travail d'autrui – qui permet à la classe dominante de s'approprier et de représenter aussi les superstructu-

Sur le mécanisme de la dissociation progressive des producteurs de leurs moyens de production et de vie dans les sociétés de classe, cf. « La Succession des formes de production et de société dans la théorie marxiste », *Le Fil du temps*, n° 9.

¹ Toute société enfermée dans des contradictions de classe est idéaliste et inverse le juste sens des choses, en attribuant à la classe dominante le monopole de la science, de la culture et de l'art – ce pour quoi elle fait partir toutes ces « valeurs » de l'Esprit, et non du travail et de la production. Cette inversion s'étend jusqu'au domaine de l'enseignement et de l'investigation, qui donnent la primauté à l'esprit et l'intelligence. Or, dit Engels, « dans toutes les disciplines, il ne s'agit pas d'élucubrer les rapports dans la tête, mais de les découvrir dans les faits ». (*Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, IV, in *Werke*, 21, p. 265.)

En faisant tout découler de l'Esprit, et non des conditions matérielles déterminées, les bourgeois attribuent tous les maux de l'humanité au manque d'éducation des masses : la comparaison entre les revenus des classes cultivées (privilégiées) leur a suggéré, en outre, que le remède à la pauvreté et au chômage est donc... l'éducation ! Marx ironise sur ces pauvres palliatifs qui ne tendent à rien moins qu'à « abolir le prolétariat » par quelques réformes, ce qui démontre leur inconsistance, dans ses *Notes critiques* du 7 août 1844 (trad. fr. in MARX-ENGELS, *Écrits militaires*, 1970, L'Herne, p. 161-169).

res intellectuelles, artistiques et philosophiques de la société entière, en monopolisant la culture du passé, du présent et même, si on ne les en empêchait, du futur, et en apparaissant civilisées, sacro-saintes, justifiées, voire indispensables – aujourd'hui comme hier.

Renversement des idoles et démystification

[Retour à la table des matières](#)

Dans le simple langage du marxisme, on dirait que ce sont, en fait, les innombrables travailleurs de la société qui tiennent la main – ou animent l'œuvre – de l'artiste ou du savant, qui ne sont inspirés ni par l'Esprit ni par le Génie – creuses abstractions des sociétés à classes privilégiées, toujours idéalistes, parce qu'elles posent la pensée comme principe supérieur et initial de tout bien et de tout progrès, en forgeant le Grand Architecte des rationalistes illuministes bourgeois, cléricaux ou francs-maçons, staliniens ou maoïstes.

En somme, tout se réduit en journées de travail, et le résultat en varie, non en fonction du mérite individuel, mais du mécanisme social de la division du travail, qui concentre les moyens d'expression de la société en quelques mains plus ou moins talentueuses, les moments privilégiés du travail des masses étant appropriés par un corps de spécialistes qui s'auréolent d'une gloire, d'un prestige et d'un salaire particuliers, les masses incultes leur servant d'outils ou d'esclaves sans âme. Rien n'exprime de manière plus cynique cet asservissement des travailleurs que le slogan ségrégationniste de la République démocratique allemande prétendument socialiste, où règnent l'affairisme, l'argent et la division du travail : « L'alliance organisée du Travail avec l'Intelligence », celle-ci éclairant, fécondant et, naturellement, guidant les masses ouvrières supposées aveugles.

La division du travail croissante ne fait que renforcer la privatisation ou la personnalisation de plus en plus générale des privilèges et des œuvres « nobles ». Au Moyen Âge, l'art religieux lui-même, cent fois moins bigot et conformiste que l'art vénal reptilien d'aujourd'hui, était plus anonyme. N'étant encore guère séparé du travail des masses et des « artisans », on l'attribuait plus volontiers aux producteurs qu'aux classes dominantes, qui guerroyaient, festoyaient, administraient et ne furent intégrées qu'à leur déclin à la cour du Roi-Soleil, symbole de toute culture.

Production collective et appropriation privée

À l'aube des sociétés de classe, l'art grec ne connaissait pas encore cette individualisation forcenée des œuvres par les personnes privées, du fait que les moyens de production, le travail et le produit étaient infiniment moins séparés et cloisonnés qu'aujourd'hui, et l'art bénéficiait encore grandement du soutien des moyens productifs de la collectivité. Hésiode ne parlait pas de génie, d'élite et de chef-d'œuvre, mais d'œuvre et de journée, comme on désignait par journal l'espace de terre qu'un paysan (journalier) peut cultiver avec ses forces d'une journée. Il est significatif que le terme grec *ergai* désigne l'œuvre, à la fois en tant que travail de tous et somme. En italien, on appelle *opera* aussi bien la journée d'un travailleur agricole que la *Traviata*.

Dans la fabrique moderne, l'ouvrier est directement victime de cette inversion des rapports qui attribue à la hiérarchie venue des écoles le mérite de la technique. Dans la partie intitulée « *Mystification du capital* » du VI^e chapitre inédit du *Capital*¹, Marx affirme péremptoirement : « La science, produit intellectuel général du développement de la société, apparaît, elle aussi, directement incorporée au capital et son application au procès de production matériel indépendante du savoir et de la capacité de l'ouvrier individuel. Comme le développement général de la société est exploité par le capital, grâce au travail et en agissant sur le travail comme force productive du capital, il apparaît comme le développement même du capital. »

En fait, cette mystification est la plus odieuse dans le machinisme moderne où « le véritable agent du procès de travail total n'est plus le travailleur individuel, mais une force de travail collective se combinant toujours plus socialement² ».

Le dépouillement du travailleur collectif de son œuvre entraîne l'annexion de son génie inventif parmi les fonctions du capital et accroît encore la division du travail qui « engendre les spécialistes, les experts et, avec eux, l'idiotisme professionnel³ » – Cette autonomisation des tâches intellectuelles provoque à son tour l'inversion « idéaliste » qui prône la primauté de l'Esprit comme source et justification de privilèges économiques exorbitants. Face à cet idéalisme sordide qui correspond bien au matérialisme bourgeois, Engels

¹ Un chapitre inédit du *Capital*, 10/18, 1971, p. 249.

² *Ibid.*, p. 226.

³ Cf. MARX, *Misère de la philosophie*, in *Werke*, 4, p. 157.

La combinaison au sein du procès de travail des matières premières, des instruments et du travail vivant donne deux sortes de produits : l'un, *immédiat* et matériel, est directement approprié par le capitaliste individuel ; l'autre, *indirect et social*, suscite la division du travail ou l'aggrave, en même temps qu'elle reproduit les conditions de perpétuation de la forme capitaliste de production et de distribution. Cf. *Grundrisse*, t, 2, p. 268-275.

rétablit les choses dans leur rapport véritable : « Quand une société a un besoin technique, cela donne plus d'impulsion à la science que ne le feraient dix universités ¹. » Or, dans la société capitaliste, ce besoin est essentiellement dominé par l'affairisme : « Presque toutes les inventions depuis 1825 furent le résultat de collisions entre ouvriers et entrepreneurs, ceux-ci cherchant à toute force à déprécier la spécialité de l'ouvrier ² », et à faire baisser le salaire par une hausse correspondante des profits pour le capitaliste ³.

Le capitaliste qui utilise dans son usine les machines les plus perfectionnées n'est-il pas lui-même le plus souvent en technique d'une ignorance crasse ⁴ – et d'ailleurs n'est-ce pas mieux ainsi ?

La science et la technique font partie de la base économique, tandis que la culture, avec les beaux-arts, la philosophie et la religion font partie de la superstructure dans la division en classes du capitalisme. Certes, la science, produit général du développement humain, est monopolisée par le capital, mais cette appropriation ne s'effectue qu'après que la technique et la science ont été produites par le « travailleur collectif » dans le procès de travail immédiat, de manière aussi matérielle que les articles de la production. Ce n'est pas la soif de promouvoir la science et la culture qui anime le capital ; sa tendance irrépressible au profit lui fait appliquer la science découverte par le travailleur collectif. En effet, la science et la technique, qui sont la force productive et la richesse la plus grande, sont gratuites pour le capitaliste : « La science ne coûte absolument rien au capitaliste, ce qui n'empêche pas de l'exploiter. La science " d'autrui " est incorporée au capital au même titre que le travail d'autrui ⁵. »

Il faut également distinguer la science née des besoins de la production de celle qu'on enseigne dans les instituts et universités, qui est la forme abstraite et sclérosée du savoir, forme que, dans le livre IV du Capital sur l'évolution des Théories sur la plus-value vers leur dégénérescence, Marx définit d'après l'exemple de la science économique comme suit : « Le dernier degré, c'est la

¹ Cf. Engels à B. Borgius, 25 janvier 1894.

² Cf. MARX, *Misère de la philosophie*, in *Werke*, 4, p. 154-155.

³ Cf. *Travail salarié et Capital*, IV.

⁴ Dans les *Grundrisse* (10/18, t. 4, p. 60-62), Marx cite certains épisodes cocasses de l'introduction de machines qui n'ont rien à voir avec le génie scientifique. Nul esprit d'invention ne conditionne l'essor d'une branche d'industrie : le capitaliste peut s'approprier la technique ou les lois scientifiques qui conditionnent les procédés techniques sur le marché contre de l'argent comptant ou par fraude, spoliation et pillage.

⁵ Cf. MARX, *Le Capital*, I, in *Werke*, 23, p. 407.

À propos de la science en tant que force productive, cf. également *Grundrisse*, 10/18, t. 2, p. 53, 88, 108, 205, 214-215 ; t. 3, p. 16, 61, 135, 143, 175, 327-28, 331-33, 339-42, 354, 356, 361 ; t. 4, p. 16, 21, 38-39, 45.

forme professorale ¹ : elle procède de manière " historique " et, avec une sage modération, glane partout ce qu'il y a de " mieux ", sans se laisser arrêter par les contradictions, car elle n'a qu'un seul souci : être complète. Elle dépouille tous les systèmes de ce qui était leur âme et leur force, et tous finissent par se confondre paisiblement sur la table du compilateur. La chaleur de l'apologétique se tempère ici par le savoir qui jette un condescendant regard de commiseration sur les exagérations des penseurs économistes et les fait surnager comme curiosités dans le brouet incolore de son compendium. Comme ces sortes de travaux ne s'effectuent que lorsque l'économie politique a, en tant que science, terminé son cycle, nous y avons en même temps le tombeau de cette science. Est-il besoin de faire remarquer que ces sublimes bonshommes se croient également bien au-dessus de toutes les " rêveries " des socialistes ² ? »

L'art de plus en plus superstructurel

[Retour à la table des matières](#)

Une autre conséquence du capitalisme est de séparer l'art de la technique, en l'abstrayant de plus en plus de la production collective pour en faire une affaire individuelle. Il manque alors de tous moyens matériels : pratiqué en amateur, il sombre dans l'oubli ou l'insignifiance ; devenu vénal, il succombe à l'affairisme bourgeois.

Chez les anciens Grecs, techné signifiait à la fois technique et art, les deux étant inséparables. Et, de fait, pourquoi la technique, le geste productif commun à tous à un stade social donné, ne conduirait-elle qu'au vulgaire, comme l'actuel empirisme abstrait à partir duquel on fabrique péniblement la physique « expérimentale » et la technologie ? Et pourquoi donc la grandeur et la noblesse n'existeraient-elles que dans l'art de quelques rares hommes, animés par le génie à haute puissance, dont le seul savoir permettrait de construire une doctrine, un édifice ou une machine ?

Pour le marxisme, l'art et le travail sont la même chose, et c'est avec l'abolition de l'odieuse division du travail, désormais bêtifiante, qu'il y aura fusion entre poésie, science et travail physique. On ne saurait chasser l'art et ses pei-

¹ Marx range la langue parlée et écrite, parmi les forces productives de la base économique (cf. *Le Fil du temps*, n° 5, p. 39-46), étant donné qu'elle fait partie des moyens physiques de communication et de transport que le capitalisme développe au maximum dans sa phase révolutionnaire de création du marché mondial, comme toutes les marchandises, y compris la force de travail. Marx rejettera tout le bagage idéologique qui surcharge cet enseignement tout à fait élémentaire de la langue que la bourgeoisie dispense chichement dans les innombrables pays sous-développés et un peu plus largement dans les pays développés, c'est-à-dire en fonction de ses besoins d'exploitation d'une force de travail simple ou complexe.

² Cf. MARX, *Theorien über den Mehrwert*, in *Werke*, 26/3, p. 492.

nes de l'ensemble des rapports de l'homme-espèce avec la nature. Marx lui-même voulait écrire une histoire du travail, de la technique et de la production sur les bases desquels s'érige en même temps l'histoire de la science et de l'art, dont les produits ne s'expliquent que si l'on tient compte du dur chemin que se fraient tous les vivants dans la vie et la production de tous les jours, avec la contribution de tous – même si cette histoire est aliénée tant que la société est déchirée en classes antagoniques.

Que devient l'art sous le capitalisme ? Celui-ci crée d'abord l'illusion de promouvoir les « beaux-arts », parce qu'il reprend ceux de tout le passé pour se faire le représentant de la société entière, d'hier, d'aujourd'hui et de demain, dans ce qu'elle a de meilleur, et les soumet ensuite à une exploitation affairiste en règle. Tandis que la technique, liée étroitement à la production, s'emballa et se gonfle de plus en plus en véritable éléphantiasis, l'art devient de plus en plus abstrait, éthéré, superstructurel. C'est pourquoi il relie le plus nos contemporains aux sociétés primitives ou antiques, hélas dans la vulgaire déformation vénale qui prédomine de nos jours.

Si le produit de l'art dégénère moins vite que celui de la technique, c'est que la sensibilité est un peu moins corrompue et faussée que les abstraites vérités enseignées que l'on peut tourner et retourner le plus facilement du monde. En outre, l'art se prélassa moins dans le conservatisme que la technique affairiste, plus proche des machines, c'est-à-dire de nos jours du capital, qui dégénère le plus monstrueusement dans les industries sophistiquées et l'armement destructeur qui les précède. L'industrie automobile, ce pilier de la technique et de l'économie modernes, ne restaure-t-elle pas, à elle toute seule, plus de préjugés que l'antiquité n'en a jamais pu produire : le culte de ce moderne Jaggernaut n'exige-t-il pas chaque jour, dans le monde « développé », que des centaines d'hommes passent sous les roues du monstre moderne ¹ ?

¹ Sur la production effarante de l'abêtissement par l'industrie moderne, Marx écrit de manière suggestive : « On a prétendu jusqu'ici que les mythes chrétiens n'ont pu se développer que parce que l'imprimerie n'était pas encore inventée. C'est exactement l'inverse. La presse quotidienne et le télégraphe, qui en un clin d'œil répandent les nouvelles dans le monde entier, fabriquent en un jour plus de mythes (auxquels le veau de bourgeois croit et qu'il répand avec zèle) qu'autrefois on ne pouvait en produire en un siècle. » (Cf. Marx à Kugelmann, 27 juillet 1871.)

Lutte idéologique d'abord

[Retour à la table des matières](#)

Une société déchirée en classes suscite nécessairement une coupure entre la base économique et les superstructures juridiques, politiques et idéologiques, chacun de ces niveaux de la pyramide évoluant de manière inégale et spécifique par rapport aux autres. Cependant, tandis que l'économie est antagonique, le capital impliquant à l'autre pôle le salariat comme la bourgeoisie suppose le prolétariat, les sphères juridique, politique et, plus encore, idéologique – avec l'État et l'éducation nationale qu'il dispense – se présentent comme homogènes, sans antagonismes ni contradictions de classe.

C'est pourquoi Marx et Engels stigmatisent de manière plus tranchée les manifestations intellectuelles que les formes économiques et même politiques des sociétés de classe : le prolétariat doit agir encore dans les conditions matérielles de la société où il vit et produit, en utilisant des moyens politiques, alors qu'il ne dispose en propre que de ses idées et de ses principes, nés de son milieu matériel de vie et de production, pour orienter l'évolution sociale dans le sens de ses intérêts socialistes – de classe d'abord, donc encore politiques, sans classe ensuite.

Dans ces conditions, le marxisme engage en premier une lutte d'idées, et c'est dans le domaine idéologique qu'il se délimite tout d'abord, et le plus radicalement, par rapport aux formes de pensée de la bourgeoisie et des classes dominantes qui l'ont précédé. Cependant, dès lors que le prolétariat dispose de son propre État transitoire de classe et s'attaque à la transformation révolutionnaire de la société, les changements matériels précèdent de nouveau ceux de la conscience, et le marxisme attribue la priorité à l'élimination – selon son programme et sa vision théoriques – des conditions objectives économiques – la propriété privée, le capital, le salariat, l'argent et le marché –, et c'est ensuite seulement que disparaîtront progressivement les institutions humaines que sont les nationalités, l'État, la famille, les classes, c'est-à-dire les sinécures aussi bien que les spécialisations, les professions « nobles » aussi bien que manuelles, avec les fétiches détachés de la production et des masses que sont la Culture, l'Art, la Science et la Technique appropriés aujourd'hui par le capital. C'est alors seulement que surgira un homme radicalement nouveau par sa pensée, sa sensibilité et ses aspirations, l'humanité étant enfin sortie de sa pré-histoire.

Aujourd'hui – notamment dans les pays « développés » – une veulerie et une résignation honteuses règnent devant une crise devenue si profonde et si générale qu'elle ébranle la production et les institutions de l'État, privant des

centaines de millions d'hommes des moyens de gagner leur vie et ruinant toutes les valeurs et les idées reçues sur le bien-être, la promotion sociale et la toute-puissance technique qu'a enseignées la science officielle ¹.

Les prolétaires eux-mêmes reculent, comme effrayés par l'énormité du bouleversement total qu'implique leur révolution. Les partis opportunistes qui ont préparé ce défaitisme déploient tous leurs efforts pour « rassurer », en identifiant pour cela socialisme et capitalisme partout où ils le peuvent. Et c'est dans le domaine des idées qu'ils prônent le moins une rupture radicale, et présentent les valeurs de la Démocratie, de la Science, de la Technique, de l'Art et de la Culture comme des entités universelles, valables pour toujours – par-delà les barrières de classe et les formes de production. De toute façon, pour eux, le socialisme n'est que le prolongement et l'épanouissement de tous ces fétiches des sociétés de classe.

La tentative de faire découler le « marxisme » de Hegel en est l'illustration et dépouille le socialisme scientifique de ses bases de classe. Elle constitue en outre une monstruosité absurde, puisque la pensée des classes dominantes engendrerait le socialisme scientifique du prolétariat, les idées étant produites non par la base matérielle spécifique, mais par les idées elles-mêmes – ce qui ravit, bien sûr, les professionnels spécialistes du « travail intellectuel ».

Une stricte conception de classe

[Retour à la table des matières](#)

C'est en partant de trois principes que Marx-Engels tirent leurs conclusions théoriques, diamétralement opposées à celles des classes dominantes.

D'abord, ce ne sont pas les pensées et les désirs des hommes qui font la vie et les circonstances matérielles, ce sont les conditions économiques qui forment la base de toutes les manifestations intellectuelles de la société humaine. Si éducation il y a, c'est donc les conditions matérielles qu'il faut « éduquer » ou mieux révolutionner, et non les pauvres têtes ! Or la crise économique qui secoue et ébranle le monde capitaliste est en train d'enseigner davantage de « vérités » que toutes les sciences bourgeoises des écoles et universités en panne : elle pousse les masses prolétariennes à intervenir dans le sens de leur programme de classe, et le moment viendra où elles se donneront une supers-

¹ Cette crise, que notre parti a déjà prévue il y a vingt ans pour les années 1975, a saisi au dépourvu la science officielle et les partis politiques conformistes, de droite et de gauche. Cf. « La Crise actuelle et ses perspectives révolutionnaires », *Le Fil du temps*, n^{os} 11 et 12.

structure politique pour « agir en retour » sur l'économie, afin de la transformer, après avoir forgé un syndicat et un parti de classe ¹.

Ensuite, chaque forme de production et de société successive a ses idées et son savoir propres. Certes, ils se combinent avec un certain fonds commun de toutes les classes exploiteuses, mais chaque fois d'une manière spécifique.

« Les pensées de la classe dominante sont, à chaque époque, les idées dominantes. Les idées qui prédominent, autrement dit la classe qui est la puissance matérielle dominante de la société est aussi la puissance spirituelle dominante. En conséquence, la classe qui dispose des moyens de la production matérielle dispose du même coup des moyens de la production intellectuelle, de sorte que lui sont soumises aussi les pensées de ceux qui sont dépouillés des moyens de la production intellectuelle. Les pensées dominantes ne sont pas autre chose que l'expression idéale des rapports matériels dominants : elles sont ces rapports matériels dominants saisis sous forme d'idées. En d'autres termes, elles sont l'expression des rapports qui font d'une classe la classe dominante, soit les idées de sa domination.

Les individus qui forment la classe dominante possèdent également, entre autres choses, une conscience, et ils pensent donc. Pour autant qu'ils dominent comme classe et déterminent une époque historique dans toute son ampleur, il va de soi qu'ils dominent sous tous les aspects ; autrement dit, ils dominent, entre autres, comme des êtres pensants, comme producteurs d'idées, en réglant la production et la distribution des pensées de leur époque. Leurs idées sont donc les idées dominantes de leur époque ² »

La conclusion de cette thèse est indubitablement qu'il faut se méfier au maximum des idées distillées par l'État des classes dominantes, c'est-à-dire par l'éducation nationale.

Les idées et la science sont toujours dictées par les déterminations de classe. Elles sont ou bien réprimées, ou bien passent au service de la classe dominante qui les façonne à son usage pour les monopoliser et les exploiter,

¹ Les rapports complexes entre la base économique et les superstructures, ainsi que leurs éléments composants, sont étudiés en détail dans « Les Facteurs de race et de nation dans la théorie marxiste », Le Fil du temps, n° 5, p. 33-43. Aux yeux du marxisme, l'économie est la base la plus sûre et, plus on s'élève de la production aux superstructures, plus la force d'inertie de chaque étage superstructurel ne s'ajoute pas simplement à celle des étages inférieurs, mais se multiplie par elle. C'est dans la sphère éthérée des idées, en passant du droit à l'art, la philosophie et la religion, que les formes en sont les plus floues, mais aussi les plus tenaces, tramant d'une forme à l'autre des sociétés de classe.

² Cf. MARX-ENGELS, *Die deutsche Ideologie*, in MEGA, 115, p. 35.

D'emblée, on peut dire qu'une culture qui s'abstrait des strictes conditions économiques de classe, telle la culture populaire, interclassiste, par définition est entièrement soumise à l'idéologie dominante.

en devenant pour les masses un moyen d'oppression, de mystification et de justification des classes dominantes.

C'est pourquoi les marxistes parlent de superstructures politiques et idéologiques de contrainte. Cela saute aux yeux pour la politique qui dérive de l'État, « violence concentrée » (Marx), mais l'éducation nationale n'est-elle pas elle aussi dispensée par l'État de classe, par les professeurs qu'il a diplômés ? On reconnaît volontiers que l'État est une trique, mais on juge que, dans le domaine des idées où chacun aurait son libre arbitre, il faut convaincre avec la Raison et séduire, c'est-à-dire appâter les masses avec la « carotte ». En fait, les deux sont complémentaires et reposent sur une violence commune : la terrible pression du manque et de la misère, qui reflètent précisément le dénuement et la dépendance extrême des expropriés. La différence est donc simplement que la première exprime une violence ouverte, franche, la seconde, hypocrite, benoîte et jésuite.

La profanation capitaliste des œuvres sublimes

[Retour à la table des matières](#)

Dans ses jugements et ses critiques de l'art et de la science, Marx tient compte avant tout des conditions matérielles d'évolution et, dans les sociétés modernes, ce sont les rapports de domination économique et l'argent qui sont décisifs. En effet, malgré l'idéalisme des sociétés fétichistes, l'esprit ne prime pas. C'est celui qui paie qui « suscite » les manifestations délicates de l'art et de la pensée : « Je suis un homme mauvais, malhonnête, sans scrupules, stupide – mais l'argent est vénéré : aussi le suis-je également, moi qui en possède. Je suis stupide, mais l'argent est la VÉRITABLE INTELLIGENCE des choses – et alors pourrais-je être stupide moi qui en possède ? DE PLUS, AVEC L'ARGENT, ON PEUT S'ACHETER DES GENS D'ESPRIT, ET CELUI QUI A LE POUVOIR SUR LES GENS INTELLIGENTS N'EST-IL PAS PLUS INTELLIGENT QUE LES GENS INTELLIGENTS DONT IL DISPOSE ¹ ? »

Dans la société mercantile développée dans laquelle nous vivons à présent, l'intelligence se vend et s'achète systématiquement, et c'est avec l'argent que naissent les universités, tandis que la science vénale fonctionne au salaire – et le patron, c'est le payeur. L'argent relie et mesure toute chose, comme l'écrit Shakespeare : « Or ! Dieu visible qui lie étroitement les choses INCOMPATIBLES, et les oblige à s'embrasser, qui parle par toutes les bouches et unit ce qui est contre nature ² ! »

¹ Cf. MARX, *Manuscrits parisiens de 1844*, dits économique-philosophiques.

² *Timon d'Athènes*, IV, 3.

Dans la période vénale du capital, les artistes et les penseurs sont contraints à la médiocrité ou au silence. La raison en est que leur art et leur pensée sont, plus que toutes les autres activités encore, activité sociale, alors que le crétinisme de notre société dégénérée en fait l'acte le plus personnel et le plus privé qui soit, en tronquant tous les rapports essentiels pour justifier son principe d'appropriation privée. C'est ce qui explique que, pour s'exprimer, se faire entendre, les artistes ont le plus besoin de l'assentiment des foules ou, selon l'expression de Marx, de « l'approbation et de l'admiration des autres »¹. S'ils veulent donc « réussir », ils doivent faire preuve, en des temps de paix sociale où toute vie réelle s'éteint presque dans la société, d'un sens développé, courtoisanesque et vil, pour ce qui peut plaire, de sorte que faire de l'argent leur est particulièrement fatal puisque cela implique de faire l'apologie de l'idéologie dominante, vile et basse du bourgeois, de la bourgeoisie – et ils se font l'ornement des puissances qui détiennent l'argent. En période révolutionnaire, certains artistes se détachent du lot et mettent leur sensibilité au service de la collectivité. En somme, la réalité démontre que les artistes, plutôt que des « génies » sublimes, ne sont que des serviteurs, des truchements, bons et mauvais de telle ou telle cause.

Le capitalisme, qui suscite un individualisme forcené dans la concurrence pour gagner sa vie et « s'imposer », aggrave au maximum la condition des artistes en développant la publicité faite autour des grands noms. Très sagement, les sociétés précapitalistes laissaient travailler dans l'obscurité et l'anonymat, pour le bien de tous, les artistes et les savants, comme tous les autres producteurs.

Le mode de rémunération des penseurs et des artistes résume leur situation dans le capitalisme. Il se distingue par le fait que l'œuvre de l'artiste et du penseur est difficilement séparable de sa personne, si bien qu'il reste le plus longtemps et le plus souvent empêtré dans les rapports de dépendance personnelle d'autrui, ne serait-ce que parce qu'il est payé sur le revenu des personnes qui jouissent de son art, c'est dire qu'il se range dans la même catégorie que les laquais et gens de maison.

Cependant, le capitaliste trouve parfois le moyen de faire de l'artiste un travailleur productif, en louant ses services ou en vendant ses toiles moins cher qu'il n'a payé son auteur, de sorte que l'artiste devient productif de capital, sans surmonter pour autant le fait que ses activités sont des manifestations superstructurelles, basées sur le temps libre et la plus-value créés dans la base économique par les prolétaires, puisqu'il ne cesse jamais de vivre du revenu

¹ Marx à J. Weydemeyer, 16 janvier 1852.

En période révolutionnaire, on pourrait penser que des artistes se détachent du lot et mettent leur sensibilité au service de la collectivité. Or, constate Trotsky : « Les années de la révolution devinrent les années de silence presque complet de la poésie. Ce n'était pas tout à fait à cause du manque de papier », cf. *Littérature et révolution*, 10/18, p. 36.

d'autrui, en restant un « serviteur » des jouissances du payeur – un tertiaire. Dans les périodes de prospérité du capitalisme, la masse de la plus-value disponible en bourse gonfle de manière inouïe, et les transactions sur les œuvres d'art prennent des dimensions gigantesques. Ces déterminations économiques de l'état de l'artiste et du penseur expliquent tous leurs avatars.

Avec le capital, l'art et la pensée sont dégradés en devenant monnayables. Or, depuis l'aube des sociétés de classe, les penseurs et les artistes étaient des individus hors du commun, car, à l'époque où l'esclave ou le serf était attaché au travail productif et méprisé pour cela, le travail non productif de la pensée et de l'art apparaissait comme l'activité noble et désintéressée d'un demiurge exprimant un fait sublime. Qui plus est, passer sous le capitalisme parmi les travaux productifs, c'est abandonner toute revendication de supériorité du travail « intellectuel », et donc aussi toute prétention à un salaire dix ou quinze fois supérieur à celui du travailleur manuel. C'est pourquoi les travailleurs intellectuels et artistes se rebellent eux-mêmes le plus souvent contre cette dégradation.

En fait, dit Marx, l'artiste comme l'écrivain tend à rester autant que possible dans la sphère éthérée des activités nobles, ne serait-ce que pour sauver ses privilèges économiques. Or ce sont eux que l'évolution capitaliste sape à la fin : cf. p. 131. Voyons quel en est le mécanisme.

La rémunération ou le service des artistes, écrivains, etc., se détermine comme au tiercé : le cheval vainqueur parmi les vingt en concurrence a absorbé autant de travail que les autres, mais il sera le seul à être payé, le « bénéficiaire » de l'un absorbant la peine de tous les autres.

Dans la branche du travail « intellectuel », la différence sera la plus forte entre travail « simple » et travail complexe, donnant une hiérarchie folle des rémunérations à partir de la distribution déterminée par le mécanisme du marché. Cela se passe comme au derby, explique Marx : finalement c'est un génie ou une idole, Picasso ou Johnny Halliday, qui ramassera le « paquet », et la foule de tous ceux qui ont chanté, peint, composé, écrit, etc., aura travaillé pour rien ou à peu près. C'est le superparasitisme de quelques marionnettes, gonflées par la publicité et capables de se plier au goût et aux exigences du business.

Il en résulte des effets en retour qui sont stupéfiants. Il ne s'agit même plus de profanation de l'art, qui constitue la première étape de l'œuvre dissolvante du capitalisme, mais proprement d'imposture. Picasso, par exemple, dispose à lui tout seul d'un marché tel qu'il vulgarise toutes les époques et tous les genres du métier. En mettant au goût du jour dépravé de la société sénile du capitalisme, à un rythme de chaîne d'usine, les œuvres originales créées par tous ses prédécesseurs et contemporains, il les éclipse tous en les copiant et les paro-

diant. Avec ce fétide torrent niveleur, le tapage publicitaire fait autour du « virtuose » étouffe sur le marché tous les talents originaux qui meurent dans l'œuf. De même, la diffusion du jazz sur le marché mondial a-t-elle dépravé l'inspiration originelle des innombrables joueurs de jazz et tari sa source pour l'avenir.

Comme chaque acte d'un homme de la classe dominante fait de lui un héros, chaque œuvre d'un artiste ou d'un penseur le mue en un génie. Ce n'est pas par hasard qu'à l'époque de Staline, qui lia le marché de l'Est à celui de l'Ouest, le culte de la personnalité s'est étendu aussi au génie de pacotille d'un Picasso : l'art frelaté se décompose alors, comme les sentiments frelatés, gonflés par le cinéma et la télévision, à une époque de décadence générale de la société qui tue dans l'œuf, dès lors que l'histoire est immobile, toute vie et tout sentiment authentiques. L'art cesse d'être vivant pour devenir stéréotypé, et, en un rite monstrueux au fétiche Culture, les foules abruties défilent devant la Joconde sous le matraquage de la publicité – comme elles s'agenouillent devant les reliques sacrées le Vendredi Saint.

Le mercantilisme de notre époque sénile opère un nivellement et une dégradation inouïs de l'art – à la mesure de la production de masse moderne sur un marché de plus en plus universel : le premier geste révolutionnaire du capital a été la profanation de l'art et de la pensée ; dans sa phase sénile, on assiste à leur dissolution et leur décomposition. Ce qui est remarquable, c'est que ce processus gagne le saint des saints du travail « intellectuel », dit noble, de ceux qui vivent de la plus-value et du travail « libre » créés par les travailleurs productifs exploités. Il révèle que les couches privilégiées elles-mêmes sont socialisées et dépouillées de leur personnalité pour devenir une force de travail qui se vend et s'achète, voire est salariée et réduite au chômage. Tout cela indique finalement que le capitalisme est un système de transition vers une forme supérieure d'appropriation.

Dans le communisme, l'artiste cessera d'être un serviteur, ce spécialiste disparaissant lui aussi, lorsqu' « il y aura tout au plus des individus qui, entre autres, feront de la peinture et de la musique ¹ », parce que sera abolie la division du travail qui cantonne les hommes dans une spécialité, dont ils ignorent les tenants et les aboutissants.

Dans l'Anti-Dühring, Engels écrit qu' (un jour, il n'y aura plus de terrassier ni d'architecte de profession, si bien que l'homme qui, pendant une demi-heure, aura donné des directives d'architecte, poussera aussi quelque temps la

¹ Cf. MARX-ENGELS, *Die deutsche Ideologie*, in *Werke*, 3, p. 379.

Avant cette citation, Marx-Engels avaient souligné : « La concentration exclusive du talent artistique dans quelques individus et son étouffement consécutif dans les grandes masses sont un effet de la division du travail. »

brouette, jusqu'à ce qu'on vienne de nouveau lui demander d'opérer en architecte ! Quel beau socialisme que celui qui éterniserait les manœuvres de profession !¹ ».

L'homme épanoui en tous sens ne sera pas simplement érudit (ou cultivé) dans toutes les sciences, les lettres et les arts, comme l'esprit encyclopédique, cet idéal sec et abstrait du rationalisme que Hegel lui-même rejetait (étant, selon l'expression de Marx, « hérétique » à la conception bourgeoise) lorsqu'il déclarait, en se fondant sur les hautes figures du passé moyenâgeux, un Léonard de Vinci, par exemple : « Par hommes cultivés, on doit d'abord entendre ceux qui peuvent FAIRE ce que FONT TOUS LES AUTRES². »

Ainsi donc, vous voulez, vous autres communistes, abolir non seulement la propriété privée, la patrie, la famille, mais encore la Science, l'Art et la Culture ? Oui, sans aucun doute, dès lors qu'on en fait, comme aujourd'hui, des entités abstraites donnant lieu à des professions, dès lors qu'on les fétichise, c'est-à-dire que « les produits du cerveau humain semblent doués d'une vie propre, des figures autonomes qui ont des relations entre elles et les hommes – comme c'est le cas, dans le monde marchand, des produits de la main de l'homme³ ».

La science ne distille pas de vérités absolues, mais relatives. C'est pourquoi Marx traite à la fois des objets et des idées dans Le Capital : le fétichisme des sociétés mercantiles – à l'Est comme à l'Ouest de nos jours – se caractérise précisément par le fait qu'un objet ou une idée est produit pour être vendu, aliéné, si bien qu'il s'autonomise en face du producteur sur le marché, où la force de travail, les instruments et les produits s'accumulent pour s'échanger, en dominant les producteurs dépouillés de leurs créations et en proie au besoin.

¹ ENGELS, *Anti-Dühring*, in *Werke*, 20, p. 148.

² Cf. ci-dessous, p. 206 [La base capitaliste de l'éducation de l'avenir]. À chaque fois que nous citons un passage reproduit plus loin dans le texte, nous n'en donnerons pas la référence détaillée, mais nous renverrons simplement le lecteur à la page où il se trouve dans le présent recueil.

³ Cf. MARX, *Le Capital*, I, in *Werke*, 23, p. 86. Cf. également « Le Caractère fétiche de la marchandise et son secret, chapitre assez maltraité par le traducteur Roy (cf. Ed. sociales, livre I, t. 1, p. 83-94).

Cette abolition préoccupe au plus haut point les bourgeois et leurs apologistes : « De même que, pour le bourgeois, la fin de la propriété de classe équivaut à la fin de toute production, la fin de la culture de classe signifie pour lui la fin de toute culture. La culture dont il déplore la perte n'est pour l'immense majorité qu'un dressage pour en faire des machines. » (*Le Manifeste communiste*, chap. « Prolétaires et Communistes. »)

L'« éducation » communiste

[Retour à la table des matières](#)

Si nous utilisons parfois le mot éducation dans un contexte communiste, ce n'est pas pour faire une entorse à nos propres affirmations sur son abolition dans la société sans classe. Marx lui-même s'exprime de cette manière didactique dans Le Capital pour souligner de quelle manière les concepts de la société de classe se muent en formes nouvelles, tout à fait originales, au cours de la phase de transition de la dictature du prolétariat. En fait, comme Marx l'explique dans L'Idéologie allemande ¹, par exemple à propos de l'ambigu terme de valeur dans nos sociétés, un langage nouveau naîtra avec la forme de production nouvelle du communisme.

Marx n'oppose jamais de conception « positive » aux solutions bourgeoises, parce que le communisme est abolition des rapports bourgeois, c'est-à-dire négation, puis synthèse nouvelle. Il n'admet donc pas l'idéaliste éducation qui vient de ex ducere, conduire hors de, promouvoir, en abstrayant et en autonomisant. Il parle d'épanouissement de l'homme sur la base d'un monde matériel, révolutionné de fond en comble pour socialiser et développer l'homme en tous sens, après avoir opéré la fusion de la ville et de la campagne, de l'enseignement et de la production, du travail manuel et du travail intellectuel, de sorte que l'homme ne sera plus une personne « privée », mais un homme social – si le communisme a un sens ².

¹ L'Idéologie allemande, Ed. sociales, p. 263.

² C'est pourquoi Marx dit dans la thèse 3 sur Feuerbach : « La doctrine matérialiste selon laquelle les hommes sont les produits des circonstances et de l'éducation, que des hommes transformés sont donc les produits d'autres circonstances et d'une éducation modifiée, oublie que ce sont précisément les hommes qui transforment les circonstances et que l'éducateur a lui-même besoin d'être éduqué. C'est pourquoi elle tend inévitablement à séparer la société en deux parties, dont l'une plane au-dessus de la société (par exemple, chez Robert Owen).

La coïncidence du changement des circonstances et de l'activité humaine ne peut être considérée et comprise rationnellement qu'en tant que pratique révolutionnaire. » (Cf. Werke, 3, p. 533.)

Il serait proprement monstrueux d'interpréter la formule selon laquelle « l'éducateur lui-même a besoin d'être éduqué » au sens où l'État ou un parti politique dresserait les éducateurs ; cf. ci-dessous, p. 88, où Marx s'oppose résolument à tout enseignement dispensé par l'État aussi bien bourgeois que social-démocrate. Marx pense évidemment au processus révolutionnaire qui introduit, par sa dynamique matérielle un monde humain dans l'histoire, ce monde humain, débarrassé des classes antagoniques et de l'argent, permettant seul un développement véritable. En matérialiste authentique, Marx considère les idées comme étant parfaitement relatives. C'est pourquoi, contrairement aux bourgeois qui sont toujours curés et flics, il n'admet pas l'autocritique infamante, moyen trop commode pour les malins de déposer leurs idées à chaque « tournant », pas plus qu'il n'a jamais pensé persécuter les

Dans cette vision de classe, le processus d'émancipation est essentiellement économique et historique (que le spirituel ne fait d'abord que refléter et suivre) : dans un premier mouvement, l'homme s'aliène en s'extériorisant, c'est-à-dire en vendant sa force de travail qui, elle aussi, se matérialise en produit extérieur. Le passage suivant – abolition qui sera effectivement une suppression et une victoire (synthèse nouvelle) – fait que l'individu ne se développe pas dans sa singularité et particularité comme dans l'enseignement « intellectuel », mais dans une forme humaine supérieure – l'homme social, dont le développement s'identifie avec celui de la société tout entière, dépouillée pour cela de toutes ses entraves, la division du travail, les classes, l'argent, l'État, etc.

Le prolétaire lui-même deviendra homme, non parce qu'il se serait élevé – comme dans l'éducation traditionnelle – de la matière à l'esprit, mais parce que l'individu se sera identifié à l'espèce, le genre et l'humanité entière, pour s'épanouir intégralement en tous sens.

Et la « culture » ouvrière ?

[Retour à la table des matières](#)

La formation intellectuelle du prolétariat oscille entre deux pôles tout à fait contradictoires, tant qu'il se meut dans la société de classe. D'abord, il est indubitable que la classe ouvrière est porteuse de la science du futur. Le vieil Engels, évoquant la supériorité de ce savoir, dû non pas aux vertus propres à chaque prolétaire, mais au fait que sa classe représente la société supérieure du communisme, prévenait ceux qui venaient au parti après avoir passé par les universités : « Il faudrait tout de même que messieurs les étudiants se rendent compte que la "culture", dont il font si grand cas, est bien médiocre par rapport à ce que les ouvriers possèdent déjà instinctivement, "de manière immédiate" au sens de Hegel et qu'ils ont, eux, à s'approprier encore avec mille peines¹. »

Cependant, par ailleurs, l'un des caractères essentiels et ineffaçables du régime du salariat (qui, comme l'expérience le confirme durement, se fait de

idées. Au procès de Cologne, Marx cria fièrement à ses juges : « Si l'on parvient à accomplir jusqu'au bout une révolution, on peut pendre son adversaire, mais non le condamner. À titre d'ennemis vaincus, on peut les éliminer de son chemin si nécessaire, mais on ne peut les juger à titre de criminels. » (Cf. ENGELS-MARX, *Le Parti de classe*, Petite Collection Maspero, 1973, t. 1, p. 176.)

¹ Cf. Engels à Conrad Schmidt, 4 février 1892.

Dans ce recueil, nous rassemblerons de très nombreux passages d'Engels sur les innombrables déformations qu'apportent spontanément au socialisme scientifique du prolétariat révolutionnaire les intellectuels formés par les universités.

plus en plus pesant), c'est la médiocrité inévitable du niveau de culture des ouvriers en général. La pleine « éducation culturelle » des larges masses ne peut être atteinte dans la société divisée en classes, mais après la révolution seulement. Faire de cette conscience la condition sine qua non préalable à la révolution serait remettre le socialisme sine die. Cela relèverait, en outre, d'une conception archiréformiste, selon laquelle l'esprit guide le monde et la conscience progresse en dépit de l'aggravation de l'exploitation qui caractérise le développement capitaliste : « Tant pour produire massivement la conscience communiste que pour mener à bien le communisme lui-même, il faut une transformation massive des hommes, qui ne peut s'opérer que par un mouvement pratique, par une révolution. En conséquence, la révolution n'est pas seulement nécessaire, parce qu'il n'y a pas d'autre moyen pour renverser la classe dominante, mais encore parce que la classe subversive ne peut arriver qu'au travers d'une révolution à se débarrasser elle-même de toute la vieille pourriture du passé, et à devenir capable de fonder une société sur des bases nouvelles ¹. »

Le développement intellectuel de classe est la conséquence directe de la situation économique de l'ouvrier, et celle-ci est des plus complexes, car elle évolue dans les contradictions, les hauts et les bas des cycles de crise et de prospérité, avec des phases révolutionnaires ou contre-révolutionnaires. Le marxisme affirme néanmoins que « la grande industrie fait mûrir les contradictions et antagonismes de la forme capitaliste du procès de production, soit, en même temps que les éléments de formation et de conscience, les éléments subversifs de la vieille société ² ».

¹ Cf. MARX-ENGELS, *Die deutsche Ideologie*, in *Werke*, 3, p. 71.

En somme, tant que le prolétariat vit dans la société capitaliste, il ne peut y avoir de vision consciente de son avenir en chacun de ses membres, pas plus qu'en la totalité de ceux-ci (thèse ouvriériste). De même il est insensé de prétendre que cette conscience soit dans la majorité de cette classe (thèse du fétichisme démocratique). La contradiction est la suivante : l'un est impuissant, et l'ensemble ne peut pas non plus, et cela semble conduire à l'impuissance éternelle du prolétariat. Cependant, *l'issue dialectique* se trouve dans le parti de classe, l'organe du prolétariat d'hier, d'aujourd'hui et de demain.

Ce dilemme s'explique en raison même des conditions matérielles du prolétariat qui est une classe tendant à une société sans classes : il ne peut donc avoir encore de manière immédiate la claire lumière pour l'espèce humaine toute entière, mais seulement les bases de la science du socialisme qu'ont posées Marx-Engels avant la dégénérescence de la société moderne actuelle, bases qui seront développées après la révolution : cf. « La Question philosophique dans la théorie marxiste », *Fil du Temps*, n° 13, chap. « Pour la conception théorique du socialisme ».

² Cf. ENGELS, « Compte rendu du 1^{er} livre du *Capital* », in *La Gazette de Düsseldorf*, in *Werke*, 16, p. 216.

Marx-Engels le proclament sans ambages : c'est de sa misère physique et intellectuelle même que le prolétariat tirera, au cours de ses luttes, une conscience se développant progressivement de sa mission historique : cf. *La Sainte-Famille*, Ed. sociales, p. 46-48, où la dialectique de l'aliénation et de l'émancipation est conçue sous l'angle d'un déterminisme qui rejette toute concession au culturalisme pourri dont font preuve les partis ouvriers dégénérés.

Ce n'est jamais là où le capitalisme est le plus développé – hier en Angleterre, aujourd'hui aux États-Unis – que la conscience ouvrière est la plus aiguë et que la révolution se fait en premier, le capitalisme y offrant le plus de résistance parce que le plus fort et le plus armé. C'est, au contraire, dans les pays où les contradictions économiques, politiques et sociales étaient multiples et tranchantes, au maillon le plus faible. Cette simple constatation suffit à réfuter la thèse du développement progressif de la conscience de classe, qui serait graduellement toujours plus intense, large et aiguë chez les masses.

Il faudrait un gros volume pour traiter de cette question que nous ne faisons que mentionner ici. Mais le lecteur peut trouver ailleurs des éléments de réponse plus complets ¹.

Un enseignement de classe

[Retour à la table des matières](#)

Tout le système d'enseignement de la société capitaliste repose sur le rationalisme bourgeois, soit un idéalisme ou illuminisme qui éclaire les esprits, la masse et la matière. En ce sens, le principe de la « révélation » est au cœur des écoles bourgeoises, aussi bien laïques que religieuses. Toute société coupée en deux classes est nécessairement idéaliste : l'élite éclairée dicte les normes, et la masse brute doit les subir sans discussion. Il n'y a même pas de place pour la fameuse liberté de pensée que la révolution bourgeoise a prétendu instaurer dans le monde, puisqu'il s'agit d'illuminer les esprits à partir du monopole « scientifique » d'une minorité, dont les idées reflètent leurs propres intérêts économiques immédiats, en opposition à ceux des larges masses qui ne peuvent choisir leur vérité en fonction de leurs conditions et intérêts matériels ².

¹ Cf. notamment « La Question philosophique dans la théorie marxiste », in *Le Fil du temps*, n° 13, p. 133 et s. : « Polémique sur la "question de la culture" au congrès de Bologne de septembre 1912. »

² Engels cite divers exemples de la manière dont les classes dominantes ont érigé des barrières autour de leur monopole de culture, afin d'éviter qu'il ne soit compromis par des éléments issus d'autres classes sociales. Ces exemples ne peuvent évidemment être exhaustifs, car la classe privilégiée a mille tours dans son sac pour défendre ses avantages : « Il semble qu'en Russie seuls les " fils des couches supérieures " vont avoir le droit d'étudier, et pour le réaliser on fait rater les examens à tous les autres. Ce sort a frappé au moins 24 000 jeunes gens en 1873, et on leur a bloqué leur carrière, en leur interdisant même d'être instituteur. Et l'on s'étonne ensuite de l'extension du " nihilisme " en Russie. » (Engels à Bebel, 15 octobre 1875.)

Pour tenir les masses dans l'ignorance et éviter, en outre, qu'une culture générale n'éveille trop certains esprits, l'Autriche « avait organisé ses universités de sorte qu'elles ne formaient que des spécialistes, qui pouvaient toujours s'en tirer dans la discipline particulière de leur science, mais qui ne pouvaient en aucun cas transmettre une culture générale sans

Cet illuminisme, enfin, soutient toujours les dominateurs et les tyrans, et mystifie les masses en prétendant être au-dessus des classes.

Voyons maintenant l'effet du chiche enseignement élémentaire obligatoire sur les larges masses des pays développés, en tenant compte que le prolétariat a des « vérités » auxquelles il tend « instinctivement » de par ses conditions matérielles de milieu, conditions qui sont diamétralement opposées à celles des classes dominantes.

Les conditions d'exploitation du capital, appuyées par son système d'éducation, entravent de deux façons diverses et complémentaires l'essor de l'instinct de classe des ouvriers vers le socialisme scientifique :

1. *Dans Le Capital, Marx explique que les conditions de travail dans les fabriques et l'exploitation en général pèsent au plus haut point sur l'esprit des ouvriers : le vide dans les cervelles des travailleurs ne peut se comparer à l'esprit fruste et en friche, mais disponible, car la fabrique abrutit et débilite le corps en même temps que l'esprit des ouvriers ¹.*

Le temps libre dont disposent de nos jours les ouvriers salariés n'est que l'autre face du vide éthéré d'abrutissement de leur travail en fabrique. C'est le « vide du vide » (qualifié par les mots atroces de mise à la retraite, congé, chômage, vacances), qui aujourd'hui avilit le plus souvent les salariés. Depuis vingt ans, les vautours des clubs de location et de loisirs, ainsi que l'État avec ses centres culturels, ses animateurs et éducateurs, se sont précipités sur cette proie pour effectuer des affaires et piller les salariés, et le « vide du vide » a des relents de déchets et de merde pour tous les « indigènes » des bords de mer et des montagnes.

2. *L'école inculque aux enfants des préjugés, ses « vérités » étant fausses pour la progéniture ouvrière, parce qu'on lui enseigne les « pensées de la classe dominante ».*

L'école représente donc sous le capitalisme une arme puissante de mystification et de conservation entre les mains de la classe capitaliste. Elle tend à donner aux jeunes une éducation qui les rend loyaux et résignés au système actuel, et les empêche d'en découvrir les contradictions internes.

L'école bourgeoise est un moule qui prépare à l'usine et aux bureaux, un institut de dressage pour le bague salarié : « L'enfant est limité à un seul travail qui est d'étudier, pâlir sur les rudiments de la grammaire, matin et soir,

préjugés que sont censées donner les universités » (*Révolution et Contre-révolution en Allemagne*, chap. IV : « L'Autriche », in *Werke*, 8, p. 31-32.)

¹ Cf. ci-dessous, p. 203-206.

pendant 10 à 11 mois de l'année. Peut-il manquer de prendre les études en aversion ? C'est de quoi rebuter ceux-là mêmes qui ont l'inclination studieuse. L'enfant a besoin d'aller dans la belle saison travailler aux jardins, aux bois, aux prairies ; il ne doit étudier qu'aux jours de pluie et de morte-saison, et encore doit-il varier ses études. [...]

Une société qui commet la faute d'emprisonner les pères dans des bureaux, peut bien y ajouter la sottise de renfermer l'enfant toute l'année dans un pensionnat, où il est aussi ennuyé de l'étude que les maîtres ¹. »

Lorsque Marx affirme que l'éducation doit partir de la pratique et de la sensibilité même de l'enfant, « les sens pratiques, et surtout le nez et la bouche, étant les premiers organes avec lesquels l'enfant juge le monde ² », il ne fait que reprendre la critique de Fourier à tout enseignement de la « civilisation » : « L'école place la théorie avant la pratique. Tous les systèmes civilisés tombent dans cette erreur : ne sachant pas amorcer l'enfant au travail, ils sont obligés de le laisser en vacance jusqu'à 6 ou 7 ans, âge qu'il aurait dû employer à devenir un habile praticien ; puis à 7 ans, ils veulent l'initier à la théorie, aux études, à des connaissances dont rien n'a éveillé en lui le désir ³. »

Les enfants des prolétaires, qui ont davantage vécu dans les rues, sont le plus choqués par l'inversion illuministe de l'école. En conséquence, Marx a prôné, au sein même de la société capitaliste, la liaison entre production, exercice physique et intellectuel, par une formation spécifique à la classe ouvrière ⁴. Ce système d'éducation au strict caractère de classe n'est nullement en opposition avec le système communiste : en s'appuyant sur le mouvement économique amorcé dans la production capitaliste, l'action politique et consciente du prolétariat le pousse au-delà de ses limitations actuelles, en préparant d'ores et déjà les conditions pour abolir les spécialités professionnelles, intellectuelles ou manuelles, chez les producteurs.

¹ Cf. Ch. FOURIER, *Le Nouveau Monde industriel et sociétaire*, in *Œuvres complètes*, t. VI, réimpression anastaltique, Anthropos, p. 219.

² Cf. ci-dessous, p. 234.

³ *Ibid.*, p. 218-219.

⁴ Cf. ci-dessous, p. 206-227.

Éducation et promotion sociale

[Retour à la table des matières](#)

Présenter l'enseignement comme un moyen qui s'offre à tous, comme une chance de montée sociale, offerte à l'aube de la vie, indépendamment de l'origine sociale des individus, est typique de l'abstraite et creuse démocratie bourgeoise et procède d'une double mystification, qui n'a de prise que sur les petits bourgeois oscillant entre les classes exploiteuses et la classe exploitée :

Pour le grand nombre, qui seul nous intéresse dans une vision de classe, l'enseignement ne fait que reproduire pour le futur les conditions de savoir et d'ignorance, indispensables à la bonne marche du capital¹. D'où sa division fondamentale en enseignement élémentaire obligatoire et enseignement supérieur, les enfants les mieux lotis abandonnant le premier dès l'âge de 10-11 ans. La sélection féroce (qui explique l'angoisse et parfois la révolte chez les jeunes) se fait en gros à partir de la base économique et non de l'intelligence, également répartie potentiellement dans toutes les classes, les enfants des riches disposant d'un milieu matériel qui les prépare tout naturellement à l'idéologie et aux réactions « dominantes », et les pauvres vivant dans l'état qui reproduit la pauvreté, leurs conditions jurant avec ce qu'on leur enseigne à l'école.

Ensuite, l'école s'avère un moyen hypocrite d'attribuer la plus-value et le temps libre à l'épanouissement aux uns, et le travail salarié aveugle aux autres : « Si l'ouvrier fait du surtravail, c'est que le temps de travail nécessaire du capitaliste est du temps libre, car il n'en a pas besoin pour sa subsistance immédiate. Étant donné que tout ce temps libre permet un libre développement, LE CAPITALISTE USURPE LE TEMPS LIBRE CRÉÉ PAR L'OUVRIER POUR LA SOCIÉTÉ, c'est-à-dire la civilisation. C'est en ce sens que Wade a parfaitement raison, lorsqu'il affirme que capital est synonyme de civilisation². »

¹ Dans ses cahiers d'extraits de Bruxelles de 1845, Marx notait que « l'inégalité des connaissances est un moyen de conserver toutes les inégalités sociales que l'éducation générale ne fait que reproduire d'une génération à l'autre » (cf. Karl MARX, *Bildung und Erziehung*, besorgt von Horst E. Wittig, F. Schöningh, Paderborn, 1968, p. 101).

² Cf. MARX, *Fondements de la critique de l'économie politique (Grundrisse)*, 10/18, t. 3, p. 22.

Une approche toute sommaire des structures de la base économique et des superstructures juridiques, politiques, artistiques et idéologiques permet déjà de délimiter nettement la nature des classes de la société capitaliste. Elle contredit de manière flagrante les analyses des classes faites par les partis communistes officiels, dont le marxisme est grossièrement déformé dans des buts opportunistes et électoralistes qui impliquent de flatter des couches privilégiées, parfois salariées, pour les gagner à soi. Cf. par exemple l'ouvrage le plus ré-

Dans le VI^e Chapitre inédit du Capital ¹, Marx affirme que par cette usurpation « le capital devient la puissance démocratique, philanthropique et égalitaire par excellence ». Ensuite, grâce à l'enseignement, payé par la plus-value extorquée aux ouvriers durant le temps libre monopolisé par la classe privilégiée, « le capitaliste devient l'homme social par excellence [épanoui dans des conditions aliénées], et il représente la civilisation ² ». Afin qu'il ne subsiste aucun doute sur la nature infecte et aliénée de cette civilisation des sociétés de classe, Engels précise à propos de la rédaction du programme socialiste d'Erfurt de 1891 : « Et il faudrait dire qu'en raison de l'antagonisme social, les classes dominantes elles aussi sont estropiées aussi bien intellectuellement que physiquement, et je le répète : encore plus que les classes opprimées ³ ».

L'école de l'oisiveté ou de la niaiserie

[Retour à la table des matières](#)

Cette civilisation, aussi brillante que l'on voudra, ne peut être séparée de ses conditions matérielles de production qui sont, pour nous, déterminantes. Ce ne peut être qu'une « fausse » civilisation, comme l'est aussi la science accaparée par le Capital qui peut certes servir ses fins de production et d'exploitation, mais ne saurait être considérée comme le nec plus ultra de l'humanité présente et future.

Marx, comme les socialistes qui l'ont précédé, ne s'en est pas satisfait. Owen, qui avait combiné dans sa « Cité modèle » le travail productif à l'étude, avait déjà compris que l'enseignement scolaire illuministe était le fruit nécessaire de la civilisation de classes oisives et ne valait pas plus que ces classes elles-mêmes. Dans le Capital, Marx cite un autre de ses précurseurs anglais : « Apprendre dans l'oisiveté ne vaut guère mieux que d'apprendre l'oisiveté... La peine qu'un homme épargne en prenant ses aises il la retrouvera en malaises. Une occupation sottise des enfants (ici John Bellers pressent déjà les mièvreries de Basedow et de ses imitateurs modernes ⁴) rend niais l'esprit des enfants ¹ ».

cent de Claude QUIN : *Classes sociales et union du peuple*, Ed. sociales. Ce simple titre est une hérésie, car si la notion de classe implique un antagonisme social, la notion de peuple signifie l'abolition de toutes les classes en un amalgame hybride monstrueux de caractère typiquement bourgeois et antiscientifique, puisqu'il efface toute détermination économique, politique et sociale dans sa définition, qui n'est plus que mystificatrice.

¹ *Op. cit.*, p. 254.

² *Ibid.*, p. 254-255.

³ Engels à Kautsky, 28 septembre 1891.

⁴ Marx fait allusion au système pédagogique de Basedow (1723-1790) qui proposait des écoles de l'amour des hommes et des bonnes mœurs, en incorporant à l'enseignement scolaire

Et Marx, après avoir comparé le système prolétarien au bourgeois, dira avec mépris, dans ses instructions pour le congrès de l'internationale en 1868 : « Si la bourgeoisie et l'aristocratie négligent leurs devoirs envers leurs descendants, c'est leur affaire. L'enfant qui jouit des privilèges de ces classes est condamné à souffrir de leurs préjugés ². »

La science oisive, « révélée » dans les écoles de la bourgeoisie, est essentiellement abstraite, livresque, scolaire, étant détachée de sa base – les conditions matérielles de vie et de production prétendument aveugles, que le socialisme prétend justement humaniser, « revivifier », rendre intelligibles et si parlantes que l'enfant, en y évoluant et en y agissant, s'appropriera l'héritage spirituel objectivé dans les machines et les choses par les générations antérieures, après que les barrières de la propriété privée des personnes, des groupes, des sociétés anonymes ou non, et des classes auront été abolies : « L'existence objectivée à laquelle l'industrie est parvenue sera alors le livre ouvert des forces et des aptitudes de l'homme, la psychologie de l'homme à l'état sensible ³. »

Ce n'est certainement pas en introduisant le travail manuel de type artisanal, plus ou moins attrayant, mais tout à fait suranné aujourd'hui, dans les écoles « rénovées » où les enfants sont certes plus heureux que dans les rébarbatives écoles illuministes de la « science de l'oisiveté », que l'on familiarisera l'enfant avec les moyens de production réels de sa vie et les lois scientifiques qui y sont objectivées ou avec la nature sociale de l'homme et plus simplement le milieu ambiant, la nature.

L'école du parasitisme

[Retour à la table des matières](#)

Les écoles illuministes cultivent chez l'enfant la simulation et une fausse sensiblerie qui sont le ressort de l'abstrait savoir aliéné : il doit décrire, par exemple, une veillée de Noël en Provence, où il n'a jamais mis les pieds. Selon Engels ⁴, l'esprit universitaire, s'avérant productif à sa manière, fait du plus avec du moins, en traitant un sujet avec une documentation insuffisante, la gymnastique de l'intelligence réalisant le joint et couvrant le tout de son brillant. Les professeurs ne sont-ils pas par définition censés avoir épuisé toutes

des travaux de caractère artisanal, système aujourd'hui complètement dépassé par la grande industrie. Cf. p. 214, note 33.

¹ Cf. MARX, *Das Kapital*, I, in *Werke*, 23, p. 513.

² Cf. ci-dessous, p. 226.

³ Cf. ci-dessous, p. 239.

⁴ Cf. ci-dessous, p. 180-181.

les connaissances de leur matière ? L'école enseigne ainsi la prétention et la suffisance du spécialiste et de l'expert : l'escroquerie intellectuelle.

L'école forme aussi tous ceux qui manquent d'inspiration, non faute de talent propre – chose courante et répandue –, mais par les déterminations de la vie d'une société capitaliste en pleine déchéance avec son conformisme sclérosé et ses audaces égrillardes, propres aux sociétés séniles. Dans l'ambiance de l'affairisme et de la vénalité, l'école prépare ceux qui exerceront les fonctions du capital à exploiter la science et l'art accumulés par toutes les générations du passé et du présent – et dans le monde entier.

Tout l'art n'est plus qu'habile plagiat, imitation et reproduction poussés à la perfection technique, avec des variations sur des thèmes plus qu'usés, de l'art préhistorique ou nègre, à la musique religieuse. Une pointe de violence très actuelle, greffée sur un thème de tragédie antique, donne un policier, un « formidable » western, un film d'amour ou, plus à la page encore, un porno. La télé prépare un grand public à ces productions, en rognant et en émoussant les sentiments pour ne plus laisser place qu'aux ressorts mécaniques du suspense et du sensationnel chez le consommateur blasé, assis dans son fauteuil au coin du feu dans l'isolement de la vie privée où plus rien n'est honteux, puisque solitaire et caché.

Le secret de fabrique de tous ces « producteurs » modernes est ce que nous, marxistes orthodoxes, appellerions un révisionnisme systématique, devenu l'idéologie des classes bourgeoises, désormais parasitaires qui exploitent le travail et les œuvres d'autrui en les arrangeant à leur goût. Cet esprit bourgeois, l'école l'enseigne démocratiquement aux individus de toutes les classes de la société – aux uns longuement pour l'appliquer, aux autres brièvement pour le subir. Les plus intelligents, dès lors qu'ils sont dénués de scrupules et opportunistes, en font leur affaire et grimpent dans l'échelle sociale pour former l'élite, qui monopolise et monnaie la culture en en faisant sa propriété privée. Le procédé en est simple : on prend le meilleur chez les autres – les « classiques » – et on y mêle, comme apport individuel, ce qui a prise sur le marché de grande série : la vulgarité qui frappe et flatte les masses.

Le totalitarisme fasciste, qui a gagné le monde entier en se diluant dans les pays vainqueurs de la dernière guerre, planifie non seulement la production nationale, mais encore la politique et l'idéologie, par les « mass media », dont le réseau est désormais plus dense encore que les égouts des boutiques et des épiceries qui charrient l'argent et la production marchande à travers toutes les villes et jusque dans les villages aux prix les plus calculés, toujours en hausse. Le fascisme a commencé, en imposant brutalement ses hiérarchies et ses élites. Celles-ci s'épanouissent aujourd'hui spontanément de par le mécanisme économique qui monopolise la science, la technique et la culture de manière cor-

porativiste dans les corps spécialisés d'enseignants, d'artistes, d'ingénieurs, d'architectes, etc., qui jouissent des privilèges de caste.

Pour s'« approprier » les œuvres des générations passées, nos contemporains se vautrent comme des porcs devant deux fétiches : d'abord l'État, qui garantit l'ordre social, avec l'assujettissement des producteurs et la hiérarchie quasi bureaucratique des privilégiés, ensuite l'individu, qui fait des affaires pour son compte privé. Cette société, de plus en plus sclérosée et autoritaire, développe plus que jamais la théorie « hitlérienne » et « raciste » de la ségrégation des masses, d'une part, et de l'élite, de l'homme d'exception, du génie, d'autre part. Toujours sociale, elle va jusqu'à admettre la prééminence du travail, mais uniquement pour exploiter ses fruits, l'œuvre. La pyramide – base productive, puis sphères politique et idéologique – n'est reconnue que pour être renversée, le travail étant fait par les « cons », et l'œuvre appréciée et appropriée par l'élite, la mafia des privilégiés, avec la mystification du génie, dont on ne sait d'où il tire ses vertus. Jamais le travailleur n'a été plus bafoué.

Dans le capitalisme sénile sclérosé, les fonctions du capital sont remplies par des salariés et il s'y développe une énorme aristocratie ouvrière. Dans ces conditions, la folle hiérarchie des salaires – plus grande en France que partout ailleurs, ce qui témoigne de la faiblesse des syndicats ouvriers – exprime à sa manière le parasitisme bourgeois qui brime le travail productif : plus un travail est pénible et se situe dans la sphère profonde de la production, moins il est payé et respecté, tandis que plus il est abstrait de l'effort, plus il rapporte. Cela se retrouve même dans l'enseignement – sans pour autant faire des professeurs désavantagés des « prolétaires ». Au bas de l'échelle, il y a ceux qui sont issus du primaire, ils font le plus d'heures et sont les plus mal payés, puis viennent les certifiés et enfin les agrégés, hors du troupeau : moins d'heures, plus d'argent !

Une véritable escroquerie s'est développée avec le concept de spécialisation professionnelle, où chacun s'enferme dans un cercle clos ésotérique, chasse réservée, garantie par les grilles de salaire du réformisme, qui fonctionnarise et sclérose l'activité.

Le totalitarisme est l'enfant naturel du réformisme : le salaire est de plus en plus déterminé par des éléments extra-économiques qui bureaucratisent les travailleurs. Ainsi, l'échelle hiérarchique varie de 1 à 12 en France, par exemple. On va fouiner jusque dans la vie privée, contingente de chacun, et le salaire change selon le sexe, l'âge (l'ancienneté), la distance entre le lieu de travail et le logement, et naturellement les études, les diplômes qui ont pour corollaire inévitable le piston, le lèche-cutage, etc.

La science n'est plus qu'une affaire de maquereau, puisque chacun ne « s'approprie » le savoir que pour travailler moins, plus agréablement, plus li-

brement ET GAGNER PLUS. On assiste, selon l'expression de Marx dans l'un des textes de cette anthologie, à l'évolution de la fonction publique vers la propriété privée¹. Dans un raccourci saisissant, Engels illustre cette mainmise des individus privés sur une fonction sociale, tel par exemple l'enseignement : « Cette évolution se comprend le mieux à partir de la division du travail. La société engendre certaines fonctions communes, dont elle ne peut se passer. Les gens qui y sont nommés forment une nouvelle branche de la division du travail au sein de la société. Ils acquièrent ainsi des intérêts particuliers même vis-à-vis de leurs mandants, ils s'autonomisent vis-à-vis d'eux – et l'État est là². » Ce n'est que sous le capitalisme que l'éducation est directement intégrée à l'État, tout en étant appropriée par des groupes d'individus.

Jamais la science n'aura été aussi infectée de vénalité et de corruption mercantile. Après l'essor de la phase initiale du capitalisme, elle devient plus fautive que les intuitions ingénues des modes de production antérieurs. A-t-on jamais vu auparavant que l'on appliquait la science à corrompre la nourriture ? La folle chasse « scientifique » à la productivité a rendu les céréales pratiquement impropres et dangereuses à la consommation humaine, et l'on remplace souvent le porc par du soja dans les boîtes de jambon du commerce ! Quelques mesures d'autorité très simples ont fait davantage que tous les instituts de recherche médicale de l'Occident développé, en faisant disparaître, par exemple, en Chine les maladies vénériennes, qui se répandent de plus en plus dans les pays développés, malgré les antibiotiques.

La science ne l'a toujours pas emporté sur la force (politique et économique), et il en sera ainsi tant qu'elle sera idéaliste et affairiste. Or si la science bourgeoise n'avait pas été inversée et fétichiste dès ses débuts, elle n'aurait pu évoluer de la sorte dans sa phase sénile. Einstein et Oppenheimer ont rougi – à la fin de leur vie – d'avoir prêté leur savoir à la technologie avancée de la mort.

C'est effectivement dans la technique que les rapports fétichistes du capitalisme se manifestent le plus cyniquement : les spécialistes, qui doivent leur avantage à la plus-value extorquée aux ouvriers et avec laquelle on construit les universités et instituts où se concentre le « temps libre » créé par la pro-

¹ Cf. ci-dessous, p. 54.

² Cf. Engels à Conrad Schmidt, 27 octobre 1890.

Tournant le dos à toutes les absurdes idées des sociétés de classe, selon lesquelles l'individu est le siège de la création, Marx écrivait : « La question de savoir si un Raphaël développe ou non son talent dépend entièrement de la demande (sur le marché) et de la division du travail, etc. » (*Die deutsche Ideologie*, in *Werke*, 3, p. 377.)

Ce solide matérialisme fait dire ensuite à Marx pour ce qui concerne l'émancipation des travailleurs, « la classe la plus nombreuse et la plus inculte » : « Toutes les mutilations étant nées historiquement, elles seront de nouveau abolies historiquement. En attendant, le développement des enfants se fait d'après le développement des parents. » (*Ibid.*, p. 403.)

ductivité croissante du travail pour développer la Science, ces maquereaux prétendent que le travail productif des ouvriers est aveugle et qu'eux seuls, avec leur technique apprise à l'école, peuvent les éclairer et les mener en laisse, les « commander ».

Sur la masse toujours plus ignorante et abrutie se greffent des parasites sans cesse plus nombreux, dont la promotion est individuelle et privée. Tout talent et toute énergie particuliers sont dès lors tournés vers le parasitisme : travailler moins et gagner plus, en extorquant un avantage particulier pour l'individu qui sait profiter de ses dons personnels pour vivre au détriment des producteurs et du développement général des sciences et des arts.

Et les ouvriers ?

[Retour à la table des matières](#)

Avec son opportunisme, le réformisme social-démocrate, qui se combine aujourd'hui avec le stalinisme dégénéré, a porté tous les vices du capitalisme sénile dans la classe ouvrière des pays développés, et ce n'est pas par hasard que toute l'action commune des deux partis culmine dans le geste fétiche de l'électoratisme¹. Les révolutionnaires authentiques n'ont cessé, eux, de répéter que la voie vers le socialisme implique un dur accouchement, et que l'on ne saurait changer tout un monde sans une peine infinie – ce qui saute aux yeux de tous ceux qui sont habitués à l'effort du travail, En principe, le parti révolutionnaire évite toute décision et tout choix qui pourraient être dictés par le désir d'obtenir de grands résultats par un travail et un sacrifice moindres. Cette norme est évidente pour quiconque considère la société comme un champ de forces matérielles en mouvement, et veut un changement réel.

L'opportunisme, lui, traduit la tendance des petits-bourgeois à la paresse et obéit à la loi fondamentale du capitalisme : obtenir le maximum de profit pour le minimum de frais.

¹ Ce n'est pas d'hier que date ce phénomène, dont l'ampleur certes ne fut jamais aussi grande qu'aujourd'hui. Engels l'a fort bien connu et l'a décrit de manière insurpassable : « En Angleterre et en Amérique, en France comme en Allemagne, la pression du mouvement prolétarien a donné aux économistes bourgeois la coloration quasi uniforme du socialisme de la chaire philanthropique [cf. les théories du bien-être du capitalisme populaire], et suscite un éclectisme bien-pensant et dénué d'esprit critique qui prévaut partout. C'est comme une sorte de gélatine molle, visqueuse et malléable qui parvient à s'insinuer partout et forme une excellente terre nourricière pour développer comme en serre chaude les arrivistes, comme la gélatine véritable sert à élever des bactéries. L'effet de cette marmelade d'une pensée inconsistante et dévirilisante se fait sentir – du moins en Allemagne et par endroit chez les Germano-Américains – jusqu'au sein du parti, mais pullule de manière exubérante à ses frontières. » (Cf. Engels à Georg Heinrich von Vollmar, 13 août 1884.)

Le stalinisme opportuniste a dépouillé les masses de leur initiative et jeté aux orties la règle de la Première Internationale de Marx : l'émancipation de la classe ouvrière sera son œuvre propre. Sous Staline, l'État russe a prétendu édifier, avec ses plans quinquennaux, le socialisme à la place des travailleurs, et l'élan des masses a été stoppé par la fétichisation du parti gouvernemental et la personnalisation qui faisait croire qu'un individu génial trouverait des solutions miracles dans la lutte des classes. En transformant la politique de classe en politique d'État et de personnes, on a poussé les ouvriers dans une voie prétendument commode, qui les a menés de défaite en défaite. On leur a fait applaudir servilement la « puissance » du chef génial toujours victorieux, la grandeur des textes d'illustres auteurs ¹, l'éloquence d'orateurs diserts et démagogues.

Cette véritable dégénérescence qui frappe la classe ouvrière des pays développés a un caractère nettement romantique et idéaliste, et singe les inversions de la pensée dominante ».

La solution est dans la méthode prônée par Marx-Engels, qui voient dans les phénomènes de masse de la base économique, soit en premier la classe productive, la force motrice réelle de l'histoire. Cela implique une totale inversion des conceptions bourgeoises et la mise au rebut révolutionnaire des deux fétiches que sont l'État et l'individu. Dans une formule ramassée de L'Idéologie allemande, Marx-Engels soulignent la combinaison sordide que donnent ces deux pôles en apparence opposés de l'ordre bourgeois : « L'égoïste est cohérent avec lui-même lorsqu'il veut effectivement faire de chaque individu une " police d'État secrète " ². » Dès lors que ces deux fétiches complémentaires sont abolis, c'en est fini des conceptions « propriétaires » et parasitaires.

¹ Marx s'est défendu contre la fétichisation du *socialisme scientifique*, qui est la *pensée de la classe ouvrière*, à l'élaboration de laquelle ont contribué en premier les luttes physiques des travailleurs, dont le sens, les principes et le but ont été théorisés par d'innombrables mains qui ne faisaient que consigner les manifestations intellectuelles de la classe révolutionnaire en un temps où elles apparaissaient lumineusement dans des luttes grandioses et significatives : 1848. L'idéologie bourgeoise tend à dépouiller le prolétariat de sa « pensée », en l'attribuant à des personnes, en en faisant le « marxisme » (on sait que Marx disait en ce sens : « Tout ce que je sais, c'est que je ne suis pas marxiste »).

Est-il besoin de dire que, si les idées développées dans cette anthologie expriment bien la conviction de celui qui les rédige, la paternité s'en trouve dans la classe révolutionnaire, et notamment son parti historique, qui consigne, par-dessus les générations, la pensée et les principes du prolétariat. En un mot, c'est une pensée parfaitement anonyme, de classe, de parti : cf. MARX-ENGELS, *Le Parti de classe*, Petite Collection Maspero, 1973, 4 vol.

² La conception anonyme et matérialiste du militant de parti qui anticipe l'homme communiste, désintéressé et allergique à l'argent, se reflète directement dans la méthode de travail de Marx. C'est ainsi que Lafargue relate que, si l'auteur du *Capital* s'est donné un mal fou pour trouver les initiateurs authentiques des grandes pensées économiques et non simplement leurs auteurs les plus réputés, ce n'est pas qu'il pensait rendre hommage au culte saugrenu des « créations personnelles », ni qu'il satisfaisait au pédantisme universitaire, mais il démontrait qu'aux tournants de l'évolution et en liaison avec le développement matériel de

Ce parasitisme ne pourra être extirpé que lorsqu'il n'y aura plus d'appropriation individuelle, que « chacun donnera d'après ses capacités et recevra selon ses besoins ¹ », sans plus tenir de comptabilité de l'apport de l'individu, devenu quantité négligeable eu égard aux énormes forces productives sociales en mouvement dans la production. Au lieu de considérer que le moteur de l'activité est l'appât du gain, l'homme social du communisme considérera que son but est son activation, qui permet son développement en tous sens, possible uniquement dans une société collectiviste qui ne met aucune entrave au développement des individus, « le libre épanouissement de chacun y étant la condition du libre développement de tous » (Manifeste).

Dans cette société, on ne parlera plus d'éducation illuministe, édifiée sur les formes réifiées et aliénées que sont les écoles et les manuels qui permettent une appropriation privée et une promotion individuelle, parce que la science et les arts, dont sont frustrées les masses, y sont consignés à l'abri, au profit des classes privilégiées.

La socialisation de l'appropriation et de la jouissance, mise en harmonie avec la socialisation déjà atteinte de la production, permettra d'abolir les classes dominantes et le prolétariat lui-même. C'est ce qui implique l'élimination de toutes les entraves au développement physique et intellectuel de l'homme, soit avant tout l'abolition de la division du travail qui suscite les classes et les mutilations qu'apportent aux individus la spécialisation aussi bien que la non-

l'humanité naissaient aussi les idées, rendant de la sorte au corps social de chaque époque ce qui lui revenait de mérite.

Il faudrait tout un livre pour expliciter la liaison entre les méthodes de travail de Marx travaillant, non pour de l'argent, mais pour le parti qui vise l'épanouissement de l'espèce humaine, et ses conceptions sur l'« éducation ». Faute de place, nous ne pouvons reproduire dans ce recueil d'intéressants témoignages de personnes qui ont vu Marx vivre et travailler. Certes, bien souvent, leurs descriptions sont faites à travers un prisme déformant, mais il est toujours possible de séparer le grain du son.

En véritable révolutionnaire qui anticipe avec hardiesse l'homme universel de la société communiste future, Marx passait souvent d'un sujet d'étude à l'autre, en sachant pertinemment que le fil de sa méthode matérialiste reliait le tout de manière cohérente, s'opposant ainsi à la conception plate et propriétaire des universitaires, qui prétendent à chaque fois épuiser un sujet dans une discipline *particulière* – pour « épuiser toute la question », illusion de crétin spécialiste, avide de se rendre maître même des idées !

¹ Toute la question de l'« éducation » se ramène en fin de compte au rapport entre travail nécessaire et temps de travail libre (pour s'épanouir et non pour ne rien faire, comme le suggère irrésistiblement la présente société de surtravail), c'est-à-dire à l'appropriation du temps libre par la bourgeoisie ou le prolétariat. On ne pourra résoudre l'antagonisme entre temps de travail et temps libre qu'en généralisant pour tous le travail manuel, ce qui donnera à chacun du temps libre pour s'épanouir. Pour ce qui concerne la dialectique de ce passage, qui correspond à l'instauration du socialisme, le lecteur se référera à l'anthologie de MARX-ENGELS, *Le Syndicalisme*, Petite Collection Maspero, 1972, t. 2, p. 92-107 : « La Réduction du temps de travail », qui est essentiellement la tâche des organisations économiques des masses.

spécialisation. L'homme nouveau, né du révolutionnement des conditions matérielles de la société, et non du dressage et de l'éducation illuministe ¹, pourra alors se développer à l'échelle de la société entière et sera un homme social.

¹ En opposition aux conceptions « éducationnistes » qui mettent toujours l'accent sur l'Esprit et la psychologie-flic en débouchant sur le dressage de l'homme, Marx-Engels expriment leur point de vue révolutionnaire : « Les ouvriers resteraient des hommes du passé s'ils cherchaient « la faute en eux-mêmes », comme le fait saint Sancho. Mais ils savent fort bien qu'ils ne cesseront de l'être que dans des conditions transformées – et c'est pourquoi ils sont décidés à changer ces conditions à la première occasion qui se présentera. C'est dans l'activité révolutionnaire que leur propre transformation coïncide avec la transformation des circonstances. » (Cf. *L'Idéologie allemande*.)

D'où la thèse formulée dans *La Sainte-Famille* de l'abolition nécessaire du prolétariat lui-même : « Lorsque le prolétariat aura vaincu, il ne sera nullement devenu le modèle absolu de la société, car il n'aura triomphé qu'à partir du moment où il se sera aboli lui-même, ainsi que son contraire. »

I

**Critique
de l'enseignement bourgeois**

Les travailleurs des manufactures anglaises furent les premiers champions de la classe ouvrière moderne en général, et leurs théoriciens furent les premiers à s'attaquer à la théorie du capital.

Quand Robert Owen, aussitôt après les dix premières années du XIX^e siècle, défendant la nécessité d'une limitation de la journée de travail non seulement en théorie, mais encore en pratique, instaura la journée de travail de 10 heures dans sa fabrique de New-Lanark, on se moqua de cette innovation comme d'une utopie communiste. Ensuite, on persifla de même sa « combinaison du travail productif avec l'éducation des enfants » et les coopératives ouvrières de production qu'il appela le premier à la vie. Aujourd'hui, la première de ces utopies est une loi de l'État, la seconde figure comme phrase officielle dans toutes les lois de fabrique, et la troisième va jusqu'à servir de couverture à des manœuvres réactionnaires.

MARX, *Le Capital*, I, chap. « La Journée de travail ».

En partant de l'intuition d'un adolescent

[Retour à la table des matières](#)

C'est la nature même qui a prescrit à l'animal le champ d'activité dans lequel il doit évoluer, et il s'y meut tranquillement, sans chercher à l'outrepasser, voire sans en flairer d'autre ¹. La Divinité a pourvu l'homme aussi d'une finalité

¹ Cf. MARX, *Dissertation du baccalauréat : Réflexions d'un adolescent sur le choix d'une profession*, Trèves, 10-16 août 1833.

générale : l'ennoblissement de l'humanité et de lui-même, mais elle lui a laissé le choix de découvrir lui-même les moyens par lesquels il pourrait y parvenir ; elle lui laisse le soin de déterminer dans la société la voie par laquelle il pourrait le mieux s'élever lui-même et travailler à élever aussi la société.

Cette faculté de choisir est un grand privilège de l'homme au sein de la création, mais c'est en même temps un fait susceptible de détruire toute sa vie, de mettre en échec tous ses plans et de le rendre malheureux. Réfléchir sérieusement à ce choix est donc, à coup sûr, le premier devoir d'un adolescent, à l'aube de sa carrière, s'il ne veut pas abandonner au hasard ses affaires capitales.

Chacun poursuit un but, et celui-ci apparaît grand, au moins pour lui, lorsque la conviction la plus profonde et la voix la plus intime dans le cœur le lui suggèrent ¹, car la Divinité n'abandonne jamais sans guide notre monde : elle parle discrètement, mais sûrement.

Mais facilement sa voix est couverte par les clameurs, et ce que nous considérons avec enthousiasme peut n'être engendré que par l'instant qu'un au-

La parole revient en premier non pas au « consommateur » scolaire, mais au jeune inspiré qui plaide pour toute sa génération et la classe des travailleurs, en faveur de l'émancipation – l'ennoblissement, selon son expression d'alors – de l'humanité. Face à lui, le professeur, digne représentant de la culture officielle, bourgeoise, ne comprend rien aux préoccupations du « candidat » – comme en témoignent ses remarques sur la dissertation de Marx, qui ne se passionne évidemment pas pour tel ou tel métier à exalter par un bon élève dans la mutilante et débilitante division du travail existante, et va préférer le mode de vie et de penser de la classe des travailleurs :

« Assez bien. Ce travail se distingue par la richesse de pensée, et un bon plan systématique. Par ailleurs, l'élève tombe ici aussi dans son erreur habituelle : une recherche exagérée d'expressions rares et imagées. C'est pourquoi la dissertation manque, aux nombreux passages soulignés, de clarté et de précision, voire souvent de justesse, tant pour ce qui est des différentes expressions que de la liaison des phrases. Wyttenbach. »

À propos du rapport du jeune Marx avec la classe des prolétaires, qui fut une donnée objective avant d'être un fait de conscience claire chez Marx, cf. « La Question philosophique dans la théorie marxiste », *Le Fil du temps*, n° 13, chap. « Le Déterminisme en action ».

¹ Peut-on parler avec plus de force de ce déterminisme qui anime les hommes et agit à partir de l'extérieur – non de Dieu, mais des conditions matérielles du monde qui imposent leur choix aux hommes ? Marx sera le militant du communisme, par la force des conditions historiques et sociales qui le poussent et tiennent aussi sa plume au nom d'une classe entière et de l'humanité future. Aussi écrivait-il lui-même, toujours avec la même exaltation passionnée : « Nous avons la ferme conviction que ce n'est pas la tentative *pratique*, mais l'application à partir de la théorie des idées communistes qui constitue le véritable danger [auquel va succomber le jeune Marx lui-même], car il est possible de répondre par des *canons* aux tentatives pratiques, et fussent-elles des *tentatives en masse*, dès lors qu'elles deviennent dangereuses ; mais des *idées* qui vainquent notre intelligence, conquièrent notre cœur, auxquelles notre raison soude notre conscience – ce sont là des chaînes que l'on ne peut arracher de soi-même sans s'arracher le cœur, ce sont des démons que l'homme ne peut vaincre qu'en se soumettant à eux. » (MARX, « Le Communisme et la *Gazette générale d'Augsbourg* », in *Gazette rhénane*, 16, octobre 1842.)

tre instant viendra détruire. Notre imagination s'exalte peut-être, nos sentiments s'enflamment, des images trompeuses dansent devant nos yeux, et nous nous précipitons avidement sur le but, dont nous estimons que Dieu lui-même nous l'a montré. Mais ce que nous avons passionnément étreint nous rebute bientôt – et nous voyons sombrer toute notre vie.

C'est donc sérieusement qu'il faut examiner si nous avons vraiment de l'enthousiasme pour un état, si une voix intérieure approuve ce choix, ou bien si ce que nous avons considéré avec enthousiasme comme un appel supérieur n'est qu'une illusion, une tromperie que nous nous serions faite à nous-même. Or comment parvenir à le reconnaître, sinon en recherchant la source de notre enthousiasme ?

Ce qui est grand projette ses feux ; son éclat éveille l'ambition – et celle-ci peut être la racine de notre enthousiasme ou de ce que nous avons pris pour ce sentiment. Mais celui qui est entraîné par la rage de l'ambition, la raison ne peut le dompter, et il se précipitera vers le but que lui indique sa passion déchaînée : il ne choisit plus sa profession, ce sont le hasard et les apparences qui le déterminent.

Or notre vocation ne sera pas du tout là où nous pourrions briller le plus. En effet, après de longues années, nous trouverait-elle toujours aussi actif, rempli de zèle et d'enthousiasme ? Et n'aurions-nous pas constaté bientôt que nos désirs ne s'accomplissent pas et que nos idées demeurent lettre morte : alors nous haïrions et maudirions Dieu et les hommes.

Mais ce n'est pas uniquement l'ambition qui peut susciter un enthousiasme soudain pour un état. Peut-être l'imagination nous a paré celui-ci de mille fleurs, et peut-être l'a-t-il présenté comme le bien le plus haut que la vie puisse nous offrir ? Nous ne l'avons pas analysé, nos épaules n'ont pas essayé ce fardeau, cette responsabilité : nous ne l'avons vu qu'à distance – et nous voilà illusionnés.

Notre propre raison ne saurait nous conseiller ici. En effet, ni l'expérience ni l'observation profonde ne lui viendraient en aide, tandis que nos sentiments la trompent et notre imagination l'aveugle. Mais alors vers qui tourner nos yeux, d'où vient le recours – si la raison nous abandonne ?

Notre cœur nous indique nos parents, qui ont déjà parcouru le chemin de l'existence et connaissent les rigueurs du destin.

Et si, après avoir examiné, la tête froide, les charges et les devoirs de notre future carrière, si alors persiste notre enthousiasme, plus rien alors ne s'oppose à ce que nous l'embrassions pleinement – l'enthousiasme et la précipitation ne peuvent plus nous illusionner.

Mais nous ne pouvons pas toujours adopter la carrière qui nous attire : nos rapports avec la société ont, dans une certaine mesure, commencé avant que nous puissions les déterminer.

Et souvent le milieu physique réclame-t-il cruellement ses droits dans notre choix, et nul ne peut dédaigner ses injonctions. Certes, nous pouvons passer outre, mais toute notre vie risque alors de n'être plus qu'un douloureux combat entre les principes du corps et ceux de l'esprit – et nous sombrons d'autant plus sûrement que nous avons osé édifier une construction illusoire sur des ruines vermoulues. Comment celui qui ne sait apaiser ses propres conflits intérieurs affronterait-il l'assaut sauvage de la vie ? De la sérénité seule peuvent naître de grandes et belles actions. C'est la terre sur laquelle mûrissent les beaux fruits.

Même si une constitution physique inadéquate à notre vocation peut abrégé et assombrir son exercice, la conscience de sacrifier notre bien-être à notre devoir nous soutient – et même nos actions débiles ne manqueront pas de vigueur. En revanche, si nous optons pour un état pour lequel nous n'avons pas de qualités, nous ne pourrons jamais l'exercer dignement : nous serons bientôt amenés à avoir honte de notre propre incapacité, de notre inutilité dans la création, de notre échec comme membre de la société. La conséquence naturelle en sera alors le mépris de soi-même. Or quel sentiment peut être plus douloureux, plus imperméable aux consolations de ceux qui nous entourent ? Le mépris de soi est comme un serpent qui ronge notre poitrine, suce le sang vital de notre cœur et y instille le poison de la misanthropie et du désespoir.

Si nous nous trompons sur nos dons dans le choix de notre carrière, cette erreur retombera sur nous-mêmes, et la sanction suscitera en nous plus de peine que tous les blâmes de l'univers.

Une fois ceci bien pesé, et si les conditions qui règlent notre existence nous permettent de choisir n'importe quel état, nous devrions embrasser celui qu'il nous sera donné d'exercer le plus dignement et qui se fonde sur les idées dont nous sommes persuadés de la vérité, afin de nous donner le champ le plus vaste pour œuvrer au bien de l'humanité et de nous rapprocher nous-mêmes de ce bien général pour lequel la carrière n'est plus qu'un moyen – la perfection.

La dignité est ce qui élève davantage l'homme et confère à ses actes et ses aspirations une noblesse supérieure. Elle le rend invulnérable et l'élève au-dessus de la foule admiratrice.

Or seule une profession qui n'exige pas de nous transformer en instrument servile, mais nous permet d'agir dans notre sphère, en toute indépendance, est susceptible d'assurer une dignité. En aucun cas, elle ne doit nous inciter, ne fût-ce qu'en apparence, à des actes répréhensibles. Les meilleurs d'entre nous doi-

vent pouvoir la choisir avec une noble fierté. L'état qui assure tout cela au maximum n'est pas forcément le plus élevé, mais est toujours le meilleur.

Mais de même qu'une profession sans dignité nous dégrade, de même nous finirions par être écrasés sous le poids de celle qui reposerait sur des idées s'avérant fausses par la suite.

Alors il n'y aurait pas d'autre secours que l'illusion, mais quel salut désespéré qu'une illusion entretenue par nous-même !

Les professions qui ne sont pas directement greffées sur la vie, mais tournent autour d'idées abstraites, risquent de fausser dangereusement le choix de l'adolescent, dont les principes sont encore peu solides, et les convictions instables et facilement ébranlables, surtout lorsqu'elles apparaissent les plus élevées, qu'elles ont pris racine profondément dans les désirs et que nous jugeons qu'elles méritent le sacrifice de notre vie et de nos aspirations en raison des idées qui y prévalent.

Elles peuvent combler d'aise ceux qui en possèdent la vocation, mais anéantissent ceux qui les choisissent avec trop de hâte, sans réfléchir, sous l'emprise du moment.

En revanche, une haute opinion des idées qui fondent notre carrière nous assure un point de vue supérieur dans la société, nous vaut une dignité plus grande et rend nos actes inébranlables.

Celui qui embrasse une carrière qu'il estime le plus tremblera de s'en rendre indigne : il agira noblement, ne serait-ce que parce que sa condition dans la société sera noble.

L'idée maîtresse qui doit nous guider dans le choix d'un état, c'est le bien de l'humanité et notre propre épanouissement. Que l'on ne nous objecte pas que ces deux intérêts s'opposent nécessairement, que l'un doit fatalement ruiner l'autre. On voit, au contraire, que la nature humaine est ainsi faite qu'elle ne peut atteindre sa perfection qu'en agissant pour le bien et la perfection de l'humanité.

Si l'on ne crée que pour soi-même, on pourra certes devenir un savant célèbre, un grand philosophe, un remarquable poète, mais jamais un homme épanoui, vraiment grand.

L'histoire retient parmi les plus grands ceux qui, en agissant dans le sens de l'intérêt commun, se sont rendus meilleurs eux-mêmes ! L'expérience réputée pour le plus heureux celui qui a rendu heureux le plus grand nombre. Même la

religion enseigne que tous ceux qui se sacrifient pour l'humanité poursuivent un idéal – et qui oserait contredire de telles visions ?

Lorsque nous aurons choisi l'état qui nous permettra d'œuvrer le plus au bien de l'humanité, nous ne pourrons jamais plier sous son fardeau, car les sacrifices consentis le seront pour le bien de tous. Alors nous ne jouirons pas d'une joie dérisoire, bornée et égoïste, mais notre bonheur sera partagé par des millions d'êtres humains ; nos actions vivront, silencieuses mais éternelles, et nos cendres seront arrosées par les larmes brûlantes de nobles êtres humains.

Critique de l'enseignement officiel et des examens

[Retour à la table des matières](#)

La bureaucratie est un cercle, dont nul ne peut s'extraire ¹. Sa hiérarchie est *celle du savoir*. La tête confie aux sphères inférieures le soin de connaître le détail, en échange de quoi les sphères inférieures cèdent au sommet l'intelligence du général – et tous deux se donnent de la sorte mutuellement le change.

La bureaucratie est l'État imaginaire flanquant l'État réel, c'est le spiritualisme de l'État. Toute chose obtient de la sorte une double signification – l'une réelle, l'autre bureaucratique. Il en est ainsi de la volonté, par exemple.

Ce qui est réel est en conséquence traité bureaucratiquement, c'est-à-dire comme une chose spirituelle, de l'au-delà. La bureaucratie tient en sa possession l'État, l'être spirituel de la société : c'est *sa propriété privée* ².

¹ Cf. MARX, *La Critique de la philosophie du droit de Hegel*, in *MEGA*, 1/1, p. 456-457.

Après avoir montré comment l'État bourgeois est le produit nécessaire du privilège économique des classes dominantes par rapport aux masses exploitées, Marx montre que le pouvoir gouvernemental implique un corps professionnel qui détient un monopole, dans la société de la propriété privée, l'État étant approprié par les fonctionnaires pour « faire carrière ». Lorsque l'enseignement est dispensé par l'État, le professeur devient fonctionnaire et participe à la bureaucratie.

² Après s'être autonomisé, le corps enseignant s'approprie pour son propre compte – comme sa propriété privée – les connaissances et la science accumulées par toutes les générations œuvrant dans la production, et les monnaie contre un salaire pour dispenser « son » savoir. Sur le marché à exploiter, le besoin de science est, certes, présenté comme le besoin de tous, mais le savoir est monopolisé par une minorité – celle qui a eu accès aux temples de la connaissance que sont les facultés et universités. Le savoir – détaché de la vie et de la production quotidienne immédiate – est un secret distillé dans les instituts, et le reste pour la masse que l'on n'initie que de manière élémentaire, sans jamais lui livrer les connaissances élevées. La caste des prêtres se fait ainsi laïque sous le règne de la Raison bourgeoise. Le besoin supérieur de l'esprit humain a toujours servi l'avidité insatiable de toutes les castes de prêtres des différentes espèces qui, au cours de l'histoire, ont toujours appuyé les dominateurs et tyrans. Avec l'éducation nationale, les professeurs deviennent ainsi les col-

L'esprit universel de la bureaucratie est le *secret*, le mystère ; en tant que corporation close, elle le conserve pour elle-même face à l'extérieur, grâce à la hiérarchie qu'elle représente. L'ouverture d'esprit ou des mentalités par rapport à l'État apparaît en conséquence comme une *trahison* de ce *mystère*, si bien que *l'autorité* devient le principe de son savoir, et l'idolâtrie de l'autorité est son esprit. En son sein, le *spiritualisme* devient *matérialisme le plus crasse*, le matérialisme de l'obéissance passive, de la foi en l'autorité, *du mécanisme* d'une activité rigide et formelle, de principes, de conceptions et de traditions figées.

Pour le bureaucrate pris à part, le but de l'État devient son but privé, et c'est la *chasse au poste supérieur* : il s'agit pour lui de *faire carrière*. Premièrement, il considère la vie réelle comme *matérielle*, car *l'esprit de cette vie trouve dans la bureaucratie une existence abstraite de la vie réelle*.

Il faut donc que la bureaucratie tende à rendre la vie aussi matérielle que possible. Deuxièmement, la vie devient matérielle pour lui dans la mesure où elle subit un traitement bureaucratique, car son esprit lui est *prescrit*, son but se trouvant en dehors de lui et son existence étant celle du bureau. L'État n'existe plus que sous la forme des divers esprits bureaucratiques et fixes, dont la cohésion est maintenue par la subordination et l'obéissance passive. La science *véritable* apparaît comme dénuée de contenu, de même que la vie authentique apparaît comme morte, puisque c'est cette science imaginaire et cette vie imaginaire qui passent pour essentielles. Le bureaucrate doit donc procéder en jésuite avec l'État réel, et peu importe que ce jésuitisme soit conscient ou non. Cependant il doit devenir conscient, dès lors qu'il s'aperçoit de ce côté antinomique – et alors il devient jésuite patent et voulu...

L'identité que Hegel a construite entre la société bourgeoise et l'État est celle de *deux armées ennemies*, dont chaque soldat a la « possibilité » de deve-

lègues des augures des païens, des prophètes des juifs, des apôtres des chrétiens, des imams des musulmans ou, selon l'expression de Marx, des jésuites.

L'éducation bourgeoise part en conséquence d'un principe abstrait de la production, celui de l'illumination de la Raison qui est opposé au matérialisme dialectique. De la sorte, elle met à la base de l'action humaine le savoir « que l'on apprend », soit un concept qui est séparé de la vie immédiate du grand nombre. Comme Marx l'explique dans *La Question juive*, cette Raison et ce savoir sont « idéalistes » et copient la « Révélation » des religions, qui privilégie une caste ou l'élite « cultivée » – cette minorité, sorte de franc-maçonnerie communiquant à l'humanité le vouloir (la science) de cette force mystérieuse « supérieure » avec la sanction de l'État qui délivre les diplômes.

Cette ample conception du marxisme permet d'expliquer l'évolution en apparence absolument contradictoire de l'enseignement bourgeois : au début du capitalisme, l'instituteur laïc a disputé au clergé le monopole de la diffusion des lumières du Savoir au peuple, en une opposition qui restait sur le terrain de l'appropriation de la science par une minorité, puis, à la fin du capitalisme, le curé coexiste de plus en plus dans les écoles avec les enseignants laïcs – dans la même école ou les écoles voisines en... concurrence pour satisfaire la soif d'émulation bourgeoise.

nir membre de l'armée « ennemie », en « désertant » – et, de fait, Hegel décrit ainsi exactement les conditions pratiques d'aujourd'hui.

Il en est de même de sa construction des « examens ». Dans un État raisonnable, il faudrait bien plutôt un examen pour devenir cordonnier que fonctionnaire d'État, car la cordonnerie est un savoir-faire sans lequel on peut être un bon citoyen et un homme social. Or il se trouve que l'indispensable « savoir d'État » (nul n'est censé ignorer la loi) est une condition sans laquelle on vit en dehors de l'État, en étant coupé de soi-même et de tout, comme suspendu dans les airs. Or donc l'examen n'est qu'une formule de franc-maçon, la reconnaissance légale du savoir étatique comme privilège.

La « connexion » de la « fonction d'État » et de l'« individu », ce lien objectif entre le savoir de la société civile et le savoir de l'État, *l'examen*, n'est rien d'autre que le baptême bureaucratique de la science, la reconnaissance officielle de la *transsubstantiation* de la science profane en science sacrée : chaque examen, implique comme allant, de soi, que l'examineur sache tout. On n'a pas connaissance de ce que les citoyens grecs ou romains aient passé des examens.

Critique de la spécialisation

[Retour à la table des matières](#)

Pour Stirner, toutes les qualités sont données et peu lui importe d'où elles proviennent ¹. Point n'est donc besoin de les développer, ni, par exemple, d'apprendre à danser pour dominer ses pas, ni d'exercer son esprit sur des matériaux qui ne sont pas donnés à tout le monde et que, dans les conditions actuelles, tout le monde ne peut se procurer pour maîtriser sa pensée ; inutile, en un

¹ Cf. MARX-ENGELS, *Die deutsche Ideologie*, in *Werke*, 3, p. 244-246.

Dans ce passage, Marx-Engels mettent en évidence le corollaire de la thèse selon laquelle, dans les sociétés de classe, la civilisation se développe sur un fond d'ignorance, comme la richesse de quelques-uns est fonction de la pauvreté des masses : la division du travail existante développe, chez ceux qui ont une profession, une seule faculté ou un seul type de geste *au détriment de toutes les autres potentialités de l'homme*. C'est dire que l'aliénation produit nécessairement la mutilation individuelle dans les sociétés de classe. Dès lors, se spécialiser ou exercer un métier quel qu'il soit revient à sacrifier à une potentialité plus ou moins exacerbée par l'apprentissage ou la répétition toutes les autres virtualités que renferme la nature humaine. Cela revient à cultiver une activité qui s'autonomise *pour dominer* l'homme qui l'exerce, celui-ci devenant, par exemple, écrivain, comptable, peintre ou chanteur, en étant impuissant partout ailleurs. À cette individualisation aliénante de la division du travail des sociétés de classe, Marx opposera sa conception de l'homme social, totalement épanoui que ne rend possible qu'une société collectiviste, car celle-ci brise toutes les frontières et les barrières qui empêchent les hommes d'avoir une activité et une communication universelle, sans préalable monétaire.

mot, de se soucier des conditions matérielles, dont dépend, en réalité, la mesure dans laquelle un individu peut se développer.

Toutes les capacités étant données, Stirner ne peut que substituer une capacité à l'autre, en étouffant toutes les autres pour en développer une seule. C'est dire qu'il laisse les qualités à l'état de simple virtualité, lorsque l'une d'entre elles se développe librement, pour autant que les conditions matérielles du monde en permettent le développement. Ainsi l'écrivain Stirner développe de façon continue une *somme* de connaissances, du fait que, grâce à la division du travail, il peut s'adonner essentiellement à une seule passion, par exemple celle d'écrire des livres.

Or il est insensé de supposer – comme le fait saint Max – qu'on puisse satisfaire une passion séparément de toutes les autres et qu'on puisse la satisfaire sans se satisfaire soi, c'est-à-dire l'individu vivant tout entier. Sa passion, à lui, revêt un caractère abstrait, détaché des choses, puisqu'elle s'oppose à lui comme une puissance étrangère, la satisfaction de l'individu apparaissant comme la satisfaction unilatérale d'une passion du singulier. Cependant, la faute n'en incombe nullement à la conscience ou à la « bonne volonté », et moins encore au manque de réflexion sur le concept de la capacité, comme Stirner se le figure.

La cause s'en trouve, non pas dans la *conscience*, mais dans *l'être*, non pas dans la pensée, mais dans la vie. La cause en est dans l'évolution empirique de la vie des individus, c'est-à-dire dans les *conditions matérielles du monde*. Dès lors que les circonstances dans lesquelles cet individu vit ne lui permettent que le développement unilatéral d'une faculté aux dépens de toutes les autres et ne lui fournissent que la matière et le temps nécessaires au développement de cette seule faculté, *cet individu ne parviendra qu'à un développement unilatéral et mutilé*. Nulle prédication moralisante n'y changera rien.

Le mode par lequel cette faculté privilégiée est développée résulte à son tour de la matière qui lui est offerte pour sa formation, d'une part, et du degré et mode dont toutes les autres facultés sont suffoquées. C'est précisément parce que la pensée est la pensée de tel individu déterminé qu'elle est et reste *sa* pensée, déterminée par son individualité et les conditions dans lesquelles il vit. Il n'a donc pas besoin de faire d'abord le détour d'une longue réflexion sur la pensée en soi pour déclarer que sa pensée est bien la sienne propre, sa *propriété*¹,

¹ Ce texte difficile, mais lumineux, part de la conception propriétaire de la pensée et des dons individuels pour en dénoncer le sophisme : il faut un individu pour penser, *donc la pensée est la création de l'individu*, ce qui ne peut que plaire aux professionnels du travail « intellectuel ». Cette conception individualiste implique le morcellement et donc la mutilation de l'individu séparé de ses tenants et ses aboutissements pour être autonomisé et fétichisé comme un être en soi et pour soi, source de toutes choses. À cette conception aliénée, Marx oppose sa vision communiste du monde, en déclarant non seulement que l'on pense avec la

car n'est-elle pas *a priori* la sienne propre, individuellement déterminée, exprimant sa particularité ? C'est précisément cette particularité qui s'est développé chez saint Sancho comme son « contraire », particularité « *en soi* ».

En revanche, chez un individu, par exemple, dont la vie embrasse un large cercle d'activités diverses et de relations pratiques avec le monde, et mène donc une vie multiforme, la pensée revêt le même caractère d'universalité que toute autre démarche de cet individu. Elle ne se fixe donc pas en pensée abstraite, et n'a pas besoin non plus d'amples artifices de la réflexion, lorsque l'individu passe de la pensée à une autre manifestation de sa vie. Elle est toujours, d'emblée, un moment de la vie qui, selon le *besoin*, s'évanouit et se reproduit dans la vie complexe de l'individu.

À l'inverse, chez un maître d'école ou un écrivain qui n'est pas sorti de Berlin, l'activité se borne, d'une part, à un travail ingrat et, d'autre part, aux jouissances de l'esprit¹. Et, de fait, son univers s'étend de Moabit à Köpenick et s'achève à la porte de Hambourg², comme si un mur de planches le condamnait. Ses relations avec ce monde sont réduites au minimum de par sa misérable situation matérielle. Aussi est-il inéluctable chez un tel individu, dès lors qu'il éprouve le besoin de penser, que sa pensée prenne un tour aussi abstrait que lui-même et son existence³. Il est inévitable que, face à cet individu sans défense, la pensée se convertisse en puissance figée, dont l'activité offre à l'individu la possibilité de s'évader pour un instant de ce « monde mauvais » qui est le sien, la possibilité d'une jouissance momentanée. Chez un tel individu, les quelques rares velléités qui subsistent encore et dérivent moins du commerce des hommes que de sa constitution physique, ne se manifestent que par *répercussion*. C'est dire qu'elles prennent, dans le cadre de leur développement

tête des autres, puisque l'on apprend chez autrui et dans le monde sensible des choses, mais encore que toute pensée est *sociale* de manière immédiate : « Même quand j'ai une activité *scientifique*, etc., que je ne peux effectuer que rarement en communauté directe avec d'autres, je travaille *socialement* parce que j'agis en tant qu'homme. Non seulement le matériel de mon activité – tel le langage dans lequel le penseur exerce la sienne – m'est donné comme produit de la société, mais encore ma propre existence est activité sociale, parce que, conscient d'agir en tant qu'être social, je ne fais rien de moi-même que je ne fasse pour la société. » (Cf. MARX, *Manuscrits de 1844*, chapitre sur « La Propriété privée et le Communisme. »)

¹ Marx souligne ici la pauvreté immanente à la pensée individuelle sous le régime de la propriété privée qui sépare et oppose toujours le travail à la jouissance, le temps libre au temps de turbin, les vacances au baignoire du travail forcé.

² Moabit et Köpenick, anciens faubourgs de Berlin, incorporés par la suite à la ville. La porte de Hambourg se situait à l'époque à la limite nord de Berlin.

³ Marx pousse son analyse du penseur jusque dans les détails de sa vie matérielle, concrète – et cela donne une image bien triste de la pensée individuelle, dans une société déchirée en individus autonomes. De par leurs conditions privées de vie à l'image de la propriété, leur pensée ne peut être que mesquine comme le mode de vie d'un individu privé. Dans la société communiste, l'homme, devenu un être social, bénéficiera d'une tout autre échelle de vie, d'action et de pensée.

étriqué, le même caractère unilatéral et brutal que sa pensée : elles ne surgissent qu'à de longs intervalles et stimulées par le bouillonnement du désir prédominant (mû par des causes directement physiques, par exemple la compression du bas-ventre) ¹. Elles le font alors avec violence, avec véhémence, en refoulant de la façon la plus brutale les désirs naturels ordinaires et conduisent à une soumission encore accrue à la pensée. Que la pensée d'un maître d'école réfléchisse ce fait empirique de manière pédante et en fasse un objet de ratiocinations, voilà qui va de soi. Mais la simple mention du fait que Stirner « crée » ses facultés ne suffit pas à expliquer leur développement spécifique.

Dans quelle mesure ces facultés ont un développement local ou universel, dépassent les bornes locales ou en restent prisonnières, c'est ce qui ne dépend pas de lui, mais de l'évolution mondiale et de la part qu'il y prend, lui et la localité où il vit. Ce qui donne aux individus la possibilité de surmonter leur étroitesse locale, en certaines circonstances favorables, ce n'est pas le fait que dans leur réflexion ils s'imaginent ou se proposent de dissoudre ces limitations, mais que, dans leur réalité matérielle et déterminée par des besoins matériels, ils sont parvenus à produire un système d'échanges à l'échelle du monde.

Promulgation de la loi sur l'enseignement obligatoire pour tous

[Retour à la table des matières](#)

La dégradation des mœurs provoquée par l'exploitation capitaliste du travail des femmes et des enfants a été décrite jusque dans ses derniers détails par Fr. Engels, dans son ouvrage sur *La Situation des classes ouvrières en Angleterre*, et d'autres écrivains qu'il me suffit ici de mentionner ². L'atrophie intellectuelle produite artificiellement chez les adolescents en voie de formation par leur transformation en simples machines à fabriquer de la plus-value doit être soigneusement distinguée de l'ignorance naturelle qui laisse l'esprit en friche, sans corrompre sa faculté de développement, ni sa fertilité naturelle. Le Parle-

¹ D'où les envolées lyriques, parfois inattendues, de ceux qui exercent une profession assise. Sans être passé par l'école freudienne, Marx trouve dans ces compressions du bas-ventre l'origine d'écrits sentimentaux et philanthropiques chez des petits bourgeois à l'esprit et au cœur pourtant secs.

² Cf. MARX, *Le Capital*, I, in *Werke*, 23, p. 421-424. Pour retrouver les passages dans lesquels Engels s'exprime sur l'« éducation bourgeoise » des ouvriers, le lecteur peut se rapporter aux pages suivantes de *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre*, Ed. sociales, 1960, p. 35-38, 152-162, 169-173, 191-192, 198-200, 217-226, 243-246, 253-258, 294-297, 308.

Le lecteur peut se référer aussi aux conditions infectes de l'enseignement primaire dans l'idyllique Helvétie d'après le rapport de Marx au congrès de L'A.I.T. de Bâle, in MARX-ENGELS, *Le Syndicalisme*, P.C.M., t. 1, p. 133.

ment anglais se crut à la fin forcé de remédier à cet état de choses, en faisant de l'instruction élémentaire la condition légale de l'utilisation « productive » des enfants au-dessous de quatorze ans dans toutes les industries soumises aux lois de fabrique. L'esprit de la production capitaliste apparaît en pleine lumière dans la rédaction des articles de ces lois concernant la soi-disant instruction, étant donné d'abord l'absence de tout appareil administratif, absence qui rend illusoire en grande partie le caractère obligatoire de cet enseignement, ensuite l'opposition des fabricants mêmes à une loi semblable, et enfin leurs subterfuges et faux-fuyants pour l'éluder dans la pratique ¹.

« Le législateur seul est à blâmer, parce qu'il a promulgué une loi menteuse (*delusive law*) qui, sous l'apparence de pourvoir à l'éducation des enfants ne renferme, en réalité aucun article de nature à assurer la réalisation du but proclamé. Il ne détermine rien, sinon que les enfants doivent être tenus enfermés un certain nombre d'heures – trois – par jour entre les quatre murs d'un local baptisé école, et que les employeurs de ces enfants auront à réclamer un certificat de scolarité chaque semaine d'une personne qui le signera à titre de maître ou de maîtresse d'école ². »

Avant la promulgation de la loi de fabrique amendée de 1844, une foule de ces certificats de scolarité signés d'une croix prouvaient que les instituteurs ou institutrices ne savaient même pas écrire : « Lors d'une visite que je fis à une école qui délivrait de tels certificats, je fus tellement choqué de l'ignorance du maître que je lui dis : " Pardon, Monsieur, mais savez-vous lire ? " " Ouais, un p'tit peu ", telle fut sa réponse ; et pour se justifier, il ajouta : " Dans tous les cas, j'en sais plus que mes écoliers ! " »

Lors de la discussion préalable à la loi de 1844, les inspecteurs de fabrique dénoncèrent l'état piteux des prétendues écoles, dont ils devaient déclarer les certificats pleinement valables du point de vue légal. Tout ce qu'ils obtinrent, c'est qu'à partir de 1844 « les chiffres inscrits sur les certificats, ainsi que les nom et prénoms des instituteurs, devaient être écrits de la propre main de ces derniers ³.

¹ Le fait est que les ouvriers ont arraché de haute lutte, soit par leurs revendications économiques (comme Marx le montre ici à l'exemple de l'Angleterre), soit par leurs revendications politiques (comme en France), l'enseignement obligatoire qui est le corollaire du suffrage universel et de l'obligation militaire pour tous. En effet, il s'agit là d'une mesure parfaitement typique de la forme de société capitaliste, qui donne un enseignement primaire, permettant aux ouvriers d'accéder tout juste aux fonctions productives exigées par l'appareil de production. C'est pourquoi les fabricants mettent tous les obstacles à l'enseignement élémentaire obligatoire, tant que les manufactures ont besoin d'une main-d'œuvre innombrable et l'admettent lorsque l'industrie et le machinisme requièrent une main-d'œuvre plus instruite.

² Leonhard HORNER, in *Reports of Insp. of Fact. for 30th June 1857*, p. 17. (Note de Marx.)

³ *Id.*, in *Rep. of Fact. for 31st Oct. 1855*, p. 18, 19. (Note de Marx.)

Sir John Kincaid, inspecteur de fabrique pour l'Écosse, cite maints faits du même genre : « La première école que nous visitâmes était tenue par une certaine Mrs. Ann Killin. Lorsque je lui demandai d'épeler son nom, elle commit tout de suite une bévue en commençant par la lettre C ; mais elle se corrigea aussitôt, et dit que son nom commençait par un K. Mais, en examinant sa signature dans les certificats de scolarité, je remarquai cependant qu'elle l'écrivait de différentes manières et que son écriture ne laissait aucun doute sur son incapacité d'enseigner. Elle avoua elle-même qu'elle ne savait pas tenir son registre... Dans une seconde école, je trouvai une salle, longue de 15 pieds et large de 10, où je comptai 75 écoliers qui piaillaient un baragouin inintelligible ¹. » « Mais il n'y a pas seulement ces horribles tanières, où les enfants obtiennent des certificats, mais non de l'instruction ; il y a beaucoup d'écoles où le maître est compétent, mais ses efforts échouent presque complètement face au fouillis inextricable d'enfants de tout âge, à partir de trois ans. Ses appointements, dans le meilleur cas, misérables, dépendent entièrement du nombre de pence qu'il reçoit, soit de la quantité d'enfants qu'il lui est possible de fourrer dans un local. Et, pour comble, un misérable ameublement, un manque de livres et de tout autre matériel d'enseignement, et l'influence pernicieuse d'une atmosphère confinée et viciée sur les pauvres enfants. Je me suis trouvé dans beaucoup d'écoles semblables où je voyais des rangées entières d'enfants qui ne faisaient absolument rien ; et voilà ce qu'on appelle fréquenter l'école, et ce sont de tels enfants qui figurent comme éduqués (*educated*) dans la statistique officielle ². »

En Écosse, les fabricants cherchent à se passer le plus possible des enfants soumis à l'obligation scolaire : « Cela suffit à démontrer la grande aversion que leur inspirent les articles de la loi sur l'instruction ³. »

Tout cela devient d'un grotesque effroyable dans les imprimeries sur coton, laine, etc., qui sont réglées par des lois de fabrique particulières : d'après les arrêtés de la loi, « chaque enfant avant d'entrer dans une fabrique de ce genre doit avoir fréquenté l'école au moins 30 jours et pas moins de 150 heures pendant les 6 mois qui précèdent le premier jour de son emploi. Une fois au travail, il doit également fréquenter l'école 30 jours et 150 heures dans le courant d'un des deux semestres de l'année... Il doit fréquenter l'école entre 8 heures du matin et 6 heures du soir. Aucune leçon de moins de 2 heures 1/2 ou de plus de 5 heures dans le même jour ne doit être comptée comme faisant partie des 150 heures. Dans les circonstances ordinaires, les enfants vont, 5 heures par jour, à l'école avant et après midi pendant 30 jours, et, après ces 30 jours, quand la somme de 150 heures est atteinte, quand – pour parler leur propre langue – ils

¹ Sir John KINCAID, in *Rep. of Insp. of Fact. for 31st Oct. 1858*, p. 31, 32. (Note de Marx.)

² Leonhard HORNER, in *Reports... for 30th April*, p. 17-18. (Note de Marx.)

³ Sir John KINCAID, in *Reports of Insp. of Fact. for 31st October, 1856*, p. 66. (Note de Marx.)

ont fini leur livre, ils retournent à la fabrique où ils restent 6 mois jusqu'à l'échéance d'un nouveau terme, et alors ils retournent à l'école jusqu'à ce que leur « livre soit de nouveau fini », et ainsi de suite... Beaucoup de garçons qui ont fréquenté l'école pendant les 150 heures prescrites se retrouvent exactement au même point au bout de 6 mois de leur séjour dans la fabrique qu'au point de départ ; ils ont naturellement oublié tout ce qu'ils avaient appris auparavant. Dans d'autres imprimeries sur coton, la fréquentation de l'école dépend tout à fait des exigences du travail dans la fabrique. Le nombre d'heures de rigueur y est acquitté dans chaque période de 6 mois par des acomptes de 3 à 4 heures à la fois, disséminés sur tout le semestre. L'enfant, par exemple, se rend à l'école un jour de 8 à 11 heures du matin, un autre jour de 1 à 4 heures de l'après-midi, puis il s'en absente pendant toute une série de jours pour y revenir ensuite de 3 à 6 heures de l'après-midi pendant 3 ou 4 jours de suite ou pendant une semaine. Il disparaît de nouveau trois semaines ou un mois, puis revient pour quelques heures certains jours chômés, quand par hasard son employeur n'a pas besoin de lui. L'enfant est ainsi ballotté de l'école à la fabrique et de la fabrique à l'école, jusqu'à ce que le total des 150 heures soit acquitté ¹. »

Avec l'incorporation massive d'enfants et de femmes au personnel des fabriques, la machine réussit enfin à briser la résistance que le travailleur mâle opposait encore dans la manufacture au despotisme du capital ².

¹ A. REDGRAVE, in *Reports of Insp. of Fact. for 31st October 1857*, p. 41, 42. Dans les branches de l'industrie anglaise où règne depuis assez longtemps la loi des fabriques proprement dite (qu'il ne faut pas confondre avec le *Print Works Act*), les obstacles que rencontraient les articles sur l'instruction ont été surmontés ces dernières années, dans une certaine mesure. Quant aux industries non soumises à la législation sur les fabriques, la situation qui y prédomine est celle exprimée par le fabricant verrier J. Geddes devant le commissaire d'enquête de M. White : « Autant que j'ai pu le constater, le supplément d'instruction accordé à une partie de la classe ouvrière dans ces dernières années est un mal. Il est surtout dangereux, en ce qu'il la rend trop indépendante. » Cf. *Children's Empt. Commission. IV Report*, London, 1865, p. 253. (Note de Marx.)

² « M. E., fabricant, m'a fait savoir qu'il emploie exclusivement des femmes à ses métiers mécaniques ; il donne la préférence aux femmes mariées, surtout à celles qui ont une famille nombreuse, dont le ménage dépend d'elles, car elles sont plus attentives et plus disciplinables que les femmes non mariées, et de plus sont forcées de travailler jusqu'à l'épuisement pour se procurer les moyens de subsistance indispensables. C'est ainsi que les vertus qui caractérisent le mieux la femme tournent à son préjudice. Ce qu'il y a de tendresse et de dévouement dans sa nature devient l'instrument de son esclavage et de sa misère. » Cf. *Ten Hours' Factory Bill. The Speech of Lord Ashley*, London, 15 mars 1844, p. 20. (Note de Marx.)

L'instruction bourgeoise des ouvriers

[Retour à la table des matières](#)

On voit ce qu'ont fait la bourgeoisie et l'État pour l'éducation et l'instruction de la classe laborieuse ¹. Par chance, les conditions dans lesquelles vit cette classe lui assurent une formation pratique, qui non seulement remplace tout le fatras scolaire, mais encore neutralise l'effet pernicieux des idées religieuses confuses dont est assorti l'enseignement – et c'est ce qui place même les ouvriers à la tête du mouvement de toute l'Angleterre. La misère n'apprend pas seulement à l'homme à prier, mais encore bien plus : à penser et à agir. Mais le travailleur anglais, qui sait tout juste lire et à peine écrire, sait néanmoins de manière très claire quel est son propre intérêt et celui de tout le pays – il sait aussi quel est l'intérêt spécifique de la bourgeoisie, et ce qu'il peut en attendre. Même s'il ne sait guère écrire, il sait parler – et parler en public. S'il ne sait pas compter, il en sait cependant assez pour opérer, avec les notions d'économie politique, les calculs qu'il faut pour percer à jour et réfuter les bourgeois qui prétendent abolir la loi sur les grains afin de faire baisser son salaire. Si, au grand désespoir des prêtres zélés, les questions célestes restent pour lui tout à fait obscures, il n'en est que plus éclairé sur les questions terrestres, politiques et sociales. Nous aurons encore l'occasion d'en reparler. Abordons maintenant le portrait moral de nos travailleurs.

Il saute aux yeux que l'instruction morale qui, dans toutes les écoles anglaises, est amalgamée à l'instruction religieuse, ne saurait être plus efficace que cette dernière. Les principes élémentaires qui, pour *l'être humain*, règlent les rapports de l'homme à l'homme sombrent déjà dans la plus terrible des confusions, ne serait-ce que parce que les rapports sociaux impliquent la guerre de tous contre tous. Or ils doivent nécessairement rester totalement obscurs et étrangers à l'ouvrier inculte, quand on les lui expose sous forme de dogmes

¹ Cf. ENGELS, *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre*, in *Werke*, chap. « Les Résultats », 2, p. 342.

L'enseignement bourgeois évolue selon les nécessités dictées par le niveau de développement de l'industrie qui exploite les prolétaires. Ceux-ci n'ont donc guère de choses à en espérer. En fait, ils trouvent ailleurs les conditions aussi bien matérielles qu'intellectuelles de leur émancipation, le prolétariat étant nécessairement le plus sensible au mouvement matériel de la société vers la dissolution de sa forme capitaliste : « L'infortunée réalité *sensible*, elle, ne tient pas compte de l'imagination de l'individu : chacun de ses sens l'oblige à croire à l'existence du monde et des individus existant autour de lui, et même son estomac profane lui rappelle quotidiennement que le monde extérieur n'est pas vide, mais au contraire ce qui remplit. Chacune de ses activités et de ses propriétés essentielles, chacune de ses impulsions vitales devient un besoin, une pénurie, qui transforme son égoïsme et son besoin d'autres choses et d'autres hommes en dehors de lui. » (MARX-ENGELS, *La Sainte-Famille*, in *Werke*, 2, chap. VI, p. 127.)

inextricablement mêlés à la religion, et sous la forme incompréhensible d'un impératif arbitraire, dénué de fondement.

De l'aveu de toutes les autorités, en particulier de la Commission sur l'emploi *des enfants*, les écoles ne contribuent à peu près en rien à la moralité de la classe laborieuse. La bourgeoisie anglaise est si impitoyable, si stupide et si bornée dans son égoïsme, qu'elle ne se donne pas même la peine d'inculquer aux ouvriers la morale actuelle, que la bourgeoisie s'est pourtant confectionnée dans son propre intérêt et pour sa propre défense ! Même cette préoccupation d'elle-même semble donner trop de peine à cette bourgeoisie qui est de plus en plus avachie et veule ; même cela lui semble superflu. Certes, il viendra un moment où elle regrettera – trop tard – sa négligence ¹. Mais elle n'a pas le droit de se plaindre si les travailleurs ignorent cette morale et n'en tiennent pas compte.

C'est ainsi que les ouvriers sont mis à l'écart et négligés par la classe au pouvoir au plan moral comme ils le sont aux plans physique et intellectuel. Le seul intérêt qu'on leur porte encore se manifeste par la loi, qui les agrippe dès qu'ils s'en prennent d'un peu trop près à la bourgeoisie ; de même qu'envers les animaux dépourvus de raison, on n'utilise pour eux qu'*un seul* moyen d'éducation : le fouet, la force brutale qui ne convainc pas, mais ne fait qu'intimider. Il n'est donc pas étonnant que les ouvriers, qu'on traite comme des bêtes, deviennent vraiment des bêtes, ou bien qu'ils n'aient, pour sauvegarder leur conscience d'hommes et le sentiment qu'ils sont des êtres humains, que la haine la plus farouche, qu'une rage intérieure permanente contre la bourgeoisie au pouvoir. De fait, ils ne sont des hommes qu'autant qu'ils éprouvent de la colère contre la classe dominante : ils deviennent bestiaux, dès qu'ils s'accommodent patiemment de leur joug, en cherchant seulement à rendre agréable leur vie sans chercher à briser leur joug ².

¹ La bourgeoisie anglaise a eu le loisir de se reprendre, comme on le sait, et s'est mise à inculquer aux ouvriers ses bons principes avec les bribes d'enseignement scolaire qui permettent de faire avaler aux masses sans esprit critique l'idéologie bourgeoise. Si elle l'a fait, ce n'est pas qu'elle soit aujourd'hui plus éclairée ni plus morale ; son appareil productif lui a fait suivre cette évolution de corruption politique et morale du prolétariat : les sociaux-démocrates réformistes, qui sont les représentants politiques et économiques privilégiés de l'aristocratie ouvrière et de la petite bourgeoisie, se sont chargés de convaincre les classes dominantes de l'avantage de l'éducation et de la promotion des travailleurs sur une base qui demeure capitaliste.

² L'éducation illuministe, conçue par la bourgeoisie à l'usage des ouvriers, n'est rien d'autre qu'une série de recettes morales pour apprendre à vivre décemment à ceux qui n'en ont pas les moyens matériels : « L'éducation doit apprendre que des abris sales, mal aérés et surpeuplés ne sont pas le meilleur moyen de préserver la santé et l'énergie. Ce qui revient à vouloir sauver quelqu'un de la mort par inanition, en lui apprenant que les lois de la nature EXIGENT que le corps humain soit constamment pourvu d'aliments. » (MARX, « L'éducation et le travail des enfants en Angleterre », in *New York Tribune*, 28 novembre 1853.

Les bourgeois anglais sont d'excellents hommes d'affaires, et ils voient plus loin que les professeurs allemands ¹. Ce n'est qu'à contrecœur qu'ils envisageaient de partager le pouvoir avec la classe ouvrière. À l'époque du chartisme, ils avaient appris de quoi était capable cet enfant robuste et malicieux qu'est le peuple. Depuis lors, la plus grande partie de la Charte populaire leur avait été imposée en devenant la loi du pays. Maintenant, plus que jamais, il fallait tenir en bride le peuple par des moyens *moraux*. Or, le premier et le principal moyen d'action sur les masses est et reste encore *la religion*. C'est ce qui explique que les curés ont la majorité au sein des autorités scolaires, que la bourgeoisie s'impose toujours plus de dépenses pour encourager toutes les sortes de démagogie dévote, depuis le ritualisme jusqu'à l'armée du salut ².

Signification historique de l'obligation scolaire pour tous

[Retour à la table des matières](#)

La Prusse avait, sur d'autres grandes puissances, l'avantage de deux bonnes institutions : le service militaire obligatoire et l'instruction élémentaire pour tous ³. Elle les avait créées au moment du plus grand péril ¹, et elle se contenta,

¹ Cf. ENGELS, préface à l'édition anglaise de 1892 de *L'Évolution du socialisme de l'utopie à la science*, in *Werke*, 22, p. 309.

² Après la conquête du pouvoir par la bourgeoisie, l'enseignement laïc évolue de plus en plus vers le compromis avec le cléricalisme. La cause profonde en est que la religion vient au secours de l'exploitation capitaliste. L'expérience historique a montré qu'une bourgeoisie essentiellement politique, comme la française, pouvait se permettre un matérialisme, un rationalisme et un athéisme plus conséquents, tant qu'elle s'appuyait sur une petite bourgeoisie et un paysannat parcellaire radical, tandis qu'une bourgeoisie qui exploite de larges couches d'ouvriers a une tendance marquée au « piétisme », selon l'expression d'Engels : « Il est avéré que, parmi les fabricants, les piétistes ont la plus mauvaise réputation auprès des ouvriers, qu'ils leur rognent les salaires de toutes les façons possibles, sous le prétexte qu'ils les privent d'une occasion de boire ; or, avec leurs belles prêches, ils sont toujours les premiers à soudoyer et à corrompre les gens. » (ENGELS, *Lettres de Wuppertal*, I, mars 1839, in *Werke*, 1, p. 418.)

³ Cf. ENGELS, *Le Rôle de la violence dans l'histoire*, in *Werke*, 21, p. 422-423. Engels analyse ici froidement la signification de la fameuse obligation scolaire élémentaire, qui donne aux sujets de Sa Majesté le Capital des notions tout juste suffisantes, d'abord en vue de travailler pour le plus grand profit des bourgeois, ensuite pour être réceptifs à son bourrage de crâne et ses campagnes d'endoctrinement idéologique, par la grande presse, les livres bon marché et, aujourd'hui, l'avalanche de la propagande bourgeoise par la radio, le cinéma, le théâtre et surtout la télévision : l'oppression *idéologique* ne doit-elle pas compléter la domination *politique* et l'exploitation *économique* ? Par rapport aux conditions féodales, l'enseignement obligatoire pour tous fut un progrès indissolublement lié à l'introduction, révolutionnaire elle aussi, du capitalisme lui-même. Comme Engels le note, c'est une mesure démocratique bourgeoise, comme le suffrage universel et l'obligation militaire. Cependant, cette introduction ne se fait que sous la pression violente des masses, qui d'ailleurs sont le moteur de la révolution antiféodale. Comme

aux jours meilleurs, de les dépouiller de ce qu'elles pouvaient avoir de dangereux, soit en négligeant leur administration, soit en restreignant volontairement leur champ d'application. Quoi qu'il en soit, elles continuaient d'exister sur le papier, de sorte que la Prusse gardait la possibilité de développer l'énergie potentielle qui sommeillait doucement dans la masse populaire, mais qui, au moment voulu, dépasserait celle de tout autre pays ayant une population du même ordre.

La bourgeoisie trouvait son intérêt dans tout cela ; l'obligation personnelle du service militaire d'un an qui touchait aussi les fils de bourgeois, était libérale et assez facile à tourner par des pots de vin dans les années 1840, d'autant plus que le gouvernement n'attachait que peu de prix aux officiers de l'armée de ligne recrutés dans les milieux commerçants et industriels.

L'instruction obligatoire, qui fournit à la Prusse un grand nombre d'individus pourvus de connaissances élémentaires et des écoles moyennes pour la bourgeoisie, était au plus haut point profitable à la bourgeoisie. Avec le progrès de la grande industrie, elle finit même par être insuffisante. Encore à l'époque du *Kulturkampf*, certains fabricants se plaignaient, en ma présence, de ne pouvoir utiliser comme contremaîtres certains ouvriers, au demeurant excellents, mais dépourvus de connaissances scolaires. C'était surtout le cas dans les régions catholiques.

C'est surtout la petite bourgeoisie qui se plaignait du coût élevé de ces deux institutions et de l'aggravation fiscale consécutive. La bourgeoisie progressive calculait que ces dépenses – certes fâcheuses, mais inévitables pour devenir une « grande puissance » – seraient largement compensées par des profits accrus.

Marx l'a souligné dans les textes précédents, la bourgeoisie répugne à appliquer cette réforme dans sa période manufacturière où elle a besoin de tous les *bras*. Ce n'est qu'au moment où prédomine l'industrie mécanique qu'il lui faudra des ouvriers plus spécialisés, ainsi que des experts, techniciens, etc. Bien sûr, ce mouvement ne se généralise que dans les pays de capitalisme ancien. Un enseignement élémentaire, accompagné de cours techniques, ne dérange pas alors la bourgeoisie – même les frais en sont supportés par la collectivité.

¹ La Prusse instaura un système scolaire nouveau au cours des luttes bourgeoises contre le féodalisme de 1806 à 1813. Ce fut d'abord, en 1808, une « section pour la culture et l'enseignement » au ministère prussien de l'Intérieur dont la direction fut confiée de 1809 à 1810 au savant bien connu, Wilhelm von Humboldt. Cette section se transforma en 1817 en un « ministère pour les Affaires religieuses, éducatives et médicales », et J. M. Süvern déposa en 1819 un projet de loi générale sur « l'instauration de l'enseignement scolaire dans l'État prussien ».

Enseignement professionnel en régime capitaliste

[Retour à la table des matières](#)

Une autre réforme très appréciée des bourgeois est *l'éducation*, et particulièrement *l'éducation professionnelle* universelle ¹.

Nous ne voulons pas relever l'absurde contradiction selon laquelle l'industrie moderne remplace sans cesse davantage le travail complexe par le travail simple pour lequel il n'est besoin d'aucune formation ; nous ne voulons pas non plus relever qu'elle a poussé de plus en plus d'enfants dès la septième année derrière les machines, en en faisant une source de profits aussi bien pour la classe bourgeoise que pour leurs propres parents prolétaires. Le système manufacturier met en échec la législation scolaire – comme la Prusse en témoigne. Nous ne voulons pas relever enfin que la formation intellectuelle, si l'ouvrier la possédait, serait sans influence directe sur son salaire ; que l'instruction en général dépend du niveau des conditions de vie, et que le bourgeois entend par éducation morale le gavage de principes bourgeois, et qu'en fin de compte la

¹ Cf. MARX, manuscrit annexe à *Travail salarié et Capital* (1849) intitulé *Le Salaire*. Malgré tout le battage fait autour du système scolaire élaboré de la République démocratique allemande, qui est certainement supérieur à celui de l'Allemagne de l'Ouest, un peu plus anarchique à cause de ses prétentions libérales, il reste dans le prolongement du système développé du 3^e Reich, qui planifiait systématiquement non seulement la production nationale, mais encore les conditions matérielles et humaines de son bon fonctionnement. Le système est-allemand n'a rien de socialiste, car celui-ci implique l'abolition de la division du travail avec le passage d'une branche à l'autre des producteurs ayant dépassé le stade de la formation de métier et de spécialisation qui implique l'antagonisme entre travail manuel et intellectuel. Une chose est de plier l'industrie aux besoins de l'homme, et une autre d'assujettir la formation des individus aux besoins changeants et péremptoires du marché et de la production, plus mercantiles que jamais en R.D.A. En fait, la formation humaine est toujours dictée sous le capitalisme par les besoins de la production, et nulle réforme de l'enseignement ne pourra y changer quoi que ce soit. Mais, en République démocratique allemande, le capitalisme d'État a atteint sa forme la plus haute de concentration et d'organisation, si bien que la main-d'œuvre ne peut pas ne pas être systématiquement formée en conséquence. C'est en ce sens seulement que ce pays montre la voie à ceux qui vont atteindre ce degré de développement capitaliste. Au reste, le système est-allemand est tout à fait nationaliste, car, selon les besoins de l'industrie, il importe de la main-d'œuvre peu qualifiée des autres pays « socialistes ». Au cours de sa phase mécanisée et automatisée, le capital exige, dans quelques pays avancés, une prolongation de la scolarité nationale qui peut aller de pair avec l'importation de main-d'œuvre non qualifiée étrangère, indispensable à l'industrie nationale. Cette prolongation de la scolarité, liée à un enseignement de plus en plus spécialisé, multiplie l'idiotisme de métier à l'infini, en faisant de chaque « expert » dans un minuscule rayon un imbécile, ignare dans tous les autres, mais prétentieux partout. On développe ainsi un système basé sur le corporativisme, cher à Monsieur Pétain qui n'avait pas les moyens de le réaliser alors, comme c'est le cas aujourd'hui.

classe bourgeoise n'a pas les moyens ni l'envie d'offrir au peuple une éducation véritable.

Nous nous bornerons donc à considérer la question sous l'angle purement économique.

La signification véritable de l'éducation, pour les économistes philanthropes, c'est la formation de chaque ouvrier au plus grand nombre possible d'activités industrielles possibles, de sorte que, s'il est évincé d'une branche par l'emploi d'une nouvelle machine ou par un changement dans la division du travail, il puisse trouver à se caser ailleurs le plus facilement possible.

Admettons que ce soit possible.

La conséquence en serait que, si la main-d'œuvre était en excédent dans une branche d'industrie, cet excédent se déverserait aussitôt dans les autres branches d'industrie, si bien que la baisse de salaire dans une branche entraînerait encore plus sûrement qu'auparavant une réduction générale des salaires.

En dehors de cela, l'industrie moderne – en rendant partout le travail beaucoup plus simple, donc plus facile à apprendre – fait déjà qu'une augmentation des salaires dans une branche d'industrie provoque aussitôt un afflux de travailleurs dans cette branche, si bien que la baisse des salaires devient, de manière plus ou moins directe, générale.

Nous ne pouvons naturellement nous arrêter ici aux nombreux petits palliatifs préconisés par les bourgeois eux-mêmes.

Critique des écoles professionnelles

[Retour à la table des matières](#)

Après quelques détours, votre lettre de Biarritz est bien arrivée entre mes mains, ici à Londres où j'habite depuis dix ans, et je m'empresse de vous envoyer les renseignements dont mes moyens me permettent de disposer ¹.

¹ Cf. Engels à M. K. Gorbounova-Kabloukova, le 22 juillet 1880. La correspondante russe d'Engels, ancienne professeur de l'école professionnelle de Moscou, s'était adressée au début de juillet 1880 à Engels afin de lui poser la question de savoir quels pouvaient être le rôle et l'avenir des écoles professionnelles dans la Russie de l'époque, et quels devaient être les moyens à mettre en œuvre pour combiner les grandes entreprises naissantes avec les conditions sociales des campagnes russes, où prédominait l'industrie domestique. La correspondante d'Engels voulait, non pas tant en théorie qu'en pratique, « faire quelque chose » en ce domaine pour les travailleurs russes, afin de leur éviter les tortures inutiles de la phase de l'accumulation primitive. Le lecteur trouvera la seconde let-

J'ai discuté de la question avec mon ami Marx, et tous deux nous sommes d'avis qu'il n'existe pas de meilleures sources documentaires sur le système anglais d'écoles professionnelles que les rapports officiels qui se trouvent en votre possession. Le contenu de tout le reste de la littérature inofficielle tend presque exclusivement à peindre en rose le système existant, si elle n'a pas pour but de faire de la réclame pour telle ou telle charlatanerie. Je vais m'efforcer de trouver, parmi les rapports de *School Boards* et du ministère de l'Éducation de ces dernières années ce qui est susceptible de vous intéresser, et je vous communiquerai ensuite le nécessaire en détail lorsque vous aurez bien voulu m'indiquer où je pourrai vous adresser soit mes lettres soit mes paquets d'ici quinze jours ou en automne (étant donné que je vais quitter Londres pour un certain temps). Dans ce pays, l'éducation industrielle de la jeunesse est encore bien plus négligée que dans la plupart des pays du continent, et ce que l'on y réalise est le plus souvent de pure façade. Vous savez sans doute vous-même que les *Industrial Schools* ne sont pas du tout au niveau des écoles professionnelles du continent, mais sont des sortes de maisons de redressement où l'on envoie les enfants abandonnés pour quelques années à la suite d'un jugement de tribunal.

En revanche, les efforts des Américains devraient plutôt vous intéresser. Les États-Unis ont envoyé une très riche documentation sur ce sujet à la récente Exposition de Paris, et ce matériel doit être déposé à la Bibliothèque nationale de la rue de Richelieu. Vous devez en trouver le détail dans le catalogue d'exposition de cette bibliothèque.

En outre, je m'efforce de vous trouver l'adresse de monsieur Dacosta de Paris, dont le fils a participé à la Commune de 1871 ; le père a fait partie de la commission de l'enseignement de celle-ci et se passionne pour cette discipline. Il serait sans doute très disposé à vous aider.

Même les écoles de promotion pour les ouvriers adultes ne valent pas grand-chose ici le plus souvent. Là où il se fait quelque chose de bien, on le doit à des circonstances et des personnalités particulières, il s'agit donc d'institutions locales et temporaires. On ne pratique en ce domaine qu'une chose de manière systématique : la charlatanerie. Le meilleur établissement sombre après quelque temps dans une routine mortelle, et le but public devient de plus en plus prétexte à ce que les employés consomment leurs rémunérations de la manière la plus commode possible. C'est devenu une règle si générale ici que les établissements pour l'éducation des enfants de la classe moyenne elle-même – la bourgeoisie – n'y font pas exception. Sur ce plan, justement, on m'a cité de nouveau ces derniers temps des exemples remarquables.

Je regrette de ne pouvoir mettre moi-même à votre disposition du matériel nouveau : hélas il ne m'a pas été possible de suivre dans le détail l'évolution de l'enseignement élémentaire depuis une série d'années. Sinon c'est avec beaucoup de plaisir que je vous aurais offert davantage. À tout ce qui peut promouvoir l'enseignement populaire et, par là, même si indirectement soit-il, le mouvement dans un pays comme la Russie qui se trouve à la veille d'une crise d'une portée historique, ainsi que le parti de ce mouvement qui fait preuve d'une énergie et de capacités inouïes de sacrifice – à tout cela nous participons de la manière la plus profonde.

Le système scolaire français de la fin du siècle dernier

[Retour à la table des matières](#)

En Allemagne où fleurit depuis 1870 la réaction des hobereaux, tout marche à reculons ¹. Les Français disposent à présent des meilleures écoles du monde avec une stricte obligation scolaire et, tandis que Bismarck ne parvient pas à venir à bout des curés, ils sont entièrement évincés des écoles en France ². À part le développement d'éléments sociaux-démocrates dans l'armée, celle-ci devient un instrument pire que jamais de la réaction. En France, le service militaire obligatoire a beaucoup rapproché l'armée du peuple, et *c'est à cause d'elle surtout* qu'il est actuellement impossible d'y restaurer la monarchie. Or si les radicaux reviennent au gouvernement et sont obligés d'appliquer leur programme, cela signifiera : décentralisation de l'administration, autonomie politique des départements et des communes, comme en Amérique et comme en France de 1792 à 1798, séparation de l'Église et de l'État, chacun payant lui-même ses curés.

¹ Cf. Engels à A. Bebel, 28 octobre 1885.

² En France, l'instruction obligatoire fut introduite sous la pression de luttes politiques qui, dit Marx dans *Le Capital*, I, ont l'avantage, lorsqu'il s'agit d'un pays centralisé, de faire admettre un système au nom d'un principe général, qui s'applique à tous, donc le plus complet, alors qu'en Angleterre les conditions économiques ont fait que le système a été introduit empiriquement, de manière tout à fait progressive et avec de nombreuses exceptions et reste donc très imparfait.

Comme Engels le fera remarquer dans les textes suivants, la Commune ne fut pas étrangère au bon système scolaire dont la France profita, sous la III^e République notamment.

Mesures du gouvernement ouvrier en faveur de l'enseignement

[Retour à la table des matières](#)

La Commune n'a pas eu naturellement le temps de réorganiser l'instruction (éducation) publique¹. Cependant, en éliminant l'élément religieux et clérical, elle a pris l'initiative d'émanciper intellectuellement le peuple. Le 28 avril², elle a nommé une commission chargée d'organiser l'enseignement primaire (élémentaire) et professionnel. Elle a ordonné que tous les instruments de travail scolaire, tels que les livres, cartes géographiques, papier, etc., soient fournis gratuitement par les instituteurs, qui les reçoivent à leur tour des mairies respectives dont ils relèvent. Aucun instituteur n'est autorisé, sous quelque prétexte que ce soit, à demander à ses élèves le paiement de ces instruments de travail scolaire (28 avril).

Devant les désastres accumulés sur la France par cette guerre, devant son effondrement national et sa ruine financière, les classes moyennes savent que ce n'est pas la classe corrompue de ceux qui aspirent à être les esclavagistes de la France, mais que c'est seulement la classe ouvrière, avec ses aspirations viriles et sa puissance herculéenne, qui peut apporter le salut³ !

Elles sentent que seule la classe ouvrière peut les émanciper de la tyrannie des curés, faire de la science non plus un instrument de domination de classe, mais une force populaire, faire des hommes de science eux-mêmes non plus des proxénètes des préjugés de classe, des parasites d'État à l'affût de bonnes places et des alliés du capital, mais des libres agents de l'esprit. La science ne peut jouer son véritable rôle que dans la République du Travail.

Les professeurs de l'école de médecine s'étant enfuis, la Commune a désigné une commission en vue de fonder des universités libres qui ne soient plus

¹ Cf. MARX, *Première ébauche de « La Guerre civile en France »*, in *Werke*, 17, chap. « La Commune. Mesures en faveur de la classe ouvrière », p. 529.

² L'arrêté suivant était publié au *Journal officiel* du 29 avril 1871 : « Considérant qu'il est nécessaire d'organiser dans le plus bref délai *l'enseignement primaire et professionnel* sur un modèle uniforme dans les divers arrondissements de Paris. Considérant qu'il est urgent de hâter, partout où elle n'est pas effectuée, la transformation de l'enseignement religieux en enseignement laïque. Afin d'aider dans ce travail la Commission de l'enseignement, le délégué de la Commune à l'enseignement arrête : 1. une commission est instituée sous le nom de Commission d'organisation de l'enseignement ; 2. elle est composée des citoyens André, Dacosta, Manier, Rama et Sanglier. Le délégué : E. VAILLANT. »

³ Cf. MARX, *Première ébauche de « La Guerre civile en France »*, in *Werke*, 17, chap. « La révolution de la Commune représente toutes les classes de la société qui ne vivent pas du travail d'autrui », p. 554.

des parasites d'État ¹ ; celle-ci a donné aux étudiants qui ont passé leurs examens la possibilité de pratiquer indépendamment du titre de docteur (le titre sera conféré par la Faculté) ².

La Commune ne devait pas être une institution parlementaire, mais un corps agissant, à la fois exécutif et législatif ³. Les agents de police, au lieu d'être les instruments d'un gouvernement central, devaient être au service de la Commune et, comme les fonctionnaires de toutes les autres branches de l'administration, être nommés par la Commune en restant toujours révocables par elle ; tous les fonctionnaires, comme les membres de la Commune elle-même, devaient accomplir leur travail pour des salaires d'ouvriers. Les juges devaient également être élus, révocables et responsables. Dans toutes les questions de la vie sociale, l'initiative devait revenir à la Commune. En un mot, toutes les fonctions publiques, même les rares fonctions qui auraient relevé d'un gouvernement central, devaient être assumées par des agents communaux et placées, par conséquent, sous le contrôle de la Commune.

Il est absurde d'affirmer que les fonctions centrales – non point les fonctions de gouvernement sur le peuple, mais celles qui sont nécessaires pour les besoins généraux et ordinaires du pays – ne devaient plus être assurées. Ces fonctions auraient subsisté, mais les fonctionnaires eux-mêmes ne pouvaient plus – comme dans le vieil appareil gouvernemental – s'élever au-dessus de la société réelle, car ces fonctions devaient être assurées par des *agents communaux* et donc être exécutées sous un constant contrôle effectif.

¹ Cf. MARX, *Première ébauche de « La Guerre civile en France »*, in *Werke*, 17, chap. « Mesures en faveur de la classe ouvrière, mais plus encore en faveur des classes moyennes », p. 556.

Les mesures que Marx évoque ne sont évidemment pas socialistes, mais assurent une transition à un niveau très inférieur, celui de la France du siècle dernier. Marx écrit lui-même : « La Commune n'élimine pas les luttes de classes grâce auxquelles la classe ouvrière s'efforce d'abolir toutes les classes et, par suite, toute domination de classe, mais elle crée l'ambiance rationnelle dans laquelle cette lutte de classes peut passer par ses différentes phases de la façon la plus rationnelle et la plus humaine. Elle peut être le point de départ de réactions violentes et de révolutions tout aussi violentes. » (MARX, *Première ébauche...*) C'est ce qui explique la modération des réformes, notamment celle de l'enseignement, qui ont pour but, non pas de réduire les classes moyennes, mais de les faire passer sous l'influence politique des travailleurs, en leur consentant des avantages de toutes sortes.

² Dans sa séance du 27 avril 1871, Miot, membre de la Commission de l'enseignement de la Commune, proposait : « Vu l'impossibilité pour les étudiants en médecine ayant subi cinq examens de doctorat de présenter une thèse, puisque la Faculté a abandonné son poste ; considérant que la réception à ces examens successifs constitue un titre suffisant de capacité, la Commune décrète : les étudiants en médecine ayant passé avec succès leurs cinq examens de doctorat sont autorisés à exercer avec le titre de docteur la profession de médecin sur la production d'un certificat du secrétariat de l'École. Un délai d'un an leur est laissé pour soutenir leur thèse, s'il y a lieu. »

³ Cf. MARX, *Deuxième ébauche de « La Guerre civile en France »*, in *Werke*, 17, chap. « La Commune », p. 597-598.

La fonction publique devait cesser d'être une propriété privée ¹, conférée par le gouvernement central à ses auxiliaires et créatures. L'armée permanente et la police d'État, les instruments physiques de l'oppression, devaient être éliminés. En expropriant toutes les Églises dans la mesure où elles étaient des corps possédants, en éliminant l'instruction religieuse de toutes les écoles publiques et en introduisant simultanément la gratuité de l'instruction, en renvoyant tous les curés à la calme retraite de la vie privée pour y vivre de l'aumône de leurs fidèles, en affranchissant tous les établissements scolaires de la tutelle et de la tyrannie du gouvernement, la force idéologique de la répression devait être brisée : non seulement la science devenait accessible à tous, mais encore elle était libérée des entraves de la pression gouvernementale et des préjugés de classe...

Les instruments de l'oppression gouvernementale et de la domination sur la société devaient être mis en pièces grâce à l'élimination des organes purement répressifs, et, là où le pouvoir avait des fonctions légitimes à remplir, ces fonctions ne devaient pas être exercées par un organisme placé au-dessus de la société, mais par les agents responsables de cette même société.

Quand la Commune de Paris prit la direction de la révolution dans ses mains, quand de simples ouvriers, pour la première fois, eurent l'audace de toucher au privilège gouvernemental de leurs « supérieurs naturels », les possédants, et, dans des circonstances d'une difficulté sans pareille, accomplirent leur travail modestement, consciencieusement et efficacement, et ils l'accomplirent pour des salaires dont le plus élevé atteignait à peine le cinquième de ce qui – à en croire une haute autorité scientifique, le professeur Huxley – est le minimum requis pour un secrétaire dans certain conseil de l'instruction publique de Londres ². C'est ce qui explique que le vieux monde se tordit dans des

¹ On voit combien systématique est la pensée de Marx : dès sa critique de Hegel en 1843, il avait dénoncé l'évolution de la fonction publique vers la propriété privée, cf. ci-dessous, p. 54-57.

² Cf. MARX, *La Guerre civile en France*, III, in *Werke*, 17, p. 344.

La Commune a opéré un redressement très net de renseignement en France, ce qui ne fait que confirmer que l'éducation ne suit pas une ligne progressive vers une promotion toujours plus grande de l'humanité, mais une courbe – celle de l'évolution capitaliste elle-même. De même que l'économie est progressive au début du capitalisme, puis dégénère en une technique malsaine et polluante pour la nature aussi bien que les hommes, les sciences et les arts connaissent leurs sommets – classiques – au début de l'ère capitaliste, puis dégénèrent au niveau vulgaire, et l'enseignement ne fait pas exception, même si en l'occurrence, la Commune, avec son puissant coup de bélier, a renversé un peu ce développement, et que le capitalisme développé exige une scolarité plus longue et plus spécialisée. Cependant, la *tendance générale* du capitalisme n'en est pas moins le déclin et la dégénérescence, à l'échelle de l'humanité, de l'enseignement. Les statistiques elles-mêmes l'admettent de façon spectaculaire. Le directeur général de l'UNESCO déclarait le 9 septembre 1975 à la IX^e Journée de l'alphabétisation : « Le nombre global des analphabètes s'élève aujourd'hui à quelque 800 millions, soit le tiers de la population adulte ; 60 % de ces analphabètes sont

crises de rage à la vue du drapeau rouge, symbole de la République du Travail flottant sur l'Hôtel de Ville...

Décadence historique de l'enseignement élémentaire obligatoire

[Retour à la table des matières](#)

Le révolutionnement de la classe la plus stationnaire – la paysannerie – commença à devenir manifeste après le rétablissement de l'impôt sur les boissons ¹. Les mesures du gouvernement et les lois de janvier et de février 1850 sont presque exclusivement dirigées contre les *départements* et les *paysans*. C'est la preuve la plus frappante du progrès de ces derniers !

Ce fut d'abord la *circulaire d'Hauptpoul* qui fit du gendarme l'inquisiteur du préfet, du sous-préfet et surtout du maire, et qui organisa l'espionnage jusque dans les recoins de la commune rurale la plus éloignée. La *loi contre les instituteurs* ² soumit ensuite ses capacités, ces porte-parole, éducateurs et interprètes de la classe paysanne, à l'arbitraire du préfet qui les pourchassa d'une commune à l'autre comme du gibier, eux, les prolétaires de la classe instruite.

Mais ce n'était pas tout. La *proposition de loi contre les maires* suspendit au-dessus de leurs têtes l'épée de Damoclès de la révocation et les opposa à chaque instant, eux, les présidents des communes rurales, au président de la République et au parti de l'Ordre. L'ordonnance du 15 février transforma les 17 régions militaires de la France en quatre pachaliks et octroya aux Français la caserne et le bivouac pour salon national.

Par la *loi sur l'enseignement* du 15 mars 1850, le parti de l'Ordre proclama que l'inconscience et l'abrutissement de la France par la force sont la condition de son existence sous le régime du suffrage universel. Or, qu'étaient-ce que toutes ces lois et mesures ? Autant de tentatives désespérées de gagner à nouveau au parti de l'Ordre les départements et les paysans des départements.

En tant que *moyens de répression*, ils étaient pitoyables et allaient à l'encontre du but recherché. Les grandes mesures comme le maintien de l'impôt sur les boissons, l'impôt des 45 centimes, le rejet dédaigneux des pétitions des paysans demandant le remboursement des milliards, etc., toutes ces foudres lé-

des femmes, et de 1960 à 1970 le nombre de femmes analphabètes s'est ACCRU de 40 millions contre 8 millions seulement (*sic*) pour les hommes. »

¹ Cf. MARX, *les Luites de classes en France*, in *Werke*, 7, p. 95-86, 91.

² Cette loi permettait aux préfets de révoquer arbitrairement les instituteurs et de les soumettre à des sanctions disciplinaires.

gislatives frappèrent d'un seul coup la classe paysanne. Le coup venant en bloc à partir d'un centre, les lois et mesures mentionnées soulevèrent une contre-attaque et une résistance *générale*. Elles devinrent le sujet des conversations journalières dans les chaumières, inoculant la révolution dans chaque village. [...]

La loi sur l'enseignement représente l'alliance des jeunes catholiques et des vieux voltairiens ¹. La domination de tous les bourgeois unis pouvait-elle être autre chose que le despotisme coalisé de la Restauration amie des jésuites et de la monarchie de Juillet adepte de la liberté de pensée ? Les armes qu'une des fractions bourgeoises avait distribuées parmi le peuple contre l'autre dans leurs luttes réciproques pour la suprématie, ne fallait-il pas les arracher de nouveau au peuple puisqu'il se dressait face à leur dictature conjuguée ? Rien, pas même le rejet des *concordats à l'amiable*, n'a plus indigné la boutique parisienne que ce coquet étalage de *jésuitisme*. [...]

Sans se laisser arrêter par les provocations du gouvernement, dont l'effet fut d'accroître l'irritation générale contre l'état de choses existant, le comité électoral (issu de la révolution de 1848) qui était entièrement sous l'influence des ouvriers, présenta trois candidats pour Paris : *Deflotte*, *Vidal* et *Carnot* ². *Deflotte*, déporté de juin et amnistié dans un des accès de popularité de Bonaparte, est un ami de Blanqui et il avait participé à l'attentat du 15 mai. *Vidal* est connu comme écrivain communiste par son livre *De la répartition des richesses*, c'est l'ancien secrétaire de Louis Blanc à la commission du Luxembourg. *Carnot*, fils du conventionnel qui avait organisé la victoire, est le moins compromis des membres du parti du National, il fut ministre de l'Enseignement dans le gouvernement provisoire et dans la commission exécutive : son projet de loi démocratique sur l'enseignement populaire était une protestation vivante

¹ Dans *Le Développement du socialisme de l'utopie à la science*, Engels explique qu'au moment de la révolution anti-féodale la lumière éclata et prétendit évincer pour toujours la superstition, l'injustice et le privilège. Cependant le caractère bourgeois de l'évolution dissipa bientôt toutes ces illusions : cf. ENGELS-MARX, *Les Utopistes*, Petite Collection Maspero, 1976, p. 31-34.

Déjà Voltaire avait prévenu ses contemporains : la bourgeoisie révolutionnaire met trop de hâte à abattre les idoles et les autels, mais il pouvait se consoler : la bourgeoisie instaurera des préjugés et des superstitions plus grandes encore. Elle n'hésite pas aujourd'hui à s'allier partout avec le clergé, et la lutte pour la laïcité elle-même qui n'avait été qu'une œuvre de propagande pour un idéal jamais atteint, finit par un compromis – celui que les communistes dégénérés prônent eux-mêmes aujourd'hui avec leur main tendue aux catholiques, ces spécialistes de la domination des esprits depuis des millénaires, avec un sens du compromis et de la tolérance parfaitement bourgeois, dont le principe est de réformer pour que tout reste pareil.

² Comme Marx le montre maintenant, les forces révolutionnaires de 1848 tentèrent déjà – comme la Commune elle-même – de réagir contre le cours de la dégénérescence de l'enseignement, qui est inévitable dès lors que l'économie capitaliste entre dans une longue phase de prospérité et de stabilité.

contre la loi sur l'enseignement due aux jésuites. Ces trois candidats représentaient les trois classes alliées : en tête l'insurgé de Juin, le représentant du prolétariat révolutionnaire ; à côté de lui le socialiste doctrinaire, qui représente la petite bourgeoisie socialiste ; le troisième, enfin, représente le parti républicain bourgeois dont les formules démocratiques, face au parti de l'Ordre, acquerraient un sens socialiste et avaient perdu depuis longtemps leur sens propre. C'était, comme en février, *une coalition générale contre la bourgeoisie et le gouvernement*. Mais, cette fois, le prolétariat était à la tête de la ligue révolutionnaire.

L'échec de la tentative de redressement de la révolution de juin 1848

[Retour à la table des matières](#)

Les ouvriers de Paris ont été *écrasés* par le nombre, mais n'ont pas *succombé*¹. Ils sont *battus*, mais leurs adversaires sont *vaincus*. Le triomphe momentané de la force brutale a été acquis par l'anéantissement de toutes les illusions et chimères de la révolution de février, par la dissolution de tout le parti des vieux républicains, par la scission de la nation française en deux, la nation des possédants et la nation des travailleurs. La république tricolore n'arbore plus qu'une *seule couleur*, la couleur des vaincus et du *sang* : elle est devenue la *république rouge*.

Aucune voix réputée de la République, ni du National ni de *La Réforme*, n'a pris parti pour le peuple. Sans autres chefs, sans autres moyens que la révolte elle-même, les ouvriers ont résisté à la bourgeoisie et à la soldatesque coalisées plus longtemps qu'aucune dynastie française, pourvue de tout l'appareil militaire, ne résista à une fraction de la bourgeoisie coalisée avec le peuple, pour rompre complètement avec le passé. Il fallait aussi que le complément politique habituel des émeutes françaises, l'enthousiaste jeunesse bourgeoise, les élèves de l'École polytechnique, les tricornes grossissent les rangs des oppres-

¹ Cf. MARX, « La Révolution de Juin », in *La Nouvelle Gazette rhénane*, 29 juin 1848, in *Werke*, 5, p. 133-134.

Selon Marx, la révolution prolétarienne, contrairement aux soulèvements populaires, met chaque classe à sa place – et les hommes de « science » ainsi que les étudiants (dans leur majorité) se rangent spontanément du « bon côté ». La révolution prolétarienne se distingue nettement de toutes les révolutions populaires, c'est-à-dire interclassistes, qui suscitent l'enthousiasme du peuple : « La révolution de Février fut la belle révolution, celle de la sympathie universelle, parce que la lutte sociale qui se trouvait à son arrière-plan n'y avait atteint qu'un stade inconsistant et purement verbal. En revanche, la révolution de Juin est laide : c'est la révolution repoussante, parce que la réalité s'est substituée à la phrase, parce que la République a dévoilé la tête du monstre, en lui arrachant sa couronne tutélaire. » (*Ibid.*, p. 134.)

seurs. Il fallait que les élèves de la Faculté de médecine refusent aux plébéiens blessés le secours de la *science*. La science n'existe pas pour le plébéien qui a commis l'indicible, l'inexprimable crime de tout risquer pour sa propre existence, et non celle de Louis-Philippe ou de M. Marrast.

Le dernier vestige officiel de la révolution de Février, la commission exécutive, s'est évanoui, comme la brume, devant la gravité des événements. Les poétiques feux d'artifice de Lamartine se sont transformés en fusées incendiaires de Cavaignac.

Le danger permanent du cléricanisme

[Retour à la table des matières](#)

Le *clergé*, qui représentait l'idéologie au Moyen Âge ne ressentit pas moins le bouleversement de l'histoire ¹. La découverte de l'imprimerie et les besoins accrus du commerce lui avaient enlevé le monopole, non seulement de la lecture et de l'écriture, mais encore de l'enseignement supérieur. La division du travail fit son apparition et gagna aussi le domaine intellectuel. Le clergé se vit évincer par le nouvel ordre des juristes de toute une série de postes parfaitement influents. Lui aussi, il commença à devenir en grande partie superflu, ce qu'il confirmait d'ailleurs lui-même en devenant de plus en plus paresseux et ignorant. Cependant plus il devenait superflu, plus il croissait en nombre, grâce à ses énormes richesses qu'il augmentait encore constamment par tous les moyens possibles ².

Le Moyen Âge était parti de conditions tout à fait grossières. Il avait fait table rase de l'ancienne civilisation de la philosophie, de la politique, de la jurisprudence antiques, pour tout recommencer par le début. Tout ce qu'il avait repris du vieux monde disparu, c'est le christianisme, ainsi qu'un certain nombre

¹ Cf. ENGELS, *La Guerre des paysans*, in *Werke*, 7, p. 334, 343-344.

Avant de passer à l'analyse de l'effet sur l'enseignement élémentaire de la défaite ouvrière de Juin 1848, considérons le danger que représente, pour l'éducation moderne, le cléricanisme – ce qu'illustrent les conséquences de l'écrasement des ouvriers révolutionnaires de 1848.

² Engels explique ici que l'enseignement bourgeois ne pouvait être que laïque à ses débuts et devait combattre l'enseignement religieux chrétien qui avait dominé les esprits durant des millénaires. Cependant, cette lutte est idéologique, comme l'enseignement scolaire bourgeois est lui-même une sphère des superstructures idéologiques et ne se hausse guère au-dessus de l'enseignement élémentaire pour les larges masses.

Si les curés représentent un tel danger pour l'enseignement laïque bourgeois, c'est parce qu'il y a des constantes idéologiques dans toutes les sociétés de classe successives, constantes que le clergé manie le mieux avec son armée disciplinée de prêtres voués toute leur vie à la cause de leur « parti ». Un compromis avec l'école confessionnelle ne fait donc que sanctionner la déchéance de l'enseignement élémentaire dans le capitalisme sénile.

de villes à moitié détruites, dépouillées de toute leur civilisation. Il s'ensuit que, de même qu'à toutes les étapes primitives de développement, les curés obtinrent le monopole de la culture, et celle-ci prit elle-même un caractère essentiellement théologique. Entre les mains des curés, la politique et la jurisprudence devinrent, comme toutes les autres sciences, de simples branches de la théologie, et furent traitées d'après les principes en vigueur dans celle-ci. Les dogmes de l'Église étaient en même temps des axiomes politiques, et les citations de la Bible avaient force de loi devant tous les tribunaux. Même lorsque se constitua une classe indépendante de juristes, la jurisprudence resta longtemps encore sous la tutelle de la théologie. Or cette souveraineté de la théologie dans tout le domaine de l'activité intellectuelle était aussi la conséquence nécessaire de la situation prépondérante de l'Église, synthèse la plus universelle et sanction de la domination féodale.

Il est donc clair que toutes les attaques dirigées en général contre le féodalisme devaient être essentiellement portées contre l'Église ; toutes les doctrines révolutionnaires, sociales et politiques, devaient être, en même temps et principalement, des hérésies théologiques. Pour pouvoir entamer les conditions sociales existantes, il fallait leur enlever leur caractère sacré.

Alors que la bourgeoisie, en rétablissant les impôts sur les boissons, proclamait l'intangibilité du vieux système fiscal honni, elle s'efforçait, au moyen de la *loi sur l'enseignement*, de maintenir l'état d'esprit traditionnel des masses qui permettait de faire supporter ses conditions sociales¹. On est surpris de voir les Orléanistes, les bourgeois libéraux, ces anciens apôtres du voltairianisme et de la philosophie éclectique, confier la gestion de l'esprit français à leurs ennemis héréditaires, les jésuites². Mais si orléanistes et légitimistes pouvaient diverger en ce qui concerne le prétendant à la couronne, ils savaient que leur domination commune leur imposait d'unifier les moyens d'oppression de deux époques historiques, et qu'il leur fallait compléter et renforcer les moyens d'asservissement de la monarchie de Juillet par ceux de la Restauration.

Les paysans, déçus dans tous leurs espoirs et plus que jamais écrasés, d'une part, par le cours bas des céréales, d'autre part, par l'accroissement des charges

¹ Cf. MARX, *Le 18-Brumaire de Louis Bonaparte*, in *Werke*, 8, p. 152.

² Le matérialisme bourgeois, qui est d'espèce particulière, n'existe qu'au moment de la révolution antiféodale, lorsque la pensée est étroitement liée à la praxis, et que l'histoire physique, et donc spirituelle, est en mouvement réel. Par la suite, il s'estompe de plus en plus, et à la fin du règne bourgeois nous assistons à une réconciliation de la bourgeoisie athée avec le cléricisme le plus éculé – ce à quoi s'efforcent également les communistes dégénérés. Marx retrace le mouvement qui aboutit à la fusion entre athéisme ou Raison des débuts révolutionnaires de la bourgeoisie et le déisme et la Foi du christianisme dans *La Question juive*, cf., par exemple, le passage traduit in MARX-ENGELS, *Les Utopistes*, P.C.M., p. 89-91.

fiscales et de la dette hypothécaire, commencèrent à s'agiter dans les départements. On leur répondit en traquant les instituteurs, qui furent soumis aux préfets, et en organisant tout un système d'espionnage, auquel tout le monde fut soumis. À Paris et dans les grandes villes, la réaction elle-même revêtit la physionomie de son époque et provoque plus qu'elle n'abat. À la campagne, elle est plate, grossière, mesquine, harassante, tracassière, en un mot, elle est policière. On se rend compte comment trois années d'un pareil régime de police, consacré par le régime des curés, devaient démoraliser des masses inéduquées.

Critique du programme social-démocrate de Gotha

[Retour à la table des matières](#)

« *B. Le Parti ouvrier allemand revendique comme base intellectuelle et morale de l'État :*

1. *L'éducation populaire, générale et égale, assurée par l'État. Obligation scolaire pour tous. Enseignement gratuit*¹. »

L'éducation populaire égale pour tous ? Qu'est-ce qu'on s'imagine avec cette formule ? Croit-on que dans l'actuelle société (et l'on a affaire uniquement à elle en l'occurrence) l'éducation puisse être égale pour toutes les classes ? Ou bien prétend-on forcer les classes supérieures à se contenter de la mesquine éducation populaire des écoles primaires, éducation à laquelle seuls peuvent accéder les travailleurs salariés ainsi que les paysans, étant donné leurs conditions économiques² ?

« Obligation scolaire pour tous. Instruction gratuite » : la première existe même en Allemagne, la seconde en Suisse et aux États-Unis pour les écoles primaires. Si, dans divers États de ces derniers, certains établissements d'enseignement supérieur sont également « gratuits », cela signifie simplement en fait

¹ Cf. MARX, *Notes marginales au Programme du parti ouvrier allemand de Gotha* (1875), dont nous avons extrait la critique de Marx du programme relatif à l'enseignement.

² Comme Marx le note, la société bourgeoise a besoin d'un certain effectif de personnel qualifié que lui fournit l'enseignement supérieur : peu importe au capital quelle est l'origine sociale de ses membres, dès lors qu'ils sont qualifiés pour exécuter ses fonctions : la promotion sociale ne se fait donc que dans l'intérêt général du capitalisme et personnel des forces de travail « qualifiées ». Marx estime que cette « promotion P, si elle s'effectue dans les rangs des classes inférieures, est une preuve de la force et de l'effronterie des classes « supérieures » : « De même, pour l'Église catholique au moyen âge, le fait de recruter sa hiérarchie sans considération de condition sociale, de naissance, parmi les meilleurs cerveaux du peuple, était l'un des moyens principaux de renforcer la domination du clergé et d'assurer le maintien des laïcs sous le boisseau. Plus une classe dominante est capable d'accueillir dans ses rangs les hommes les plus importants de la classe dominée, plus son oppression est solide et dangereuse. (MARX, *Le Capital*, III, chap. 36.)

que les frais d'éducation des classes supérieures sont payés par les recettes d'ensemble des impôts. Soit dit en passant, il en va de même de l'« administration gratuite de la justice », réclamée par l'article 5. La justice pénale est partout gratuite ; la justice civile tourne presque exclusivement autour de litiges de propriété et concerne donc presque uniquement les classes possédantes. Voudrait-on qu'elles soutiennent leurs procès aux frais du trésor public ?

Le paragraphe relatif aux écoles aurait dû pour le moins exiger des écoles techniques (théoriques et pratiques) combinées à l'école primaire.

Ce qu'il faut absolument condamner, c'est « une *éducation populaire par l'État* ». Fixer par une loi générale les ressources des écoles primaires, la qualification nécessaire au personnel enseignant, les disciplines enseignées, etc., et – comme cela se passe aux États-Unis – faire surveiller par des inspecteurs d'État l'exécution des prescriptions légales, c'est tout à fait autre chose que de faire de l'État l'éducateur du peuple ! Bien au contraire, il faut proscrire de l'école, au même titre, toute influence du gouvernement et de l'Église¹. Et précisément dans l'Empire prusso-allemand (et qu'on ne parle pas, en recourant à un faux-fuyant illusoire, de l'« État de l'avenir », car nous avons vu ce qu'il en est), c'est au contraire l'État qui a besoin d'une très rude éducation par le peuple !

Au reste, tout le programme, en dépit de tout son cliquetis démocratique, est de bout en bout infecté par la servile croyance lassalléenne en l'État ou – ce qui ne vaut guère mieux – par la croyance aux miracles de la démocratie. Plus exactement encore : c'est un compromis entre ces deux sortes de foi au miracle, également éloignées du socialisme.

« *Liberté de la science* », dit un paragraphe de la Constitution prussienne. À quoi bon en parler alors dans le programme du parti ouvrier ?

¹ La position de Marx est strictement de classe, et elle s'oppose radicalement à tout le système scolaire français astreint à la tutelle de l'État et tel qu'il est revendiqué par la gauche laïque, mais non antiétatique. Certes, Marx ne s'oppose pas au contrôle de l'État pour l'« exécution des prescriptions légales », et sa position rejoint ici celle qu'il a pour ce qui concerne la législation de fabrique : Cf. MARX-ENGELS, *Le Syndicalisme*, P.C.M., t. I, p. 9, note 4.

Le § 4 du programme de Gotha illustre dans quel esprit Marx concevait le rôle de l'État : « Face à l'État prusso-allemand, il fallait clairement préciser que les inspecteurs ne soient révocables que sur décision des tribunaux ; que tout ouvrier puisse les attaquer en justice pour violation de leurs devoirs, qu'ils soient pris dans le corps médical. »

« *Liberté de conscience* » ! Si l'on tenait, en ces temps de *Kulturkampf*¹, à rappeler au libéralisme ses vieux slogans, on ne pouvait le faire qu'en disant : « Chacun doit pouvoir satisfaire ses besoins religieux aussi bien que corporels, sans que la police y fourre son nez. » Mais, à cette occasion, le parti ouvrier ne devait-il pas bien plutôt exprimer sa conviction que la « liberté de conscience » bourgeoise n'est rien de plus que la tolérance de toutes les sortes possibles de « libertés de conscience religieuse » et que, pour sa part, il s'efforce, au contraire, de libérer les consciences des fantasmes religieux ? Mais on ne tient absolument pas à outrepasser le niveau bourgeois !

J'en arrive ainsi à la fin, car l'annexe jointe au programme n'en représente pas une partie caractéristique. Aussi puis-je être bref.

« 2. *Journée de travail normale.* »

Dans aucun autre pays, le parti ouvrier ne s'est contenté d'une revendication aussi vague, mais toujours il a précisé la durée de la journée de travail, telle qu'il la tient pour normale dans les conditions données.

« 3. *La limitation du travail des femmes et l'interdiction du travail des enfants.* »

La réglementation de la journée de travail doit renfermer déjà la limitation du travail des femmes pour autant qu'elle concerne la durée, les pauses, etc., de la journée de travail² ; sinon elle ne peut signifier que l'exclusion des femmes

¹ Les libéraux bourgeois qualifièrent de *Kulturkampf* l'ensemble des mesures prises par Bismarck au cours des années 1870 pour instaurer en Allemagne une « culture laïque ». D'abord, l'homme d'État prussien visait, au travers de l'Église catholique, le parti du Centre, qui représentait toutes les survivances des petits États particularistes et antiprussiens du centre et du sud de l'Allemagne. Ensuite, il utilisa cette campagne anticatholique pour opprimer les territoires polonais occupés par la Prusse et, dans une mesure moindre, l'Alsace-Lorraine. Enfin, Bismarck masquait les luttes de classes par des querelles religieuses, en faisant s'organiser les groupes les plus réactionnaires de la droite, du catholicisme et du particularisme autour du parti du Centre chrétien en une opposition militante et en poussant la social-démocratie allemande à des mots d'ordre stériles de défense de la liberté de conscience et autres foutaises démocratiques sans contenu de classe prolétarien et socialiste. Cf. MARX-ENGELS, *La Social-démocratie allemande*, 10/18, 1975, p. 245.

² Marx avait une idée précise et pratique de la question de la limitation de la journée de travail, comme en témoigne le passage suivant : « Pour l'instruction des membres de l'Association sur le continent, dont l'expérience sur les lois régissant les fabriques est d'une date plus récente que celle des ouvriers anglais, nous ajoutons que toute loi sur la limitation de la journée avortera et sera brisée par les capitalistes, si l'on ne prend pas soin de déterminer précisément la période du jour qui doit englober les huit heures de travail. La longueur de cette période doit être déterminée par les huit heures de travail plus les pauses pour les repas. Par exemple, si les différentes interruptions pour les repas s'élèvent à une heure, il faudra limiter à neuf heures la période légale du travail, mettons de 7 heures du matin à 4 heures de l'après-midi, ou de 8 heures du matin à 5 heures de l'après-midi. » (MARX, *Instructions pour les délégués du Conseil central provisoire à propos de diverses questions*

des branches d'industrie qui sont particulièrement préjudiciables à leur santé physique ou contraires à la morale au point de vue du sexe. Si c'est ce qu'on pensait, il fallait le dire.

« Interdiction du travail des enfants » Il est absolument indispensable d'indiquer ici la limite d'âge.

Une « *interdiction générale* du travail des enfants » est incompatible avec l'existence même de la grande industrie : elle n'est donc qu'un vœu pieux et stérile. La réalisation – si elle était possible – en serait réactionnaire. En effet, grâce à une stricte réglementation du temps de travail selon l'âge et moyennant d'autres mesures de protection en faveur des enfants, la combinaison *précoce* du travail productif et de l'instruction est un des plus puissants moyens de transformation de la société actuelle ¹.

« 5. *Sur la réglementation du travail dans les prisons.* »

Vous avez posé une revendication mesquine pour un programme ouvrier général. En tout cas, il fallait exprimer clairement qu'on ne voulait pas, par simple peur jalouse de la concurrence, admettre que l'on traite les incarcérés comme du bétail, en les privant de leur seul moyen d'amendement, le travail productif ². C'est le moins que l'on puisse attendre de socialistes.

(1866), cf. MARX-ENGELS, *Le Syndicalisme*, P.C.M., t. II, p. 81. Tout ce paragraphe, qui figurait dans le rapport de Marx au congrès de l'A.I.T. de Genève, a été omis dans les résolutions publiées par la suite.

¹ L'un des principes fondamentaux de Marx en matière d'éducation est, en effet, la revendication du travail productif pour les enfants, afin d'annihiler l'esprit « puéril » qui règne, par exemple, dans les classes parasitaires de la société. Ce retour de l'école à la production vivifierait l'enseignement en le liant à la source des moyens matériels de la vie. La prochaine section de ce recueil traitera tout entière de ce problème de la fusion de l'école et de la production, qui est une autre forme de la combinaison du travail physique et intellectuel dans le socialisme au sens de Marx-Engels. Rien ne sert de masquer les conclusions de Marx, en arguant que de nos jours, dans les quelques pays « avancés » (où la production est automatisée comme il l'avait prévu dès 1859, par exemple, dans les *Grundrisse*, 10/18, t. 3, p. 327-337), les enfants ne travaillent plus en usine, ce qui contredit son affirmation selon laquelle « une interdiction générale du travail des enfants est incompatible avec l'existence même de la grande industrie ». Le capitalisme a gagné aujourd'hui plusieurs continents nouveaux, parmi les plus peuplés, où il a pris un bain de jouvence et répète à une échelle élargie, les conditions décrites par Marx dans *Le Capital*.

² La conception de Marx est cohérente et systématique. Certes, elle est exploitée – mais pour cela complètement tronquée – par les bourgeois et les prétendus pays socialistes pour extorquer le plus possible de travail aux prolétaires salariés au nom du... marxisme. Mais il faut vraiment une mauvaise foi insigne pour confondre le système socialiste de Marx qui abolit la division du travail, l'argent, les professions manuelles et intellectuelles avec le caractère rébarbatif du travail productif, le marché, ainsi que le salariat et le capital, avec un système plus ou moins élaboré de capitalisme d'État.

Remarquons que, dans les prisons françaises, on utilise toujours plus le système idéaliste d'éducation, qui fait abstraction des conditions matérielles des prisonniers, pour faire de

État, famille, éducation

[Retour à la table des matières](#)

Après que Monsieur Dühring a heureusement annihilé la religion, il déclare que « l'homme qui prend appui sur lui-même et sur la nature et a mûri à la conscience de ses forces collectives, peut désormais s'engager avec hardiesse sur toutes les routes qui lui ouvrent le cours des choses et sa propre nature ¹ » ! Considérons donc, pour y voir clair, quel est ce « cours des choses » que l'homme appuyé sur lui-même peut gaillardement suivre sur les indications de Monsieur Dühring.

Le premier cours des choses par lequel l'homme repose sur lui-même, c'est qu'il soit né. Ensuite on le confie, pour le temps de sa minorité naturelle, à la mère, « l'éducatrice naturelle des enfants » : « Cette période peut – comme dans l'antique droit romain – durer, mettons, jusqu'à la puberté, soit environ jusqu'à la quatorzième année ». Ce n'est que lorsque les garçons déjà âgés sont assez mal élevés pour ne pas témoigner à la mère le respect qui lui est dû, que l'assistance paternelle et, dans une mesure plus grande encore, les institutions pédagogiques de l'État remédieront à ces lacunes. En devenant pubère, l'enfant entre dans la « tutelle naturelle du père », à condition bien sûr qu'il y ait « vraiment une paternité incontestable », sinon la communauté nomme un tuteur.

Comme précédemment, Monsieur Dühring considère qu'on peut substituer son mode de production social au mode capitaliste actuel sans transformer la production elle-même. Il s'imagine maintenant que l'on peut détacher la famille

leur adaptation et insertion dans la vie civile une affaire de psychologues, avec leurs méthodes d'inquisition spirituelle de type policier sans prise directe sur la vie concrète.

¹ Cf. ENGELS, *Anti-Dühring*, in *Werke*, 20, p. 293-301.

Une autre partie inhérente au système bourgeois d'enseignement est le rôle de la *famille* et de l'*État* dans l'éducation. Il faut donc en faire la critique. Dans les sociétés de classe, l'État est la macro-organisation des individus, la famille la micro-organisation, tous deux organisant l'individu atomisé et sans défense, c'est-à-dire le plus apte à être exploité sans pitié. Ces deux institutions prétendues « neutres » deviennent donc la base de toute éducation dans les sociétés de classe avec son idéal de promotion individuelle.

On sait que Dühring avait influencé dangereusement la social-démocratie avec des idées populaires, c'est-à-dire petites-bourgeoises oscillant entre les classes pour donner une version « améliorée et réformée » du marxisme, en s'appuyant sur des lacunes du programme ouvrier de Gotha. En somme, il développait à son paroxysme le système d'éducation en vigueur sous le capitalisme, ce qui permet à Engels de faire une critique incisive des illusions qu'il peut susciter dans les couches populaires. Il est évident que l'éducation à la Dühring, qui anticipe celle que donnera le capitalisme épanoui, repose essentiellement sur la « souveraineté de l'individu qui constitue le fondement de l'État », avec son « éducation du peuple ».

bourgeoise moderne de toute sa base économique sans avoir à changer toute sa forme. Il tient même cette forme pour si immuable qu'il éternise pour la famille l'« ancien droit romain », sous une forme certes « ennoblie », car il ne peut concevoir la famille que comme « héritière », c'est-à-dire comme unité possédante.

Sur ce point, les utopistes sont bien plus avancés que Monsieur Dühring, car, dans leurs systèmes, la libre socialisation des hommes et la transformation du travail domestique privé en une industrie publique suscitent directement la socialisation de l'éducation de la jeunesse et, par suite, des rapports mutuels réellement libres entre les membres de la famille ¹. Par ailleurs, Marx a déjà montré ² que « la grande industrie crée une base économique nouvelle pour une forme supérieure de famille et de rapport entre les deux sexes, en attribuant un rôle décisif aux femmes, aux jeunes gens et aux enfants des deux sexes dans le procès socialement organisé de la production ».

« Tout réformateur qui rêve de changer la société », dit Monsieur Dühring, « a naturellement tout prêt un système pédagogique adapté à la vie dans sa nouvelle société ». Si l'on en juge par sa formule même, Monsieur Dühring apparaît comme « un véritable monstre » parmi les « réformateurs qui rêvent de changer la société ». L'école de l'avenir le préoccupe au moins autant que les droits d'auteurs – et ce n'est pas peu dire. Il a un plan d'études scolaires et universitaires absolument prêt non seulement pour tout « l'avenir prévisible », mais encore pour la phase de transition. Bornons-nous à considérer ce qui attend la jeunesse des deux sexes dans la « socialité définitive en dernière instance ».

L'école populaire pour tous offre « tout ce qui, en soi et par principe, peut avoir un attrait pour l'homme », c'est-à-dire essentiellement les « bases et les résultats principaux de toutes les sciences qui touchent les conceptions du monde et de la vie ». Elle enseigne donc avant tout les mathématiques de façon à parcourir « entièrement » le cycle de toutes les notions de principe et procédés, depuis la simple numération et l'addition jusqu'au calcul intégral.

Mais cela ne signifie pas que, dans cette école, on fera effectivement du calcul différentiel et intégral – au contraire. On y enseignera bien plutôt des éléments tout nouveaux de la mathématique générale, ceux-ci contenant en germe aussi bien les mathématiques élémentaires courantes que les mathémati-

¹ Marx développera ce point dans le passage du *Capital* concernant le système utopique d'Owen qui avait bel et bien l'avantage de socialiser l'éducation comme la production, mais restait – comme il était inévitable au stade de l'expérimentation des solutions communistes par « modèles » plantés en pleine économie capitaliste pour démontrer la supériorité du mode de distribution collectiviste – enfermé dans des solutions éducationnistes qui juraient avec le système de production capitaliste qui entourait les « colonies communistes ».

² Cf. *Le Capital* livre I, chap. XV, 9 : « La Législation de fabrique. »

ques supérieures. Or, bien que Monsieur Dühring prétende qu'il a déjà « devant les yeux, schématiquement et dans ses grandes lignes, la matière des manuels » destinés à son école de l'avenir, il n'a hélas pas réussi à découvrir jusqu'ici ces « éléments de la mathématique générale » – et ce qu'il ne peut pas fournir, il ne faut « l'attendre réellement que des forces nouvelles, plus grandes, du nouvel état de la société ».

Or donc, si pour l'heure les raisins des mathématiques de l'avenir sont encore trop verts, il n'y a guère de difficultés pour l'astronomie, la mécanique et la physique de l'avenir, qui « constitueront le noyau de toute formation », tandis que « la botanique et la zoologie » serviront plutôt « de distraction, avec leur forme et leur méthode qui sont essentiellement descriptives, quoi qu'en disent toutes les théories ». C'est ce qui est imprimé p. 417 de sa *Philosophie*.

Jusqu'à aujourd'hui, Monsieur Dühring ne connaît pas d'autre botanique et pas d'autre zoologie que celles qui sont essentiellement descriptives. Toute la morphologie organique, qui comprend l'anatomie comparée, l'embryologie et la paléontologie du monde organique, lui est inconnue, même de nom. Tandis qu'à son insu des sciences entièrement nouvelles naissent presque par douzaines dans le domaine de la biologie, son esprit puéril tire toujours les « éléments de culture éminemment modernes du mode de pensée propre aux sciences de la nature » de *l'Histoire naturelle pour enfants* de Raff, et il octroie également à tout l'« avenir prévisible » cette conception du monde organique. Ici encore, comme toujours, il oublie totalement la chimie ¹.

Pour ce qui concerne l'aspect esthétique de l'enseignement, Monsieur Dühring veut tout créer *ex nihilo*. La poésie, qui l'accompagnait jusqu'ici, ne peut lui être d'aucune utilité dans son entreprise. Toute religion étant interdite, les « apprêts de caractère mythologique, voire religieux », qui sont propres aux poètes du passé, ne sauraient évidemment être tolérés à l'école. Il convient même de réprouver le « mysticisme poétique, tel que Goethe, par exemple, l'a largement cultivé ». Monsieur Dühring devra donc se décider à nous fournir lui-même les chefs-d'œuvre poétiques « qui répondent aux exigences supérieures d'une imagination équilibrée par la raison » et représentent le pur idéal qui « équivaut à la perfection du monde ». Qu'il n'hésite donc pas à le faire ! Sa communauté économique ne pourra conquérir le monde que lorsqu'elle marchera au pas de charge de l'alexandrin équilibré par la Raison !

¹ Comme tout bon bourgeois, Dühring ne propose jamais qu'une *réforme* de l'enseignement qui, avec le développement du capitalisme, ne fait qu'aggraver les conditions existantes en assujettissant encore plus étroitement l'enseignement aux nécessités aveugles de la production. Cependant, il est curieux de voir que le *privat-dozent* Dühring oublie précisément dans son « enseignement de l'avenir » les sciences développées par la production matérielle.

L'adolescent de sa communauté de l'avenir ne sera pas tourmenté beaucoup avec la philologie.

« Les langues mortes seront entièrement supprimées [...], tandis que l'étude des langues étrangères restera quelque chose d'accessoire. » Ce n'est que là où l'échange entre les peuples s'étend au mouvement des masses populaires elles-mêmes qu'il faudra « les rendre facilement accessibles à chacun, selon les besoins ». « L'enseignement vraiment éducatif des langues » est condensé dans une sorte de grammaire générale et, plus précisément, dans « la matière et la forme de la langue maternelle ».

L'horizon national pourtant borné des hommes d'aujourd'hui est encore beaucoup trop cosmopolite pour M. Dühring ! Aussi veut-il abolir encore les deux leviers qui, dans le monde actuel, offrent au moins l'occasion de s'élever au-dessus du point de vue limité de la nation : la connaissance des langues anciennes qui ouvre, au moins aux hommes de toutes les nations qui ont reçu une formation classique, un plus ample horizon commun, et la connaissance des langues modernes, indispensable aux hommes des diverses nations pour se comprendre entre eux et se familiariser avec ce qui se passe hors de leurs propres frontières. En revanche, on vous bourrera à fond la tête de grammaire de votre langue nationale ¹.

Cependant, « la substance et la forme de la langue maternelle » ne sont intelligibles que si l'on en suit la genèse. Or ce n'est possible que si l'on considère également : 1. les formes éteintes de la langue maternelle, et 2. les langues vivantes et mortes apparentées. Mais nous voilà ramenés par la logique même des choses, sur le terrain formellement interdit.

Mais, en même temps, Monsieur Dühring biffe de son programme d'études toute la grammaire historique moderne, si bien qu'il ne reste plus, dans son enseignement des langues, que les règles techniques de la grammaire du vieil allemand, retapées entièrement dans le style de la vieille philologie classique, avec toute sa casuistique et son arbitraire dus à l'absence de base historique. La haine contre la philologie ancienne le pousse à faire du pire produit de la vieille philologie le « centre de l'enseignement linguistique réellement éducatif ». On voit clairement que nous avons affaire à un linguiste ignorant tout de la recherche historique des langues qui, depuis une soixantaine d'années, a connu un essor aussi impétueux que fécond et qui, en conséquence, ne cherche pas les « éléments de culture éminemment modernes » de l'enseignement linguistique chez les Bopp, Grimm et Diez, mais chez les Heyse et Becker d'heureuse mémoire.

¹ La critique d'Engels permet, par déduction, de se faire une idée de sa conception propre de l'enseignement. Pour ce qui concerne Dühring, on observera que ses solutions correspondent toujours aux côtés que le capitalisme a déjà dépassés, et en ce sens il représente typiquement la conception petite-bourgeoise.

Mais, avec tout cela, l'adolescent de la communauté de l'avenir serait encore loin de « reposer sur lui-même ». Pour cela on lui octroie une base plus solide, grâce à l'« assimilation des ultimes éléments de la philosophie ». « Or, un tel approfondissement ne sera [...] rien moins qu'une tâche gigantesque », même après que Monsieur Dühring lui ait frayé le passage. En effet, « si l'on épure des fausses fioritures scholastiques le peu de savoir rigoureux, dont peut se vanter la schématisation générale de l'être, et si l'on se décide à ne faire prévaloir partout que la réalité authentifiée » par Monsieur Dühring, voilà la philosophie élémentaire complètement accessible aussi à la jeunesse de l'avenir. « Qu'on se souvienne des procédés *extrêmement simples* avec lesquels nous avons élevé les concepts de l'infini et leur critique à une hauteur inconnue à ce jour. [Dès lors] « on ne parvient absolument pas à comprendre pourquoi les éléments de la conception universelle de l'espace et du temps, qui ont pris une forme si simple par l'approfondissement et la précision actuels, ne passeraient pas finalement dans la sphère des connaissances de base. [...] Les idées les plus radicales [à la Dühring] ont le droit de jouer un rôle nullement négligeable dans le système universel d'éducation de la nouvelle société. » L'état de la matière identique à elle-même et l'innombrable nombre doivent, au contraire, non seulement permettre « à l'homme » de poser sur ses propres pieds, mais encore lui faire savoir par lui-même qu'il « a *sous les pieds* ce que l'on appelle l'absolu ».

Comme on le voit, l'école populaire de l'avenir n'est rien d'autre qu'un lycée prussien quelque peu « ennobli ». Dühring y remplace le grec et le latin par un peu plus de mathématiques pures et appliquées, y introduit quelques notions de la philosophie du réel et ramène l'enseignement de l'allemand au manuel de feu Becker, donc à peu près au niveau de la troisième. En fait, « on ne réussit absolument pas à comprendre » pourquoi les « connaissances » de Monsieur Dühring, qui dans tous les domaines qu'il a abordés sont, comme nous l'avons déjà montré, absolument scolaires – ou plutôt ce qui resterait d'elles après son « épuration » radicale –, ne passeraient pas « en fin de compte, toutes sans exception, au rang de connaissances de base » – d'autant plus qu'en réalité elles n'ont jamais quitté ce rang.

Sans doute, Monsieur Dühring a-t-il aussi vaguement entendu dire que, dans la société socialiste, le travail et l'éducation seront combinés, de sorte que l'on assurera une éducation polytechnique très variée, ainsi qu'une base pratique à l'éducation scientifique. Même ce point il l'utilise pour la « socialité » à sa manière habituelle. Comme nous l'avons vu, l'ancienne division du travail continue tranquillement de subsister pour l'essentiel dans la production de l'avenir à la Dühring : il prive son instruction technique de toute future application pratique et de toute signification pour la production même – mais de toute façon elle n'a qu'un but scolaire et n'est destinée qu'à remplacer la gymnasti-

que, dont notre révolutionnaire radical ne veut rien entendre ¹. Aussi ne peut-il que nous offrir quelques phrases creuses, comme par exemple : « La jeunesse et la vieillesse travailleront au sens sérieux du terme. »

Ce verbiage apparaît véritablement pitoyable si on le compare avec le passage, où Marx expose la thèse suivante :

« Il suffit de consulter les écrits de Robert Owen pour s'apercevoir que le système de fabrique a fourni le germe de l'éducation de l'avenir qui, pour tous les enfants au-dessus d'un certain âge, combinera le travail productif à l'instruction et à la gymnastique, et ce, non seulement comme moyen d'accroître la production sociale, mais comme seule et unique méthode pour produire des hommes pleinement développés ². »

La sphère privée, source de privilèges et d'oppression

[Retour à la table des matières](#)

Dans l'ancien ménage communiste, qui comprenait de nombreux couples conjugaux avec leurs enfants, la direction du ménage, abandonnée aux femmes, était aussi bien une industrie publique, socialement nécessaire, que la fourniture des vivres par les hommes ³. Les choses changèrent avec la famille

¹ Le courant auquel nous nous rattachons avait déposé la motion suivante sur le *sport* au congrès des jeunes de Florence en 1910, l'esprit en est diamétralement opposé à celui qui préside aux fêtes mercantiles organisées par les prétendues organisations ouvrières actuelles : « Reconnaisant, entre autres, que le socialisme tend à infuser au cœur de l'homme l'amour de la vie, de la beauté et de la jouissance à l'inverse de la religion qui lui inspire le renoncement et le désir d'anéantissement, le congrès invite les jeunes à organiser avec mesure et sérieux des fêtes qui, tout en détournant les camarades de divertissements communs qui fomentent le vice et pervertissent l'âme, leur élèveraient l'esprit et les reposeraient de l'âpre lutte quotidienne, en leur accordant une journée d'insouciance, de joie et d'étude, afin de leur rajeunir et leur tremper le corps, puisque c'est de la bonne condition physique que proviennent la force et la vigueur des idées. » (« La Question philosophique... », *Le Fil du Temps*, n° 13, dans la partie consacrée à la « Polémique sur la " question de la culture " ».)

² Cf. MARX, *Le Capital*, livre I, chap. XV, 9.

³ Cf. ENGELS, *L'Origine de la famille, de la propriété et de l'État*, in *Werke*, 21, p. 75-76. Loin de se plaindre de la dissolution des mœurs et de la famille qu'entraîne inévitablement l'évolution capitaliste, Engels met en évidence que tous les facteurs de désagrégation de la société bourgeoise constituent des prémisses historiques nécessaires à une forme d'organisation nouvelle et supérieure de l'humanité. Le marxisme a cette position parce qu'il représente le prolétariat, que Marx définit comme suit : « En annonçant la dissolution de l'ordre social tel qu'il existe jusqu'à ce jour, le prolétariat ne fait qu'exprimer le SECRET DE SA PROPRE EXISTENCE, car il est dissolution en acte de cet ordre du monde », étant « une classe qui est à la fois au-delà et dans la société bourgeoise ». (MARX-ENGELS, *Le Parti de classe*, P.C.M., 1973, t. 1, p. 31 et note 17.)

C'est du mouvement historique et économique de l'actuelle société capitaliste qui se dissout et accouche d'une forme de société supérieure, que naissent les formules du communisme

patriarcale, et plus encore avec la famille individuelle monogamique : *la direction du ménage perdit son caractère public*. Elle n'intéressait plus la société et devint un *service privé* ; la femme devint la première servante et fut évincée de la production sociale. Ce n'est que la grande industrie de nos jours qui lui a ouvert de nouveau la voie de la production sociale – et encore à la seule femme prolétaire.

Or, il se trouve que si la femme remplit ses devoirs dans le service privé de la famille, elle reste exclue de la production sociale et ne peut pas gagner sa vie, et, d'autre part, si elle veut participer à l'industrie publique et gagner sa vie, elle est hors d'état de remplir ses devoirs de famille. Et il en va ainsi pour la femme de la fabrique comme pour celle de toutes les branches d'affaires, et jusque dans la médecine ou le barreau. La famille individuelle moderne est fondée sur l'esclavage domestique avoué ou dissimulé de la femme, et la société moderne est une masse exclusivement composée de familles individuelles qui en sont comme les molécules. De nos jours, l'homme doit, dans la grande majorité des cas, gagner de quoi nourrir sa famille, tout au moins dans les classes possédantes, et cela lui donne une situation prépondérante qui n'a pas besoin d'être sanctionnée encore par un privilège légal : *dans la famille, il est le bourgeois, et la femme représente le prolétariat*. On sait que, dans le monde industriel, le caractère spécifique de l'oppression économique qui pèse sur le prolétariat ne se manifeste dans toute son acuité qu'une fois écartés tous les privilèges légaux de la classe des capitalistes, et établie la pleine égalité des deux classes juridiquement. C'est pourquoi la république démocratique n'élimine pas l'antagonisme entre les deux classes, elle ne fait au contraire que fournir le terrain sur lequel il peut être mené à son terme dans la lutte. De même, le caractère particulier de la prédominance de l'homme sur la femme dans la famille moderne, comme la nécessité et la manière d'établir entre eux une égalité sociale réelle n'apparaîtront en pleine lumière que lorsque les deux sexes auront juridiquement des droits absolument égaux. *On verra alors que l'émancipation de la femme a pour condition première la rentrée de tout le sexe féminin dans l'industrie publique, et qu'à son tour cette condition exige la suppression de la famille individuelle comme unité économique de la société*.

pour ce qui concerne son mode de production matériel aussi bien qu'intellectuel. Ce qui caractérise proprement la pensée de Marx-Engels, c'est que tout leur système découle du mouvement réel de la société dans laquelle nous vivons. Il se distingue par là des utopistes, qui sans transition faisaient un bond dans les formes supérieures du communisme, en déduisant celui-ci de la Raison liée à la nature rationnelle des hommes. Le lecteur trouvera de nombreux passages sur la femme et la famille dans le recueil de MARX-ENGELS, *Utopisme et Communauté de l'avenir*, P.C.M., 1976, p. 37-44.

L'inévitable dissolution de la famille

[Retour à la table des matières](#)

L'emploi des femmes dans la fabrique dissout nécessairement la famille et cette dissolution a, dans l'état actuel de la société qui repose sur la famille, les conséquences les plus démoralisatrices pour les époux aussi bien que pour les enfants ¹. Une mère qui manque de temps pour s'occuper de son enfant et lui prodiguer durant ses premières années les soins et la tendresse les plus courants, une mère qui peut à peine voir son enfant, ne peut pas être une mère pour lui. Elle devient nécessairement indifférente, le traite sans amour, sans sollicitude – comme un enfant étranger. Les enfants qui grandissent dans ces conditions sont plus tard complètement perdus pour la famille ; ils ne pourront jamais se sentir chez eux-mêmes dans le foyer qu'ils fondent à leur tour, parce qu'ils n'ont toujours connu qu'une vie d'isolé : ils contribuent donc eux aussi nécessairement à la destruction de la famille, au reste générale de toute façon chez les ouvriers.

Le travail des enfants tend à la même dissolution de la famille. Lorsqu'ils arrivent au point où ils gagnent plus qu'ils ne coûtent à leurs parents pour les entretenir, ils commencent à remettre aux parents une certaine somme pour la nourriture et le logis et dépensent le reste pour eux. Et cela se produit souvent dès qu'ils ont 14 ou 15 ans : cf. Power, *Rept. on Leeds*, passim ; Tufnell, *Rept. on Manchester*, p. 17, etc., dans le rapport de fabrique. En un mot, les enfants s'émancipent et considèrent la maison paternelle comme une pension : il n'est pas rare qu'ils l'abandonnent pour une autre, si elle ne leur plaît pas.

Dans bien des cas, cependant, la famille n'est pas tout à fait dissoute par le travail de la femme, mais elle est mise sens dessus dessous. C'est la femme qui nourrit sa famille, et l'homme qui garde la maison, veille sur les enfants, balaye

¹ Cf. ENGELS, *La Situation des classes laborieuses en Angleterre*, in *Werke*, 2, chap. « Les diverses branches d'industrie », p. 369-371.

Le mode de production capitaliste dissout lui-même la famille en un procès qui inflige mille tortures aux êtres humains dans cette sphère privée que la propagande bourgeoise vante comme le refuge de la douceur, du bonheur et de la quiétude, mais repose, comme toutes les institutions, sur un rapport de forces.

Engels nous livre ici le secret, tout simple de cette famille : les causes mêmes de sa dissolution indiquent quels ont été les liens qui la tenaient ensemble – l'intérêt économique qui, tout contradictoire, semble complémentaire et donc surmonté, tant que l'homme entretient la femme et les enfants. Cette famille patriarcale, malgré les apparences de bonté de l'homme qui donne ses sous, est déséquilibrée dès que femme et enfants vont à la fabrique et pourvoient à leurs propres besoins : l'hypocrisie s'effondre alors, et la domination patriarcale en même temps. La famille monogamique de l'ère bourgeoise ne s'en remettra plus.

les pièces et fait la cuisine. Ce cas est très, très fréquent ; à Manchester seulement, on peut compter plusieurs centaines de ces hommes, condamnés aux travaux domestiques.

On peut aisément imaginer quelle indignation vertueuse cette castration pratique suscite chez les ouvriers, et quelle inversion de tous les rapports familiaux il en résulte, alors que les autres conditions sociales restent les mêmes. J'ai sous les yeux la lettre d'un ouvrier anglais, Robert Pounder, Baron's Buildings, Woodhouse Moor Side, à Leeds (la bourgeoisie peut toujours aller l'y rechercher, c'est pour elle que j'indique l'adresse exacte) que celui-ci adressa à Oastler, et dont je ne peux rendre qu'à demi le ton naïf ; on pourrait à la rigueur en imiter l'orthographe, mais le dialecte du Yorkshire est intraduisible. Il y raconte comment un autre ouvrier de sa connaissance, parti à la recherche de travail, a rencontré un vieil ami à Saint-Helen dans le Lancashire :

« Eh bien, Monsieur, il l'a trouvé, et quand il est entré dans sa baraque, qu'est-ce qu'il a vu, pensez donc, eh ben une cave basse et humide ; la description qu'il fit des meubles est la suivante : 2 vieilles chaises, une table ronde à 3 pieds, une caisse ; pas de lit, mais un tas de vieille paille dans un coin avec une paire de draps de lit sale dessus et 2 bouts de bois à la cheminée, et quand mon pôvre ami entra, le pôvre Jack était assis sur le bois près du feu. Et qu'est-ce que vous croyez qu'il faisait ? Il était là et il raccommoait les bas de sa femme avec l'aiguille à repriser. Quand il a vu son vieil ami sur le seuil, il a essayé de le cacher, mais Joé – c'est le nom de mon ami – il a tout vu, et il a dit : – Jack, Bon Dieu, qu'est-ce que tu fais, où est ta femme ? Qu'est-ce que c'est que ce travail qu'tu fais ? Ce pôvre Jack a eu honte et dit : – Non, je sais bien, c'est pas mon travail, mais ma pôvre femme est à l'usine, et elle doit y aller à partir de 5 heures et demie jusqu'à 8 heures du soir. Elle ait tellement vidée qu'elle ne peut plus rien faire quand elle rentre à la maison. Je dois faire tout ce que je peut pour elle, parce que j'ai pas de travail. J'en ai pas eu depuis plus de trois ans et j'en trouverai plus sans doute de toute ma vie. Et il s'est mis à pleurer à chaudes larmes. – Ah mon Joé qu'il a dit, il y a assez de travail pour les femmes et les gosses dans la région, mais il n'y en a pas pour les hommes. C'est plus facile de trouver cent livres sur la route que du travail, mais je n'aurai pas cru que toi ou un autre vous m'auriez vu en train de repriser les bas de ma femme. C'est du mauvais travail, mais elle ne peut presque plus tenir sur ses jambes et j'ai peur qu'elle tombe complètement malade, et alors je ne sais plus ce qu'on va devenir et que ça fait longtemps que c'est elle qui a son homme dans la maison, et c'est moi qui suis la femme. C'est pas du travail, Joé ! et il s'est remis à pleurer à chaudes larmes en disant que ça n'a pas été toujours comme ça. – Non Jack, dit Joé, et comment que tu as fait toi pour vivre quand tu n'avais pas de travail ? – Je vais te le dire Joé, comme ci comme ça, mais ça allait plutôt mal ; tu sais quand on s'est marié, j'avais bien du travail, et tu sais que je n'ai jamais été feignant. – Mais non, tu n'as jamais été feignant. – Et puis on avait une belle maison meublée, et Mary n'avait pas besoin de travailler, moi je pouvais travailler

pour nous deux, et maintenant c'est le monde à l'envers ; Mary doit travailler et moi rester ici pour garder les enfants, balayer, et laver et faire la popote ; et puis raccommode parce que quand la pôvre femme rentre à la maison le soir elle est fatiguée et claquée. Tu sais Joé, c'est dur quand qu'on a été habitué autrement. Joé dit : – Oui mon gars, c'est dur ! Et Jack recommença à pleurer et il aurait voulu jamais avoir été marié et jamais être né. Mais il n'aurait jamais cru, quand il a épousé Mary, que tout cela arriverait. – Qu'est-ce que j'ai pu pleurer à cause de tout cela, dit Jack ! Eh ben Monsieur, quand Joé a entendu tout cela, il m'a dit qu'il maudissait et envoyait à tous les diables les usines, les industries et le gouvernement avec tous les jurons qu'il avait appris depuis sa jeunesse dans les usines. »

Peut-on imaginer de situation plus absurde, plus insensée, que celle que décrit cette lettre ? Et pourtant, cette situation qui dévirilise l'homme et déféminise la femme sans être en mesure de donner à l'homme une réelle féminité et à la femme une réelle virilité, cette situation qui dégrade honteusement les deux sexes et ce qu'il y a d'humain en eux, c'est la conséquence nécessaire de notre civilisation tant vantée. Est-ce là l'ultime résultat de tous les efforts accomplis par des centaines de générations pour améliorer leur vie et celle de leurs descendants ! Il nous faut ou bien désespérer de l'humanité, de sa volonté et de sa marche en avant, en voyant les résultats de notre peine et de notre travail tournés ainsi en dérision ; ou bien admettre que la société humaine a fait fausse route jusqu'ici dans sa quête du bonheur. Mais nous devons reconnaître qu'un renversement si complet de la situation sociale des deux sexes n'a été possible que parce que leurs rapports ont été faussés dès le début en étant contradictoires. Si cette prédominance de la femme sur l'homme que le système industriel a parfois engendrée est inhumaine, la prédominance de l'homme sur la femme telle qu'elle existait auparavant est nécessairement inhumaine elle aussi. Si la femme peut maintenant – comme jadis l'homme – fonder sa domination sur le fait qu'elle apporte le plus, et même tout, au fond commun de la famille, il s'ensuit nécessairement que cette communauté familiale n'est ni véritable ni rationnelle, puisqu'un membre de la famille peut encore se vanter d'apporter la plus grande part à ce fonds.

Si la famille de la société actuelle se dissout, cette dissolution montre précisément qu'au fond ce n'est pas l'amour familial qui était le lien de la famille, mais l'intérêt privé nécessairement conservé dans cette hypocrite communauté de biens.

Le premier effet du pouvoir exclusif des hommes s'exprima dans la forme intermédiaire de la famille patriarcale qui apparaît d'abord ¹. Sa caractéristique

¹ Cf. ENGELS, *L'Origine de la famille...* in *Werke*, 21, p. 61.

Dans ce texte, Engels trace la genèse de la famille moderne, qui explique que cette forme de mini-organisation des individus sous l'autorité du père (ce qui ne confère plus la dignité

essentielle n'est pas la polygamie, sur laquelle nous reviendrons plus tard, mais l'organisation en une famille d'un certain nombre d'individus, libres ou non, soumis à l'autorité paternelle du chef de celle-ci. Sous sa forme sémitique, ce chef de famille vit en polygamie, tandis que ceux qui ne sont pas libres ont une femme et des enfants ¹. Cette organisation tout entière y a pour but la garde des troupeaux sur un terrain délimité. Ce qui est l'essentiel, c'est l'incorporation des esclaves et l'autorité paternelle.

C'est pourquoi le type accompli de cette forme de famille est la famille romaine. Le mot *familia* ne signifie pas, à l'origine, cet idéal du philistin contemporain, fait de sentimentalisme et de scènes de ménage. Au début, il ne s'applique même pas, chez les Romains, au couple et aux enfants de celui-ci, mais aux seuls esclaves. *Famulus* veut dire « esclave domestique », et la *familia* c'est l'ensemble des esclaves qui appartiennent à un même homme. Encore au temps de Gaius, la *familia*, « *id est patrimonium* » (c'est le patrimoine), était léguée par testament. L'expression – la famille – fut inventée par les Romains, afin de désigner un nouvel organisme social dont le chef tenait sous l'autorité paternelle romaine la femme, les enfants et un certain nombre d'esclaves, et avait, sur eux tous, droit de vie et de mort.

Le mot n'est donc pas plus ancien que le système familial cuirassé des tribus latines, qui se constitua après l'introduction de l'agriculture et de l'esclavage légal, et après que les Italiotes aryens se furent séparés des Grecs.

Marx ajoute : La famille moderne contient en germe non seulement l'esclavage (*servitus*), mais encore le servage, puisqu'elle est liée tout d'abord à des services d'agriculture Elle contient *en miniature* tous les antagonismes qui, par la suite, se développeront largement dans la société et dans son État ².

patriarcale à ce personnage depuis que le capitalisme a désacralisé tous les rapports, mais exprime néanmoins l'asservissement de la femme et des enfants) corresponde au système de domination capitaliste.

¹ Engels souligne que les harems dont jouissent les patriarches riches limitent cependant la prostitution générale à laquelle les riches bourgeois soumettent les femmes des autres et de leurs ouvriers dans la forme démocratique. La forme sémitique autoritaire est moins dissolue, puisqu'elle établit de nettes limites : harem ici, petite famille dans les classes asservies là.

² La conclusion de Marx est évidente : la famille monogamique de nos jours reflète toutes les contradictions de la société bourgeoise elle-même et devra donc être éliminée elle aussi, et non pas seulement de manière formelle. Dans *L'Idéologie allemande*, Marx-Engels mettent en évidence que le capitalisme tend à la fois à dissoudre la famille et à la conserver pour sauver sa propre forme d'organisation – ce qui secoue douloureusement la vie privée des individus de notre époque. La prétention de faire reposer l'éducation des générations futures sur la famille y est soumise à une critique écrasante :

« Le *bourgeois* se comporte envers les institutions et normes de son régime comme le Juif envers la Loi : il les transgresse chaque fois qu'il le peut, mais en tant que cas particulier, car il tient à ce que tous les autres s'y conforment. Si tous les *bourgeois* en bloc se mettaient d'un seul coup à bafouer les institutions de la bourgeoisie, ils cesseraient d'être des bour-

La fallacieuse égalité de promotion sous le capitalisme

[Retour à la table des matières](#)

Si les Français revendiquent moins que les Allemands la limitation du travail des femmes, cela provient de ce que le travail de fabrique de celles-ci joue un rôle relativement moindre en France – surtout à Paris ¹. L'égalité de salaire à travail égal pour les deux sexes est, pour autant que je sache, réclamée par tous les socialistes pour le temps où le système du salariat en général n'est pas encore aboli. Il me semble clair que la femme qui travaille a besoin de protections spécifiques contre l'exploitation capitaliste, en raison de ses fonctions physiologiques particulières. Les Anglaises, qui sont à l'avant-garde de la lutte pour les droits formels de la femme à se faire exploiter aussi systématiquement que les hommes par les capitalistes, restent plus ou moins directement sur le terrain de l'exploitation capitaliste des deux sexes. Je dois reconnaître que la santé des générations à venir m'intéresse plus que l'absolue égalité de droits formelle des sexes au cours des dernières années de vie du mode de production capitaliste. Je suis convaincu qu'une véritable égalité de droit entre femme et homme ne peut devenir une vérité que lorsque l'exploitation des deux par le capital sera éliminée et que le travail domestique privé sera transformé en industrie publique ².

geois – ce qu'ils ne songent pas à faire, bien entendu, et qui ne dépend nullement de leur volonté. Le bourgeois débauché viole l'institution du mariage et commet l'adultère en cachette, comme le marchand viole l'institution de la propriété en spéculant, faisant banqueroute, etc., pour s'approprier le bien d'autrui. Le jeune bourgeois, dès qu'il le peut, se rend indépendant de sa famille et, en pratique, abolit pour son propre compte les liens familiaux. Cependant, le mariage, la propriété, la famille restent théoriquement intacts, parce qu'ils constituent, en fait, la base sur laquelle la bourgeoisie a édifié sa domination, parce que ces institutions, dans leur forme bourgeoise, sont les conditions qui font du bourgeois un bourgeois, tout comme la Loi sans cesse transgressée fait du Juif croyant un Juif croyant. Ce comportement du bourgeois vis-à-vis de ses conditions d'existence s'exprime sous une forme générale dans la morale bourgeoise. » (Cf. *MEGA*, 115, p. 162.)

¹ Engels à Gertrud Guillaume-Schack, 5 juillet 1885.

² Pour la revendication de l'égalité de droits des femmes – pour laquelle Marx-Engels n'ont cessé d'inviter les organisations ouvrières à lutter inlassablement – il en va comme des revendications syndicales : lâcher pied dans cette bataille quotidienne, toujours recommencée tant que se développe le capitalisme, ce serait renoncer lâchement au grand but de l'émancipation totale de l'humanité. Il en va de l'infériorité sociale de la femme comme de l'infériorité économique des classes laborieuses ainsi que de leur médiocre niveau « culturel » consécutif – on ne saurait les compenser dans le cadre capitaliste, qu'il s'agit de briser. Cela peut déplaire à ceux qui sont impatients de réaliser l'égalité de tous, mais cela témoigne aussi de leurs illusions et du fait qu'ils n'ont pas l'intention d'opérer les changements radicaux qu'ils réclament en paroles.

Il me semble que c'est un très grand progrès qu'au dernier congrès de la *Labor Union* américaine on ait traité les ouvrières à parité complète, tandis qu'il règne un esprit mesquin sur ce plan chez les Anglais, mais plus encore chez les galants Français ¹. Quiconque est tant soit peu familiarisé avec l'histoire sait que les révolutions sociales sont impossibles sans le ferment féminin. Le progrès d'une société se mesure très exactement à la position sociale du « beau sexe ».

Mesures de transition concernant le travail et l'éducation

[Retour à la table des matières](#)

[...] La démocratie n'aurait absolument aucune utilité pour le prolétariat, si elle ne servait pas de manière immédiate à réaliser d'autres mesures qui attaquent directement la propriété privée et assurent l'existence du prolétariat ². Les principales de ces mesures, qui découlent d'ores et déjà comme résultats nécessaires des conditions sociales existantes, sont les suivantes :

[...] 4. Organisation du travail ou emploi des prolétaires dans les domaines, fabriques et ateliers nationaux, grâce à quoi on pourra éliminer la concurrence des travailleurs entre eux ; les patrons des fabriques, aussi longtemps qu'ils continueront d'exister, seront obligés de verser le même taux plus élevé de salaire que ne verse l'État.

5. Même obligation de travailler pour tous les membres de la société jusqu'à l'élimination complète de la propriété privée. Formation d'armées industrielles, en particulier pour l'agriculture. [...]

8. Éducation de tous les enfants, à partir du moment où ils peuvent se passer des premiers soins maternels, dans les institutions nationales et aux frais de la nation. Éducation et travail productif iront de pair ³.

¹ Cf. Marx à Ludwig Kugelmann, 12 décembre 1868.

² Cf. ENGELS, *Principes du communisme*, rédigés de fin octobre à novembre 1847. Dans ce texte, Engels tire les conclusions de la dissolution de la famille, et il confie le sort des nouvelles générations non plus aux contingences d'individus privés, riches ou pauvres, ignorants ou cultivés, mais à toute la société.

³ Les mesures qui permettront de poser un terme aux rapports d'esclave dans la famille peuvent également être décrites comme suit : « Le rapport des sexes dans la société bourgeoise oblige la femme à faire de sa position *passive* un calcul économique à chaque fois qu'elle accède à l'amour. Le mâle fait ce calcul à partir d'une position *active*, en faisant le compte de la somme due – à forfait par traites mensuelles dans le mariage, et comptant à chaque fois pour le besoin satisfait dans la prostitution. De la sorte, dans la société bourgeoise, tous les besoins se traduisent en argent – et ce aussi pour le besoin d'amour qui est dans le mâle –, mais il se trouve que, pour la femme, le besoin d'argent tue le besoin d'amour. Tout cela

9. Édification sur les domaines nationaux de grands palais destinés à loger des communautés de citoyens exerçant à la fois l'industrie et l'agriculture et réunissant les avantages de la vie à la campagne et ceux de la vie dans les villes sans souffrir des étroitesse et des inconvénients des deux modes de vie.

10. Démolition de toutes les habitations et quartiers citadins insalubres et mal construits.

11. Égalité de droits héréditaires assurée aux enfants aussi bien naturels que légitimes.

12. Concentration de tous les moyens de transport entre les mains de la nation.

Toutes ces mesures ne peuvent naturellement être réalisées d'un seul coup. Cependant les unes conduisent sans cesse aux autres. Une fois la première attaque portée à la racine de la propriété privée, le prolétariat se verra contraint d'aller de plus en plus loin, de concentrer toujours davantage tout le capital, toute l'agriculture, toute l'industrie, tous les transports, tous les échanges entre les mains de l'État. C'est à quoi tendent toutes ces mesures ; elles seront réalisables et développeront leurs effets centralisateurs dans la mesure précise où le travail du prolétariat multipliera les forces productives du pays. Enfin, quand tout le capital, toute la production et tous les échanges seront concentrés entre les mains de la nation, la propriété privée disparaîtra d'elle-même, *l'argent sera devenu superflu*, la production aura augmenté et les êtres humains se seront transformés au point que les derniers rapports de distribution de la vieille société auront également disparu. [...]

Vingtième question : *Quelles seront les conséquences de l'élimination définitive de la propriété privée ?*

Réponse : Après avoir retiré des mains des capitalistes privés l'utilisation de toutes les forces productives et les moyens de circulation, ainsi que l'échange et la distribution des produits, la société les administrera selon un plan établi à

vérifie que Marx ait vu dans cette question sexuelle la clé pour juger de l'ignominie d'une forme de société donnée. [...]

Dans le communisme non monétaire, l'amour en tant que besoin aura le même poids et la même signification pour les deux sexes qui s'unissent. L'acte qui le consacre réalisera la formule sociale selon laquelle le besoin de l'autre humain est mon besoin d'homme ou de femme, puisque le besoin d'un sexe se réalise dans le besoin de l'autre sexe. Rien ne serait plus faux que de poser cela comme un simple rapport moral, fondé sur un mode déterminé de rapports physiques. En somme, toute la clé en est dans un fait économique : l'argent étant éliminé entre homme et femme, les enfants et les charges qui en découlent ne concerneront pas les deux engendresseurs qui s'accouplent, mais la communauté elle-même. » (Cf. « La Question philosophique dans la théorie marxiste », *Le Fil du temps*, 1976, n° 13, chap. « L'Amour, besoin de tous ».)

partir des moyens disponibles à chaque moment en fonction des besoins de la société entière. [...] La gestion collective de la production ne saurait être assurée par des hommes qui – comme c'est le cas aujourd'hui – seraient à chaque fois étroitement soumis à une branche de production particulière de la production, enchaînés à elle, exploités par elle, si bien que chacun d'eux ne voit qu'*une seule* de ses facultés développée aux dépens de toutes les autres et ne connaît qu'*une* branche voire qu'une partie de cette branche de la production totale. Déjà l'actuelle industrie peut de moins en moins utiliser des hommes comme ceux-là¹. L'industrie pratiquée en commun, selon un plan établi en fonction de l'ensemble de la société, implique des hommes complets, dont les facultés sont développées dans tous les sens et qui sont en mesure d'avoir une claire vision de tout le système de la production. La division du travail, qui fait du premier un paysan, du second un cordonnier, du troisième un ouvrier d'usine, et du quatrième un spéculateur en bourse, est d'ores et déjà minée par l'essor du machinisme et disparaîtra alors complètement.

Pour s'éduquer, les jeunes gens pourront parcourir rapidement tout le système de la production, afin qu'ils soient mis en état de passer successivement de l'une à l'autre des différentes branches de la production – selon que les besoins de la société ou leurs propres inclinations les y portent². L'éducation les affranchira en conséquence de ce caractère unilatéral qu'imprime à chaque individu la division du travail actuelle. De cette façon, la société organisée d'après le mode communiste donnera à ses membres l'occasion de mettre en tous sens en action leurs aptitudes elles aussi développées dans tous les sens. Il en résulte que toute différence de classe disparaît nécessairement. C'est ainsi que la société organisée sur la base communiste est incompatible avec l'existence des classes, d'une part, et offre directement les moyens d'éliminer ces différences de classe, d'autre part.

¹ C'est ce qui explique que les « capitalistes intelligents » et, plus encore, les nécessités de l'industrie moderne des pays développés ont suscité un vaste réseau d'écoles professionnelles – comme Marx l'a prévu dans l'article que nous avons reproduit p. 70, et comme la République démocratique allemande l'a instauré le plus systématiquement en reliant l'industrie à l'enseignement, qui y dépend plus que partout ailleurs de Sa Majesté le Capital, l'argent et le marché, en développant au maximum la science vénale, avec ses concours et ses incitations « matérielles ».

² Dans son article « Progrès de la réforme sociale sur le continent », in *The New Moral World*, 4 novembre 1843, Engels écrit à ce propos : « Fourier démontre que chacun naît avec une inclination pour un certain type de travail, que l'inactivité *absolue* est une absurdité qui n'a jamais existé et ne pourra jamais exister ; que, par nature, l'esprit humain est activité. En conséquence, il n'est point besoin de contraindre les êtres humains à une activité – comme on le fait au stade actuel de la société. Il suffit d'imprimer la bonne direction à l'impulsion naturelle de l'activité sociale » (cf. traduction française de ce texte, essentiel aux yeux d'Engels pour réfuter les préjugés bourgeois, si forts, par exemple, en Russie de nos jours, sur les *incitations matérielles* prétendument satisfaites seulement par l'argent, in MARX-ENGELS, *Le Mouvement ouvrier français*, P.C.M., 1974, t. 1, p. 38-52). Fourier a donné la synthèse de son système éducatif dans *Œuvres*, t. V de la reproduction des éditions Anthropos, 1966 : *Théorie de l'unité universelle*, 4^e vol., 605 p.

Il en résulte, en outre, que l'antagonisme entre la ville et la campagne disparaîtra également. La gestion de l'industrie et de l'agriculture par les mêmes hommes, et non plus par deux classes différentes, est une condition nécessaire de l'association communiste, ne serait-ce que pour de simples raisons matérielles. La dispersion dans les campagnes de la population agricole, à côté de la concentration de la population industrielle dans les grandes villes, est un phénomène qui ne correspond qu'à un stade encore inférieur de l'agriculture et de l'industrie ; en fait, c'est une entrave au progrès, comme on le ressent d'ores et déjà.

L'association universelle de tous les membres de la société en vue de l'exploitation collective et ordonnée des forces productives, l'extension de la production afin qu'elle puisse satisfaire les besoins de tous, l'abolition d'un état de choses dans lequel les besoins des uns ne sont satisfaits qu'aux dépens des autres, l'élimination complète des classes et de leurs antagonismes, le développement en tous sens des facultés de tous les membres de la société grâce à la suppression de l'actuelle division du travail, grâce à l'éducation basée sur l'industrie, à la variation du genre d'activité, à la participation de tous aux jouissances créées par tous, à la combinaison de la ville et de la campagne – tels seront les principaux effets de l'abolition de la propriété privée.

Vingt et unième question : *Quel sera l'effet de l'ordre social communiste sur la famille ?*

Réponse : Il fera du rapport entre les sexes une question purement personnelle, ne concernant que les parties intéressées, et dans laquelle la société n'a pas à intervenir. Il le peut, parce qu'il aura aboli la propriété privée et que les enfants seront éduqués par la société, de sorte que seront détruites les deux bases qui ont constitué jusqu'ici les deux assises du mariage : la dépendance de la femme vis-à-vis de l'homme, et celle des enfants vis-à-vis des parents en régime de propriété privée. C'est ce qui constitue la réponse à toutes les criaileries des moralistes bourgeois sur la communauté des femmes que veulent, paraît-il, introduire les communistes ¹. La communauté des femmes est un phé-

¹ « Indubitablement la *communauté des femmes* relève d'une conception *propriétaire* – la possession – qui voit dans la femme la propriété passive de l'homme, ce qui est une exaspération du vice individualiste de la société mercantile. L'espèce de propriété du sexe masculin sur le sexe féminin tout entier, en général, qui se manifeste dans la communauté des femmes est caractéristique de la *propriété de tout le peuple*, où chacun est propriétaire et participe à la propriété de tout le peuple. C'est ce qui ressort de la critique qu'adresse Marx à la communauté des femmes chez les communistes grossiers qui ne font que généraliser la propriété privée. Ceux-ci ne voient pas que la propriété de tous les hommes sur toutes les femmes relève du même rapport que celui où l'homme considère la femme comme sa proie et sa marchandise. Tout cela montre l'insuffisance de la tentative de dépassement de la propriété privée tant que l'homme, de quelque sexe que ce soit, demeure le salarié d'une puissance capitaliste s'étendant à toute la société. » (*Loc. cit.*, *Le Fil du temps*, n° 15.)

nomène qui appartient entièrement à la société bourgeoise et qui, de nos jours, est réalisé entièrement dans la prostitution. Or la prostitution repose sur la propriété privée et finit avec elle. En conséquence, loin d'introduire la communauté des femmes, l'organisation communiste la supprimera.

Les étudiants révolutionnaires : grandeur et misère

[Retour à la table des matières](#)

En 1861, en réponse aux mesures fiscales ayant pour but de priver les jeunes gens pauvres de l'éducation supérieure, et aux dispositions disciplinaires tendant à les soumettre à la férule discrétionnaire des agents policiers, les étudiants élevèrent des protestations énergiques et unanimes qui, de leurs assemblées, furent portées dans la rue et se traduisirent par des manifestations imposantes¹. L'université de Saint-Petersbourg fut alors fermée pendant quelque temps ; les étudiants furent jetés en prison ou envoyés en exil. Cette politique du gouvernement poussa la jeunesse dans les sociétés secrètes, dont un grand nombre des adeptes finit naturellement par se faire envoyer dans les cachots, l'exil et la Sibérie. D'autres sociétés, pour procurer aux étudiants pauvres les moyens de poursuivre leurs études, fondèrent des caisses de secours mutuels. Les plus sérieux d'entre eux avaient décidé de ne plus donner au gouvernement aucun prétexte de supprimer, en organisant leur caisse et leur gestion, ces petits cercles. Ces petits cercles administratifs fournissaient l'occasion de discuter en même temps de questions politiques et sociales. Les idées socialistes avaient tellement pénétré la jeunesse des écoles russes, composée en grande majorité de fils de paysans et autres gens pauvres, qu'elle rêvait déjà de l'application pratique et immédiate de ces idées. Chaque jour ce mouvement se généralisait davantage dans les écoles et jetait dans la société russe toute une jeunesse pauvre, issue de la plèbe, instruite et pénétrée des idées socialistes. L'âme théorique de ce mouvement était Tchernychevski, aujourd'hui en Sibérie...

Au mois de mars, la jeunesse universitaire russe s'était prononcée énergiquement pour l'affranchissement de la Pologne ; en automne 1861, elle avait essayé de résister au coup d'État qui voulait, par des ordonnances disciplinaires et fiscales, priver les étudiants pauvres (plus des deux tiers du nombre total) de

¹ Cf. MARX, *L'Alliance de la démocratie socialiste et l'Association internationale des travailleurs. Un complot contre l'Association internationale des travailleurs. Rapport publié par ordre du congrès de La Haye sur les agissements de Bakounine et de l'Alliance de la démocratie socialiste* (en français), 1871, in *Werke*, 18, p. 397.

Dans ce texte, Marx traite de l'agitation estudiantine dans la Russie féodale, à la veille de sa révolution nationaliste bourgeoise, en mettant en évidence que les étudiants furent acculés par le gouvernement réactionnaire à la révolte.

la possibilité d'étudier ¹. Le gouvernement considéra leurs protestations comme des émeutes et, à Pétersbourg, à Moscou et à Kazan, des centaines de jeunes gens furent jetés dans les cachots, expulsés des universités, ou exclus après quelques mois de détention. [...] Et, de peur que ces jeunes gens n'envenimassent le mécontentement des paysans, un arrêt du Conseil d'État défendait aux ex-étudiants tout accès aux fonctions publiques dans les villages. Mais les persécutions ne s'arrêtèrent pas là. On exila des professeurs comme Pavlov ; on ferma les cours publics organisés par les étudiants exclus des universités ; on entreprit de nouvelles poursuites sous les prétextes les plus futiles ; la « caisse de la jeunesse étudiante », à peine autorisée, est brusquement supprimée ; des journaux sont suspendus. Tout cela mit le comble à l'indignation et à l'agitation du parti radical et le força d'avoir recours à la presse clandestine. C'est alors que parut le manifeste du parti appelé « La Jeune Russie », avec une épigraphe de Robert Owen. Ce manifeste faisait un exposé clair et précis de la situation intérieure du pays, de l'état des différents partis, de celui de la presse et, en proclamant le communisme, concluait à la nécessité d'une révolution sociale. Il appelait tous les gens sérieux à se grouper autour du drapeau radical.

Relativité des sciences des sociétés de classe

[Retour à la table des matières](#)

Suivant la classification traditionnelle de la connaissance, nous pouvons distinguer trois grandes sections ². La première embrasse toutes les sciences qui s'occupent de la nature inanimée et sont plus ou moins susceptibles d'être traitées mathématiquement : mathématique, astronomie, mécanique, physique, chimie. Si l'on trouve plaisir à appliquer de grands mots à des choses toutes simples, on peut dire que *certain*s résultats de ces sciences sont des vérités éternelles, des vérités définitives et sans appel : aussi les a-t-on nommées les sciences *exactes*. Mais non pas tous leurs résultats, loin de là. En introduisant les grandeurs variables et en étendant leur variabilité jusqu'à l'infiniment petit et l'infiniment grand, la mathématique, pourtant si respectueuse des normes, a commis le péché originel ; elle a mangé le fruit de l'arbre de la science, qui lui

¹ *Ibid.*, p. 447.

² Cf. ENGELS, *Anti-Dühring*, in *Werke*, 20, p. 81-86.

Dans cette série de textes, Marx et Engels font la critique des sciences bourgeoises. Ils insistent essentiellement sur la relativité de celles-ci, non en versant dans une critique agnostique, mais en liant le système des connaissances avec le niveau général des sociétés successives.

Marx affirme qu'avec l'abolition de la division du travail, qui compartimente chaque activité dans une branche autonome et particulière, tombera aussi l'actuelle classification des disciplines scientifiques, et la science s'unifiera, en connaissant un essor insoupçonné aujourd'hui, lorsque le temps libre, et non plus le temps de travail de la force humaine individuelle, sera devenu l'étalon de la richesse de la société (cf. *Grundrisse*, 10/18, t. 3, p. 347-348).

a ouvert la carrière des progrès les plus gigantesques, mais aussi celle des erreurs. L'état virginal où tout ce qui était mathématique avait une valeur absolue et était démontré d'une manière irréfragable fut perdu à jamais ; alors s'ouvrit l'ère des controverses, et nous en sommes arrivés au point que la plupart des gens différencient et intègrent, non parce qu'ils comprennent ce qu'ils font, mais parce qu'ils font un pur acte de foi, parce que jusqu'ici on s'en est toujours bien sorti. C'est pire encore en astronomie et en mécanique ; et en physique et en chimie on se trouve en plein dans les hypothèses – comme dans un essaim de guêpes. Et il ne peut guère en être autrement. En physique, nous avons affaire au mouvement des molécules, en chimie à la formation d'atomes en molécules, et si l'interférence des ondes lumineuses n'est pas une fable, nous n'avons aucune chance de voir jamais ces choses intéressantes de nos propres yeux. Avec le temps, les vérités définitives et sans appel se font là étonnamment rares.

Nous sommes encore plus mal lotis en géologie, puisque celle-ci, de par sa nature même, se préoccupe essentiellement de phénomènes auxquels, non pas seulement nous-mêmes, mais nul homme n'a assisté. La moisson de vérités définitives et sans appel y est donc infiniment difficile à effectuer, et de plus elle est extrêmement maigre.

La deuxième classe de sciences est celle qui embrasse l'étude des organismes vivants. Dans ce domaine, il se développe une telle complexité d'interactions et de relations de causalité, que non seulement chaque question résolue soulève une infinité de questions nouvelles, mais qu'aussi chaque question ne peut être résolue que morceau par morceau, par une suite de recherches exigeant souvent des siècles ; en même temps, le besoin d'explication systématique des connexions oblige sans cesse à entourer les vérités définitives et sans appel d'une luxuriante plantation d'hypothèses. Quelle longue série d'intermédiaires n'a-t-il pas fallu, de Galien à Malpighi, pour établir exactement un fait aussi simple que la circulation du sang chez les mammifères ! De même, combien peu savons-nous de l'origine des corpuscules du sang, et combien de chaînons nous manquent, encore aujourd'hui, pour établir, par exemple, un lien rationnel entre les manifestations d'une maladie et ses causes ¹ ! Et de plus, il ar-

¹ Faute de connaître les causes des maladies, la médecine bourgeoise en soigne les effets et « ignore » le plus souvent le mal qui a provoqué les dégâts, autrement dit son action n'est presque jamais préventive – ce qui est pourtant le plus efficace. Au reste, la science bourgeoise n'a ni les moyens intellectuels ni encore moins les moyens monétaires, malgré les énormes budgets de quelques pays, pour procéder à l'analyse et au traitement de tous les individus, mais seulement – avec quels résultats, la maladie étant déjà déclarée ? – de quelques privilégiés des classes ou pays dominants.

La psychanalyse démontre, par exemple, quelles investigations et dépenses d'énergie et d'argent sont nécessaires pour retrouver le lien de cause à effet des manifestations pathologiques chez un individu isolé. Les transplantations et les thérapeutiques de pointe, avec leur vénalité exorbitante, n'ont fait qu'accentuer le retard des soins sur la production de mala-

rive assez souvent de faire des découvertes comme celle de la cellule, qui nous forcent de soumettre à une révision totale toutes les vérités définitives et sans appel qui règnent dans le domaine de la biologie et à en éliminer des tas entiers à tout jamais. Si l'on voulait donc établir en ces matières des vérités absolument authentiques et invariables, on devrait se contenter de platitudes comme celles-ci : Tous les hommes sont mortels, tous les mammifères femelles ont des mamelles, etc. ; on ne pourrait même pas dire que les animaux supérieurs digèrent avec l'estomac et l'intestin et non avec la tête, car l'activité nerveuse centralisée au niveau du cerveau est indispensable à la digestion.

Mais où les vérités éternelles sont plus malmenées encore, c'est, dans le troisième groupe de sciences, les sciences historiques qui étudient les conditions de vie des hommes, les rapports sociaux, les formes juridiques et politiques de l'État, ainsi que leur superstructure idéologique : philosophie, religion, art, etc., dans leur succession historique et leurs effets actuels. Dans la nature organique, nous avons au moins affaire à une série de processus qui, pour ce qui concerne notre observation immédiate, se répètent, dans des limites très vastes, de façon assez régulière. Les espèces des êtres organisés sont, dans l'ensemble, restées les mêmes depuis Aristote¹. Dans l'histoire de la société, en revanche, la répétition des situations est l'exception et non la règle, dès que nous dépassons l'état primitif de l'humanité, ce qu'on appelle l'âge de la pierre ; or là même où se produisent ces répétitions, elles n'ont jamais lieu exactement dans les mêmes circonstances. Ainsi le phénomène de la propriété commune primitive du sol chez tous les peuples civilisés et la forme de sa dissolution. Dans le domaine de l'histoire humaine, nous sommes donc moins avancés en science que dans celui de la biologie. Bien plus : lorsqu'une fois, par exception, on parvient à reconnaître la connexion interne unissant les formes d'existence politiques et sociales, c'est régulièrement lorsque ces formes se sont déjà à moitié survécu et vont vers la décadence. La connaissance est donc ici essentiellement relative, se réduisant à prendre conscience des connexions et à saisir

dies : le secret de l'impuissance des sciences modernes se trouve tout entier dans l'économie mercantile.

Écrivant à l'un de ses amis qui venait de passer son doctorat de médecine, la fille de Marx, Jenny, affirmait avec beaucoup d'esprit que la prévention tuerait pratiquement la profession de médecin dans la société communiste future : « Dans "notre société nouvelle", on n'aura guère besoin des *prêtres du corps*, ils feront tous faillite, ensemble avec leurs frères, les *médecins de l'âme*, jusque-là je vous souhaite beaucoup de chance : jouissez de votre dignité – tant que cela dure ! » (Jenny Marx à Ludwig Kugelmann, 30 octobre 1869.)

¹ Les sociétés de classe qui attribuent le travail nécessaire aux exploités et le temps libre aux classes dominantes ne peuvent surmonter le *dualisme* entre masse ou matière et esprit, et ce n'est que dans le communisme que sera résolu l'antagonisme entre matérialisme et spiritualisme (cf. ci-dessous, p. 239). C'est pourquoi, les sciences bourgeoises ne peuvent surmonter la hiérarchie aristotélicienne des disciplines, soit qu'elles mettent l'accent sur les sciences de la matière, dites exactes, soit qu'elles privilégient les sciences de l'homme, le déterminisme ou l'indéterminisme. Ce n'est que sous le communisme que toutes les sciences se fonderont en une seule discipline, les sciences de la nature.

les conséquences de certaines formes politiques et sociales qui n'existent que pour un temps et chez des peuples donnés, et qui, par nature, sont essentiellement périssables. Si, dans ce domaine, on veut donc faire la chasse aux vérités définitives et sans appel, aux vérités authentiques et tout à fait immuables, on n'en rapportera guère que des platitudes et lieux communs de la pire espèce, par exemple que les hommes ne peuvent en général vivre sans travailler, qu'ils se sont le plus souvent divisés jusqu'ici en dominateurs et dominés, que Napoléon est mort le 5 mai 1821, etc.

Or il convient de remarquer que c'est précisément dans ce domaine-là que nous faisons le plus fréquemment la rencontre de prétendues vérités éternelles, de vérités définitives, sans appel, etc. : deux et deux font quatre, les oiseaux ont un bec, etc. Mais c'est ce que l'on ne proclamera vérité éternelle que si, de l'existence de vérités éternelles en général, on a l'intention de conclure que, dans le domaine de l'histoire de l'humanité aussi, il y a des vérités éternelles, une morale éternelle, une justice éternelle, etc., qui prétendent à une valeur et une portée identiques à celles des vérités et des applications mathématiques. Et alors nous pouvons être assurés qu'à la première occasion, le même ami des hommes nous déclarera que tous les fabricants de vérités éternelles qui l'ont précédé étaient plus ou moins des ânes et des charlatans, qu'ils pataugeaient tous dans l'erreur, qu'ils faisaient faute sur faute ; que, d'ailleurs, le fait de *leur* erreur et de *leur* faillibilité est dans la nature des choses et démontre l'existence de la vérité et de l'exactitude *chez lui* ; et que lui, le prophète qui a surgi maintenant, porte la vérité définitive et sans appel, la morale éternelle, la justice éternelle, toutes faites et toutes prêtes, dans son sac. Tout cela nous l'avons vu cent et mille fois, si bien qu'il faut s'étonner seulement qu'il y ait encore des hommes assez crédules pour le croire, non pas des autres, mais d'eux-mêmes. Et néanmoins il se trouve toujours à nouveau quelque prophète qui alors, de la manière coutumière, a de grands élans d'indignation morale lorsqu'on nie qu'un individu quelconque soit jamais à même de nous fournir la vérité définitive et sans appel. Nier cela, émettre même un simple doute, c'est faiblesse, confusion ruineuse, néant, scepticisme dissolvant, pire que le pur nihilisme, chaos insensé, et autres aménités de ce genre. Comme chez tous les prophètes, point d'enquête et de jugement scientifiques et critiques, mais, sans plus, foudres lancées au nom de la morale.

Nous aurions pu encore citer plus haut les sciences qui étudient les lois de la pensée humaine, autrement dit la logique et la dialectique. Mais, ici, les vérités éternelles ne connaissent pas de sort meilleur. M. Dühring déclare que la dialectique proprement dite est pur non-sens, et les nombreux ouvrages qu'on a écrits et qu'on écrit encore sur la logique prouvent assez que, là aussi, les vérités définitives et sans appel sont encore plus clairsemées que certains ne se l'imaginent.

Au reste, il n'y a absolument pas lieu d'être horrifié de ce que le degré de connaissance que nous avons atteint aujourd'hui soit aussi peu définitif que tous ceux qui l'ont précédé. Il embrasse déjà un matériel énorme d'idées et de faits, et il exige une très grande spécialisation d'études de quiconque veut être simplement à la hauteur dans l'une des disciplines existantes. Mais quiconque voudrait appliquer la mesure d'une vérité authentique et immuable, définitive et sans appel, à des connaissances qui, par la nature même de leur objet, ou bien doivent rester relatives pour de longues suites de générations et ne se compléter que par fragments, ou même, comme en cosmogonie, en géologie, en histoire, demeureront toujours, ne fût-ce que par l'insuffisance du matériau historique, incomplètes et pleines de lacunes – celui-là prouverait ainsi simplement sa propre ignorance et son ineptie, quand bien même la prétention à l'infaillibilité personnelle ne constituerait pas le motif réel qui le pousse à de telles déclarations. La vérité et l'erreur, comme toutes les déterminations de la pensée qui évoluent entre des pôles opposés, n'ont de valeur absolue que pour un champ extrêmement restreint, comme nous venons de le voir et comme M. Dühring le saurait aussi, s'il était quelque peu familier avec les premiers éléments de la dialectique, qui soulignent précisément les limites de toutes les oppositions diamétrales. Dès que nous appliquons à l'extérieur de ce champ restreint dont nous avons parlé plus haut l'antithèse de vérité et d'erreur, elle devient relative et par là même inutilisable pour un langage scientifique précis : mais si nous cherchons à l'appliquer en dehors de ce domaine en lui donnant une valeur absolue, alors notre échec est complet, puisque les deux pôles se changent en leurs contraires : la vérité devient erreur, et l'erreur vérité.

Formalisme et évolution de l'enseignement

[Retour à la table des matières](#)

En ce qui concerne le puriste qui s'irrite de notre style et de notre ponctuation, il faut noter qu'il ne sait ni l'allemand ni l'anglais, sinon il ne trouverait pas d'anglicismes là où il n'y en a pas ¹. L'allemand pour lequel il s'enflamme

¹ Cf. Engels à Fr.-A. Sorge, 29 avril 1886.

Engels répond dans cette lettre à quelques observations critiques d'un social-démocrate allemand installé en Amérique sur le style du deuxième livre du *Capital* dans les termes suivants : « Les tournures non allemandes doivent absolument nuire au renom de ce livre en Allemagne. Vous connaissez la mesquinerie du philistin allemand cultivé. Engels peut en rire, mais il ne vit plus dans de tels cercles depuis quarante ans. » Heureusement pour lui, dirions-nous !

Certes, Engels ne prétend pas instaurer une syntaxe nouvelle – ce qui ne ferait que réformer le système linguistique actuel. Il ne fait que dénoncer le formalisme et la réification de la langue enseignée « bureaucratiquement » par l'État national existant. En ce qui concerne les problèmes linguistiques sous le socialisme, cf. « Facteurs de race et de nation dans la théorie marxiste », *Le Fil du temps*, n° 5, chap. « Staline et la linguistique » et « Thèse idéaliste de la langue nationale ».

et dont on nous a bourré la tête à l'école, avec son abominable syntaxe et le verbe tout en queue de la phrase, coupé par dix lieues d'insertions – cet allemand il m'a fallu trente ans pour le désapprendre de nouveau. Ce bureaucratique allemand de maître d'école pour lequel Lessing n'a aucune existence se trouve aujourd'hui entièrement sur le déclin, même en Allemagne. Que dirait ce philistin s'il entendait parler au Reichstag des gens qui ont fait table rase de cette affreuse syntaxe dont il ne peut se dépêtrer, et qui y parlent comme les Juifs : « Lorsque le Bismarck est venu dans le choix forcé, il a préféré baiser le cul du pape que la bouche de la révolution », etc. ¹. C'est le petit Lasker qui a inauguré ce progrès – et c'est la seule bonne chose qu'il ait faite. Si Monsieur le puriste arrivait en Allemagne avec son allemand de maître d'école, on lui dirait qu'il parle l'américain.

À propos de son « Vous connaissez la mesquinerie du philistin allemand cultivé » – il semble que cela reste vrai, notamment en Amérique. La syntaxe allemande avec toute la ponctuation, telle qu'on l'a enseignée il y a quarante ou cinquante ans en Allemagne est tout juste bonne à être mise au rebut – et c'est ce qui arrive de plus en plus en Allemagne.

Essor révolutionnaire des sciences et des arts

[Retour à la table des matières](#)

Les sciences naturelles modernes sont les seules qui soient parvenues à un développement omnilatéral, systématique et complet, à la différence des intuitions géniales des Anciens dans le domaine de la philosophie de la nature et des découvertes des Arabes, qui sont extrêmement importantes, mais sporadiques, et ont disparu pour la plupart sans résultats ². Elles datent, comme toute l'histoire moderne, de la formidable époque que nous autres Allemands nommons la Réforme, que les Français nomment la Renaissance, et les Italiens le Cinquecento, bien qu'aucun de ces termes n'en donne une idée complète. C'est l'époque qui commence avec la seconde moitié du XV^e siècle. En s'appuyant sur les bourgeois des villes, la royauté a brisé la puissance de la noblesse féodale et fondé les grandes monarchies, reposant en gros sur la nationalité, au sein desquelles les nations européennes modernes et la société bourgeoise moderne se sont développées ; et, alors que la bourgeoisie et la noblesse en étaient

¹ Engels fait allusion à un discours du député Lasker, lors de l'épisode final du *Kulturkampf* de Bismarck. Après avoir proclamé en mai 1872 : « Nous n'irons jamais à Canossa ! », l'homme d'État prussien fut amené, dans sa lutte pour le laïcisme, à faire – comme c'est toujours le cas – les plus grandes concessions au parti catholique du Centre et même au pape Léon XIII. Il finit pratiquement par abolir les lois anti-catholiques qu'il avait décrétées, et se sépara de ses collaborateurs les plus hostiles au catholicisme.

² Cf. ENGELS, *La Dialectique de la nature*, extrait de l'introduction, in *Werke* 20, p. 311-316.

encore aux prises, la guerre des paysans d'Allemagne a annoncé prophétiquement les luttes de classes à venir, en portant sur la scène non seulement les paysans révoltés – ce n'était plus une nouveauté –, mais encore, derrière eux, les précurseurs du prolétariat moderne, le drapeau rouge au poing et la revendication de la communauté des biens aux lèvres. Les manuscrits sauvés de la chute de Byzance, les statues antiques retirées des ruines de Rome révélaient à l'Occident étonné un monde nouveau – celui de l'Antiquité grecque¹. Ses formes lumineuses dissipaient les fantômes du Moyen Âge ; l'Italie naissait à un épanouissement artistique insoupçonné, qui sembla un reflet de l'antiquité classique et n'a plus été retrouvé². En Italie, en France, en Allemagne, surgissait une littérature nouvelle, la première littérature moderne ; l'Angleterre et l'Espagne connurent bientôt après leur époque littéraire classique. Les barrières de l'ancienne *orbite terrestre* étaient brisées ; c'est maintenant seulement que la terre était vraiment découverte, et que les fondements furent posés pour passer de l'artisanat à la manufacture qui devait, à son tour, constituer le point de départ de la grande industrie moderne³. La dictature spirituelle de l'Église fut brisée : la plupart des peuples germaniques la rejetèrent en adoptant le protestantisme, tandis que, chez les peuples latins, une alerte libre pensée, reprise des Arabes et nourrie de philosophie grecque tout juste redécouverte, s'enracinait de plus en plus et préparait le matérialisme du XVIII^e siècle.

¹ Aux époques révolutionnaires, lorsque l'histoire se met en mouvement pour susciter une nouvelle forme de société et de production, la pensée coïncide avec la praxis et se fait matérialiste, contrairement à l'idéologie des classes dominantes devenues conservatrices et réactionnaires, qui sont « idéalistes ». C'est la raison pour laquelle, par-delà les formes de production, il y a un apparentement entre les pensées progressives successives – ce qui explique que la Renaissance et la Révolution française aient renoué avec la pensée de l'antiquité, dès lors que l'histoire s'est remise à bouger, en renouant avec la pensée qui a atteint un sommet à cette lointaine époque. Il s'ensuit qu'en ces périodes d'avancée de l'histoire on trouve les hommes les plus grands, les conditions matérielles et intellectuelles coïncidant alors pour élever certaines individualités à leur sommet par rapport aux masses qui restent anonymes, tant que l'histoire procède dans les conditions de classe. Le marxisme apprécie davantage l'apport de la bourgeoisie à ses débuts qu'à sa fin, contrairement à la conception gradualiste qui voudrait que le progrès se déroule par accumulation incessante, ce qui serait la négation du marxisme pour lequel l'histoire procède par révolutions, bonds et reculs, tant qu'existent les classes. Toute conception gradualiste du progrès est forcément idéaliste, l'Esprit étant le seul capable d'accumuler progressivement tous les acquis de plus en plus positifs.

² L'essor artistique, lié à l'intuition et à la sensibilité humaines, précède l'essor des sciences aux périodes révolutionnaires, et l'époque capitaliste confirme qu'au moment où montent et éclatent les révolutions bourgeoises dans les diverses nations, tout au long du XV^e au XIX^e siècles, nous assistons à une grande floraison littéraire et artistique. Mais à peine le mode de production capitaliste est-il sorti de sa phase d'incubation et se diffuse-t-il, qu'il se révèle crassement antiesthétique. Quel bilan artistique la seconde moitié du XX^e siècle de capitalisme sénile peut-elle bien présenter encore ?

³ Dans ce texte, Engels a commencé par énoncer les faits de superstructure qui frappent les hommes en premier dans l'inversion nécessaire des rapports de nos sociétés de classe, puis il passe à leur explication : le progrès qui les précède dans la base économique, avec le développement progressif d'un mode de production supérieur.

Ce fut la plus grande révolution progressiste que l'humanité eût jamais connu. Cette époque eut besoin de géants et elle les engendra aussi : géants de la pensée, de la passion et du caractère, de l'universalité et de l'érudition. Les hommes qui fondèrent la domination moderne de la bourgeoisie furent tout, sauf des bourgeois bornés. Au contraire, l'esprit aventureux de l'époque les a tous plus ou moins touchés de son souffle. Il n'y avait guère à cette date un homme de premier plan qui n'eût fait de grands voyages, parlé quatre ou cinq langues, brillé dans plusieurs disciplines. Léonard de Vinci fut non seulement un grand peintre, mais aussi un mathématicien, un mécanicien et un ingénieur éminent, auquel les branches les plus diverses de la physique sont redevables d'importantes découvertes. Albert Dürer fut à la fois peintre, graveur, sculpteur, architecte, et il inventa de surcroît un système de fortification qui comprend bon nombre des idées reprises bien plus tard par Montalembert et les bâtisseurs modernes de fortifications en Allemagne. Machiavel fut homme d'État, historiographe, poète, et en même temps le père de la littérature militaire des temps modernes. Luther a nettoyé non seulement les écuries d'Augias de l'Église, mais encore celles de la langue allemande ; c'est lui qui a créé la prose allemande moderne, et composé texte et mélodie de cet hymne chantant de la certitude de vaincre qui devint la *Marseillaise* du XVI^e siècle ¹.

Il se trouve que les héros de ce temps n'étaient pas encore asservis par la division du travail, dont nous sentons si souvent chez leurs successeurs les effets débilissants de l'étroite spécialisation unilatérale ². Mais ce qui les distingue par-dessus tout, c'est que, presque sans exception, ils sont complètement plongés dans le mouvement de leur temps, dans la lutte pratique : ils prennent parti, ils entrent dans la lutte, qui par la parole et l'écrit, qui par l'épée, souvent par les deux. D'où cette plénitude et cette force de caractère qui font d'eux des hommes complets. Les érudits en chambre sont l'exception : ce sont, soit des gens de second ou troisième plan, soit des philistins prudents qui ne tiennent pas à se brûler les doigts.

L'étude de la nature s'effectuant alors aussi en pleine révolution générale, elle était elle-même de fond en comble révolutionnaire : ne dût-elle pas conquérir son droit à l'existence dans la lutte ? La main dans la main avec les grands Italiens de qui date la philosophie moderne, elle a fourni ses martyrs aux bûchers et aux cachots de l'Inquisition. Et il est symptomatique que les protestants aient surpassé les catholiques dans la persécution de la libre étude de la nature. Calvin a fait brûler Servet au moment où il était sur le point de

¹ Engels fait allusion au chant choral : *Eine feste Burg ist unser Gott* (Notre Dieu est une sûre forteresse ou un roc inébranlable), chant de la guerre des paysans de 1525.

² La conception marxiste de la science et des arts ne cesse d'être révolutionnaire, en liant solidement le développement intellectuel avec la base matérielle, attribuant plus d'importance aux conditions sociales qui favorisent le progrès qu'aux capacités intellectuelles des individus, déterminées en fait par les conditions historiques du milieu.

découvrir la circulation du sang, et ce en le faisant griller tout vif deux heures durant ; du moins l'Inquisition se contenta-t-elle de brûler simplement Giordano Bruno.

En répétant, pour ainsi dire, le geste de Luther jetant au feu la bulle du pape par un acte révolutionnaire, la publication de l'œuvre immortelle de Copernic – quoique avec timidité, et, pourrait-on dire, seulement sur le lit de mort – fut un véritable défi à l'autorité ecclésiastique dans les choses de la nature. L'émancipation de la science de la nature à l'égard de la théologie date de cet acte, bien que la polémique sur la délimitation de détail de leurs domaines respectifs traîne jusqu'à nos jours et que, pour maints esprits, elle soit encore loin d'être acquise. Il n'en reste pas moins que les sciences se développèrent dès lors à pas de géant, gagnant en force, pourrait-on dire, en fonction du carré de la distance décomptée (dans le temps) à partir de l'origine. C'est comme s'il avait fallu démontrer au monde que le produit le plus élevé de la matière organique – l'esprit humain – obéissait désormais à une loi du mouvement inverse à celle de la matière inorganique.

Au cours de cette toute première période, la tâche principale de la science de la nature fut de maîtriser la matière qui se trouvait à portée de main. Dans la plupart des domaines, il fallut partir d'éléments tout à fait bruts. L'antiquité légua Euclide et le système solaire de Ptolémée ; les Arabes la notation décimale, les rudiments de l'algèbre, les chiffres modernes et l'alchimie ; le Moyen Âge chrétien, rien du tout. Dans ces conditions, ce fut nécessairement la plus élémentaire des sciences de la nature, la mécanique des corps terrestres et célestes, qui passa au premier rang et, à côté d'elle, à son service, la découverte et le perfectionnement des méthodes mathématiques. De grandes choses furent accomplies dans ce domaine. Lorsque s'acheva la période marquée par les Newton et Linné, ces branches de la science avaient atteint un certain degré d'achèvement ¹. Les méthodes mathématiques les plus essentielles étaient fixées dans leurs grandes lignes : la géométrie analytique, surtout grâce à Descartes, les logarithmes grâce à Neper, le calcul différentiel et intégral grâce à Leibniz, et peut-être à Newton ². Il en est de même de la mécanique des solides, dont les lois principales furent élucidées une fois pour toutes. Enfin, dans l'astronomie

¹ Engels décrit ici avec minutie la genèse historique des disciplines scientifiques bourgeoises qui vont former en conséquence la pyramide aristotélicienne des connaissances que parachève la bourgeoisie. Notons qu'à ses débuts la bourgeoisie admet un strict déterminisme dans les sciences dites exactes de la physique, etc., avant de dégénérer dans l'indéterminisme. La pyramide aristotélicienne est propre à la science aliénée des sociétés de classe. Pour le marxisme, la clarification cognitive s'obtient par le renversement du système aristotélicien, en commençant par la science des rapports sociaux et des séries des modes de production qui en fournissent la clé. De cette base, on peut évoluer vers les autres sciences, dites aujourd'hui naturelles et données aujourd'hui pour sûres et définitives.

² Confirmant la thèse marxiste, selon laquelle une découverte scientifique se fait quand les conditions matérielles l'exigent, Newton et Leibniz ont inventé ce calcul au même moment, indépendamment l'un de l'autre.

du système solaire, Kepler avait découvert les lois du mouvement des planètes et Newton les a formulées sous l'angle général du mouvement de la matière. Les autres branches de la science de la nature étaient très éloignées de ce degré provisoire d'achèvement. Ce n'est que vers la fin de cette période qu'on se mit à étudier plus à fond la mécanique des fluides et des gaz ¹. La physique proprement dite en était encore à ses tout débuts, mise à part l'optique, dont les progrès exceptionnels furent suscités par les exigences pratiques de l'astronomie. La chimie venait tout juste de s'émanciper de l'alchimie grâce à la théorie du phlogistique. La géologie n'avait pas dépassé le stade embryonnaire de la minéralogie ; la paléontologie ne pouvait donc absolument pas exister encore. Enfin, dans le domaine de la biologie, on en était toujours pour l'essentiel à rassembler et à trier l'énorme matériel, tant botanique et zoologique qu'anatomique et proprement physiologique. Il ne pouvait guère être question encore de comparer les formes de la vie entre elles ou d'examiner leur extension géographique, leurs conditions d'existence climatiques, etc. Seules la botanique et la zoologie parvenaient à un achèvement approximatif, grâce à Linné.

Mais ce qui caractérise avant tout cette période, c'est l'élaboration d'une théorie d'ensemble qui *lui est propre* et dont le point central est l'idée de *l'immuabilité absolue de la nature*. La nature, quelle que fût la façon dont elle s'était formée, restait semblable à elle-même tant qu'elle durait. Dès lors qu'un mystérieux « choc initial » les avait mis en mouvement, les planètes et leurs satellites ne cessaient de graviter sur les ellipses prescrites à jamais, ou en tout cas jusqu'à la fin du monde. Les étoiles, fixes et immobiles, reposaient pour toujours à leur place, s'y maintenant réciproquement par la « gravitation universelle ». La terre était restée immuablement la même, de toute éternité, ou, dans l'autre hypothèse, depuis le jour de sa création. Les « cinq continents » actuels avaient toujours existé, pourvus des mêmes montagnes, vallées, cours d'eau, climat, flore et faune, à moins que la main de l'homme n'y eût causé des changements ou des déplacements. Les espèces végétales et animales étaient fixées une fois pour toutes à leur naissance. Le semblable engendrait constamment le semblable, et c'était déjà beaucoup que Linné admît qu'il pouvait se former çà et là de nouvelles espèces par croisement. Contrairement à l'histoire de l'humanité qui se déroule dans le temps, on n'attribuait à l'histoire de la nature qu'un déploiement dans l'espace. On niait tout changement et toute évolution dans la nature. La science de la nature, si révolutionnaire à ses débuts, se trouvait soudain devant une nature absolument conservatrice, dans laquelle – jusqu'à la fin du monde ou pour l'éternité – tout devait rester comme il avait été au début.

Autant, dans la première moitié du XVIII^e siècle, la science de la nature était supérieure à l'antiquité grecque par l'ampleur des connaissances et même

¹ Engels a noté au crayon dans la marge : « Torricelli à propos de la régulation des torrents des Alpes. »

par l'ordonnement de ses matériaux, autant elle lui était inférieure pour ce qui est du maniement par la pensée de ces matériaux, la conception générale de la nature. Aux yeux des philosophes grecs, le monde était sorti du chaos, était en développement et résultait d'un devenir. Pour les savants de la période considérée, il était quelque chose d'ossifié, d'immuable, et, pour la plupart d'entre eux, il avait été créé d'un seul coup. La science reste profondément enlisée dans la théologie ¹.

Partout elle cherche et trouve comme principe dernier une impulsion de l'extérieur, qui ne trouve pas son explication dans la nature elle-même. Même si l'on conçoit l'attraction – pompeusement baptisée par Newton gravitation universelle – comme une propriété essentielle de la matière, d'où provient cette force tangentielle inexpliquée à laquelle, au début, les planètes doivent leurs orbites ? Comment sont nées les innombrables espèces végétales, animales et, à plus forte raison, l'homme, dont il reconnaissait pourtant qu'il n'existait pas de toute éternité ? La science de la nature ne répondait que trop souvent à ces questions, en invoquant la responsabilité du créateur de toutes choses. Cette période *s'ouvre* par la lettre de rupture que Copernic adresse à la théologie, et elle *se clôt* par le postulat de Newton sur l'impulsion initiale donnée au monde par Dieu. L'idée générale la plus haute à laquelle se soit haussée cette science de la nature est celle de la finalité des dispositions établies dans la nature, c'est la plate téléologie de Wolff : les chats ont été créés pour manger les souris, et celles-ci pour être mangées par les chats, l'ensemble de la nature existant pour témoigner de la sagesse du Créateur. Il faut reconnaître le grand honneur à la philosophie de ce temps de ne pas s'être laissée induire en erreur par la faiblesse des connaissances qu'on avait alors sur la nature et d'avoir persisté – de Spinoza jusqu'aux grands matérialistes français – à expliquer le monde à partir de lui-même, en laissant à la science de la nature de l'avenir le soin de donner les justifications de détail.

Je classe aussi les matérialistes du XVIII^e siècle dans cette période, parce qu'ils n'avaient pas à leur disposition d'autres données scientifiques que celles que j'ai décrites plus haut. L'ouvrage décisif de Kant est resté pour eux un mystère, et Laplace n'est venu que longtemps après eux. N'oublions pas que cette conception surannée de la nature, bien que les progrès de la science y fissent des accros de toute part, a dominé toute la première moitié du XIX^e siècle et

¹ Engels trace ici les limites de la progression possible de la science bourgeoise, limites qui trouvent leur explication dans le caractère de classe du mode de production capitaliste qui engendre nécessairement une conception générale aliénée du monde et de la nature. Dans l'évolution la plus récente des sciences de la nature, ces limites se manifestent le plus tangiblement dans le retour en force du principe d'indéterminisme, qui remet en cause la notion fondamentale de causalité.

Certes, on ne saurait aujourd'hui substituer la science de la société sans classe à la science bourgeoise dans le domaine des sciences de la nature, mais d'ores et déjà le marxisme a jeté dans les sciences de l'homme la base pour toutes les conquêtes futures.

que pour l'essentiel, elle est enseignée aujourd'hui encore dans toutes les écoles ¹.

Développement inégal des superstructures

[Retour à la table des matières](#)

Rapport inégal entre le développement de la production matérielle et celui de la production artistique, par exemple ². En général, il faut éviter de concevoir le progrès sous la forme abstraite courante pour ce qui est de l'art moderne, etc. Dans le domaine de la culture, par exemple, cette disparité est moins impressionnante et moins difficile à saisir que celle qui se produit au sein des conditions sociales pratiques : rapports entre les États-Unis et l'Europe. La véritable difficulté est de déterminer comment les rapports de production se développent d'une manière inégale vis-à-vis du système juridique. Ainsi, par exemple, le rapport entre le droit privé (à un degré moindre le droit pénal et le droit public) et la production moderne ³. [...]

1. À propos de l'art, on sait que certaines époques de floraison artistique ne correspondent nullement à l'évolution générale de la société ni, par conséquent,

¹ L'exposé classique de Maedler montre quelle foi inébranlable en cette conception pouvait encore avoir en 1861 un homme dont les travaux scientifiques ont pourtant largement contribué à l'éliminer. « Toutes les dispositions de notre système solaire ont pour but, pour autant que nous sommes en état de les percer à jour, la convention de ce qui existe et son immuable continuation. De même que, depuis les temps les plus reculés, aucun animal, aucune plante de la terre ne se sont perfectionnés ou en général n'ont changé, de même dans tous les organismes nous ne rencontrons qu'une suite de degrés *juxtaposés* et non *succesifs*. De même que notre propre espèce est toujours restée physiquement la même, de même la plus grande diversité dans les corps célestes coexistants ne peut pas nous autoriser, elle non plus, à admettre que ces formes sont seulement des stades différents d'une évolution ; au contraire toutes choses créées sont parfaites en soi. » (MAEDLER, *Astronomie populaire*, Berlin, 1861, 5^e éd., p. 316.)

C'est le caractère figé de cette vieille conception de la nature qui a permis de dégager les conclusions générales et le bilan de la science de la nature considérée comme un tout unique : les Encyclopédistes français encore purement mécanistes, parallèlement, et ensuite, Saint-Simon en même temps que la philosophie allemande de la nature, perfectionnée par Hegel. (Note d'Engels.)

² Cf. MARX, *Grundrisse*, p. 29-31.

³ Dans le *Sixième chapitre inédit du Capital*, Marx explique, par exemple, que le droit relatif à la propriété retarde aujourd'hui d'un mode de production entier : « En général, la conception juridique de Locke à Ricardo, est donc celle de la *propriété petite-bourgeoise* (les instruments appartenant au travailleur, l'artisan) alors que les *conditions de production* qu'ils décrivent appartiennent au mode de production capitaliste (où le travailleur est exproprié de ses moyens de production, si bien que le produit de son travail appartient en droit au capitaliste). [...] Du point de vue *idéologique et juridique*, les bourgeois reportent *l'idéologie de la propriété privée, dérivant du travail* sans plus de façons sur la propriété déterminée par *l'expropriation du producteur immédiat*. » (Ed. 10/18, p. 303-304.)

au développement de la base matérielle qui représente en quelque sorte son ossature. Par exemple, si l'on compare les Grecs, ou même Shakespeare, aux Modernes. Pour certains genres littéraires – telle l'épopée –, on reconnaît même qu'ils ne peuvent être produits dans la forme classique où ils font époque, au moment où surgit la production d'art en tant que telle. On admet donc que, dans le domaine de l'art, certaines œuvres importantes ne sont possibles qu'à un stade peu développé de l'art. En outre, si les différents genres littéraires se développent inégalement au sein du monde artistique, il n'est pas surprenant de retrouver les mêmes inégalités entre l'évolution de l'art en général et celle de la société. La difficulté, c'est de donner une formulation générale à ces contradictions, mais dès qu'on les spécifie, elles sont expliquées.

Considérons, par exemple, les rapports entre l'art grec, Shakespeare et l'époque contemporaine. On sait que la mythologie grecque a été non seulement l'arsenal, mais la terre nourricière de l'art grec. La conception de la nature et des rapports sociaux qui alimente l'imagination, et donc la mythologie¹ grecques, est-elle possible à l'époque des *machines à filer automatiques*, des locomotives et du télégraphe électrique ? Qu'est-ce que Vulcain auprès de Robert & Co, Jupiter à côté du paratonnerre, et Hermès auprès du Crédit mobilier ? C'est dans et par l'imagination que la mythologie surmonte, domine et façonne les forces de la nature : elle disparaît donc lorsque, dans la réalité, ces forces sont domptées. Que devient *Fama* à côté de *Printing-House Square*² ?

L'art grec suppose la mythologie grecque, c'est-à-dire la nature et les lois sociales élaborées par l'imagination populaire d'une manière non encore consciente mais artistique. Tels sont ses matériaux. Il ne repose donc pas sur n'importe quelle mythologie, n'importe quelle élaboration artistique non encore consciente de la *nature* (nous entendons par là tout ce qui est objectif, donc aussi la société). C'est *une* mythologie qui fournit le terrain favorable à l'épanouissement de l'art grec qui n'aurait pu éclore à partir de la mythologie égyptienne, ni à partir d'une société parvenue à un niveau de développement où il n'existe plus de rapports mythologiques avec la nature, de rapports s'exprimant par mythes et où l'artiste doit donc faire preuve d'une imagination indépendante de la mythologie.

¹ Mot illisible dans l'original. Kautsky propose *art* dans son texte.

² L'imprimerie du *Times* se trouve à cet endroit.

Marx soulève ici des points d'évidence dans son argumentation : la société bourgeoise moderne a certainement suscité une base matérielle autrement riche et variée que la société grecque pour des épopées ou des tragédies, voire des comédies, de même qu'elle dispose de moyens littéraires et techniques infiniment supérieurs. Pourquoi la créativité artistique n'a-t-elle pas suivi ? Tout simplement parce que la « culture » est accaparée par la classe de ceux qui remplissent les fonctions de direction et de gestion du capital et travestissent les conquêtes spirituelles arrachées par le travailleur collectif, tandis que l'aliénation des conditions matérielles et intellectuelles de la vie et de la production s'aggrave de plus en plus.

Par ailleurs, Achille est-il possible à l'ère de la poudre et du plomb ? Ou *L'Iliade* avec l'imprimerie, ou encore mieux la machine à imprimer ? Le chant, la légende et les muses ne s'arrêtent-ils pas nécessairement devant le levier de l'imprimeur, comme s'évanouissent les conditions favorables à la poésie épique ?

La difficulté n'est donc pas de comprendre que l'art grec et l'épopée sont liés à certaines formes du développement social, mais qu'ils nous assurent encore un plaisir esthétique et, qu'à maints égards, ils représentent pour nous une norme, voire un modèle inaccessible ¹.

Certes, un homme ne peut redevenir enfant sans être puéril. Mais est-il insensible à la naïveté de l'enfant, et ne doit-il pas s'efforcer, à un niveau plus élevé, de reproduire sa vérité ? Dans la nature de l'enfant, chaque époque ne voit-elle pas revivre son propre caractère dans sa vérité naturelle ? Pourquoi l'enfance historique de l'humanité, au moment de son plein épanouissement, n'exercerait-elle pas le charme éternel de l'instant qui ne reviendra plus ? Il est des enfants mal élevés et des enfants qui ont grandi trop vite : c'est le cas de nombreux peuples de l'antiquité. Les Grecs étaient des enfants normaux. Le charme que nous inspirent leurs œuvres ne souffre pas du faible développement de la société qui les a fait fleurir : elles en sont plutôt le résultat, inséparable des conditions d'immaturité sociale où cet art est né, où seul il pouvait naître, et qui ne reviendra jamais plus.

¹ L'art étant lié plus directement à l'homme et à sa sensibilité, il évolue autrement que la technique qui croît en fonction directe de l'aliénation et de l'accroissement de la production. « Dans les périodes anciennes de l'évolution, l'individu jouit d'une plénitude plus grande justement parce que la plénitude de ses conditions matérielles n'est pas encore dégagée pour lui faire face comme autant de puissances et de rapports sociaux indépendants de lui. Il est aussi ridicule d'aspirer à cette plénitude du passé que de vouloir en rester au total dénuement d'aujourd'hui. Tout cela explique qu'aucune conception bourgeoise ne s'est jamais opposée à l'idéal romantique tourné vers le passé. C'est donc que celui-ci subsistera jusqu'à la fin bienheureuse de la bourgeoisie. » (MARX, *Grundrisse*, 10/18, t. 1, p. 163.)

II

Le prolétariat, la culture et la science

Le sceau du sacré a été éliminé de tous les rapports de la vieille société, lorsqu'on les a réduits à de pures questions d'argent.

Du même coup, tous les prétendus travaux d'essence supérieure, intellectuels, artistiques, etc. se sont transformés en articles de commerce et ont perdu leur caractère sacré d'antan. Ce fut un grand progrès lorsque toute la bande de curés, de médecins, de juristes, etc., c'est-à-dire la religion, le Droit, etc. ne furent plus jugés qu'à leur valeur marchande.

En faisant du travail une marchandise et en le soumettant comme telle à la libre concurrence, on a cherché à le rendre le meilleur marché possible, en le fabriquant aux coûts de production le plus bas. C'est ce qui a rendu tous les travaux physiques infiniment faciles et simples, au profit d'une organisation future de la société.

MARX, Annexe au manuscrit sur *Le Salarial*, décembre 1847.

Les dessous de la science

[Retour à la table des matières](#)

Dans les II et III^e parties, nous avons recueilli les textes de Marx-Engels qui exposent leur conception sur l'éducation de classe. Celle-ci se dégage de l'évolution économique des rapports sociaux à partir du mode de production capitaliste, et de cette base d'une économie déjà sociale se déduisent les rapports humains du communisme.

Les premiers socialistes et communistes n'ont pas commencé par critiquer l'économie, mais la vie de tous les jours au sein de la société bourgeoise. Et c'est normal, parce que les privilèges et les abus des classes dominantes – et leur déraison – ne sont pas aussi criants et multiples dans la production où croissent toujours les forces productives au bénéfice final de tous, que dans la sphère civile et privée, sur les places, les rues et les maisons, si bien que la critique des « superstructures » est toujours plus spectaculaire, mais moins féconde que celle de l'économie. En conséquence, le marxisme accorde la prééminence aux faits de la production, parce qu'ils déterminent en dernier ressort toutes les autres sphères, et c'est en situant l'explication finale dans le développement économique que Marx a haussé le socialisme au niveau d'une science.

On assiste, dès lors, à un renversement des conceptions courantes qui met en lumière le fait que la science ne peut surgir spontanément dans les sociétés de classe, dont la pensée est idéologique. Ce qui apparaît de façon immédiate, en premier, à la surface et semble le plus évident à ceux qui le perçoivent, a une clé, une explication, qui est en contradiction avec ce que le fait suggère directement : « La science est paradoxale et en contradiction avec les observations de la vie quotidienne. Il est tout à fait paradoxal que la terre tourne autour du soleil et que l'eau soit constituée des deux gaz qui s'enflamment avec le plus de facilité. La vérité scientifique est toujours paradoxale au niveau de l'expérience de tous les jours, qui ne perçoit que l'apparence trompeuse des choses ¹. » Ainsi les fallacieuses superstructures idéologiques bourgeoises expriment spontanément les idées dominantes de la classe bourgeoise et s'imposent aux masses comme idéologie dominante, qui les mystifie, les opprime et les maintient dans un état « culturel » d'infériorité.

Dès lors, le socialisme scientifique est à contre-courant et apporte des réponses absolument originales aux problèmes de tous les jours, en s'opposant à ceux qu'il faut appeler immédiatistes parce qu'ils se fondent sur les faits apparents, c'est-à-dire suggestifs, « évidents », avec leurs solutions « opportunistes » qui prennent toujours le plus facilement, contrairement aux dures et « rebutantes » solutions révolutionnaires.

Dans le domaine de l'éducation, les solutions – parce que scientifiques – de Marx-Engels heurtent de front ce que suggère le bon sens et qu'admettent de nos jours les grandes masses dévoyées d'abord par les échecs sanglants subis dans la lutte de classe, ensuite par la politique opportuniste de leurs organisations politiques dégénérées, et enfin par la pression toujours plus brutale du capitalisme totalitaire et de sa propagande concentrée.

¹ Cf. MARX, *Salaires, Prix et Profit*, in *Werke*, 16, p. 129.

Cette évolution elle-même confirme l'analyse faite par Marx de la dégradation inéluctable des conditions de vie physiques et intellectuelles des individus dans le monde à partir de l'inflexible développement économique – ce qui ne l'empêche pas d'en tirer des conclusions révolutionnaires : « Une autre conséquence de l'utilisation du machinisme est d'obliger les femmes et les enfants à travailler dans les fabriques. Ainsi la femme est devenue un agent actif de notre production sociale, alors que jadis le travail des femmes et des enfants se confinait au cercle de la famille. Ce n'est pas un mal que les femmes et les enfants participent à notre production sociale. J'estime même que tous les enfants, à partir de l'âge de neuf ans, devraient être employés une partie de leur temps à un travail productif¹. » Mais, dira-t-on, voilà que Marx se charge de pourvoir les exploiters capitalistes en main-d'œuvre à peu de frais et abondamment. L'argument est creux, car Marx n'exprime pas des souhaits, mais le cours déterminé des choses de notre société dans son ensemble, avec les résultats qui ne manquent pas d'advenir.

La conception de Marx n'est jamais celle d'une opposition qui continue de se mouvoir sur le même terrain que l'adversaire, elle est carrément de classe, dans l'éducation comme partout ailleurs. C'est dire qu'elle enregistre, non pas les vœux pieux de l'humanité torturée qui, dans sa réaction la plus immédiate, aspire au repos, à la paix et au philistinisme, mais le déterminisme objectif des rapports économiques et sociaux de la société dans son ensemble.

D'emblée, Marx-Engels s'opposèrent dès lors aux thèses de la minorité aussi bien que de la majorité de la Première Internationale, telles qu'elles se sont exprimées, par exemple, au congrès de Lausanne de 1867. Extrait du rapport de la majorité : « Si la femme est destinée à être épouse et ménagère en même temps qu'à donner à l'enfance les premiers soins physiques et les premières idées, n'est-il pas vrai qu'elle doit posséder une instruction complète [...] afin que l'épouse soit à la hauteur des idées de l'époux » ; et du rapport de la minorité : « Si nous admettons la moyenne de quatre enfants pour chaque femme, et que nous décomptions largement quatre années pour chaque enfant, cela ne fera que seize années enlevées au travail et encore pas complètement. Il restera donc dans la vie de la femme une part suffisante à consacrer au tra-

¹ Cf. MARX, exposé sur *L'Effet du machinisme* à la séance du Conseil général de l'A.I.T. du 28 juillet 1868, in *Werke*, 16, p. 552-553.

En général, Marx conçoit la société communiste comme régénération des rapports réifiés et extérieurs à l'homme au sein du capitalisme. C'est bel et bien l'atroce réalité d'aujourd'hui qui forme la base transfigurée par le travail vivant, enfin émancipé, du monde de demain. Les transformations économiques que se fixent les programmes politiques et sociaux ouvriers au cours de la transition au socialisme réaliseront les intuitions du jeune Marx, qui écrivait en 1843 dans les *Annales franco-allemandes* : « Il s'agit de forcer les rapports pétriés à se mettre à danser, en leur chantant leur propre mélodie. »

vail ¹. » *Tout le monde est satisfait comme cela, et la morale aussi, qui veut que la femme soit avant tout une « machine à faire des enfants »* ².

Outre son caractère paradoxal, le socialisme scientifique se caractérise de la manière la plus frappante par le fait qu'il prévoit le cours inéluctable de l'évolution ³. *La solution programmatique apparaît donc paradoxale à un double point de vue : 1. Elle jure avec les conditions existant actuellement et les solutions qui s'imposent de manière immédiate à nos contemporains comme résultats directs des rapports économiques d'exploitation et de domination. 2. Elle est solution en devenir et met en adéquation la socialisation déjà obtenue dans la production avec les conditions à socialiser dans la distribution, les superstructures bourgeoises devant être éliminées purement et simplement. C'est dire qu'elle existe comme programme à réaliser, à partir d'un strict déterminisme, possible uniquement parce que l'économie obéit à des lois inflexibles, objectives, « aveugles », qui s'imposent à la conscience, à la volonté et à l'action des hommes. « La grande industrie crée une base économique nouvelle pour une forme supérieure de la famille et des rapports entre les deux sexes, en attribuant un rôle décisif aux femmes, aux jeunes gens et aux enfants des deux sexes dans les procès socialement organisés de la production. » En harmonie avec la socialisation de la production déjà obtenue, « la libre socialisation des hommes et la transformation du travail domestique privé [des femmes] en une industrie publique susciteront directement la socialisation de l'éducation de la jeunesse et, par suite, des rapports mutuels réellement libres entre les membres de la famille »* ⁴.

¹ Cf. La Première Internationale, préparée par Jacques Freymond, Librairie E. Droz, Genève, 1962, p. 218 et 221.

Le rapport d'ensemble était tout à fait réactionnaire et « populaire » : « La femme, par sa nature physique et morale, est naturellement appelée aux fonctions paisibles et minutieuses du foyer domestique : c'est là son département. Nous ne croyons pas qu'il soit utile à la société de lui donner encore un autre ministère. Si la femme prolétaire pouvait devenir député à la Chambre, la soupe du travailleur pourrait bien manquer de sel. » Il est clair qu'une telle conception est toujours apolitique.

² *Ibid.*, p. 219.

³ Ce qui distingue le marxisme de l'actuelle science faussement objective, basée sur l'empirisme, voire la philosophie, c'est qu'il n'enregistre pas seulement les données, mais entend les transformer révolutionnairement. Il ne traite donc pas des faits ou « de la nature qui EST, mais de celle qui PASSE et qui DEVIENT » (Cf. ENGELS, *Herrn Eugen Dührings Unwälzung der Wissenschaft. Dialektik der Natur*, Mit Anhang aus dem handschriftlichen Nachlass in MEGA, 1935, p. 487).

La science des sociétés de classe – par exemple, avec les lois physiques qui sont objectivées dans les instruments et les machines – *transforme elle aussi* les produits de la nature et, à un certain niveau quantitatif, la nature et l'homme lui-même, mais de façon mécanique et indirecte, au sens où la science forme une sphère à part, séparée de la combinaison sociale volontaire et consciente des hommes, si bien qu'elle obéit non pas à l'esprit et à la volonté de l'homme – quoi qu'on en dise et en pense dans l'idéologie dominante – mais agit d'après le devenir déterminé et aveugle des choses elles-mêmes, dont l'homme lui-même fait partie tant qu'il est aliéné et réifié.

⁴ Cf. ENGELS, *Anti-Dühring*, in *Werke*, 20, p. 294.

En somme, la production capitaliste « accouche d'une forme supérieure de société », donc de rapports entre les hommes et dans la conception marxiste, l'épanouissement de l'humanité est conditionnée, non pas par son éducation spirituelle et morale, mais par un acte physique révolutionnaire, qui brise les superstructures surannées qui pèsent sur notre société et entravent son développement.

Genèse de l'« éducation » communiste

[Retour à la table des matières](#)

Suivons maintenant le processus par lequel l'épanouissement de l'homme en tous sens se réalisera à partir du développement économique de l'actuelle production capitaliste. Pour plus de simplicité et de clarté, nous procéderons schématiquement en trois points qui s'articulent et se combinent entre eux ¹ :

1. La tâche historique du capital – et sa justification transitoire – est de développer en tous sens les forces productives. En lisant certains passages où Marx analyse cette « mission civilisatrice » toute matérielle du capitalisme, il semblerait presque qu'il décrit la société communiste, tant cette action est révolutionnaire. En fait, le capitalisme ne fait que jeter les bases économiques du socialisme : « Nous décelons dans la production la tendance universelle du capital. Cette tendance le distingue de tous les modes de production antérieurs. Bien qu'il soit borné de par sa nature, le capital tend à un développement universel des forces productives et devient la prémisse d'un mode de production nouveau. Celui-ci ne sera pas fondé sur un développement des forces productives tendant uniquement à reproduire et à élargir la base matérielle existante. Nous aurons un développement libre, sans entrave, progressif et universel des forces productives (dont l'homme), et celui-ci sera la condition de la société et donc de sa reproduction : la seule prémisse en sera le dépassement du point de départ ² » – soit l'épanouissement et la créativité de l'homme.

La base économique du capital est révolutionnaire, contrairement à ce qu'a affirmé Staline et, à sa suite, Trotsky, avec leur thèse volontariste de la stagna-

Marx-Engels n'ont jamais varié de conception en matière d'éducation comme ailleurs. Dès le Manifeste, ils proposaient au point 10 : « Gratuité de l'éducation publique pour tous les enfants. Abolition du travail des enfants tel qu'il existe aujourd'hui dans les fabriques et enseignement combiné avec la production matérielle, etc. »

¹ Deux parties – l'économie et la politique – se distinguent cependant dans ce processus : il y a pratiquement *transcroissance* de la base économique capitaliste qui se socialise de plus en plus, et *saut révolutionnaire* et rupture dans le mode de distribution à socialiser, avec l'action politique dissolvante du pouvoir prolétarien sur les superstructures surannées.

² Cf. MARX, *Grundrisse*, p. 438.

tion de la production à l'ère du capitalisme sénile. Le capitalisme ne peut exister s'il ne crée sans cesse de la plus-value et la surproduction, dont l'excès le fera entrer en crise pour accoucher d'une forme de production nouvelle : « Le capital implique la production de la richesse en tant que telle (c'est-à-dire matérielle), en développant universellement les forces productives et en bouleversant sans cesse sa propre base, comme condition de sa reproduction ¹. »

2. Cette tendance au développement universel de la PRODUCTION, qui se manifeste par un essor incessant de branches d'industrie nouvelles créant des objets toujours plus nombreux et différenciés, crée un système toujours plus large et complexe de BESOINS. Or, le capital ne connaît que les « besoins solvables », qui sont particulièrement limités, comme cela se manifeste de manière criante aux époques de crises de surproduction. Parmi les besoins, comme nous le verrons, il n'y a pas que ceux, premiers bien sûr, de boire, manger, se vêtir et se loger, qu'en dépit de sa surproduction le capital satisfait de plus en plus mal pour la grande masse de l'humanité – ces quatre milliards recensés en 1976. En opprimant toujours plus les multiples besoins de changement et d'amélioration de la vie des larges masses avec son armée de policiers et d'idéologues – dont ceux de la publicité qui sert à nous faire avaler tous les produits frelatés –, la société capitaliste crée de plus en plus le besoin d'une révolution radicale qui mettra en adéquation les possibilités infinies et complexes de la production avec la consommation, la jouissance et l'épanouissement de l'homme, en accordant les conditions matérielles déjà existantes aux conditions idéelles.

Marx remarque que le capital pose lui-même des entraves à son développement, et suscite en même temps les éléments pour les surmonter : « La limitation du capital, c'est que tout son développement s'effectue de manière antagonique – Vive donc les antagonismes ! – et que l'élaboration des forces productives, de la richesse universelle et de la science entraîne l'aliénation du travailleur, qui se comporte vis-à-vis des conditions produites par lui-même comme vis-à-vis de la richesse étrangère et de sa pauvreté à lui.

« Mais cette forme contradictoire est elle-même transitoire et produit les conditions de sa propre abolition. Le résultat en est que le capital tend à créer cette base qui renferme, de manière potentielle, avec l'universalité des communications, le développement universel des forces productives et de la richesse, soit la base du marché mondial. Or cette base renferme la possibilité du développement universel de l'individu. Le développement concret des individus à partir de cette base, où constamment chaque barrière se trouve abolie, leur donne cette conscience : nulle limite n'est plus tenue pour sacrée ². » Quelle est la barrière principale – jadis sacro-sainte qui s'oppose au devenir communiste, sinon les superstructures juridiques, politiques et idéologiques qui blo-

¹ *Ibid.*, p. 439-440.

² *Ibid.*, p. 440.

quent l'évolution humaine au niveau capitaliste, avec l'armée des juges, policiers, fonctionnaires, professeurs et curés, qui représentent la « civilisation » du capital, en s'appropriant le temps libre créé par la classe ouvrière ? D'où la formule révolutionnaire des Babeuf et Blanqui ces « représentants du parti communiste véritable » : « Vive la force révolutionnaire ! À bas la civilisation ! » que Marx a reprise et complétée avec sa formule de l'épanouissement universel de tous les hommes dans la société sans classe, sur la base de la dictature transitoire du travail sur les classes « cultivées » et « éclairées ».

C'est strictement sur une base de classe, bien tranchée et antagonique au système capitaliste et aux classes bourgeoises, et à partir du développement économique réel, que Marx fonde le devenir de la société communiste future, et non sur un réformiste et révisionniste développement graduel, par osmose chez les masses, de la culture existant chez les représentants intellectuels du capital.

3. Le machinisme industriel permet une formation universelle de l'individu aussi bien sur le plan pratique qu'intellectuel. Marx souligne que le capitalisme parcourt deux phases progressives :

a) *Le stade de la manufacture, qui assure la transition entre les métiers individuels figés des corporations du Moyen Âge et l'abolition de tout métier*¹. La grande masse de la population est d'abord poussée dans les fabriques, où la division des tâches est encore déterminée par une certaine force physique et adresse de l'ouvrier que l'on astreint de plus en plus à des opérations de détail. La dialectique du développement manufacturier en système industriel mécanique implique que le travail devienne de plus en plus simple, si bien que femmes, enfants et travailleurs non spécialisés prévalent de plus en plus.

b) *C'est ensuite le stade de la grande industrie mécanique, qui fait de chaque travailleur le servant, l'appendice de la machine. Le capital engendre par suite l'indifférence de l'ouvrier vis-à-vis du contenu de son travail, puisque dans les pays capitalistes développés il passe d'une branche de production à l'autre, n'étant intéressé à ce changement que par une rémunération supérieure. Sous le capitalisme, cette indifférence, possible seulement par le fait que partout le travail est devenu simple, permet une mobilité croissante de la main-d'œuvre qui devient infiniment fluide (les pays de l'Est freinent au maximum ce mouvement dans un but de conservation !), mais ce n'est que dans le communisme que ces changements d'activité exprimeront et serviront le développement en tous sens de l'homme*².

¹ Au niveau de l'organisation de classe du prolétariat, cette évolution se manifeste par la dissolution du syndicat de métier – par exemple des tisserands –, qui évolue en syndicat d'industrie – par exemple de la chimie ou du textile –, après que les syndicats d'ouvriers spécialisés aient admis l'adhésion des travailleurs non qualifiés (cf. MARX-ENGELS, *Le Syndicalisme*, P.C.M., 1972, t. 1, p. 184-185, 195-196 ; t. 2, p. 124-125.

² Cf. MARX, Un chapitre inédit du *Capital*, 10/18, p. 216. Marx montre en même temps (p. 181) que, en dépit du fait que le mode de production capitaliste balaie tous les obstacles

La tendance du capital est, par ailleurs, d'incorporer la science dans la machine en agissant en tous sens sur l'ouvrier qui a perdu ses traits professionnels. La force de travail vivante est dès lors entièrement soumise au procès réel du capital, fonctionnant selon les lois physiques et procédés chimiques, scientifiques, du machinisme. Certes, le capital développé ne fait qu'accentuer la division du travail qu'il reproduit de façon toujours plus monstrueuse, mais de la spécialité à vie de manier un outil de détail il a fait la « spécialité » à vie de servir une machine, entre autres, du système mécanique de l'atelier. Tout le métier s'est incorporé dans la machine et le système des machines, et le travail vivant est devenu absolument simple : des machines servent même à fabriquer les machines.

Le procès de production désormais social est combiné et analysé systématiquement en une application utile des sciences naturelles après qu'il a fait découvrir les quelques grandes formes fondamentales du mouvement – de la mécanique : « La technologie découvre le petit nombre de formes fondamentales par lesquelles, malgré la diversité des instruments employés, tout mouvement productif doit s'accomplir. Ainsi le machinisme le plus compliqué ne cache que le jeu de mouvements mécaniques simples ¹. »

Dans son Droit à la paresse, Lafargue en déduit que les machines, qu'elles fabriquent des saucisses ou d'autres machines, des chaussettes ou de la pâte dentifrice, n'exigent pour produire personne d'autre que le mécanicien ², l'unique « métier » que l'on apprend très rapidement et qui s'applique à toutes les productions possibles. Comme sa tâche consiste à « veiller au travail d'un mécanisme bien réglé, il peut l'apprendre en très peu de temps, comme il peut transférer ses services d'une machine à l'autre. En variant sa tâche, il peut développer ses idées pour apprendre les combinaisons générales qui résultent de ses travaux et de ceux de ses compagnons ³ ». Et Marx d'en conclure : « Dès lors que tout développement spécialisé cesse, le besoin d'universalité, la tendance vers un développement intégral de l'individu commence à se faire sentir. » En effet, « du moment que la forme bourgeoise bornée est tombée, que devient la richesse, sinon l'universalité des besoins produite dans l'échange

économiques qui s'opposent à la variabilité du travail de l'ouvrier, il suscite par ailleurs de nouveau des obstacles extra-économiques légaux, qui s'opposent à cette variabilité, freinée par ailleurs par le manque de culture générale et de formation professionnelle de l'ouvrier. D'où la nécessité d'une rupture révolutionnaire du système. Dès lors, la révolution prolétarienne devient l'une des conditions au plein et libre développement des individus, cf. MARX-ENGELS, *L'Idéologie allemande*, in *Werke*, 3, p. 301.

¹ Cf. MARX, *Le Capital*, I, chap. XV, 9, in *Werke*, 23, p. 510.

² Dans *Le Capital*, Marx parle des ouvriers des machines (*Maschinenarbeiter*).

³ Cf. MARX, *Misère de la philosophie*, Ed. sociales, 1972, p. 149-150.

universel ¹ », soit « le développement de la richesse de la nature humaine comme but en soi ² » ?

L'espace du temps libre

[Retour à la table des matières](#)

Dans les programmes ouvriers, Marx a fixé les objectifs et les normes de la lutte du prolétariat révolutionnaire, sans lesquels il n'est pas d'émancipation possible. Ces normes ne font qu'accélérer et précipiter le mouvement économique déterminé de la société, Ce n'est pas sur le terrain de la morale et de l'esprit, mais sur celui du travail que les problèmes se règlent : « Nous déclarons que la limitation de la journée de travail est une condition préalable sans laquelle tous les autres efforts tendant à l'amélioration et à l'émancipation doivent échouer. Elle est indispensable pour rétablir la santé et l'énergie physique de la classe ouvrière, c'est-à-dire de la grande masse de chaque nation, et lui fournir la possibilité d'un développement intellectuel ainsi que d'une communication sociale et d'une activité politique et sociale ³. »

Si Marx a attribué une importance aussi fondamentale à la lutte des ouvriers pour la réduction de la journée de travail à dix heures, puis à huit, etc., c'est que, sur le mouvement même de la société capitaliste, les ouvriers avaient greffé leur programme communiste, qui avait en vue l'abolition de la division entre travail nécessaire et surtravail, travail manuel et intellectuel, production et jouissance, savoir et faire, soit l'antagonisme entre classes pauvres, ignorantes et opprimées et classes riches, cultivées et privilégiées, pour en arriver à l'épanouissement de l'homme. Ce faisant, le prolétariat intervient, avec des moyens politiques, comme facteur révolutionnaire de volonté et de conscience, pour mettre en harmonie la socialisation de la production (qu'il a déjà réalisée par son travail dans la base économique) avec la socialisation de la distribution et de la consommation : « Ce n'est qu'avec la gigantesque augmentation des forces productives atteinte par la grande industrie qu'il devient possible de

¹ Cf. MARX, *Grundrisse*, p. 387.

Le caractère du travail lui-même sera transformé dans la société communiste qui ne peut se développer qu'à un niveau extrêmement élevé des forces productives : « Au sein de la production matérielle, le travail ne peut s'émanciper que : 1. si son contenu est devenu directement social ; 2. s'il revêt un caractère scientifique et apparaît directement comme du temps de travail général. Autrement dit, s'il cesse d'être l'effort de l'homme simple force de travail naturelle à l'état brut ayant subi un dressage déterminé (métier, spécialisation), pour devenir l'activité du sujet qui règle toutes les forces de la nature au sein du procès de production. » (*Grundrisse*, 10/18, t. 3, p. 181.)

² Cf. MARX, *Théories sur la plus-value*, in *Werke*, 26/2, p. 309.

³ Cf. MARX, *Instructions pour les délégués du Conseil central de l'A.I.T. adoptées en résolutions au congrès de Genève de 1866*, in *Werke*, 16, p. 192.

répartir le travail entre tous les membres de la société sans exception (puisque le travail simple est devenu général dans la production), en limitant ainsi le temps de travail de chacun au point qu'il reste assez de temps à tous pour participer aux affaires générales de la société au plan intellectuel aussi bien que pratique [cf. tout le programme ouvrier de Gotha]. Ce n'est donc qu'à partir de ce moment-là que toute classe dominante et exploiteuse est devenue superflue, voire un obstacle au développement social, et ce n'est qu'à partir de ce moment-là aussi qu'elle sera impitoyablement éliminée¹. »

En répartissant le travail sur tous les membres de la société, on surmonte l'antagonisme entre oisiveté et surtravail et donc aussi entre science et travail. D'un monopole d'une certaine classe de privilégiés, la science se transforme en bien de tous, au contact du travail. Sur la base d'une riche satisfaction de tous les besoins matériels, les besoins spirituels s'épanouissent ensuite.

Pour atteindre ce but final qui correspond à l'abolition de la classe du prolétariat lui-même, Marx se base donc à la fois sur le mouvement économique de la société capitaliste et sur l'action de classe du prolétariat au sein de celle-ci même, et rien ne l'illustre mieux que sa proposition sur l'« éducation » des jeunes prolétaires, pour lesquels il combine, dans les programmes de l'Internationale ouvrière, le travail productif à l'enseignement et aux exercices physiques en vue d'abolir la spécialisation et la division du travail au niveau de l'individu en même temps que de la société.

Dans les textes qui vont suivre, Marx souligne que le capitalisme, à ses débuts révolutionnaires, avait lui-même posé plus ou moins consciemment ce programme d'éducation « polytechnique » que la division croissante du travail a tari ensuite dans le capitalisme, en développant de manière forcée le travail manuel à un pôle des classes et le travail intellectuel à l'autre. On voit que le capitalisme « développé » ne fait que s'éloigner, ici aussi, de son mouvement progressif d'antan sur la lancée duquel la dictature du prolétariat pouvait se greffer plus aisément, évitant à l'humanité les affres d'une longue dégénérescence.

Une fois la réduction de la journée de travail opérée par la généralisation à tous du travail productif, c'est à une autre puissante synthèse, toute matérielle, que Marx ramène toute la question de l'épanouissement de l'homme : « Même lorsque la valeur d'échange sera abolie, ce sera toujours le travail qui créera la richesse et sera la mesure du coût qu'exige sa production. Mais le temps libre, le temps disponible, sera la richesse elle-même – en partie pour la jouissance des produits, en partie pour la libre activité, qui n'est pas détermi-

¹ Cf. ENGELS, *Anti-Dühring*, in *Werke*, 20, p. 254. Comme le dit Engels, « le terrain du travail devint dès lors un champ de bataille » (*ibid.*).

née par l'obligation d'un but extérieur qu'il faut accomplir, dont l'accomplissement est une nécessité de la nature ou un devoir social – comme on voudra.

« Il va de soi qu'à partir du moment où le temps de travail est limité à une mesure normale, il ne s'effectuera plus pour un autre, mais pour moi-même, les oppositions sociales entre patron et homme étant abolies : ce sera du travail vraiment social. Enfin, le travail lui-même, comme base du temps disponible, revêtira un tout autre caractère, en devenant plus libre, et l'homme qui, après avoir travaillé, bénéficiera lui-même de son temps libre, possédera des qualités infiniment supérieures à celles de la bête de somme qu'il était auparavant ¹. »

Pour réaliser ce grand but, il faudra mettre au fur et à mesure en œuvre une organisation, un plan et le travail en commun pour toute l'humanité. Le point de départ en est le marché mondial, avec le développement inouï des moyens de transport et de communication. Dès lors, c'est à un niveau de développement immense des forces productives que l'on peut répartir d'une façon à peu près uniforme la grande industrie dans tous les pays ². Cette redistribution « permettra une application technologique consciente à l'agriculture ³ », ainsi qu'un « métabolisme rationnel entre l'homme et la terre sous une forme qui permettra le plein épanouissement humain, tant physique qu'intellectuel ⁴ ».

Ce qui est remarquable, c'est le cheminement, la transition qui va de l'aliénation de l'homme à sa réalisation pleine et entière, par le renversement total de la praxis actuelle et l'élimination des superstructures de contrainte physique et intellectuelle. Les voies à ce changement sont platement matérielles. L'exemple de l'abolition des différences entre ville et campagne l'illustre de manière frappante.

L'ultime moyen : la concentration

[Retour à la table des matières](#)

Marx part, dans son programme, de la séparation entre ville et campagne, qui fait du paysan un être qui dispose d'avantages naturels pour se développer physiquement, mais est ignare et « barbare » (ce qui ne manque d'ailleurs pas de rejaillir sur son développement physique), tandis que l'ouvrier des villes est

¹ Cf. MARX, *Théories sur la plus-value*, in *Werke*, 26/3, p. 253.

² Cf. ENGELS, *Anti-Dühring*, in *Werke*, 20, p. 370.

Engels précise que le passage de l'industrie de la force vapeur à l'électricité a ouvert des possibilités infinies à l'industrie de s'installer uniformément et rationnellement dans les campagnes, cf. Engels à Bernstein, 27 février-1^{er} mars 1883.

³ Cf. MARX, *Le Capital*, livre I, in *Werke*, 23, p. 530.

⁴ *Ibid.*, p. 530-531.

physiquement atrophié et intellectuellement mutilé. Cependant, si les individus aliénés sont de la sorte dépouillés de leur humanité, la ville devient le centre de ce que l'on appelle dans ces conditions la « civilisation » : « Avec la ville, on a en même temps la nécessité de l'administration, de la police ¹, des impôts, etc., bref, de la vie collective et de la politique ². » Et Marx nous donne aussitôt une synthèse qui rassemble de nouveau en une formule tous les fils et articulations de la question : « La ville est déjà la donnée de la concentration de la population, des instruments de production, du capital, des jouissances, des besoins, alors que la campagne est précisément la donnée contraire, qui suscite l'isolement et la parcellarisation ³. »

C'est la ville, avec son monopole et sa concentration, dans le monde infect de l'aliénation, qui prépare la synthèse de l'homme social qui « monopolisera et concentrera » aussi en lui tout le savoir, les arts et le faire de la société supérieure dans laquelle il vivra. On sait que l'Allemagne de cet après-guerre, disloquée et décapitée, n'a plus été en mesure de produire la moindre œuvre littéraire ou artistique, voire cinématographique, de haute qualité. L'explication matérialiste en est qu'elle a perdu sa capitale, et que Bonn n'est rien de plus qu'un nid de province, où se fait le jeu parlementaire, alors que la politique et l'économie se décident ailleurs, bref qu'il n'est plus de centralisation possible pour les superstructures artistiques de ce pays. Le prestige culturel de la France dans le monde jusqu'à la veille de la dernière guerre ne s'explique pas du tout par les qualités intellectuelles des Parisiens ou des Français, mais par le fait que la France représentait d'une certaine manière les superstructures « culturelles » de l'Occident, à la suite des traditions de centralisation que l'on trouve, par exemple, dans les cours des derniers grands rois de France. De la sorte, la capitale attirait les talents de tous ceux « qui montaient à Paris » et y exprimaient la diversité et la complexité de leurs pays et de leurs situations, en leur donnant la marque de l'universalité à la mode « parisienne ». De nos jours, le centre américain de l'impérialisme mondial tend, avec les moyens d'expression modernes que sont le cinéma et la télévision, à monopoliser les talents du monde entier, en plus de la centralisation économique, monétaire, boursière et politique. D'où notre thèse selon laquelle le capitalisme ne tombera que si l'on touche au cœur le monstre américain.

Les prétendus communistes, qui se décentralisent eux-mêmes de plus en plus vis-à-vis de leur Mecque d'antan, peuvent se plaindre de cette évolution du capitalisme, parce qu'ils représentent la libre petite entreprise et les capitalistes moyens de leur pays contre les « monopoles ». Les révolutionnaires y voient, au contraire, le maximum de développement que peut atteindre la base productive du capitalisme et y trouvent les conditions archimûres pour réaliser

¹ Le dressage policé n'est possible qu'avec le développement de la ville (*urbs, polis*).

² Cf. MARX-ENGELS, *L'Idéologie allemande*, in *Werke*, 3, p. 48.

³ *Ibid.*

le mode de distribution communiste dans lequel l'homme atteindra son plein épanouissement.

Certes, la centralisation capitaliste n'est pas la nôtre, mais, selon l'expression d'Engels et de Lénine, c'est le tout dernier développement avant le mode de distribution socialiste. En effet, il suffit à présent pour avoir une seule économie mondiale, qui coordonne et rationalise la production dans tous les pays et permet un épanouissement universel de chaque individu, de HAUSSER cette centralisation, avec ses synthèses universelles, au niveau de toutes les communautés qui se substitueront aux villages et aux villes d'aujourd'hui, afin que les hommes disposent des conditions matérielles de leur développement humain intégral, et que la créativité générale des individus en tous lieux bénéficie en retour à toute l'humanité.

Synthèse universelle

[Retour à la table des matières](#)

En somme, Marx et Engels résument les mesures tendant à une formation universelle de tous dans le principe selon lequel l'enseignement doit être combiné au travail productif, afin de surmonter l'opposition entre travail intellectuel et corporel, ce pour quoi il faut que, dès l'enfance, l'homme soit entraîné au travail physique et spirituel. Cela suppose que les tâches corporelles pénibles cessent d'être méprisées, et que l'on s'approprie des connaissances, des capacités et un savoir-faire pratiques dans toutes les branches d'activité. Les capacités intellectuelles, indispensables à cette mobilité, ne doivent pas s'exercer seulement au cours de l'enfance et de la jeunesse, mais durant tout le reste de la vie : la formation et la créativité vont toujours de pair, et dans le communisme cela s'exprime dans le fait que l'on n'y reproduit pas simplement le mode de production et de vie, comme sur la base du capital, mais que l'on y crée sans cesse des rapports, des objets et des hommes nouveaux. L'effet ne peut en être qu'une riche diversification des besoins tant matériels que spirituels.

En opposition à l'unilatéralité de l'éducation illuministe des classes privilégiées du passé, la combinaison du travail productif et intellectuel donnera, en outre, une hygiène du corps, créant une esthétique qui transfigurera le monde matériel aussi bien que spirituel, en donnant une impulsion naturelle aux forces humaines de tout genre ¹.

¹ Dans son éloge à Ernst Moritz Arndt, Engels laisse transpercer tout son mépris pour une éducation qui néglige les « soins du corps » : « Ce n'est pas dans la poussière et la fumée des grandes villes où la joie de l'un est écrasée par les intérêts de la totalité, ce n'est pas dans les garderies des tout petits et les écoles, ces prisons philanthropiques, où la force et la sève vitale se tarissent, non, c'est uniquement sous le ciel libre, dans les bois et les champs, que la nature développe l'homme d'acier que l'espèce ramollie considère stupéfaite comme

Dès lors, dans l'activité associée (qui seule permet le développement en tous sens de chaque individu), il y aura fusion entre la théorie et la pratique, et l'activité en deviendra scientifique, consciente et volontaire, pour dominer les forces objectives aveugles qui réglaient l'homme lui-même jusque-là.

Dans le système de formation que Marx prône pour le prolétariat, l'activité productive des enfants et adolescents est nécessaire pour assurer « une base pratique à une activité scientifique ». L'activité pratique est aussi bien l'occasion d'acquérir une expérience utile que la possibilité d'appliquer et de contrôler le savoir théorique, voire de le développer. La classe prolétarienne anticipe, dès la société capitaliste, sur cette praxis scientifique créatrice : même si les rapports capitalistes séparent de manière brutale le savoir du faire au sein de la production, dans son action politique révolutionnaire, le parti de classe, en suivant le mouvement matériel du devenir vers le communisme, agit sur une base déterminée, scientifique, tout autre qu'improvisée, en façonnant et en créant des rapports nouveaux : c'est sur ce terrain qu'on assiste en premier au renversement révolutionnaire de la praxis traditionnelle des sociétés de classe, qui est dictée par les forces aveugles de l'économie. Selon l'expression de Marx, dès lors qu'elles déploient une activité révolutionnaire, la « théorie gagne (et imprègne) les masses révolutionnaires ».

L'un des gaspillages les plus inouïs de l'actuelle société capitaliste est certainement dû au fait que les « oisifs » disposent de tout l'appareil scientifique et artistique de la société et ne font pas, tandis que ceux qui sont actifs dans la production tâtonnent dans l'ignorance¹. De par la simple combinaison du savoir et du faire, le socialisme suscitera un accroissement de forces productives et de richesses qui dépassera de loin celui que l'humanité a enregistré en passant du féodalisme au capitalisme. Cependant, son originalité en est que cette amélioration ne portera plus tant sur les biens matériels, mais avant tout sur l'enrichissement spirituel et l'essor de l'homme, et c'est par répercussion que le monde des richesses s'en trouvera transformé et illuminé.

un fier chevalier du Nord [...]. Une jeunesse qui craint l'eau froide comme un chien qui serait enragé, qui à la moindre froidure s'enveloppe dans trois ou quatre épaisseurs de laine, qui s'honore de se libérer du service militaire en raison de ses débilités corporelles – c'est vraiment un beau pilier de la patrie ! » (Cf. MEGA, 1/2, p. 97.)

¹ Cette dissociation de la vie et de l'esprit ne cesse d'engendrer de nos jours des entraves à l'essor des individus et leur cause mille tourments, en même temps qu'elle suscite la difficulté d'apprendre comme de produire : « La journée d'école prolongée, unilatérale et improductive, des enfants des classes moyennes et supérieures augmente inutilement le travail des instituteurs, non seulement en faisant perdre sans fruit aux enfants leur temps, leur santé et leur énergie, mais encore en les débilitant au plus haut point. » (MARX, *Le Capital*, I, in *Werke*, 23, p. 508.)

Dialectique du progrès et de l'aliénation croissants

[Retour à la table des matières](#)

Il y a un fait éclatant qui caractérise notre siècle, et qu'aucun parti ne saurait contester : d'un côté, nous avons vu s'éveiller à la vie des forces industrielles et scientifiques qu'on n'aurait pu imaginer à aucune époque antérieure de l'histoire humaine ; de l'autre, surgissent les symptômes d'une décadence telle qu'elle éclipsa même les horreurs fameuses du déclin de l'Empire romain ¹.

Mais, de nos jours, chaque chose apparaît grosse de son contraire : la machine, qui possède le merveilleux pouvoir d'abrèger le travail et de le rendre plus productif, suscite l'étiollement de la force de travail en même temps qu'elle la suce jusqu'à la moelle.

Les nouvelles sources de la richesse se muent en source de misère par une malédiction qui peut sembler étrange : on dirait que chaque victoire de la science se paie par la déchéance de l'homme et de son caractère. À mesure que l'humanité se rend maître de la nature, il semble que l'homme tombe sous le joug d'autres hommes ou celui de sa propre infamie. Il apparaît même que la sereine lumière de la science ne puisse briller que sur l'arrière-fond de l'ignorance ². Toutes nos inventions et tous nos progrès ne paraissent avoir d'autre résultat que de doter de vie et d'intelligence les forces matérielles, et d'abêtir l'homme en le ravalant au niveau d'une force purement physique.

Les conditions sociales de notre temps ont déterminé ce fait patent, écrasant et indéniable : l'industrie moderne et la science sont en opposition antagonique avec la misère et la déchéance modernes, autrement dit il y a antagonisme entre les rapports sociaux et les forces productives de notre temps. Certains partis peuvent le déplorer ; d'autres souhaitent être débarrassés des conquêtes de la

¹ Cf. MARX, discours prononcé lors de la commémoration de l'anniversaire de l'organe charliste *People's Paper*, 19 avril 1856, in *Werke*, 12, p. 3-4.

Marx fait preuve ici d'un haut esprit dialectique : à ses débuts, le capitalisme est révolutionnaire et progressif ; mais, étant aliéné, la courbe ascendante de production qu'il fait transitoirement parcourir à l'humanité se retourne en une dégénérescence de plus en plus grave : sa technique devient de plus en plus antisociale et polluante, et sa « culture » finit par empoisonner la pauvre humanité.

² La division du travail aggrave sans cesse ce divorce, en compartimentant et en isolant toujours davantage les professions en secteurs hermétiques, tandis que l'ensemble est privé de ce savoir et sombre dans une ignorance de plus en plus grande : de plus en plus, la science se divise et se sépare des masses, et même des « professionnels », toujours plus spécialisés et mutilés eux-mêmes.

technique moderne et, du même coup, des conflits modernes ; ou bien encore ils peuvent se figurer qu'un progrès aussi remarquable dans le domaine de l'industrie implique, pour prendre tout son essor, un recul non moins remarquable dans l'ordre politique. Pour notre part, nous ne sommes pas un instant dupes du caractère perfide de ceux qui insistent sur le caractère éternel de ces contradictions. Nous savons que les nouvelles forces de la société ont uniquement besoin, pour acquérir un effet bienfaisant, d'hommes nouveaux, qui les maîtriseront – nous avons parlé des ouvriers.

Or ils sont le produit des temps nouveaux – comme les machines elles-mêmes. Dans les symptômes qui embrouillent la bourgeoisie, l'aristocratie et les piètres prophètes d'un déclin, nous reconnaissons notre vaillant ami *Robin Godfellow*¹ – la vieille taupe qui sait si obstinément saper le sous-sol de l'actuelle société, ce remarquable mineur de fond : la révolution.

Les ouvriers anglais sont les premiers-nés de l'industrie moderne. Ils ne seront sans doute pas les derniers à soutenir la révolution sociale engendrée par cette industrie, puisque cette révolution n'est rien d'autre que l'émancipation de leur propre classe dans le monde entier, cette classe étant aussi universelle que le règne du capital et l'esclavage du salariat. Je connais les luttes héroïques soutenues par la classe ouvrière anglaise depuis le milieu du siècle dernier – ces luttes, bien que mises sous le boisseau ou retouchées par les historiens bourgeois, n'en sont pas moins glorieuses.

Au Moyen Âge, il existait en Allemagne un tribunal secret, la Sainte Vehme, qui vengeait les crimes commis par la classe dominante. Quand on voyait une maison marquée d'une croix rouge, on savait que son propriétaire avait été jugé par la Sainte Vehme. Or, de nos jours, toutes les maisons bourgeoises d'Europe sont marquées de cette mystérieuse croix rouge. Le juge, c'est l'histoire ; l'exécuteur de la sentence, c'est le prolétariat.

Le prolétariat, classe la plus inculte et la plus féconde

[Retour à la table des matières](#)

C'est ainsi que l'Angleterre montre ce fait remarquable : plus une classe est au bas de la société et est « inculte » au sens courant du terme, plus elle est proche du progrès et a d'avenir². En somme, c'est ce qui caractérise toute épo-

¹ Personnage légendaire auquel la croyance populaire anglaise attribue le rôle de patron tutélaire de l'homme, l'une des principales figures de la comédie de SHAKESPEARE, *Le Songe d'une nuit d'été*.

² Cf. ENGELS, « Lettres de Londres », in *Schweizerischer Republikaner*, 16 mai 1843.

que révolutionnaire. Ainsi, par exemple, lors de la révolution religieuse, dont le produit a été le christianisme, on s'aperçut que « bienheureux sont les pauvres », que « la sagesse de ce monde est devenue folie », etc. Or ce signe avant-coureur d'une grande révolution n'est jamais apparu avec autant de netteté et si fortement délimité qu'à présent en Angleterre. Alors qu'en Allemagne le mouvement part de la classe non seulement cultivée, mais encore savante ¹, en Angleterre les couches cultivées et même les savants sont aveugles et sourds à tous les signes du temps. L'incurie la plus sordide règne dans les universités anglaises, en comparaison desquelles les établissements allemands d'enseignement supérieur sont encore en or. C'est un fait connu de tout le monde. Mais que dire des travaux des premiers théologues anglais et même d'une partie des premiers naturalistes anglais ! Quels ouvrages misérables et réactionnaires voyons-nous dans la masse des « listes hebdomadaires des nouveaux livres » ! On ne peut s'en faire une idée sur le continent. L'Angleterre est certes la patrie de l'économie politique ; mais qu'en est-il de cette science parmi les professeurs et les politiciens, dans la pratique ? La liberté du commerce d'Adam Smith a été poussée jusqu'à la conséquence absurde de la théorie de la population de Malthus et n'a rien produit d'autre qu'une version civilisée nouvelle de l'ancien système de monopole, qui trouve chez les actuels tories ses représentants et combat avec succès les absurdités malthusiennes – mais se trouve tout de même à la fin entraînée dans le sillage de ces mêmes théories. Partout ce n'est qu'inconséquence et hypocrisie, tandis que les travaux économiques les plus frappants des socialistes et en partie aussi des chartistes sont écartés avec mépris et ne trouvent de lecteurs que dans les classes basses. La *Vie de Jésus* de Strauss a été traduite en anglais, mais nul éditeur « respectable » n'a voulu la faire imprimer. À la fin, elle fut publiée par fascicules, à 3 pence chacun, chez un éditeur de second plan, un antiquaire énergique. C'est ce qui se produisit aussi avec les traductions de Rousseau, de Voltaire, d'Holbach, etc. Byron et Shelley ne sont lus pratiquement que dans les couches basses – l'œuvre de ce dernier ne saurait figurer sur la table d'aucune personne « respectable » sans qu'elle ne tombe dans le pire discrédit ². On en est donc là : heu-

Engels illustre ici le principe fondamental du matérialisme dialectique, selon lequel le progrès d'une société ne dépend pas du niveau de savoir, mais du niveau des forces productives et du rôle d'une classe dans le mode de production.

¹ Allusion à la situation de révolution double en Allemagne avant 1848, où, dans la première phase, antiféodale, les bourgeois et les petits-bourgeois ont un rôle important à jouer et sont donc progressistes.

Avec le temps, le prolétariat a moins besoin d'individualités venues d'autres classes – encore que ce fait ne soit pas en contradiction avec les conditions matérielles de l'émancipation du prolétariat, qui œuvre pour tous les individus : « La provision de *cerveaux*, dont le prolétariat a bénéficié avant 1848 par l'apport d'autres classes, semble depuis totalement tarie, et cela dans tous les pays. » (Engels à Marx, 11 février 1870.)

² La communication par le moyen de la langue, parlée ou écrite, n'entre pas dans la superstructure, mais dans la base économique, c'est une force productive.

Au cours de la première phase du mouvement ouvrier, la propagation de l'écriture et de la lecture à tous était indubitablement un progrès matériel, au reste arraché de haute lutte par

reux sont les pauvres, car le royaume des cieux leur appartient, et avant longtemps sans doute aussi le royaume de ce monde.

Lorsqu'au milieu de notre siècle un étranger cultivé s'installait en Angleterre, ce qui le frappait le plus et ne pouvait pas lui échapper, c'était la bigoterie religieuse et la bêtise de la « respectable » bourgeoisie anglaise¹. Nous étions tous alors des matérialistes ou pour la plupart des libres penseurs, et il nous paraissait incompréhensible que presque tous les gens cultivés en Angleterre crussent à toutes les choses les plus miraculeuses et que des géologues même – par exemple Buckland et Mantell – déformassent les faits de leur science afin de ne pas contredire trop ouvertement les mythes des histoires incohérentes de la Création. Ce qui nous était enfin incompréhensible, c'est que, pour trouver des gens qui osaient appliquer leur raison dans le domaine religieux, il fallait aller chez les non cultivés, la « masse brute » comme on l'appelait alors, chez les ouvriers, notamment les socialistes owénites.

Dans le domaine des sciences historiques, y compris de la philosophie, l'ancien esprit théorique sans ménagement a entièrement disparu en même temps que la philosophie classique². L'éclectisme dépourvu de conscience, égards craintifs eu égard à la carrière et à la rémunération, voire l'arrivisme le plus vulgaire occupent désormais l'avant-scène. Les représentants officiels de cette science sont devenus les idéologues sans fard de la bourgeoisie et de l'État existant – à une époque cependant où tous deux sont entrés en opposition directe avec la classe ouvrière.

Et ce n'est plus que chez la classe ouvrière que continue de subsister sans régression le sens théorique allemand. Il ne peut être liquidé, car ici point d'égards au carriérisme, à la course au profit, à la gentille protection des autorités supérieures ; au contraire, plus la science avance avec sérénité et sans égards, plus elle se trouve en harmonie avec les intérêts et les aspirations des

la force, dans des batailles revendicatives de caractère économique ici, politique là, contre la bourgeoisie, dont c'eût été pourtant le rôle historique de les promouvoir, mais qui avait peur de la contagion des idées révolutionnaires, autre force productive de premier plan. Au début du capitalisme, Marx pouvait écrire : « Il faut avoir connu l'application – studieuse, la soif de savoir, l'énergie morale, l'infatigable instinct de développement des ouvriers français et anglais, pour pouvoir se faire une idée de la noblesse humaine de leur mouvement » (*Sainte-Famille*, Ed. sociales, p. 106).

Sur cette première phase, MARX-ENGELS, *Les Utopistes*, P.C.M., 1976, p. 19-31, 75-93.

¹ Cf. ENGELS, introduction de 1892 au *Développement du socialisme de l'utopie à la science*, in *Werke*, 22, p. 295.

Pour l'évolution économique comme pour le développement des sciences et de la culture, l'Angleterre avancée montre la voie que suivront les pays arriérés qui se lancent dans le sillage du capitalisme.

² Cf. ENGELS, *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, in *Werke*, 21, p. 307.

ouvriers ¹. La nouvelle orientation a découvert dans l'évolution du travail la clé pour comprendre toute l'histoire de la société et s'est tournée d'emblée de préférence vers la classe des travailleurs. De fait, elle y trouva un accueil et un écho qu'elle ne pouvait chercher ni attendre auprès de la science officielle.

La littérature d'aujourd'hui

[Retour à la table des matières](#)

Parmi tous les gros livres et minces brochures qui ont paru l'an dernier en Angleterre pour l'amusement ou l'édification du « monde cultivé », l'ouvrage de Carlyle est le seul qui vaille d'être lu ². Tous les romans aux nombreux volumes avec leurs intrigues mélancoliques ou égrillardes, tous leurs commentaires exemplaires et insignifiants, savants et communs de la Bible – car il se trouve que les romans et livres pieux sont les deux articles de grande série de la littérature anglaise – tous *ces livres vous pouvez tranquillement ne pas les lire* ³. Peut-être trouverez-vous quelques livres sur la géologie ou l'économie, l'histoire ou la mathématique, qui renferment un petit brin de nouveauté – mais ce sont des choses que l'on étudie, et qu'on ne *lit* pas ; il s'agit là de science compartimentée et desséchée, de plantes dont la racine a été arrachée depuis longtemps de la terre commune des hommes dont elles tiraient leur nourriture. Cherchez tant que vous voulez, l'ouvrage de Carlyle est le seul qui ait des résonances humaines, qui traite de rapports humains et recèle une trace de conceptions humaines. [...]

Il n'y a que la partie ignorée sur le continent de la nation anglaise, c'est-à-dire les ouvriers, les parias, les pauvres, qui soit vraiment respectable, malgré toute sa grossièreté et ses mœurs dissolues. C'est d'elle seulement que peut venir le salut en Angleterre, c'est en elle que se trouve encore une *matière susceptible d'évoluer*. Elle n'a aucune éducation, mais elle est sans préjugés, elle est encore susceptible de développer une énergie pour une action à l'échelle natio-

¹ Lorsqu'après une défaite, dont la pire est une capitulation graduelle devant les exigences de la bourgeoisie, le parti ouvrier ou le prolétariat tourne le dos à son propre point de vue de classe, il faut parler effectivement de *dégénérescence* dès lors que le processus atteint une gravité qui nécessite la création d'organismes révolutionnaires nouveaux – comme Lénine l'a mis en évidence dans sa polémique contre la Deuxième Internationale.

² Cf. ENGELS, *La Situation de l'Angleterre*, compte rendu de Th. CARLYLE, *Past and Present*, Londres, 1843, in *Werke*, 1, p. 525-526.

³ Face à la stagnation de l'enseignement pour les ouvriers et la monopolisation de la production intellectuelle par les classes dominantes, la bourgeoisie ne distille aujourd'hui les bribes de savoir aux masses que pour les abrutir – la partie la plus mauvaise et la plus basse de la presse bourgeoise va spontanément aux ouvriers – celle qui combine la fesse (le « cœur ») à l'argent, l'escroquerie au policier, les commérages à la morale, et le racisme à la torture, la société sénile bourgeoise se décomposant en un procès plus délétère que l'ancienne Rome.

nale – elle a encore un avenir. L'aristocratie – et celle-ci inclut de nos jours aussi les classes moyennes – a épuisé son rôle ; ce qui lui restait d'idées à appliquer a été rendu pratique et brûlé jusqu'à ses dernières conséquences, et son empire avance à grands pas vers sa fin.

Éloge des prolétaires incultes

[Retour à la table des matières](#)

Le chartisme tire sa force des ouvriers, des prolétaires ¹.

Les socialistes (de la réforme) ne cessent de se plaindre des mœurs dissolues des classes inférieures, mais ne voient pas que cette dissolution des mœurs recèle l'élément du progrès social ²... Comme ils n'admettent aucune évolution historique, ils veulent atteindre directement l'état communiste, et ignorent le point de départ actuel du mouvement.

Deux cent mille hommes – et quels hommes ³ ! Des hommes qui n'ont rien à perdre, dont les trois quarts n'ont qu'un lambeau sur le corps, d'authentiques prolétaires et sans-culottes, et en plus des Irlandais, de sauvages, d'indomptables, de fanatiques Gaëls. Il faut avoir vu les Irlandais pour s'en faire une idée. *Donnez-moi deux cent mille Irlandais, et je vous fous toute la monarchie anglaise en l'air* ⁴.

L'Irlandais est un enfant de la nature ; il est insouciant, gai et mange des pommes de terre. De sa lande où il a grandi dans une misérable chaumière, en se nourrissant de maigres aliments et de thé léger, il est lancé dans notre civilisation. La faim le pousse vers l'Angleterre. Dans les villes et les fabriques anglaises, au milieu des machines et des égoïsmes glacés, il voit s'éveiller ses passions. Que signifie l'épargne pour cet enfant de la nature, simple et rude, qui a passé sa jeunesse à jouer dans la lande et à mendier sur les grands chemins ? Ce qu'il gagne, il le dépense follement ; puis il a faim jusqu'à ce qu'il retrouve du travail ; mais, il est habitué à la faim. Lorsqu'il retourne chez lui, il va récupérer sa famille sur les grands chemins où elle s'est dispersée pour mendier, et ils se retrouvent si possible tous autour du pot de thé que la mère traîne toujours avec elle...

¹ Cf. ENGELS, « La Situation des classes laborieuses en Angleterre », in *Werke*, 2, p. 452. Cf. le corollaire de cette thèse, *infra*, p. 193, note 70.

² Cf. ENGELS, « La Situation des classes laborieuses en Angleterre », in *Werke*, 2, p. 452. Cf. le corollaire de cette thèse, *infra*, p. 193, note 70.

³ Cf. ENGELS, « Lettres de Londres », in *Schweizerischer Republikaner*, 27 juin 1843.

⁴ Allusion à O'Connell qui, abusant des masses qui le suivaient – les 200 000 Irlandais, dont Engels parle ici –, trahissait par vanité personnelle et vénalité les revendications irlandaises d'abolition de l'Union avec l'Angleterre.

Le travail capitaliste n'est pas du travail

[Retour à la table des matières](#)

Surveiller les machines, renouer les fils cassés, ce ne sont pas là des activités qui demandent à l'ouvrier un effort de pensée, cependant, d'un autre côté, elles l'empêchent d'occuper son esprit avec autre chose ¹. En même temps, nous avons vu que ce travail n'accorde non plus aucune place au jeu des muscles, à l'activité physique. De la sorte, ce n'est pas à proprement parler du travail, c'est un ennui pur et simple, l'ennui le plus paralysant et le plus déprimant qui soit – l'ouvrier de l'usine est condamné à laisser péricliter toutes ses forces physiques et intellectuelles dans cet ennui, son métier consistant à se faire suer toute la journée depuis l'âge de huit ans. À cela s'ajoute qu'il ne saurait s'en distraire un instant – la machine à vapeur tourne toute la journée, les rouages, les courroies et les broches bourdonnent et cliquettent sans arrêt à ses oreilles. Veut-il se reposer, ne serait-ce qu'un instant, et voilà que surgit le surveillant avec son carnet d'amendes à la main.

Cette condamnation à être enterré vivant dans l'usine, à surveiller interminablement une machine inlassable, est éprouvée par l'ouvrier comme la pire des tortures. Elle a d'ailleurs un effet absolument abrutissant tant sur l'organisme que sur les facultés mentales de l'ouvrier. On ne saurait inventer de meilleure méthode d'abêtissement que le travail d'usine. Ce n'est qu'en se révoltant contre son sort et contre la bourgeoisie qu'il lui est possible de sauver sa raison, voire de développer et d'aiguiser son intelligence, plus que les autres. Mais si cette indignation contre la bourgeoisie ne devient pas le sentiment prédominant chez les ouvriers, ils tombent nécessairement dans l'alcoolisme et ce que l'on appelle couramment la démoralisation.

Science, force du capital

Dans son traité sur *L'Économie des machines et des manufactures*, l'économiste bourgeois Babbage écrit ² : « *La progression continue du savoir et de l'expérience est notre grande force.* » Cette progression, ce progrès social appartient au capital, et il l'exploite à fond. Toutes les formes de propriété anté-

¹ Cf. ENGELS, *La Situation des classes laborieuses en Angleterre*, chap. « Les différentes branches d'industrie ; les ouvriers d'usine proprement dits », in *Werke*, 2, p. 397-398.

Dans ce texte, Engels porte de rudes coups à l'ouvriérisme qui cultive et glorifie la condition ouvrière. Le socialisme ne doit pas perpétuer cette condition, mais l'abolir en même temps que le capital et le salariat.

² Cf. MARX, *Grundrisse*, p. 483-484, 215, 479, 584, 591, 603, 651, 657, 599.

rieures condamnent la majeure partie de l'humanité à être esclave, pur instrument de travail. L'évolution historique et politique, l'art, la science, etc., se déroulent dans les hautes sphères au-dessus de cette masse laborieuse. Le capital, lui, commence par faire prisonnier le progrès historique et le met au service de la richesse.

Tous les progrès de la civilisation, c'est-à-dire toute augmentation des *forces productives sociales* ou, si l'on veut, des *forces productives du travail lui-même* n'enrichissent pas l'ouvrier, mais le *capital*. Il en va de même des résultats de la science, des inventions, de la division et de la combinaison du travail, de l'amélioration des moyens de communication, de l'action du marché mondial ou de l'emploi des machines. Tout cela augmente uniquement la force productive du capital, c'est-à-dire la puissance qui domine le travail. En effet, comme le capital se trouve en opposition avec l'ouvrier, tout cela ne fait qu'accroître la *domination objective* sur le travail ¹.

Dans son *History of the Middle and Working Classes...* 3^e édition, Londres, 1835, John Wade affirme :

« Le travail est l'agent qui rend le capital *productif* de salaires, de profit ou de revenus. [...] Le capital est de l'industrie emmagasinée, assurant son propre développement en des formes nouvelles et équivalentes ; c'est une *force collective* [...].

Le capital est un simple synonyme de *civilisation* » (p. 164).

L'association des travailleurs – la coopération et la division du travail, comme conditions fondamentales de la productivité du travail – de même que toutes les forces productives qui déterminent l'intensité et l'extension pratiques du travail apparaissent comme *forces productives du capital*. Aussi la force collective et le caractère social du travail sont-ils la *force collective* du capital. Il en est de même de la *science*, de la division du travail et de l'échange qu'implique cette division des tâches. Toutes les puissances sociales de la production sont des forces productives du capital, et celui-ci apparaît donc comme le sujet de celles-là ².

¹ Au fur et à mesure que le capital s'accumule, son joug se fait plus pesant, l'aliénation et le dénuement de l'ouvrier augmentent. La science et la technique ne sont donc pas neutres, aussi longtemps que subsistent les rapports capitalistes et que la science s'objective dans le capital fixe en opposition au travail vivant, toujours plus débile et sans défense devant le monstre automatique du capital. À la fin du cycle, la science, qui est une force progressive, révolutionnaire au début du capitalisme, évolue, devient sénile et pestiférée comme les rapports capitalistes eux-mêmes.

² Le fait que les lois scientifiques s'objectivent dans les machines et qu'elles les animent suscite l'inversion des rapports sociaux, si bien que le capital apparaît en tant que sujet dominant. Ainsi, les machines, la technique et la science apparaissent comme la source première et principale de la richesse, tandis que la force de travail apparaît comme secondaire, acces-

La science, étrangère à l'ouvrier jusque dans la production

[Retour à la table des matières](#)

[Dans les entreprises mécanisées], l'activité se manifeste comme le seul fait de la machine, l'ouvrier surveillant l'action transmise par la machine aux matières premières et la protégeant contre les dérèglements.

Avec l'outil, c'était tout le contraire : le travailleur l'animait de son art et de son habileté propre, car le maniement de l'instrument dépendait de sa virtuosité. En revanche, la machine, qui possède habileté et force à la place de l'ouvrier, est elle-même désormais le virtuose, car les lois de la mécanique agissant en elle l'ont dotée d'une âme. Pour rester constamment en mouvement, elle doit consommer, par exemple, du charbon et de l'huile (matières instrumentales), comme il faut à l'ouvrier des denrées alimentaires.

L'activité de l'ouvrier, réduite à une pure abstraction, est déterminée en tous sens par le mouvement d'ensemble des machines ; l'inverse n'est plus vrai. La science contraint, de par leur construction, les éléments inanimés de la machine à fonctionner en automates utiles. *Cette science n'existe donc plus dans le cerveau des travailleurs* : au travers de la machine, elle agit plutôt sur eux comme une force étrangère, comme la puissance même de la machine.

L'appropriation du travail vivant par le capital acquiert, dans la machinerie, une réalité immédiate : la production est alors un procès d'analyse découlant directement de la science et une application des lois mécaniques et chimiques permettant à la machine d'effectuer le même travail que l'ouvrier autrefois. Cependant, la machinerie ne connaît un tel développement que lorsque l'industrie a déjà atteint un niveau très élevé, que le capital a emprisonné toutes les sciences à son service et que, de plus, la machinerie existante lui procure déjà d'appréciables ressources.

L'invention devient alors une branche des affaires, et l'application de la science à la production immédiate détermine les inventions, en même temps qu'elle les sollicite ¹.

soire, alors qu'il est évident que c'est d'elle qu'est venu tout le progrès productif, y compris la science, la technique et les arts.

Cette inversion place le travailleur intellectuel au-dessus du manuel, les universités et instituts de recherche au-dessus des chantiers.

¹ C'est toujours en matérialiste que Marx considère les rapports : ce n'est pas l'esprit, l'intelligence, mais les besoins matériels de la production qui déterminent les inventions. C'est ce que confirme le marché de la matière grise et des brevets dans le monde : les États-Unis

On mesure le niveau de développement déjà atteint par le mode de production capitaliste – ou dans quelle mesure le capital représente lui-même la pré-supposition de sa production ou est sa propre condition – au volume que représente le capital fixe, du point de vue non seulement quantitatif, mais encore qualitatif.

En somme, la force productive sociale du travail se manifeste, dans le *capital fixe*, comme une propriété inhérente au capital. Elle englobe aussi *bien les forces scientifiques que la combinaison des forces productives sociales au sein du procès de production, et en fin de compte l'adresse extraite du travail immédiat et transposée dans la machine, dans la force productive morte.*

La division et l'association du travail au sein du procès de production constituent une augmentation de la force productive, une machine qui ne coûte rien au capital. Elles supposent des travaux à une grande échelle, c'est-à-dire un développement considérable du capital et du travail. Une autre force productive qui ne coûte rien au capital, c'est la force de la science. (Il va de soi qu'il faut toujours payer une certaine contribution pour les curés, les maîtres d'école et les savants, si grande ou si mince que soit leur force scientifique ¹.) Mais les forces de la science ne peuvent être appropriées qu'au moyen de l'utilisation des machines (en partie aussi dans le procès chimique).

La croissance de la population est de même une force productive qui ne coûte rien au capital...

achètent des cerveaux dans le monde entier qu'ils regroupent dans leurs laboratoires et instituts de recherche, et on y effectue des inventions en série – comme on produit, parce qu'on est poussé par les exigences matérielles de la production industrielle. Les États-Unis enregistrent ainsi un excédent appréciable dans leur balance commerciale pour les inventions – et ce, non pas parce qu'ils ont des capacités intellectuelles particulières, mais parce que leur industrie est la plus massive et la plus avancée.

De même, la base matérielle productive explique que l'ignare et brutale Allemagne hitlérienne, qui brûlait les livres et chassait les professeurs les plus éminents de ses universités, ou la conformiste Bonn d'après-guerre, qui tue toute pensée et sensibilité originales dans l'art et les lettres, est et reste le laboratoire, envié de tous, de la pensée technique, parce que l'industrie y a atteint un développement inouï et a des exigences matérielles considérables pour solliciter les inventions. Même l'opposition entre technique et belles-lettres s'écroule devant l'expansion d'un marché des ouvrages aussi bien scientifiques que philosophiques et littéraires, la technique étant aussi sophistiquée que la littérature est grossière et décadente, mais il y a toujours la réédition des classiques d'un autre temps pour orner les bibliothèques publiques et privées de ceux qui ont de l'argent.

¹ Le phénomène actuel du chômage confirme encore la primauté de l'argent et des conditions matérielles de la production sur les « forces scientifiques et spirituelles » : lorsque la rentabilité et les indices de la productivité baissent, on renvoie les chercheurs et on ferme les instituts... faute de crédit. De même, la crise fait émerger crûment quelques vérités et pousse à une conscience de classe plus aiguë, face aux mystifications capitalistes qui s'épanouissent aux périodes de prospérité économique pour crétiniser l'intelligentsia comme les masses.

Il en est de la science comme des forces naturelles. Une fois découvertes, les lois de la déviation de l'aiguille aimantée dans le rayon d'action d'un courant électrique, ou de la production du magnétisme dans le fer autour duquel un courant électrique circule ne coûtent pas un sou au capital ¹.

Enfin, depuis 1825, presque toutes les nouvelles inventions furent le résultat des collisions entre ouvriers et l'entrepreneur qui cherchait à tout prix à déprécier la spécialité de l'ouvrier ². Après chaque nouvelle grève tant soit peu importante, surgit une nouvelle machine. L'ouvrier voyait si peu dans l'application des machines une espèce de réhabilitation, de *restauration*, comme dit M. Proudhon, qu'au XVIII^e siècle, il résista pendant bien longtemps à l'empire naissant de l'automate.

Vous dites que la technique dépend pour une grande part du niveau de la science ³. Or celle-ci dépend infiniment plus du *niveau* et des *exigences* de la technique. Quand la société a un besoin technique, cela donne plus d'impulsion à la science que ne le feraient dix universités. Toute l'hydrostatique (Torricelli, etc.) a été suscitée, en Italie aux XVI^e et XVII^e, siècles, par le besoin vital de régulariser les torrents de montagne. Nous ne savons quelque chose de rationnel de l'électricité que depuis qu'on a découvert son utilisation technique. Mais hélas, en Allemagne, on a pris l'habitude d'écrire l'histoire des sciences comme si elles étaient tombées du ciel.

Bien que l'ouvrage de Ure date de 1835, soit d'une époque où le système de fabrique n'était encore que faiblement développé, il n'en reste pas moins l'expression classique de l'esprit de ce système, non seulement en raison de son franc cynisme, mais encore de la naïveté avec laquelle il divulgue les contradictions absurdes qui hantent la tête des capitalistes ⁴. Après avoir développé, par exemple, la doctrine selon laquelle le capital, grâce à l'aide de la science captée à sa solde, « parvient toujours à contraindre à l'obéissance l'ouvrier rebelle », il s'indigne de ce que « l'on accuse parfois la science physique et mécanique de se prêter au despotisme des riches capitalistes et de servir *d'instrument pour opprimer la classe pauvre* ⁵ ».

¹ La science ne coûte en général absolument *rien* au capitaliste, ce qui explique sa frénésie à l'exploiter. La science « d'autrui » est incorporée au capital tout comme le travail d'autrui. Or, appropriation « capitaliste » et appropriation « personnelle » de la science ou de la richesse sont choses complètement étrangères l'une à l'autre. Le Dr Ure lui-même déplore l'ignorance grossière de la mécanique qui caractérise ses chers fabricants exploités de machines savantes. Quant à l'ignorance en chimie des fabricants de produits chimiques, Liebig en cite des exemples à faire dresser les cheveux. (Note de Marx.)

² MARX, *Misère de la philosophie*, in *Werke*, 4, p. 154-155.

³ Engels à B. Borgius, 25 janvier 1894.

⁴ Cf. MARX, *Le Capital* I, in *Werke*, 23, p. 460.

⁵ URE, *Philosophie des manufactures*, p. 367-370.

La science, instrument d'oppression de classe

[Retour à la table des matières](#)

Comme dans la coopération, le corps collectif des ouvriers est dans la manufacture aussi une *forme d'existence du capital*¹. La force productive découlant de la combinaison des travaux apparaît donc comme *force productive du capital*. Mais tandis que la coopération laissait intact le mode du travail individuel, la manufacture la révolutionne et mutile l'ouvrier ; étant incapable de faire un produit indépendant, il devient un simple *appendice* de l'atelier du capitaliste. Les puissances intellectuelles du travail disparaissent de chez le grand nombre pour élargir leur volume à l'autre pôle. La division du travail manufacturière produit l'opposition des ouvriers aux puissances spirituelles du procès du travail, celles-ci étant la *propriété d'autrui* et la *puissance qui les domine*. Ce procès de séparation commence dans la coopération, se développe dans la manufacture et se parfait dans la grande industrie, qui sépare du travail la science en tant que puissance productive autonome, contrainte d'entrer au service du capital (*in den Dienst des Kapitals gepresst*).

En étant transformé en *automate*, le moyen du travail *fait face*, durant le procès du travail, à *l'ouvrier lui-même en tant que capital, en tant que travail mort*, qui suce la force de travail vivante et la domine². Il en est de même des puissances spirituelles du procès de production qui sont les puissances du capital sur le travail. L'adresse de détail de l'ouvrier individuel, vidé par la machine, disparaît comme une minuscule chose secondaire devant la science, les colossales forces naturelles et le travail social massif qui sont incorporés dans le système de la machinerie.

¹ Cf. ENGELS, *Compte rendu du Capital I de Karl Marx*, in *Werke*, 16, p. 278.

² *Ibid.*, p. 284.

Frais de production et d'éducation

[Retour à la table des matières](#)

Les origines de la classe salariée dans chaque pays, le milieu historique où elle s'est formée, continuent longtemps à exercer la plus grande influence sur les habitudes, les exigences et, par contrecoup, les besoins qu'elle éprouve dans la vie ¹. Contrairement aux autres marchandises, il faut tenir compte d'un élément historique et moral pour déterminer la valeur de la force de travail. Pour un pays, donc à une époque donnée, on a cependant une moyenne déterminée de moyens de subsistance nécessaires.

Le propriétaire de la force de travail est mortel. Si l'on veut donc qu'on en trouve régulièrement sur le marché, comme l'exige la transformation continue de l'argent en capital, il faut qu'il s'éternise, « comme s'éternise chaque individu vivant, par la génération ». Les forces de travail que l'usure et la mort viennent enlever au marché doivent être constamment remplacées par un nombre au moins égal de forces nouvelles. La somme des moyens de subsistance nécessaire à la production de la force de travail comprend donc les moyens de subsistance des remplaçants – c'est-à-dire les enfants des travailleurs –, afin que cette singulière race d'échangistes se perpétue sur le marché.

En outre, pour transformer la nature humaine, pour lui faire acquérir aptitude, précision et célérité dans une branche de travail déterminée, c'est-à-dire pour en faire une force de travail développée pour une tâche spéciale, il faut une certaine éducation ou formation, qui coûte elle-même une somme plus ou moins grande d'équivalents en marchandises. Cette somme varie selon le caractère plus ou moins complexe de la force de travail. Les frais d'éducation – très

¹ Cf. MARX, *Le Capital*, livre 1, in *Werke*, 23, p. 186.

Nous passons maintenant à la question des frais de formation et d'éducation que coûte la main-d'œuvre dont a besoin le capital. On constatera aussitôt que la mesure est calculée au plus juste pour les masses, et ce pour diverses raisons impératives pour le capital. Il s'agit d'abord des frais qui concernent la grande masse de la population, où chaque centime épargné par unité se multiplie par un chiffre énorme, où il importe donc de l'adroitement ; ensuite, pour la production de la force de travail vivante, comme pour celle de n'importe quelle autre marchandise, le capital ne peut se développer qu'en augmentant la part du profit et en comprimant les frais « nécessaires » au maximum, et de plus en plus. En somme, l'éducation des masses se calcule au plus juste. Mais même les spécialistes sont produits à un coût toujours moindre, comme on le verra.

En revanche, la bourgeoisie, qui profite du temps « libre » créé de plus en plus par la productivité croissante du travailleur collectif, n'est pas soumise à un calcul aussi rigoureux de ses frais d'éducation – au contraire, le gaspillage ne fait que croître démesurément dans cette sphère.

minimes d'ailleurs pour la force de travail simple – entrent donc dans la sphère des valeurs à dépenser pour la production de la force de travail...

Comme les multiples fonctions du travailleur collectif formant l'atelier sont plus ou moins simples ou complexes, inférieures ou élevées, ses organes, c'est-à-dire les forces de travail individuelles qui le composent, exigent des degrés très divers de préparation et de formation professionnelle elles possèdent par conséquent des valeurs très différentes¹. La manufacture crée en conséquence une hiérarchie des forces de travail à laquelle correspond une échelle graduée des salaires. Si le travailleur individuel est assujéti et annexé, sa vie entière, à une seule et unique fonction, ses diverses opérations sont adaptées à cette hiérarchie d'habiletés et de spécialités naturelles et acquises. Cependant, chaque procès de production exige certaines manipulations, dont le premier venu est capable. Elles aussi sont détachées de leur connexion fluide avec les éléments plus importants de l'activité générale pour être ossifiées en fonctions exclusives, simples.

La manufacture produit ainsi dans chaque métier dont elle s'empare une classe de simples manouvriers que l'artisanat du Moyen Âge ignorait systématiquement. Si elle transforme en virtuosité la spécialité tout à fait unilatérale aux dépens de la capacité de travail intégrale, elle commence aussi à faire une spécialité de l'absence de toute formation professionnelle. À côté de la gradation hiérarchique, il se développe une division simple des travailleurs en *habiles et inhabiles*. Pour ces derniers, les frais d'apprentissage disparaissent complètement ; pour les premiers, ils diminuent comparativement à ceux qu'exige l'artisanat ; dans les deux cas, la force de travail baisse de valeur². Des exceptions se produisent seulement lorsque la fragmentation du procès de travail donne parfois naissance à de nouvelles fonctions générales que l'artisanat ignorait ou qui n'y jouaient qu'un rôle inférieur. *La dévalorisation relative de la force de travail due à la diminution ou à la disparition des frais d'apprentissage entraîne directement pour le capital un accroissement de plus-value*, car tout ce qui raccourcit le temps nécessaire à la production de la force de travail agrandit *ipso facto* la marge de surtravail³.

¹ Cf. MARX, *Le Capital*, I, in *Werke*, 23, p. 370-371.

² « Un ouvrier, en se perfectionnant par la pratique sur un seul et même point, devient [...] moins coûteux. » Cf. URE, *Philosophie des manufactures*, 1836, etc., t. I, p. 28. (Note de Marx.)

³ On dit que cette évolution ne s'est pas vérifiée après Marx dans les pays développés, par exemple, États-Unis et l'Europe occidentale d'aujourd'hui – ne serait-ce que parce que la scolarité s'y prolonge de plus en plus. Il faut d'abord distinguer ici entre les couches tertiaires et la classe ouvrière moins son aristocratie – et déjà le phénomène se ramène à de modestes proportions. Ensuite, il faut tenir compte que l'aristocratie ouvrière est pratiquement concentrée tout entière dans les pays « avancés ». Ces pays semblent démentir la loi générale de la diminution des coûts d'éducation ou de *la tendance au travail de plus en plus simple*, qui donne ce que l'on appelle aujourd'hui le minimum vital. De fait, la fraction des ouvriers productifs diminue par rapport à la population des tertiaires dans quelques pays

Coûts de l'éducation

[Retour à la table des matières](#)

Comment se déterminent les frais de production du travail lui-même¹ ?

Ce sont les frais à engager pour que le travailleur subsiste en tant que travailleur, et pour le former au travail.

Un travail exige-t-il moins de temps de formation ? Les frais de production de l'ouvrier seront donc moindres, et le prix de son travail, son salaire, va être plus bas. Certaines industries ne demandent guère d'apprentissage ; il suffit que le travailleur existe physiquement. Là, les frais de fabrication d'un ouvrier se

avancés, mais ce fait qui semble contredire la prolétarianisation croissante n'est qu'un phénomène déformant de l'évolution réelle du capitalisme à l'échelle générale, mondiale. Pour ce qui concerne celle-ci, *Le Monde* du 18-19 janvier 1976 rapportait que le nombre des (simples) ouvriers ne cesse de croître dans l'univers : « Au début du XIXe siècle, affirme la *Pravda*, la classe ouvrière ne comptait pas plus de 10 millions de membres dans le monde ; au début des années 30, elle avait triplé ses effectifs pour arriver à plus d'un demi-milliard dans les années 60. Selon la *Pravda*, ce demi-milliard se répartit ainsi : 160 millions pour l'Europe occidentale, 110 millions pour l'Amérique du Nord, le Japon, l'Australie et la Nouvelle-Zélande, 160 millions pour les pays socialistes, plus de 50 millions pour l'Amérique latine et, enfin, 120 millions pour les pays afro-asiatiques. » Et la *Pravda* d'en tirer une thèse parfaitement juste et actuelle, mais à laquelle la Russie depuis Staline a tourné le dos pour passer à la démocratie populaire, à savoir que la dictature du prolétariat s'impose de plus en plus de nos jours.

¹ Cf. MARX, *Travail salarié et Capital*, 1849.

La base de l'éducation dans les sociétés de classe est l'économie, et de nos jours cela se voit de plus en plus à l'importance croissante des crédits qui conditionnent tout, du maître au chauffage. Peut-on lire un livre, écouter un concert, assister à un spectacle, sans déboursier aussitôt ?

Il y a plus, dans les sociétés arriérées, les enfants subviennent très rapidement à leurs propres besoins, et certains auteurs ont expliqué la démographie galopante des pays du tiers monde par le fait que les enfants y trouvaient plus facilement à subvenir à leurs besoins et contribuer à ceux des autres, comme ce fut le cas durant la période initiale d'accumulation du capital en Europe, décrite par Marx dans son œuvre maîtresse.

Certes, les frais d'éducation gonflent massivement dans les *pays développés*, mais à un rythme moindre que l'accroissement de la production, car ils obéissent, eux aussi, aux grandes lois de l'économie capitaliste, qui exige pour PROGRESSER une diminution constante des frais de production de l'homme, donc de l'éducation, ce qui ne va pas dans le sens de l'amélioration de la qualité, mais du nivellement, de la *production de masse* – pour les classes cultivées aussi bien que pour les ouvriers.

La série de textes ci-après se divise en deux : ceux qui concernent la formation professionnelle : 1. des ouvriers de la production qui va toujours davantage dans le sens de la simplicité la plus grande ; 2. de celle des spécialistes que l'on appelle aujourd'hui les tertiaires, cadres, services, fonctionnaires, etc., qui se dévalorise également dans une mesure croissante, quoique les effectifs n'en cessent de gonfler – quitte à s'effondrer lors des crises.

réduisent pratiquement aux marchandises nécessaires à le maintenir en vie. Le *prix de son travail* est donc déterminé par *celui des moyens de subsistance indispensables*.

L'homme, comme la machine, se détériore et doit être remplacé par un autre homme ¹. Outre la quantité de moyens de subsistance nécessaire à son *propre* entretien, il lui en faut une quantité pour élever un certain nombre d'enfants destinés à le remplacer sur le marché du travail et à perpétuer la race des travailleurs. Enfin, pour former sa force de travail et acquérir une certaine habileté, il dépensera une autre quantité de valeurs.

À mesure que le *travail se divise* et se *simplifie*, *l'habileté particulière* d'un travailleur perd sa valeur ². Il se trouve de plus en plus transformé en une simple force productive monocorde, qui n'a plus à faire jouer ses énergies physiques ou intellectuelles. Son travail, n'importe qui pourrait le faire. Le voilà donc entouré de concurrents toujours plus nombreux. Rappelons-nous que, plus le travail est simple et facile à apprendre, plus les frais de production que nécessite son apprentissage sont réduits, et plus le salaire baisse, car il est déterminé, comme le prix de n'importe quelle marchandise, par les frais de production.

Gonflement des classes « cultivées »

[Retour à la table des matières](#)

Toutes les formes de surtravail exigent une *augmentation de la population* ³ : dans la première phase du capitalisme, ce sera l'accroissement de la population *ouvrière*, et, dans la seconde, celui de la population *en général* ⁴, étant

¹ Cf. MARX, *Salaire, Prix et Profit*, 1865.

² Cf. MARX, *Travail salarié et Capital*, 1849.

³ Cf. MARX, *Grundrisse*, p. 657.

Dans ce passage tout à fait fondamental, Marx a prévu clairement la phase seconde, actuelle, des *pays capitalistes développés*, où la masse des ouvriers productifs a tendance à diminuer – étant donné la monstrueuse accumulation du capital et de la technique, concentrée dans quelques rares pays du monde – par rapport aux spécialistes et tertiaires « cultivés » qui effectuent, en tant qu'agents salariés, les fonctions du capital.

Cette division correspond aux stades décrits par Marx dans le *Chapitre inédit du Capital* (10/18, p. 191-223) : dans le premier, celui de la soumission formelle du travail au capital, la *masse* des ouvriers croît et la journée de travail s'allonge au maximum, tandis qu'à celui de la soumission réelle du travail au capital, la science et la technique (avec le gonflement des professionnels) intensifient le procès de travail au maximum, et le nombre des ouvriers peut diminuer dans ces quelques pays : la scolarité s'allonge alors pour les besoins d'exploitation du capital, et la journée de travail des ouvriers pourrait être réduite de manière draconienne.

⁴ Qui comprend les classes cultivées.

donné qu'il faut alors un développement de la science, etc. De toute façon, la population apparaît toujours comme la source première de la richesse.

Baisse générale de tous les frais d'éducation

Le travailleur commercial ne produit pas directement de la plus-value¹. Le prix de son travail est déterminé par la valeur de sa force de travail, c'est-à-dire par les coûts de production de celle-ci. Toutefois, comme pour n'importe quel autre salarié, l'exercice de sa force de travail, comme effort, dépense d'énergie et usure, n'est en aucune façon limité par la valeur de sa force de travail. C'est pourquoi son salaire n'a pas un rapport nécessaire avec la masse de profit qu'il *aide* le capitaliste à réaliser. Ce qu'il coûte et ce qu'il rapporte au capitaliste sont des grandeurs différentes. Il lui rapporte non pas en créant directement de la plus-value, mais en contribuant à diminuer les frais de réalisation de la plus-value, dans la mesure où il effectue du travail en partie non payé.

Le travailleur commercial proprement dit entre dans la catégorie des salariés les mieux payés, son travail qualifié se situant au-dessus du travail moyen. Cependant, avec le progrès du mode de production capitaliste, son salaire a tendance à baisser même par rapport au travail moyen. Cela est dû, premièrement, à la division du travail à l'intérieur du bureau, qui n'exige plus qu'un développement unilatéral des capacités de travail, obtenu en partie gratuitement par le capitaliste, puisque le travailleur forme lui-même ses aptitudes en exerçant sa fonction, et ce d'autant plus rapidement que la division du travail devient plus unilatérale. Deuxièmement, du fait que la science et l'instruction publique progressent, la préparation professionnelle, les connaissances commerciales et linguistiques, etc., se répandent de manière toujours plus rapide, plus facile, plus générale, et à meilleur compte, d'autant que le mode de production capitaliste oriente de plus en plus vers la pratique les méthodes d'enseignement, etc. La généralisation de l'enseignement primaire permet de recruter cette catégorie professionnelle dans des classes qui, jusque-là, en avaient été exclues et étaient habituées à un mode de vie plus médiocre. En outre, elle accroît l'affluence et donc la concurrence. C'est pourquoi, à quelques exceptions près, la force de travail de ces employés de commerce se dévalue à mesure que la production capitaliste se développe ; leur salaire baisse, alors que leur capa-

¹ Cf. MARX, *Le Capital*, III, in *Werke*, 25, p. 311-312.

Après l'analyse de l'évolution des frais de formation de la classe prolétaire qui nous intéresse essentiellement, puisqu'il s'agit toujours de la classe « la plus nombreuse et la plus misérable » de la société qui est aussi la force révolutionnaire de l'avenir, nous passons à la question des frais d'éducation des classes « cultivées », de ceux qui sont sortis des grandes et petites écoles, des cours accélérés ou prolongés pour experts et spécialistes remplissant les fonctions du capital en tant qu'employés salariés.

cité de travail augmente ¹. Le capitaliste accroît le nombre de ses employés, s'il veut réaliser plus de valeur et de profit. L'accroissement du travail est toujours l'effet et jamais la cause de l'augmentation de la plus-value.

Superstructures et classes bourgeoises

[Retour à la table des matières](#)

La Polémique suscitée par A. Smith avec sa distinction entre travail productif et improductif est restée limitée principalement aux dieux mineurs (Storch étant le plus important d'entre eux) ; on ne vit y participer aucun économiste important, personne de qui on pourrait dire qu'il ait découvert quoi que ce soit en économie politique ². En revanche, elle est le cheval de bataille des

¹ Ce passage est essentiel pour expliquer la dégénérescence générale de la « culture » et de la science dans le capitalisme sénile. On sait qu'à la fin le capitalisme a largement dépouillé les individus de leur personnalité, comme les bourgeois sont expropriés et remplacés par des « agents salariés qui accomplissent les fonctions du capital » (*Anti-Dühring*). Tout d'abord, la production se fait plus scientifique : « Corrélativement à la centralisation du capital et à l'expropriation de la majeure partie des capitalistes au profit d'une poignée d'entre eux, se développe sur une échelle toujours croissante l'application de la science à la technique, etc. » (*Capital*, I, Ed. sociales, t. 1, p. 204.)

Cependant, par la suite, le capital tend à faire baisser au maximum les frais d'éducation de l'énorme masse des tertiaires et autres classes « cultivées » pour appliquer sa loi de la baisse constante des coûts de production de la marchandise matérielle ou vivante : il suffit de comparer le niveau d'un bachelier de 1900 ou même d'avant-guerre avec celui de 1976, et se remémorer que le chômage des cadres est antérieur au chômage général de ces toutes dernières années, la crise frappant le plus durement les « classes moyennes », qui virent alors au totalitarisme fasciste.

Observons enfin que le parasitisme du capitalisme mercantile s'exprime aussi dans le fait que le travail des cadres, ingénieurs, etc., se résout de plus en plus à faire des comptes mercantiles de productivité et de rentabilité, la fraction de leur temps consacré à la technique productive diminuant en général. Bref, le travail se dévalorise de plus en plus, et frappe même les « agents du capital ». Marx disait déjà en 1844 que le bourgeois lui-même subissait le joug du capital et de ses lois économiques aveugles, mais, ajoutait-il, nous autres prolétaires, nous n'avons pas lieu de pleurer sur leur sort.

² Cf. MARX, *Théories sur la plus-value*, in *Werke*, 26/1, p. 144-146.

Il faut aborder – au moins – la question de savoir quelles fractions des classes « cultivées » sont productives, improductives ou parasitaires sous le régime capitaliste. Nous ne prétendons pas ici traiter à fond de la question. Nous renvoyons le lecteur aux deux grands textes dans lesquels Marx s'explique sur ce sujet : *Théories sur la plus-value*, Ed. sociales, t. 1, p. 161-356 ; *Un chapitre inédit du Capital*, 10/18, p. 224-240.

Notons simplement deux choses. Premièrement, c'est en se rangeant parmi les classes productives qu'une profession se prétend indispensable et affirme son droit à une rémunération aussi élevée que possible. Deuxièmement, c'est que la bourgeoisie, en devenant conservatrice, a changé complètement de conception à ce sujet : alors qu'au début de son règne elle défendait, avec son porte-parole le plus classique – Adam Smith –, la nécessité d'avoir les faux frais les plus minimes possibles, en réduisant au maximum les classes improductives (du féodalisme) ainsi que le poids de l'État, elle vit gonfler par la suite les classes dites

individus de second plan, et particulièrement des pédants compilateurs et auteurs de manuels, des amateurs férus de beau style et des vulgarisateurs. Voici ce qui a suscité cette polémique :

La grande masse des travailleurs prétendent « supérieurs » – fonctionnaires de l'État, militaires, artistes, médecins, prêtres, juges, avocats, etc., qui, non seulement ne sont pas productifs, mais sont essentiellement destructifs, et savent néanmoins s'approprier une grande partie de la richesse « matérielle », soit en vendant leurs marchandises « immatérielles », soit en les imposant de vive force – n'étaient guère flattés de se voir relégués, *du point de vue économique*, dans la même classe que les bouffons et domestiques et d'être considérés comme des co-consommateurs et parasites vivant aux dépens des véritables producteurs (ou plutôt des agents de la production). C'était une étrange désacralisation des professions qui précisément étaient entourées jusque-là d'une auréole et jouissaient d'une vénération superstitieuse.

L'économie politique, dans sa période classique, tout comme la bourgeoisie elle-même à peine parvenue au pouvoir, s'est montrée sévère et critique vis-à-vis de l'appareil d'État, etc. Plus tard, elle comprend et apprend par expérience – ce qui se révèle aussi dans la pratique – que c'est de ses propres structures que résultent nécessairement toutes ces classes en grande partie totalement improductives, dont elle a hérité.

Ces « travailleurs improductifs » ne créent pas de biens de consommation et leur emploi est donc entièrement déterminé par la façon dont l'agent de la production entend dépenser son salaire ou son profit, quand ils deviennent ou se rendent indispensables à cause des maux physiques (comme les médecins) ou des carences de l'esprit (comme les prêtres) ou enfin des conflits opposant les intérêts privés aux intérêts nationaux (comme c'est le cas des fonctionnaires de l'État, de tous les juristes, des policiers, des soldats). C'est pourquoi ils apparaissent à A. Smith, ainsi qu'au capitaliste industriel et à la classe ouvrière, comme des *faux frais de production* qu'il convient donc, autant que possible, de réduire au strict minimum et d'obtenir aux moindres frais.

Cependant, sous une forme qui lui est propre, la société bourgeoise va reproduire désormais tout ce qu'elle avait combattu dans la forme féodale ou absolutiste, et ce sera donc l'une des principales tâches des sycophantes de cette société – notamment ceux des classes supérieures – que de justifier, sur le plan de la théorie, la restauration de la fraction purement et simplement parasitaire

moyennes et parasitaires qui devinrent de plus en plus « nécessaires » au fonctionnement social du capital, à mesure qu'il vieillissait et devenait suranné.

Cet exemple d'analyse des économistes illustre parfaitement la constatation de Marx, selon laquelle le système matériel aussi bien qu'intellectuel du capitalisme dégénère au fur et à mesure de son développement – et la raison ou vérité scientifique est de peu de poids devant les nécessités matérielles de la société.

de ces « travailleurs improductifs », voire d'établir le bien-fondé des prétentions exagérées des éléments indispensables parmi eux. En fait, c'est proclamer que la classe des idéologues, etc., dépend des *capitalistes*.

Mais *deuxièmement*, tantôt l'un, tantôt l'autre des économistes démontrait qu'une partie des agents de la production (même de la production matérielle) était « improductive », ce qu'a fait, par exemple, pour le propriétaire foncier, le groupe d'économistes représentant le capital industriel (Ricardo). D'autres (par exemple, Carey) déclarèrent que le commerçant proprement dit est un travailleur improductif. D'autres enfin allèrent jusqu'à affirmer que le capitaliste lui-même était improductif, en s'efforçant pour le moins de réduire ses droits sur la richesse matérielle au salaire, c'est-à-dire à la rémunération d'un « travailleur productif ». Nombre de travailleurs intellectuels semblaient partager ce scepticisme. Il devenait donc urgent de faire un compromis et de déclarer qu'étaient productives toutes les catégories n'appartenant pas directement à celle des agents de la production matérielle. Passe-moi la rhubarbe, je te passerai le séné, et, comme dans la fable des abeilles, il fallait démontrer que, même du point de vue économique, « productif », le monde bourgeois, avec tous ces « travailleurs improductifs », est le meilleur des mondes. C'était d'autant plus urgent que les « travailleurs improductifs » eux-mêmes se livraient à des considérations critiques sur la productivité des classes dont la seule fonction est de consommer les fruits de la terre – voire sur les « agents de la production », tels que les propriétaires fonciers, qui ne font rien du tout, etc. Or il fallait que ceux *qui ne faisaient rien du tout* aussi bien que leurs *parasites* trouvent leur place dans le meilleur des mondes possibles.

Troisièmement, à mesure que se développait la domination du capital et qu'il plaçait sous sa dépendance les sphères de la production ne rentrant pas directement dans la création de richesse matérielle, c'est-à-dire à mesure qu'il mettait à son service les sciences positives (sciences de la nature) comme moyens de la production matérielle, les sycophantes subalternes de l'économie politique se crurent obligés de magnifier et de justifier n'importe quelle sphère d'activité, en montrant qu'elle était « en relation » avec la production matérielle, qu'elle en était le moyen. Ils eurent la bonté de faire de tout un chacun un « travailleur productif », au sens le plus strict du terme, c'est-à-dire un travailleur au service du capital, utile, d'une manière ou d'une autre, à l'enrichissement de celui-ci.

Il faut alors préférer des gens comme Malthus qui proclament ouvertement la nécessité et l'utilité des « travailleurs *improductifs* » et des parasites purs et simples ¹.

¹ Cf. MARX-ENGELS, *Sur Malthus*, Petite Collection Maspero, en préparation.

Promotion sociale de la médiocrité

[Retour à la table des matières](#)

La richesse, en tant que telle c'est-à-dire bourgeoise, trouve son expression la plus dynamique dans la valeur d'échange où elle apparaît comme *médiation* entre les extrêmes de la valeur d'échange et de la valeur d'usage¹. C'est toujours le moyen terme qui l'emporte sur le rapport *économique* substantiel, achevé, parce qu'il est la synthèse de tous les contraires si bien qu'il apparaît toujours en fin de compte comme la puissance supérieure et unique par rapport aux extrêmes. De la sorte, le mouvement ou le rapport qui, à l'origine, sert de médiation aux deux extrêmes devient nécessairement, de par sa dialectique même, sa propre médiation : il apparaît comme le seul sujet autonome, les deux extrêmes devenant ses simples éléments après avoir perdu leur autonomie et leur prépondérance.

Ainsi, dans la sphère religieuse, le Christ, de médiateur qu'il était entre Dieu et les hommes – simple moyen de circulation – est devenu leur unité, l'Homme-Dieu et, en tant que tel, il *prend plus d'importance que Dieu*. Mais les saints l'emportent à leur tour sur le Christ, et les curés enfin sur les saints.

Dans l'économie, la valeur d'échange l'emporte sur la valeur utile, après avoir opéré comme simple intermédiaire. Il en est ainsi de l'argent dans la circulation simple, et du capital qui relie la production et la circulation. Dans le rapport du capital lui-même, l'une de ses formes occupe à son tour la position de la valeur d'usage en face de celle de la valeur d'échange. C'est ainsi que le capital industriel fait figure de producteur vis-à-vis du commerçant qui représente la circulation : le premier est l'élément substantiel, le second l'élément formel, c'est-à-dire la richesse en soi. C'est le capital mercantile qui devient le médiateur entre la production (capital industriel) et la circulation (ensemble des

¹ Cf. MARX, *Grundrisse*, p. 237-238.

La thèse marxiste selon laquelle, avec le développement du capitalisme, c'est toujours l'élément le plus parasitaire et le plus médiocre qui l'emporte sur le travail productif est illustrée ici par Marx dans la sphère bourgeoise elle-même. Cette inversion de toutes les valeurs ne touche pas que les ouvriers, mais les capitalistes eux-mêmes. Elle s'explique, selon Marx, par le fait que les rapports *mercantiles* prévalent, même au sein des couches capitalistes, sur les rapports *de production*. La valeur d'échange l'emporte sur la valeur d'usage, comme faire de l'argent prévaut sur produire des objets utiles. Le fait est que les statistiques économiques confirment brutalement cette évolution : les frais de circulation ne l'emportent-ils pas sur les frais de production dans les pays capitalistes développés, et les petits, moyens et même souvent les grands capitalistes industriels ne sont-ils pas de plus en plus expropriés ou tombent entre les griffes des banquiers et des financiers, typiques représentants de la valeur d'échange mercantile en opposition à la valeur d'usage de la production ?

consommateurs), soit entre la valeur d'usage et la valeur d'échange ¹. Il en va de même dans le commerce : le grossiste est l'intermédiaire entre le fabricant et le détaillant, entre le fabricant et le paysan ou entre les divers fabricants – il devient leur centre supérieur. À son tour, le courtier joue ce rôle vis-à-vis du grossiste. Le banquier sert d'intermédiaire entre les industriels et les commerçants, les sociétés par actions à leur tour jouent ce rôle vis-à-vis de la production – et au sommet le financier s'interpose entre l'État et la société bourgeoise.

Aux yeux de Hobbes, la *science*, et non le travail d'exécution, est la mère de tous les arts ² : « Les arts d'utilité sociale, tels que la construction de fortifications, de machines et autres engins de guerre, parce qu'ils contribuent à la défense et à la victoire, représentent un pouvoir. Cependant, bien que la véritable mère en soit la *science*, notamment les *mathématiques*, on les attribue néanmoins aux artisans parce que c'est la main de l'artisan qui leur a donné le jour – de même, c'est la sage-femme qui passe pour la mère aux yeux du vulgaire. » (Cf. *Leviathan*, t. 3, p. 75).

Le produit du travail de l'esprit – la science – se tient toujours en dessous de sa valeur, parce que le temps de travail nécessaire à sa reproduction est absolument sans rapport aucun avec le temps de travail qu'exige sa production première : en une heure, par exemple, n'importe quel écolier peut apprendre la théorie des binômes ³.

¹ Dans *Le Capital* à propos des premiers placements de capitaux, Marx explique que l'inventeur d'une machine ou d'un procédé nouveau fait le plus souvent faillite, parce qu'il lui faut beaucoup de temps et de travail, donc d'argent, pour créer quelque chose de nouveau, l'expérimenter et le faire admettre, d'autant qu'il se heurte à la concurrence des machines et procédés déjà existants, si bien que le travail créateur dans la production – non pas, certes, dans la sphère idéologique – est toujours plus mal traité que le « travail » mercantile. L'expérience, dit Marx, a montré que ce n'est qu'à la seconde tentative, voire la troisième – faites évidemment par des capitalistes qui ont plus de moyens financiers que de génie inventif – que les machines ou procédés nouveaux finissent par s'imposer et donner lieu à de grands profits.

² Cf. MARX, *Theorien über den Mehrwert*, in *Werke* 26/1, p. 341.

³ Les hommes d'argent tirent le plus grand profit du fait que l'appropriation ou la reproduction d'une invention est infiniment plus aisée et moins chère que sa production originelle, ce qui ne fait que confirmer que tous les rapports capitalistes tendent à pénaliser le travail productif en faveur du mercantilisme et du parasitisme.

Ce même fait cependant, comme le note Marx, permet de penser que la facilité d'appropriation par rapport à la difficulté de production d'invention permet une diffusion incroyable des connaissances et de la pratique, qui favorisera l'éclosion de *l'homme social*, épanoui en tous sens.

Dans l'antiquité, Pythagore devint fameux pour avoir assimilé musique et mathématique dans son école, toutes deux étant pour lui des *nombres*, la musique se ramenant à huit notes. Il passait d'un même pas du discontinu au continu, du fini à l'infini, pourrait-on dire. Ce fut, à l'époque, le résultat d'une très longue maturation extrêmement complexe, alors que cela apparaît aujourd'hui non seulement facile et clair, mais encore banal – même pour un enfant de l'école primaire. Il en sera ainsi plus tard des équations de la relativité générale d'Einstein – comprise de nos jours par une dizaine d'hommes sur un million.

Le temps libre, base de la civilisation

[Retour à la table des matières](#)

Dans les États de l'antiquité, en Grèce et à Rome, l'émigration forcée, qui prenait la forme d'une création périodique de colonies, était un véritable élément constituant de la structure sociale¹. Tout le système de ces États était construit sur une limitation déterminée du montant de la population : il ne pouvait être dépassé sans mettre en danger les *bases mêmes de la civilisation antique*. Mais pourquoi en était-il ainsi ? Parce que l'application des sciences naturelles à la production matérielle y était absolument inconnue. Pour demeurer civilisés, les libres citoyens devaient rester peu nombreux². Sinon ils auraient dû subir cette affreuse misère par laquelle les citoyens libres sont transformés en esclaves ; la faiblesse des forces productives faisait que la citoyenneté était liée à un taux numérique donné, auquel il ne fallait pas toucher. Le seul antidote en était donc l'émigration forcée.

À intensité et productivité du travail données, le temps que la société doit consacrer à la production matérielle est d'autant plus court, et le temps disponible pour le libre épanouissement des individus d'autant plus grand, que le travail est distribué avec plus d'uniformité entre tous les membres aptes au travail dans la société, et qu'une couche sociale a moins le pouvoir de se décharger sur une autre de la nécessité de travailler que la nature impose³. En ce sens, c'est

De nos jours, ce qui est remarquable, ce n'est pas que la *Neuvième Symphonie* ait été écrite mais qu'étant incluse dans les huit notes de Guido d'Arezzo un quelconque orchestre puisse l'exécuter, si bien qu'elle peut émouvoir indépendamment de la langue. Sa valeur universelle n'est pas donnée au départ, mais à l'arrivée d'un long chemin d'une infinité d'hommes cheminant ensemble.

¹ Cf. MARX, « L'Émigration forcée », in *New York Daily Tribune*, 22 mars 1853.

Dans ce passage remarquable, Marx évoque la régulation existant dans la société antique, dont on sait que la civilisation brillante reposait, comme il est de règle dans les sociétés de classe, sur le travail, la peine et la misère des esclaves, qui étaient seize fois plus nombreux en Grèce, que les hommes libres (de s'adonner aux sciences et aux arts – et qui le faisaient admirablement bien, ce que l'on ne peut plus dire de nos jours de leurs homologues les plus récents).

² Que dire de l'infamie des actuelles sociétés disposant de l'application des sciences naturelles à la production, qui devrait leur donner une souplesse inouïe – n'étaient les rapports mercantiles et monétaires tout-puissants – pour adapter la population aux nécessités de la production aussi bien qu'à ses résultats variés, dont le temps libre est au moins aussi important que la consommation aux yeux des marxistes. Il est significatif que les syndicats roses et jaunes négligent au maximum les revendications tendant à abrégier la durée du temps de travail, et il est caractéristique du capitalisme sénile qu'il ait reporté la retraite à un âge plus mûr dans tous les pays « avancés », en faisant encore gonfler le « temps libre » pour ses « agents stipendiés » qui remplissent les fonctions de plus en plus lourdes du capital.

³ Cf. MARX, *Le Capital*, I, in *Werke*, 23, p. 552.

la *généralisation du travail manuel* qui pourra réduire la journée de travail à son minimum le plus extrême.

La société capitaliste, elle, fait produire le temps libre par une seule classe, en transformant la vie entière des masses en temps de travail.

Condition de l'épanouissement de l'homme : la suppression de la contradiction entre le temps libre et le temps de travail

[Retour à la table des matières](#)

La véritable économie (épargne) porte sur le temps de travail, c'est-à-dire minimum et réduction à un minimum de frais de production ¹. Or il se trouve que cette économie correspond au développement de la force productive. Économiser ne signifie donc pas *renoncer à la jouissance*, mais développer la puissance et les capacités de la production, et donc en même temps les capacités et les moyens de jouissance.

La capacité de jouissance est condition de la jouissance, et même son moyen premier : cette capacité correspond au développement d'une disposition individuelle et d'une force productive.

Économiser du temps de travail, c'est accroître le temps libre, c'est-à-dire le temps servant au développement complet de l'individu, ce qui agit en retour sur la force productive du travail et l'accroît.

Du point de vue de la production immédiate, le temps économisé peut être considéré comme servant à produire du *capital fixe, un capital fixe fait homme* (Angl.). Il va de soi, au demeurant, que le temps de travail immédiat ne peut rester enfermé dans sa contradiction abstraite au temps libre – comme c'est le cas dans l'économie bourgeoise. Certes, le travail ne peut devenir jeu, comme le voudrait Fourier, qui a eu le grand mérite de démontrer que le but ultime exige l'abolition non seulement de la distribution actuelle, mais encore du mode de production, même sous ses formes les plus développées.

Le temps libre – pour le loisir aussi bien que pour les activités supérieures – transformera tout naturellement celui qui en jouit en un individu différent, et

¹ Cf. MARX, *Grundrisse*, p. 599-600.

Marx expose dans ce passage le mécanisme économique à partir duquel l'abolition entre travail nécessaire et surtravail aboutira au plein épanouissement des hommes dans le communisme. Nous n'en donnons ici que la conclusion, tandis que nous développerons en détail la dynamique économique dans l'anthologie *La Société communiste*, aux éditions Maspero.

c'est cet homme transformé qui se présentera ensuite dans le procès de production immédiat. Celui-ci est discipline pour ce qui concerne l'homme qui est en devenir, et exerce en même temps que science expérimentale, science matériellement créatrice qui s'objective pour ce qui concerne l'homme devenu, dans le cerveau duquel vit la science accumulée de la société¹. Pour tous deux, il s'agit toujours d'un exercice, puisque tout travail² exige toujours une activité manuelle pratique ainsi qu'une libre occupation, comme cela se fait dans l'agriculture.

Critique des déformations universitaires et juste instinct des masses

[Retour à la table des matières](#)

Tu viens de toucher Kautsky juste au point où il fallait³. Sa tendance juvénile à juger péremptoirement a encore été aggravée par la misérable méthode de l'enseignement de l'histoire dans les universités – notamment autrichiennes. On y apprend systématiquement aux étudiants à faire des travaux historiques avec une documentation, dont chacun sait qu'elle est insuffisante pour les études qui doivent être traitées de manière satisfaisante, bref ils doivent traiter de sujets qu'ils connaissent forcément mal et qu'ils doivent néanmoins rédiger de manière juste. C'est ce qui naturellement a rendu Kautsky très téméraire. Vient ensuite la vie de littérateur : écrire pour des honoraires et écrire beaucoup. Si

¹ Marx distingue dans la palingénésie future deux moments essentiels : le premier qui est discipline où l'homme s'approprie (et se plie à) toutes les lois scientifiques déjà objectivées dans le procès de production, et celui qui est à la fois *exercice pratique et intellectuel* où il crée de nouveaux produits et de nouvelles techniques.

² Intellectuel ou physique.

³ Cf. Engels à August Bebel, 24 juillet 1885.

Dans ces passages, il ne s'agit plus de la question de l'apport « culturel » des transfuges des classes dominantes cultivées. Le mouvement ouvrier en bénéficia au début, lorsque le socialisme scientifique a surgi dans les années 1848, cf. p. 152, note 5. Cette critique des apports d'intellectuels bourgeois au prolétariat révolutionnaire ne fait que confirmer la vision antiéducationniste de Marx-Engels, cf. infra, p. 156.

Par la suite, il s'agit de réaliser ce corps d'idées et de principes, et non de le compléter, ni de le réviser sous la pression de faits prétendument toujours nouveaux et imprévisibles – ce qui rendrait vain tout effort théorique. Comme Marx-Engels l'ont dit eux-mêmes, cf. ci-dessus, p. 258, les idées communistes nouvelles attendent pour se compléter et se réaliser à l'échelle de l'humanité des conditions matérielles nouvelles, qui ne peuvent découler que de la révolution socialiste, qui abattra les entraves physiques des sociétés de classe à l'épanouissement intellectuel de l'humanité.

Il ne s'agit donc plus de nos jours que de conserver l'acquis théorique et – chose infiniment difficile – de le confronter dans tous ses détails avec l'évolution des conditions matérielles de la société dans laquelle nous vivons – ce qui n'exige aucune capacité « créative », mais beaucoup de travail et d'honnêteté intellectuels, qualités que ne cultivent guère les universités bourgeoises, comme il ressort des textes ci-dessus de Marx-Engels.

bien qu'il n'a absolument aucune idée de ce qu'est véritablement un travail scientifique. Dans ces conditions, il s'est brûlé profondément les doigts à plusieurs reprises, d'abord avec son histoire de la population, ensuite avec ses articles sur le mariage dans la préhistoire. C'est ce que je lui ai ouvertement fait comprendre en toute amitié sans l'épargner, critiquant sans pitié sur ce plan-là, tout ce qu'il fait. Cependant, il est heureux que je puisse le consoler en lui disant qu'au temps de ma jeunesse où je croyais hardiment tout savoir j'ai appris chez Marx comment il faut travailler. Et c'est ce qui nous est aussi d'un grand secours.

En Allemagne, nous sommes maintenant assez forts pour supporter beaucoup ¹. Un des plus grands services que nous a rendus la loi antisocialiste, c'est qu'elle nous a débarrassés de l'importun homme d'études allemand vaguement socialiste. Nous sommes maintenant assez forts pour digérer même cet homme d'études allemand qui, de nouveau, envahit nos rangs. Vous qui avez déjà fait quelque chose, vous avez dû certainement remarquer combien rares sont les jeunes littérateurs accrochés au parti qui se donnent la peine d'étudier l'économie, l'histoire de l'économie, du commerce, de l'industrie, de l'agriculture, des formations sociales. Combien connaissent de Maurer plus que le nom ? La suffisance du journaliste doit résoudre toutes les difficultés, mais les résultats ne valent pas mieux ! Ces messieurs ont l'air de croire que tout est assez bon pour les ouvriers. Si ces messieurs savaient que Marx estimait que ses meilleures œuvres n'étaient pas encore assez bonnes pour les ouvriers et qu'il considérait comme un crime d'offrir aux ouvriers quelque chose qui fût au-dessous du parfait ² !

En Allemagne, un esprit pourri gagne notre parti, non pas tant les masses que les dirigeants (ceux qui viennent des classes supérieures et des rangs « ouvriers ») ³. Le compromis avec les lassalléens a également conduit à un com-

¹ Cf. Engels à C. Schmidt, le 5 août 1890, in *Werke*, 37, p. 437.

² On aurait tort d'en déduire que Marx-Engels voulaient simplement *faire mieux* que les hommes de science bourgeois. En fait, la bourgeoisie niant que dans le domaine humain – histoire, sociologie et économie, etc. – il soit possible d'établir des lois et une discipline scientifiques comme dans les sciences dites exactes de la matière, tout ce qui touche les idées et le devenir humains est idéologie dans la conception bourgeoise. La méthode marxiste implique une rigueur et un esprit parfaitement scientifiques dans le domaine des sciences de l'homme, et c'est la raison pour laquelle les exigences de Marx-Engels pour leur élaboration sont infiniment scrupuleuses, ne reposant pas sur le génie intellectuel de l'individu, mais sur la capacité d'analyse et de déduction du mouvement réel, soit le contraire de la créativité chère aux idéologues et intellectuels de profession. C'est le mépris pour les facultés créatrices de l'intellect qui est la condition première du socialisme scientifique, qui déduit rigoureusement ses lois non de la volonté et de l'esprit humains, mais du développement des conditions matérielles – ce qui limite singulièrement le droit et la capacité d'improvisation et de tournant des chefs ouvriers. En somme, le mépris de l'idéologie est synonyme de rigueur et d'élaboration objective de la théorie communiste du prolétariat.

³ 54. Cf. Marx à Fr.-A. Sorge, 19 octobre 1877.

promis avec des médiocrités, à Berlin (par le truchement de Most) avec Dühring et ses « admirateurs », et ailleurs avec toute une bande d'étudiants et de docteurs super-intelligents qui veulent donner au socialisme un tour « supérieur, idéal », en substituant à la base matérialiste (qui réclame une étude sérieuse et objective, si l'on veut opérer à partir d'elle) leurs fétiches de la Justice, de la Liberté, de l'Égalité et de la Fraternité. Le Dr Höchberg, qui édite la *Zukunft*, est un représentant de cette tendance ; il a « acheté » sa place dans le parti – je suppose dans les intentions les plus sublimes, mais je me fiche des « intentions ». Rarement quelque chose de plus misérable que son programme de la *Zukunft* n'a vu la lumière du jour avec plus de « modestie prétentieuse ».

Quant aux ouvriers, lorsqu'à l'instar de Monsieur Most et consorts ils abandonnent leur métier pour devenir des *littérateurs de profession*, ils créent chaque fois des ravages « théoriques » et sont toujours disposés à s'associer avec la caste des prétendus « gens cultivés ». Or, précisément, ce qui nous a coûté plusieurs décennies de travail et de peine énormes pour balayer hors de l'esprit des ouvriers allemands et ce qui leur donnait un poids théorique (et donc pratique aussi) supérieur à celui des Français et des Anglais, à savoir le socialisme *utopique* et les jeux d'imagination sur les constructions futures de la société, c'est ce qui s'étale de nouveau dans notre presse et sous une forme plus creuse, non seulement si on la compare à celle des grands utopistes français et anglais, mais même avec Weitling. Il est évident que l'utopisme, qui *avant* le temps du socialisme matérialiste et critique renfermait ce dernier en germe, ne peut plus être, s'il revient *par la suite*, que niais, insipide et de fond en comble réactionnaire.

Le *Vorwärts* semble avoir comme principe essentiel ces derniers temps de ne publier que ce que les Français appellent de la « copie », et ce, d'où qu'elle vienne. Par exemple, dans les derniers numéros, un gaillard qui ne connaît pas l'A.B.C. de l'économie politique s'est mis à faire de grotesques révélations sur les « lois » des crises : il ne nous révèle que son propre effondrement « intérieur »¹. Il y a ensuite ce futé polisson de Berlin à qui l'on permet de faire imprimer aux frais du « peuple souverain » ses pensées hétérodoxes sur l'Angle-

Dans ce passage, Marx explique que les ouvriers qui jouent à l'intellectuel dans le parti peuvent devenir au moins aussi perméables aux idées bourgeoises que les transfuges des classes cultivées. La raison en est qu'il importe peu quelle soit l'origine de celui qui accède à la culture, dès lors que « les idées dominantes sont celles de la bourgeoisie ». Le seul moyen de préserver de l'influence bourgeoise aussi bien les intellectuels issus des universités que des rangs ouvriers, c'est de les soumettre aux méthodes de travail rigoureuses et objectives de la classe ouvrière ainsi qu'au but spécifique, révolutionnaire, du socialisme scientifique, soit à l'analyse scientifique. Ce qu'il faut éviter, comme le fit Marx, c'est de former un corps de littérateurs de *profession*, où se perdent aussi bien les militants issus du prolétariat que des autres classes sociales.

¹ Le *Vorwärts* avait publié les 5 et 7 octobre 1877 un article intitulé « Les Conséquences du grand krach ». Fr.-A. Sorge apprit à Marx, dans sa lettre du 19 juillet 1877, que Karl-Daniel-Adolph Douai en était l'auteur.

terre et les niaiseries panslavistes les plus plates dans une série d'articles qui n'ont ni queue ni tête.

C'en est plus qu'assez !

... Ces prétendus « éléments cultivés » sont en réalité de parfaits ignorants et des philanthropes qui se rebellent de toutes leurs forces contre l'étude ¹. Contrairement aux vœux de Marx et en dépit des avertissements que je prodigue depuis de longues années, on ne les a pas seulement admis dans le parti, mais on leur a encore réservé les candidatures au Reichstag...

... On veut fonder un organe officiel du parti à Zurich – le *Sozialdemokrat* –, et la direction, sous le très haut contrôle de ceux de Leipzig, doit en être confiée aux Allemands de Zurich (Höchberg, Bernstein et Schramm), dont je ne peux vraiment pas dire qu'ils m'inspirent confiance ². En effet, ne trouve-t-on pas de fort curieuses choses dans la revue sociale et scientifique du *Jahrbuch*, éditée par Höchberg, qui fait partie de ces Allemands. D'après ce qu'on y lit, le parti aurait eu tort de se présenter comme un parti *ouvrier* ; il se serait attiré lui-même la loi anti-socialiste en raison de ses *attaques inutiles* contre la bourgeoisie ; en outre, il ne s'agit pas de faire la révolution, mais de suivre un *long* processus pacifique, etc. Ces lâchetés absurdes apportent évidemment de l'eau au moulin de Most, et il se met en devoir de les exploiter, comme tu as pu le voir dans les derniers numéros de la *Freiheit*.

Ceux de Leipzig nous ont demandé de collaborer au nouvel organe, et nous avons effectivement accepté ; mais lorsque nous avons appris à qui devait en revenir la direction immédiate, nous avons décliné leur offre – et depuis la parution de ce *Jahrbuch* nous avons complètement coupé les relations avec ces gens qui veulent introduire de telles niaiseries et de telles méthodes de lèche-cul dans le parti : Höchberg et ses compères. Ceux de Leipzig ne tarderont pas à remarquer quels alliés ils se sont dégotés là. De toute façon, il va bientôt être temps d'intervenir contre ces philanthropiques grands et petits bourgeois, ces étudiants et docteurs qui se fauillent dans le parti allemand et qui veulent diluer la lutte de classe du prolétariat contre ses oppresseurs en une institution générale de fraternisation entre les hommes – et ce au moment même où les bour-

¹ Cf. Engels à A. Bebel, 6 juin 1884.

² Cf. Engels à J. Ph. Becker, 8 septembre 1879.

Engels souligne ici le danger que font courir au parti, et par son intermédiaire aux masses révolutionnaires, les intellectuels issus d'autres classes : non seulement les idées des classes dominantes qu'ils ont ingurgitées dans les écoles et universités bourgeoises, mais encore tout leur mode de vie matériel les incitent à diffuser les idées dominantes du capitalisme dans la presse que leur savoir-faire met tout naturellement sous leur influence. Ils flattent de la sorte toutes les tendances à l'accommodation au mode de vie et de pensée bourgeois qui peuvent surgir dans les masses, et notamment dans l'aristocratie ouvrière qui en a le plus de moyens et bénéficie de conditions plus favorables pour déployer une activité politique que les couches profondes, plus pauvres et plus exploitées, du prolétariat.

geois, avec lesquels on voudrait que nous fraternisions, nous déclarent hors la loi, anéantissent notre presse, dispersent nos réunions et nous livrent à l'arbitraire policier sans phrase. Il n'est pas concevable que les ouvriers allemands marchent dans ce genre d'affaire.

... C'est un phénomène inévitable et inhérent au cours historique que des individus ayant appartenu jusqu'alors à la classe dominante se rallient au prolétariat en lutte et lui apportent des éléments de formation théorique¹. C'est ce que nous avons expliqué déjà dans le *Manifeste communiste*. Cependant, il convient de faire deux observations à ce sujet :

Premièrement : ces gens, pour être utiles au mouvement prolétarien, doivent vraiment lui apporter des éléments de formation d'une valeur réelle. Or, ce n'est pas du tout le cas de la grande majorité des convertis bourgeois allemands. Ni la *Zukunft* ni la *Neue Gesellschaft* n'ont apporté quoi que ce soit qui ait pu faire avancer d'un seul pas notre mouvement : les éléments de formation réels d'une authentique valeur théorique ou pratique y font totalement défaut. Au contraire, ces revues cherchent à mettre en harmonie les idées socialistes, grossièrement assimilées avec les opinions théoriques les plus diverses que ces messieurs ont ramenées de l'université ou d'ailleurs, et dont l'une est plus confuse que l'autre, étant donné le processus de décomposition que traversent actuellement les vestiges de la philosophie allemande. Au lieu de commencer par étudier sérieusement la nouvelle science, chacun préfère la retoucher pour la faire concorder avec les idées qu'il a reçues, se fabriquant en un tour de main sa petite science privée à lui, avec la prétention affichée de l'enseigner aux autres. C'est ce qui explique qu'on trouve parmi ces messieurs presque autant de points de vue que de têtes. Au lieu d'apporter la clarté sur tel ou tel point, ils ne font qu'y mettre la pire des confusions par bonheur, presque uniquement dans leur milieu. Le parti peut parfaitement se passer de tels éléments de formation théorique, dont le premier principe est d'enseigner ce qu'ils n'ont même pas appris.

Deuxièmement : lorsque ces individus venant d'autres classes se rallient au mouvement prolétarien, la première chose qu'il faut exiger d'eux, c'est qu'ils n'apportent avec eux aucun vestige de leurs préjugés bourgeois, petits-bourgeois, etc., mais qu'ils s'approprient sans réserve les conceptions prolétariennes. Or ces messieurs ont démontré qu'ils sont enfoncés jusqu'au cou dans les idées bourgeoises et petites-bourgeoises. Dans un pays aussi petit-bourgeois que l'Allemagne, ces conceptions ont certainement leurs raisons d'être, mais uniquement *hors* du parti ouvrier social-démocrate. Que ces messieurs se rassemblent en un parti social-démocrate petit-bourgeois, c'est leur droit le plus parfait. On pourrait alors traiter avec eux et, selon le cas, mettre

¹ Cf. circulaire de Marx-Engels à A. Bebel, W. Liebknecht, W. Bracke – d'après le brouillon, écrit à la mi-septembre 1879 (extrait).

sur pied un cartel avec eux, etc. S'il y a des raisons de les tolérer pour l'instant, nous avons l'obligation de les *tolérer* seulement, sans leur confier aucune charge ni influence dans la direction du parti, en étant parfaitement conscient que la rupture avec eux ne peut être qu'une question de temps. Au demeurant, il semble bien que ce moment soit venu. Nous ne comprenons pas que le parti tolère plus longtemps dans son sein les auteurs de cet article. Si la direction du parti tombait peu ou prou entre les mains de cette sorte de gens, le parti se déviriliserait tout simplement et, sans tranchant prolétarien, il n'existe plus.

Nos gars en Allemagne sont vraiment magnifiques, depuis que la loi contre les socialistes les a libérés de tous ces messieurs les « cultivés » qui tentaient avant 1878 de jouer aux maîtres d'école chez les ouvriers avec leur ignare confusion universitaire, ce à quoi trop de chefs se sont prêtés hélas trop facilement ¹. Ces habitudes pourries ne sont certes pas encore totalement éliminées, mais le mouvement est tout de même revenu dans une voie nettement révolutionnaire. Ce qu'il y a de fameux chez nos gars, c'est que les masses sont de loin meilleures que presque tous les chefs, et maintenant que la loi contre les socialistes force les masses à prendre elles-mêmes le mouvement en main et que l'influence des chefs est réduite à un minimum, tout est meilleur que jamais.

... Les nouvelles [du *Sozialdemokrat*] sur l'incident des « chefs » en Allemagne nous ont vivement intéressés ². Je n'ai jamais dissimulé qu'à mon avis, en Allemagne, les masses étaient bien meilleures que messieurs les chefs – surtout depuis que, grâce à la presse et à l'agitation, le parti est devenu une vache à lait qui les approvisionne en bon beurre, même après que Bismarck et la bourgeoisie aient subitement tué cette vache. Les mille existences qui ont été brusquement ruinées de ce fait ont le malheur personnel de n'être pas plongées dans une situation directement révolutionnaire, mais d'être frappées d'interdiction et mises au ban. Autrement, nombre de ceux qui pleurent misère seraient déjà passés dans le camp de Most, puisqu'ils trouvent que le *Sozialdemokrat* est trop docile. La plupart d'entre eux sont restés en Allemagne et se trouvent le plus souvent dans des localités passablement réactionnaires, où ils sont mis au ban du point de vue social, mais dépendent des philistins pour leur subsistance,

¹ Cf. Engels à J. Ph. Becker, 22 mai 1883.

Dans ce passage, Engels explique que moins la bourgeoisie peut corrompre les couches supérieures du prolétariat – qui n'est pas une classe homogène de par les conditions économiques, mais par l'action politique du parti de classe –, plus les couches profondes les plus durement exploitées et les plus radicales ont la parole, pour le plus grand bien de l'action révolutionnaire. Cette constatation, faite par Marx-Engels tout au long de leur vie militante, ne fait que confirmer leur thèse antiéducationniste, selon laquelle les conditions matérielles prévalent sur les manifestations intellectuelles de conscience, les premières dictant les secondes.

² Cf. Engels à Eduard Bernstein, 25 janvier 1882.

et beaucoup sont très gangrenés par le philistinisme ¹. Ils fondèrent donc bientôt toutes leurs espérances sur l'abolition de la loi antisocialiste. Il n'est pas étonnant que, sous la pression des philistins, il leur vint l'idée folle – en réalité tout à fait absurde – qu'ils pourraient y arriver en se montrant dociles.

... Ce que vous dites de la responsabilité de Liebknecht dans le rabattage d'éléments petits-bourgeois est depuis longtemps mon avis ². Parmi ses nombreuses remarquables caractéristiques, Liebknecht a le défaut de vouloir attirer à toute force des éléments « cultivés » dans le parti ; aux yeux de cet ancien instituteur, rien ne peut être plus grave qu'un ouvrier confondant un « me » avec un « moi » au Reichstag. Nous n'aurions jamais dû présenter aux élections un homme comme Viereck ; il nous a plus mortellement ridiculisé au Reichstag que cent faux « moi » que les Hohenzollern et les maréchaux eux-mêmes perpètrent. Si les « cultivés » et en général ceux qui nous viennent de milieux bourgeois ne se placent pas *entièrement* sur le terrain prolétarien, ils sont pure corruption. En revanche s'ils sont véritablement sur ce terrain, ils sont parfaitement utilisables et les bienvenus ³...

Il se trouve qu'au premier choc après les attentats et la loi anti-socialiste, les chefs se sont laissés gagner par la panique – ce qui prouve qu'eux-mêmes ont vécu beaucoup trop au milieu des philistins et se trouvent sous la pression de l'opinion petite-bourgeoise. On voulut alors que le parti *paraisse*, sinon *devienne*, tout à fait bourgeois. Cela est heureusement surmonté à présent, mais

¹ En matérialiste conséquent qu'il est, Engels attribue plus d'importance aux conditions matérielles pour déterminer quelle sera l'attitude politique des hommes qu'à leur système d'idées. Un parti, quel qu'il soit, ne saurait s'abstraire des conditions matérielles qui expliquent en dernier ressort ses prises de position politique. Il est indubitable qu'au moment de la crise économique et sociale des années 1920 les partis communistes étaient plus révolutionnaires, en idée comme en pratique, qu'au cours de la longue période de prospérité débilante pour les ouvriers, parce qu'elle signifie triomphe incontesté de sa Majesté le Capital pour développer sa production ; cf. « Le Parti à contre-courant (1850 à 1863) », in MARX-ENGELS, *Le Parti de classe*, P.C.M., 1973, t. 2, p. 5-78. Seule une politique de fermeté sur les principes permet de limiter *quelque peu* les pressions matérielles des fluctuations de la conjoncture économique, mais l'expérience a montré qu'elle ne résistait guère, surtout dans les partis préoccupés d'avoir de larges effectifs.

² Cf. Engels à Eduard Bernstein, 28 février – 1^{er} mars 1883.

³ Cette appréciation toute relative sur l'origine sociale des individus et leurs idées s'explique chez Engels par son solide sens matérialiste : ce sont les conditions économiques de vie qui déterminent les manifestations intellectuelles des individus, celles-ci ne réagissent sur la base économique que dans certaines conditions toutes matérielles encore. Pour le parti révolutionnaire, la pratique la plus proche de ses principes subversifs se fait au moment des crises économiques et sociales sur la base de fermes principes d'organisation et de théorie, cette conception matérialiste faisant donc aussi sa place au facteur de conscience. C'est essentiellement la pratique du parti qui détermine sa politique et sa théorie, et rien ne sert de prendre de grandes garanties individuelles, les personnes et leurs idées étant fondamentalement déterminées par l'action révolutionnaire de leur parti. C'est donc dans la rigueur des principes et de l'action du parti anonyme qu'il faut chercher la solution, et non dans les individus particuliers.

les éléments petits-bourgeois qui se sont introduits dans le parti peu avant la loi antisocialiste, notamment les étudiants parmi lesquels prédominent ceux qui ont raté leurs examens, sont toujours là, et il faut les tenir sévèrement à l'œil.

... Avec toutes ses précieuses qualités, Liebknecht est un maître d'école né ¹. S'il arrive qu'un ouvrier dise « me » au lieu de « moi » au Reichstag ou prononce une voyelle latine courte comme si elle était longue et que les bourgeois en rient, alors il est au désespoir. C'est pourquoi il veut avoir des gens « instruits », comme le mou Viereck, qui nous a plus discrédité avec un seul de ses discours au Reichstag que 2 000 faux « moi » n'eussent pu le faire...

Le littérateur que tu m'as tout de même envoyé est, je l'espère, le dernier de cette espèce ². Tu ne peux pas ne pas constater toi-même que ces gaillards éhontés abusent de toi. L'homme était tout aussi totalement indécrottable que son ami la grenouille Quarck – et si tous deux vous rejoignent, il ne me restera qu'à m'éloigner davantage de vous. Ne te rendras-tu donc jamais compte que cette racaille à demi-cultivée de littérateurs ne peut que falsifier nos positions et gâcher le parti ? [...]

Ta plus grande peur c'est que l'on choqe ces messieurs les philistins. Or il y a des moments où c'est nécessaire, et si l'on ne s'exécute pas, ils deviennent effrontés...

J'ai pu lire les diverses incongruités de Geiser et Frohme ainsi que tes brèves et cinglantes réponses ³. Toute cette salade nous la devons surtout à Liebknecht et à sa manie de favoriser les écrivassiers de merde cultivés et les personnages occupant des positions bourgeoises, grâce à quoi on peut faire l'important vis-à-vis du philistin. Il est incapable de résister à un littérateur et à un marchand qui font les yeux doux au socialisme. Or ce sont là précisément en

¹ Cf. Engels à August Bebel, 10 mai 1883.

² Cf. Engels à Wilhelm Liebknecht, 4 février 1885.

³ Cf. Engels à August Bebel, 22 juin 1885.

Dans ces divers passages, Engels repousse toute concession au préjugé selon lequel les représentants du parti ouvrier doivent se donner un vernis policé de culture pour faire bonne figure vis-à-vis des représentants des classes dominantes qui monopolisent la culture dans les conditions de classe actuelles.

En toute droite ligne de ce mépris pour la culture, un représentant de la Gauche, à laquelle nous nous rattachons, écrivait lors de la polémique historique de 1912 sur la culture au sein du Parti socialiste italien : « On dit aux prolétaires qu'ils n'ont pratiquement pas le "droit" d'être des militants dans le domaine syndical et parfois même politique, parce qu'ils ne sont pas assez instruits, voire on les écarte de la direction pour ce motif, en cherchant à les faire rougir de leur ignorance, alors qu'il faudrait, au contraire, les convaincre qu'elle est l'une des nombreuses infamies de l'exploitation capitaliste. Qui plus est, l'infériorité intellectuelle de l'ouvrier, qui devrait être un ressort pour le faire se révolter, tout comme son infériorité économique, devient alors une cause d'hésitation et est considérée comme quelque chose de vil. » (Cf. « Le Marxisme et la question philosophique », *Le Fil du temps*, n° 13, chap. « Le Problème de la culture »).

Allemagne les gens les plus dangereux, et depuis 1845 Marx et moi nous n'avons cessé de les combattre. À peine leur ouvre-t-on la porte du parti qu'ils s'y engouffrent et se mettent en avant – et l'on est obligé d'arrondir sans cesse les angles, parce que leur point de vue petit-bourgeois entre à tout moment en conflit avec le radicalisme des masses prolétariennes ou parce qu'ils veulent falsifier les positions de classe...

Bernstein a un esprit théorique très ouvert, et avec cela il a de l'humour et sait répondre du tac au tac, mais il manque encore quelque peu de confiance en lui – ce qui est plutôt rare et est plutôt une chance aujourd'hui, où règne en général la folie des grandeurs, même chez la dernière bourrique qui a fait des études. Kautsky a appris une masse considérable de bêtises dans les universités, mais il se donne le plus grand mal à les désapprendre. Or tous deux peuvent supporter une critique franche, ils ont bien saisi l'essentiel et on peut se fier à eux. Ces deux-là sont de véritables perles, étant donné la nouvelle génération d'affreux littérateurs qui se pendent aux mamelles du parti.

Monsieur Schippel et d'autres littérateurs veulent attaquer la direction du parti et constituer une opposition¹. C'est ce que l'on ne saurait vraiment pas interdire après l'abolition de la loi antisocialiste. Le parti est si grand qu'une liberté absolue de discussion dans son sein est une nécessité. Il n'est pas possible autrement d'assimiler et de former les nombreux éléments nouveaux qui ont afflué ces trois dernières années et qui parfois sont encore assez verts et bruts. On ne peut pas traiter comme des enfants de l'école le nouveau renfort de 700 000 hommes (en comptant simplement les électeurs) qui nous sont venus ces trois dernières années ; il faut pour cela des discussions et même aussi un peu de chamaillerie – c'est ce qui permet le mieux de surmonter cet état. Le danger de scission n'existe pas le moins du monde : douze années de pression ont amené ce résultat. Mais ces littérateurs superintelligents qui veulent à toute force satisfaire leur colossale folie des grandeurs, intriguer et manœuvrer avec tous les moyens dont ils disposent, apportent à la direction du parti une peine et une irritation auxquelles elle n'est pas habituée, et celle-ci réagit avec une colère plus grande qu'ils ne le méritent.

Vous avez reçu depuis trois ans une masse d'un million en renfort². Ces nouveaux *n'ont pas pu bénéficier d'assez de lecture et d'agitation durant la loi antisocialiste*, afin d'arriver à la hauteur des anciens militants. Nombre d'entre eux n'ont que la bonne volonté et les bonnes intentions, dont l'enfer est pavé, comme on sait. Ce serait miracle s'ils n'avaient pas le zèle intempestif de tous les néophytes. Ils constituent un matériau tout à fait propre à se laisser prendre et à se laisser fourvoyer par les littérateurs et les étudiants qui se pressent maintenant à l'avant-scène et vous font opposition. C'est le cas aussi à Magdebourg,

¹ Cf. Engels à Fr.-A. Sorge, 9 août 1890.

² Cf. Engels à W. Liebknecht, 10 août 1890.

par exemple. Cela recèle un danger qu'il ne faut pas sous-estimer. Il est clair que vous en viendrez à bout en un tour de main à ce congrès, mais préoccupez-vous de ce que des ferments ne soient pas posés pour de futures difficultés. Ne faites pas d'inutiles martyrs, montrez que la liberté de critique règne, et s'il faut ficher dehors, alors seulement dans les cas où vous êtes en présence de faits tout à fait éclatants et parfaitement démontrables – des faits patents de bassesse et de trahison ! [...]

Que messieurs les littérateurs sachent et admettent que leur « formation académique » – qui nécessite de toute façon une sérieuse révision critique – ne leur confère aucun diplôme d'officier qui leur permettrait d'être élevés à un grade correspondant au sein de notre parti ¹ ; que, dans notre parti, chacun doit faire son service à la base ; que des postes de confiance dans le parti ne se conquièrent pas par le simple talent littéraire et les connaissances théoriques, même si les deux conditions sont incontestablement réunies, car il faut encore être familiarisé avec les exigences de la lutte militante, savoir manier les armes les plus diverses dans la pratique politique, inspirer une confiance personnelle, faire preuve d'un zèle et d'une force de caractère à toute épreuve, et enfin s'incorporer docilement dans les rangs de ceux qui combattent. En somme, il faut que ceux qui ont été « formés dans les universités » sachent apprendre davantage des ouvriers que ceux-ci n'ont à apprendre d'eux ².

¹ Cf. Engels à la rédaction du *Sächsische Arbeiter-Zeitung*, in *Sozialdemokrat*, 13 septembre 1890.

Le lecteur trouvera d'autres lettres sur ce sujet dans MARX-ENGELS, *La Social-démocratie allemande*, 10/18, 1975.

² Marx-Engels ne cessent de répéter que les « masses sont bien meilleures que les chefs ». Cela s'explique par le fait que ce sont les conditions économiques et sociales de classe qui poussent les masses vers les solutions socialistes, le communisme étant le mouvement auquel tend toute la société dans son évolution économique, avant qu'intellectuelle, dans ce mouvement, où la tête est le résultat le plus fragile et aléatoire. En d'autres termes, l'instinct de classe est, certes, plus brut, mais moins trompeur que la conscience : « La poussée instinctive des masses vers le socialisme devient activité de plus en plus vive, consciente et unitaire. Les masses, bien que moins conscientes que certains chefs, sont cependant meilleures que tous les chefs réunis » (cf. Engels à Kautsky, 3 janvier 1895).

En poursuivant son raisonnement avec conséquence, Engels démontre que l'instinct de classe se fait de moins en moins solide à mesure que l'on s'élève vers les couches plus favorisées du prolétariat, du tréfonds vers la surface : « Le mouvement gagne toujours plus en ampleur et s'empare de couches sans cesse plus profondes, c'est-à-dire les plus basses qui stagnaient jusqu'ici, et le jour n'est pas loin où cette masse se trouvera soudain elle-même et où elle prendra conscience en un éclair que c'est elle qui est la masse colossale en mouvement – et à partir de ce moment-là elle réglera son compte en un tour de main à toutes les filouteries et les chamailleries » (cf. Engels à Fr.-A. Sorge, 19 avril 1890).

Dénouement des antagonismes

[Retour à la table des matières](#)

L'antagonisme entre la richesse et la valeur apparaît plus tard chez Ricardo sous la forme suivante : la plus-value doit être aussi grande que possible par rapport au produit brut ¹. Ce qui, à son tour, sous cette forme antagonique, signifie que les couches de la société, dont le temps n'est absorbé que partiellement ou pas du tout par la production matérielle, bien qu'elles en jouissent des fruits, doivent être aussi nombreuses que possible par rapport aux classes dont le temps est absorbé tout entier par la production matérielle. Autrement dit, les classes qui jouissent des fruits doivent être aussi nombreuses que possible par rapport aux classes dont le temps est absorbé tout entier par la production matérielle et dont la consommation entre dans les frais de production et n'est qu'une simple condition pour qu'elles servent de bête de somme dans la production. C'est du moins le désir de ne condamner au travail forcé que la partie la plus restreinte possible de la société. Or c'est là le maximum de ce que puisse donner la production capitaliste. C'est ce que souligne aussi notre auteur.

Même si la valeur d'échange disparaît, le temps de travail reste toujours la substance créatrice de la richesse et la mesure des frais qu'en exige la production. Or ce qui constitue la richesse réelle de la société, c'est le temps libre, le temps dont on dispose, soit pour la jouissance des produits, soit pour la libre activité, qui n'est pas, comme le travail, réglementé par un but extérieur qu'il faut exécuter et dont la réalisation est une nécessité naturelle, ou un devoir social.

Il est évident que le temps de travail, dès lors qu'il est ramené à une mesure normale, que je l'occupe pour moi et non plus pour autrui, que l'antagonisme

¹ Cf. MARX, *Théories sur la plus-value*, in *Werke*, 26/3, p. 253.

Les extraits qui suivent forment en quelque sorte la conclusion où se dénouent les antagonismes existant entre travail nécessaire et travail libre, travail manuel et travail intellectuel, misère et richesse, science et ignorance, classe d'ouvriers pauvres et opprimés et classes exploiteuses et jouisseuses. Une juste répartition du temps de travail dans la société fera que chaque individu devra travailler manuellement, de sorte que le poids du travail physique sera diminué au point qu'il restera à tout le monde du temps libre pour se développer et s'épanouir. Ce processus sera engagé par un acte de violence, la dictature du prolétariat, et non par une « campagne culturelle » ou par la diffusion de la Raison ou des Lumières, comme le voulait la révolution bourgeoise : la journée de travail sera diminuée de façon draconienne et généralisée à tous les membres de la société pour aboutir à la transformation du procès de travail et de production. Du même coup, s'opérera une palingénésie ou réappropriation de la science morte dans les machines par les têtes vivantes des humains, avec l'abolition de l'antagonisme actuel entre le travail mort objectivé dans les machines et le travail vivant dans la force de travail humaine.

entre maîtres et serviteurs est aboli, que ce travail devient alors réellement du travail social. Le travail prend alors un caractère tout autre, beaucoup plus libre que le temps disponible qui lui sert de base, bref : le temps de travail d'un homme disposant de temps libre est forcément de qualité plus élevée que le temps de travail d'une simple bête de somme.

C'est précisément grâce à la révolution industrielle que les forces productives du travail humain ont atteint un tel niveau que la possibilité se trouve donnée – pour la première fois depuis qu'il y a des hommes – de produire, en répartissant rationnellement le travail entre tous ¹. Dès lors, on produira assez non seulement pour assurer en abondance la consommation de tous les membres de la société et pour constituer un important fonds de réserve, mais encore pour procurer à chaque individu suffisamment de loisirs afin non seulement de conserver ce qui, dans l'héritage culturel transmis historiquement, mérite de l'être dans la science, l'art, l'urbanité, etc., mais encore sera développé en devenant le bien commun de toute la société et sera développé au lieu d'être le monopole de la classe dominante.

Voici le point décisif de toute la question : dès que les forces productives du travail humain ont atteint ce niveau, il n'existe plus aucun prétexte au maintien d'une classe dominante ². Le dernier argument pour défendre les différences de classes n'était-il pas toujours qu'il fallait qu'une classe existât qui n'avait pas à s'exténuer pour produire son entretien quotidien, afin de disposer du temps libre pour effectuer le travail intellectuel dans la société ? La révolution industrielle des cent dernières années a, une fois pour toutes, retiré tout fondement à ce discours grandement justifié par l'histoire jusqu'à ce jour. Le maintien d'une classe dominante se révèle chaque jour davantage un obstacle au développement des forces productives industrielles, ainsi qu'à celui de la science, de l'art et, en particulier, des formes civiles de la vie sociale. Il n'y a jamais eu d'hommes plus grossiers que nos modernes bourgeois ³.

¹ ENGELS, *La Question du logement*, in *Werke*, 18, p. 220-221.

² Marx et Engels sont pleinement conscients de ce que les civilisations des sociétés de classes étaient nécessaires (au développement des forces productives des masses) pour aboutir à une société humaine, communiste, où l'individu ne sera plus en guerre contre les autres, ni ne s'épanouira sur le travail et le dénuement d'un autre. C'est ce qui fait dire à Engels que la civilisation bourgeoise devient odieuse et plus dégénérée que celle des sociétés grecque et romaine antiques, dès lors que les *forces productives sont suffisantes pour généraliser à tous les individus les bienfaits créés par le travail* à condition de briser le cycle infernal du capitalisme qui aboutit aux cycles de surproduction et aux guerres de carnage généralisés à son stade impérialiste développé.

³ Cette grossièreté dans la vie de tous les jours va de pair avec le plus grand « raffinement » dans les sentiments et la plus haute élévation d'âme dans la Morale – ce qui fait naître des illusions – répandues par le curé et l'instituteur – jusque dans les classes les plus basses de la société sur la paix et le bonheur qui DEVRAIENT régner, mais qu'on ne peut, bien sûr, réaliser : « On dit de l'enfance que c'est le temps le plus heureux d'une existence. En est-il toujours ainsi ? Non. Peu nombreux ceux dont l'enfance a été heureuse. L'idéalisation de l'enfance trouve son origine dans la vieille littérature des classes privilégiées. Une

III

Formation intellectuelle des travailleurs

L'individu ne cessera de se représenter sa réalisation intégrale comme un idéal ou comme pouvant s'opérer par le truchement de sa profession, etc., qu'à partir du moment où le monde qui pousse et sollicite l'individu à développer véritablement ses facultés sera passé sous le contrôle des individus eux-mêmes – comme le veulent les communistes.

MARX-ENGELS, *L'Idéologie allemande*.

L'homme social, synthèse et somme de l'évolution de toute la nature

[Retour à la table des matières](#)

Chez les animaux domestiques, que le contact familial avec les hommes a portés à un développement supérieur, on peut observer chaque jour des traits de malice qui se situent tout à fait au même niveau que ceux que nous observons chez les enfants ¹. En effet, de même que l'histoire de l'évolution de l'em-

enfance assurée de tout et, de surcroît, une enfance sans nuage dans les familles traditionnellement riches et instruites, toute de caresses et de jeux, reste dans la mémoire collective comme un îlot inondé de bonheur à l'orée du chemin de la vie... L'immense majorité des gens, si seulement ils jetaient un coup d'œil en arrière, apercevraient au contraire une enfance sombre, mal nourrie, asservie. *La vie porte, de nos jours, ses coups sur les faibles – et qui donc est plus faible que les enfants ?* » (Cf. TROTSKI, *Mein Leben*, Fischer-Verlag, 1974, p. 15.)

¹ Cf. ENGELS, *Le Rôle du travail dans la transformation du singe en l'homme*, in *Werke*, 20, p. 323.

Dans ce passage fondamental, Engels rappelle que l'individu traverse dans le ventre de sa mère tous les stades de l'évolution du règne animal jusqu'à l'enfant de l'homme. Il est donc

bryon humain dans le ventre de sa mère ne représente qu'une répétition en raccourci de l'histoire de millions d'années d'évolution physique de nos ancêtres animaux, de même l'évolution intellectuelle de l'enfant est une répétition, seulement plus ramassée encore, de l'évolution intellectuelle de ses ancêtres, du moins des derniers. L'ensemble de l'action méthodique de tous les animaux n'a pas réussi à marquer la nature du sceau de leur volonté. Pour cela il a fallu l'homme.

Les lacunes de la paléontologie se combent de plus en plus en obligeant même les plus récalcitrants à reconnaître qu'il existe un parallélisme frappant entre la genèse du monde organique dans son ensemble et celle de l'organisme de l'individu – ce qui donnait un fil d'Ariane qui devait conduire la botanique et la zoologie hors du labyrinthe dans lequel elles s'étaient enfoncées de plus en plus ¹.

Fruits empoisonnés de la division du travail

[Retour à la table des matières](#)

Dans la coopération simple, de même que dans la manufacture, le corps des ouvriers en activité est une simple forme d'existence du capital ². Le méca-

scientifiquement établi que l'homme est potentiellement cet être universel que réalisera la société communiste, par l'éducation de ses sens, développés intégralement jusqu'à coïncider avec le développement même atteint par la société entière.

En ce sens, l'« éducation » aura une base scientifique et s'intégrera dans les sciences de la nature, dont l'industrie humaine est le laboratoire – et ce sera consciemment que les jeunes générations montantes d'hommes passeront, au cours de leur formation, du niveau de l'instinct et de l'intuition aux plus hautes conquêtes scientifiques, esthétiques et humaines de la société dans laquelle elles vivront.

¹ Cf. ENGELS, introduction à *La Dialectique de la nature*, in *Werke*, 20, p. 319.

² Cf. MARX, *Le Capital*, I, extrait de *Werke*, 23, p. 381-385.

Marx commence par dresser l'historique des mutilations physiques et intellectuelles subies par les ouvriers avant de tracer les grandes lignes de la formation qu'il propose comme transition au socialisme sur la base même de l'industrie qui provoque aujourd'hui l'aliénation des travailleurs.

Il met en évidence d'abord les conditions matérielles que la bourgeoisie prépare aux ouvriers depuis l'époque où les travailleurs furent dépouillés de leurs moyens de production, puis de leur savoir-faire artisanal pour être soumis à la mutilation et à l'abrutissement dans les manufactures par de fastidieuses opérations de détail.

Durant toute la période manufacturière où le capital a un besoin toujours plus important de « bras », la bourgeoisie voit d'un mauvais œil l'enseignement élémentaire des jeunes générations d'esclaves salariés et pose toutes les entraves possibles à leur scolarisation.

Une fois que, sous la pression des nécessités économiques du machinisme et des dures luttes de masses, l'enseignement deviendra inéluctable, il servira, selon l'expression de Marx de « couverture à des manœuvres réactionnaires », les bribes de savoir dispensées aux jeunes générations ouvrières étant tout justes bonnes à les soumettre sans défense à la délétère idéologie bourgeoise de résignation.

nisme social de production, composé des nombreux ouvriers individuels qui remplissent une fonction partielle, appartient au capitaliste. En conséquence, la force productive jaillissant de cette combinaison des travaux apparaît aussi comme celle du capital.

La manufacture proprement dite ne soumet pas seulement le travailleur, autrefois indépendant, aux ordres et à la discipline du capital, mais établit encore une gradation hiérarchique parmi les ouvriers eux-mêmes. Alors qu'en général la coopération simple laisse pratiquement inchangé le mode de travail de l'individu, la manufacture le révolutionne de fond en comble et attaque à sa racine la force de travail. Elle mutile le travailleur et en fait un monstre, en cultivant comme en serre-chaude sa dextérité de détail, en réprimant tout un monde de dispositions et de facultés productrices, à l'instar de ce qui se pratique dans les États de la Plata, où l'on tue une bête entière pour la dépouiller de sa peau et de son suif.

Ce n'est pas seulement le travail qui est divisé et subdivisé en petites pièces de détail partiel entre les divers individus, c'est l'individu lui-même qui est morcelé et transformé en rouage automatique d'une opération exclusive¹ – et l'on trouve réalisée la fable absurde de Menenius Agrippa² représentant un homme comme fragment de son propre corps³.

À l'origine, l'ouvrier vend au capital sa force de travail, parce que les *moyens matériels pour la production* d'une marchandise lui manquent. Maintenant, sa force de travail individuelle refuse tout service si elle ne s'est pas aliénée. Elle ne peut plus fonctionner désormais que dans un réseau qui n'existe qu'après sa vente, dans l'atelier du capitaliste. Dès lors qu'il a été rendu incapable d'accomplir, selon sa constitution naturelle, une tâche indépendante, l'ouvrier de la manufacture ne développe plus que des activités productives comme pur et simple *appendice* accessoire de l'atelier du capitaliste⁴. De même que le

¹ « Chaque artisan [...] qui fut mis en état par la praxis de se parfaire dans une opération de détail [...] devint un ouvrier bon marché. » Cf. URE, *op. cit.*, p. 19. (Note de Marx.)

Dugald Stewart appelle les ouvriers de manufacture « des automates vivants... employés dans les détails d'un ouvrage » (*op. cit.*, t. VIII, p. 318). (Note de Marx.)

² En 494 av. J.-C., un premier grand heurt se produisit entre patriciens et plébéiens. Selon la légende, Menenius Agrippa parvint à ramener la conciliation chez les révoltés, en leur racontant la fable de l'estomac. La rébellion des plébéiens pouvait, selon lui, se comparer au refus des membres du corps humain de laisser arriver la nourriture à l'estomac, ce qui pourrait avoir pour conséquence ... que les autres membres du corps social dépérissent également.

³ Chez les coraux, chaque individu est l'estomac de son groupe ; mais cet estomac procure des aliments à toute la communauté, au lieu de lui en dérober, comme le faisait le patriciat romain. (Note de Marx.)

⁴ « L'ouvrier qui domine tout un métier, peut aller travailler partout et trouver le moyen de subsister ; l'autre (l'ouvrier des manufactures) n'est qu'un accessoire qui, séparé des autres ouvriers de la fabrique, n'a plus ni capacité, ni indépendance, et qui se trouve donc forcé

peuple élu portait écrit sur son front qu'il était la propriété de Jéhovah, de même la division du travail imprime à l'ouvrier de la manufacture comme au fer rouge le sceau qui en fait la propriété du capital.

Les connaissances, l'intelligence et la volonté que le paysan et l'artisan indépendants déploient -même si ce n'est que sur une petite échelle –, à peu près comme le sauvage pratique tout l'art de la guerre sous forme d'astuce personnelle, ne sont désormais requises que pour le corps collectif de l'atelier. Les puissances intellectuelles de la production élargissent leur échelle d'un seul côté, parce qu'elles disparaissent de tous les autres. Ce que les ouvriers parcellaires perdent se concentre en face d'eux et contre eux dans le capital ¹.

La division manufacturière du travail a pour effet d'opposer aux ouvriers les puissances intellectuelles de la production comme propriété d'autrui et pouvoir qui les domine. Cette scission commence à poindre dans la coopération simple, où le capitaliste représente, en face du travailleur isolé, l'unité et la volonté du corps collectif de travail ; elle se développe dans la manufacture, qui mutile le travailleur en le transformant en ouvrier partiel, et elle s'achève enfin dans la grande industrie, qui sépare la science de l'ouvrier et en fait une force productive indépendante du travail pliée au service du capital ².

Dans la manufacture, l'enrichissement du travailleur collectif, c'est-à-dire du capital, en forces productives sociales a pour condition le dépouillement du travailleur de ses forces productives individuelles.

« L'ignorance est la mère de l'industrie, aussi bien que de la superstition. La réflexion et l'imagination sont sujettes à l'erreur ; mais l'habitude de mouvoir le pied ou la main ne dépend ni de l'une ni de l'autre. C'est pourquoi les manufactures prospèrent le plus là où l'on raisonne le moins et où l'on se passe de l'intelligence, si bien que l'atelier peut être considéré comme une machine, dont les parties sont des hommes ³. »

d'accepter la loi qu'on juge à propos de lui imposer. » Cf. STORCH, *Op. cit.*, éd. de Pétersbourg, 1815, t. I, p. 204. (Note de Marx.)

¹ A. FERGUSON, *op. cit.*, trad. fr., 1783, t. II, p. 135, 136 : « L'un peut avoir gagné ce que l'autre a perdu. » (Note de Marx.)

² « L'homme de science et l'ouvrier productif sont séparés l'un de l'autre par un très large fossé, et la science, au lieu d'animer les mains de l'ouvrier en multipliant ses propres forces productives à son avantage, s'est presque partout tournée contre lui [...]. La connaissance devient un instrument susceptible d'être opposé au travail, quand elle a été séparée de lui. » Cf. W. THOMPSON, *An Inquiry into the Principles of the Distribution of Wealth*, London, 1824, p. 274. (Note de Marx.)

³ A. FERGUSON, *op. cit.*, p. 134-135. (Note de Marx.)

Et de fait, vers le milieu du XVIII^e siècle, un certain nombre de manufactures employaient de préférence des ouvriers idiots pour certaines opérations simplifiées représentant des secrets de fabrique ¹.

« L'intelligence de la grande majorité des hommes, dit A. Smith, se forme nécessairement à partir de leurs occupations ordinaires. Un homme qui passe toute sa vie à effectuer un très petit nombre d'opérations simples [...] n'a pas l'occasion de développer son intelligence ni d'exercer son imagination [...], et devient en général aussi stupide et aussi ignorant qu'il soit possible à une créature humaine de le devenir ². »

Après avoir décrit l'état d'hébétude obtuse de l'ouvrier parcellaire, A. Smith poursuit : « L'uniformité de sa vie figée corrompt naturellement son courage intellectuel [...] elle ruine même son énergie physique et corporelle, et le rend incapable de déployer sa force avec vigueur et persévérance en dehors des opérations de détail auxquelles on l'a dressé. Ainsi, la dextérité dans sa besogne particulière semble acquise aux dépens de ses facultés intellectuelles, de ses vertus sociales, et de ses dispositions guerrières. Or, cet état est celui dans lequel l'ouvrier pauvre (*the labouring poor*), c'est-à-dire la grande masse du peuple, doit tomber nécessairement dans toute société industrielle et civilisée ³. »

¹ J. D. TUCKET, *A History of the Past and Present State of the Labouring Population*, London, 1846, t. I, p. 149. (Note de Marx.)

² Smith ne met pas simplement en évidence le cynisme de l'économie politique bourgeoise vis-à-vis des ouvriers, mais montre encore, en fin connaisseur, que *l'exploitation physique du travail produit nécessairement l'abrutissement intellectuel*, les deux étant liés. Les choses n'ont pas changé depuis l'aube de l'industrie capitaliste ; au contraire, avec l'exploitation aggravée des ouvriers, leur abrutissement n'a fait que croître dans *l'état normal* de l'industrie, comme cela saute aux yeux dans les pays capitalistes développés après vingt ans de prospérité bourgeoise. C'est se moquer du monde que de parler de « culture ouvrière » ou de « littérature prolétarienne ». Aucun parti ouvrier ne rassemblera jamais assez d'argent et d'institutions dans la société capitaliste pour donner une « base matérielle » à une telle « culture ». En fait, la base matérielle réelle du niveau « culturel » de la classe ouvrière est constituée par la production capitaliste tout entière et ses institutions nécessaires au maintien du système d'exploitation.

Au reste, les dernières décennies de folle prospérité capitaliste ont définitivement démontré l'inanité de ces concepts. Il n'y a pas d'« éducation ouvrière » à revendiquer au plan intellectuel et culturel sous le capitalisme. Les vertus ouvrières que Marx a mises en évidence sont liées à la mission révolutionnaire du prolétariat, et culminent toutes dans la crise catastrophique et antagonique au capitalisme. Elles surgissent lors des secousses sismiques qui ébranlent la société, en 1848, en 1871, 1917, etc. Il faut distinguer radicalement entre culture (individuelle) des ouvriers, et conscience collective de classe (de l'avant-garde et des masses laborieuses).

³ A. SMITH, *Wealth of Nations*, livre V, chap. I, art. 11. En sa qualité d'élève de A. Ferguson qui avait mis en lumière les conséquences funestes de la division du travail, Adam Smith savait fort bien à quoi s'en tenir sur cette question. Au commencement de son ouvrage alors qu'il célèbre *ex professo* la division du travail, il se contente de la mentionner en passant comme la source des inégalités sociales. Dans le dernier tome de son ouvrage sur les revenus de l'État, il reproduit les idées de Ferguson. Dans *Misère de la philosophie*, etc., j'ai déjà expliqué suffisamment le rapport historique entre Ferguson, A. Smith, Lemontey et Say,

Pour porter remède à la complète atrophie de la grande masse du peuple qui résulte de la division du travail, A. Smith suggère d'administrer avec prudence, à doses homéopathiques, l'instruction élémentaire aux frais de l'État. Son traducteur et commentateur français, G. Garnier, qui tout naturellement devait devenir sénateur sous le Premier Empire, a fait preuve de logique en combattant cette idée, parce que, disait-il, elle était en contradiction avec les *premières* lois de la division du travail, et l'adopter eût été « proscrire tout notre système social ».

« Comme toutes les autres divisions du travail, disait-il, celle entre le travail *mécanique* et le travail *intellectuel*¹ se prononce d'une manière plus forte et plus tranchante à mesure que la société avance vers un état plus opulent. (Garnier applique le mot société d'une manière très correcte au capital, à la propriété foncière et à l'État qui est *leur*.) Cette division, comme toutes les autres, est un effet des progrès passés et une cause des progrès à venir. [...] Le gouvernement doit-il donc travailler à contrarier cette division de *travail*, et à la retarder dans sa marche naturelle ? Doit-il employer une portion du revenu public pour tâcher de confondre et de mêler deux classes de travail qui tendent d'elles-mêmes à se diviser² ? »

Une certaine atrophie du corps et de l'esprit est inséparable de la division du travail dans la société. Mais du fait que la période manufacturière pousse beaucoup plus loin cette division sociale des branches de l'activité et qu'en même temps, par la division qui lui est propre, elle attaque l'individu à la racine même de sa vie, c'est elle qui, la première, fournit la matière et l'impulsion à une pathologie industrielle³.

pour ce qui regarde leur critique de la division du travail, et j'ai démontré en même temps, pour la première fois, que la division manufacturière du travail est une forme spécifique du mode de production capitaliste. (Note de Marx.)

On trouvera cette démonstration dans *Misère de la philosophie*, Ed. sociales, Paris, 1946, p. 101.

¹ Ferguson dit déjà : « L'art de penser, dans une période où tout est séparé, peut lui-même former un métier particulier » (*op. cit.*, trad. fr., t. II, p. 136). (Note de Marx.)

² G. GARNIER, t. V de sa traduction, p. 2-5. (Note de Marx.)

³ Ramazzini, professeur de médecine et praticien à Padoue, publia en 1713 son ouvrage : *De morbis artificum*, traduit en français en 1777, réimprimé en 1841 dans *l'Encyclopédie des sciences médicales. Auteurs classiques* (7^e div., t. XII, p. 165, n. 26.) Son catalogue des maladies des ouvriers a été naturellement très allongé dans la période de la grande industrie. Voir entre autres : *Hygiène physique et morale de l'ouvrier dans les grandes villes en général, et dans la ville de Lyon en particulier*, par le Dr A. L. Fonteret, Paris, 1858 ; *Die Krankheiten, welche verschiedenen Ständen, Altern und Geschlechtern eigenthümlich sind*, Ulm, 1860, 6 vol., et l'ouvrage d'Edouard REICH, M.D., *Ueber den Ursprung der Entartung des Menschen*, Erlangen, 1868. La *Society of Arts* nomma en 1854 une commission d'enquête sur la pathologie industrielle. La liste des documents rassemblés par cette commission se trouve dans le catalogue du *Twickenham Economic Museum*. Les rapports officiels anglais sur la santé publique ont une grande importance. (Note de Marx.)

« Subdiviser un homme, c'est l'exécuter s'il a mérité une sentence de mort, mais c'est l'assassiner, s'il ne la mérite pas. La division du travail est l'assassinat d'un peuple ¹. »

La base capitaliste de l'éducation de l'avenir

[Retour à la table des matières](#)

Si minces que paraissent dans leur ensemble les articles de la loi *de fabrique sur l'éducation*, ils proclament néanmoins l'instruction primaire comme condition obligatoire du travail des enfants ². Leur succès était la première démonstration de la possibilité d'unir l'enseignement et la gymnastique avec le travail manuel, et, *vice versa*, le travail manuel avec l'enseignement et la gymnastique ³.

En consultant les maîtres d'école, les inspecteurs de fabrique reconnurent bientôt que les enfants des fabriques qui fréquentent seulement pendant une moitié du jour apprennent autant que les élèves réguliers, souvent même davantage.

« Et la raison en est simple. Ceux qui ne sont retenus qu'une demi-journée à l'école sont toujours frais, dispos et ont plus d'aptitude et de meilleure volonté pour profiter des leçons. Dans le système mi-travail mi-école, chacune des deux occupations repose et délasse de l'autre, et l'enfant se trouve mieux que s'il était cloué constamment à l'une d'elles. Un garçon qui est assis sur les bancs

¹ Cf. D. URQUHART, *Familiar Words*, London, 1855, p. 119. Hegel avait des opinions hérétiques sur la division du travail. « Par hommes cultivés – dit-il dans sa *Philosophie du droit*, 3^e partie, 2^e section, § 187 – on doit d'abord entendre ceux qui peuvent faire tout ce que font les autres. » (Note de Marx.)

² Cf. MARX, *Le Capital* I, in *Werke*, 23, p. 507-508, et 510-513. Dans ce chapitre, Marx évoque le mouvement économique qui suscite, au début révolutionnaire du capitalisme, le programme d'éducation qui prépare le plein épanouissement de l'homme d'éducation qui prépare le plein épanouissement de l'homme sous le socialisme. Contrairement aux utopistes qui liaient l'éducation à un travail productif suranné (artisanal) ou partiel (agricole), Owen a lié l'éducation au travail productif dans la manufacture moderne. Marx, lui, fait partir son système du développement des réalités de la grande industrie tout entière, puis de sa palingénésie dans le communisme, où l'homme se sera approprié de nouveau les sciences objectivées et mortes aujourd'hui dans les machines, afin de dominer et façonner selon ses besoins variés la production et la nature, en s'épanouissant lui-même à l'échelle de la société et de ses puissances productives.

³ *D'après la loi de fabrique anglaise*, les parents ne peuvent envoyer leurs enfants au-dessous de quatorze ans dans les fabriques « contrôlées » sans leur faire donner en même temps l'instruction élémentaire. Le fabricant est responsable de l'exécution de la loi. « L'éducation de fabrique est obligatoire, elle est une condition du travail. » Cf. *Rapport...* octobre 1865, p. 11. (Note de Marx.)

depuis le matin de bonne heure, surtout par un temps chaud, est incapable de rivaliser avec celui qui arrive tout dispos et allègre de son travail ¹. »

On trouve des arguments supplémentaires à ce sujet dans le discours de Senior au congrès sociologique d'Édimbourg en 1863. Il y démontre, entre autres, combien la journée d'école prolongée, unilatérale et improductive des enfants des classes moyennes et supérieures augmente inutilement le travail des instituteurs, « en faisant non seulement perdre sans fruit aux enfants leur temps, leur santé et leur énergie, mais encore en les ravageant de manière absolument nocive ² ».

Comme on peut l'observer jusque dans les détails chez Robert Owen, le système de fabrique a fait naître le germe de l'éducation de l'avenir, qui combi-nera pour tous les enfants au-dessus d'un certain âge le travail productif avec l'instruction et la gymnastique, non seulement comme méthode d'accroître la production sociale, mais comme la seule et unique méthode de produire des hommes développés dans tous les sens.

On a vu que la grande industrie supprime techniquement la division manu-facturière du travail, où un homme tout entier est, sa vie durant, enchaîné à une opération de détail, mais en même temps sa forme capitaliste reproduit cette division du travail de façon plus monstrueuse encore : dans sa fabrique proprement dite, en transformant l'ouvrier en accessoire conscient d'une machine partielle ; partout ailleurs, elle amène au même résultat, soit en introduisant l'emploi sporadique de machines et du travail à la machine, soit en introduisant

¹ Cf. *Rapport... loc. cit.*, p. 118. Un fabricant de soie déclare naïvement aux commissaires d'enquête de la *Child. Employment Com.* : « Je suis convaincu que le véritable secret de la production d'ouvriers habiles consiste à faire marcher ensemble dès l'enfance le travail et l'instruction. Naturellement le travail ne doit ni exiger trop d'efforts, ni être répugnant ou malsain. Je désirerais que mes propres enfants pussent partager leur temps entre l'école d'un côté et le travail de l'autre, » Cf. *Child. Employment Com. V Rep.*, p. 82, n. 36. (Note de Marx.)

² SENIOR, *Report of Proceedings...* VII^e congrès annuel de la *National Association for the promotion of social Sciences*, p. 66.

Pour juger combien, à un certain degré de son développement, la grande industrie, en bouleversant le mode de production matériel et les rapports sociaux de production, révolutionne également les esprits, il suffit de comparer le discours de N. W. Senior en 1863 avec sa philippique contre la législation de fabrique de 1833, ou confronter les opinions du congrès que nous venons de citer avec le fait que, dans certaines parties de l'Angleterre, il est encore défendu aux parents pauvres de faire instruire leurs enfants sous peine de mourir de faim. Il est d'usage, par exemple, dans le Somersetshire – ainsi que le rapporte M. Snelle –, que toute personne qui réclame une assistance à la paroisse doit retirer ses enfants de l'école. Ainsi, M. Wollaston, pasteur à Feltham, cite des cas où tout secours a été refusé à certaines familles « parce qu'elles envoyaient leurs enfants à l'école » ! (Note de Marx.)

le travail des femmes, des enfants et de non-qualifiés comme base nouvelle de la division du travail ¹.

La contradiction entre la division manufacturière du travail et la nature de la grande industrie se manifeste par des phénomènes de violence, entre autres par le fait atroce qu'une grande partie des enfants employés dans les fabriques et les manufactures modernes reste soudée indissolublement, dès l'âge le plus tendre et pendant des années entières, aux manipulations les plus simples, sans apprendre le moindre travail qui permette de les employer utilement plus tard, fût-ce dans cette même fabrique ou manufacture. Dans les typographies anglaises, par exemple, les apprentis s'élevaient peu à peu, conformément au système de l'ancienne manufacture et du métier, des travaux les plus simples aux travaux les plus complexes. Ils parcouraient plusieurs stages avant d'être typographes accomplis. Savoir lire et écrire était pour tous une exigence professionnelle. La machine à imprimer a changé tout cela. Elle emploie deux sortes d'ouvriers : un adulte qui la surveille et deux jeunes garçons, âgés, pour la plupart, de onze à dix-sept ans, dont la besogne exclusive est de glisser dans la machine une feuille de papier ou de la retirer dès qu'elle est imprimée. Ils s'acquittent de cette opération fastidieuse, à Londres notamment, quatorze, quinze et seize heures de suite, pendant quelques jours de la semaine, et souvent trente-six heures consécutives avec deux heures seulement de répit pour le repas et le sommeil ². La plupart ne savent pas lire, et ce sont, en général, des créatures à moitié sauvages et abruties : « Leur travail n'exige aucune espèce de préparation intellectuelle ; ils ont peu d'occasion d'exercer leur habileté et encore moins leur jugement ; leur salaire, quoique assez élevé pour des garçons de leur âge, ne croît pas en proportion de l'âge ; et peu d'entre eux ont la perspective d'obtenir le poste mieux rétribué et plus digne de surveillant, parce que la machine ne réclame le plus souvent pour quatre aides qu'un surveillant ³. »

Quand ils deviennent trop « vieux » pour leur besogne enfantine, c'est-à-dire vers leur dix-septième année, on les congédie et ils deviennent autant de

¹ Là où des machines de type artisanal actionnées par la force de l'homme sont en concurrence directe ou indirecte avec des machines plus développées, c'est-à-dire mues par une force motrice mécanique, un grand changement a lieu pour le travailleur qui actionne la machine. À l'origine, la machine à vapeur remplaçait l'ouvrier ; maintenant, c'est lui qui doit remplacer la machine. C'est pourquoi la tension et la dépense de sa force de travail deviennent monstrueuses, et combien doivent-elles l'être pour les adolescents condamnés à cette torture ! Le commissaire Longe a trouvé à Coventry et dans les environs des garçons de dix à quinze ans employés à tourner des métiers à rubans, sans parler d'enfants plus jeunes qui avaient à tourner des métiers de moindre dimension. « C'est un travail extraordinairement pénible ; le garçon sert simplement à remplacer la force de la vapeur. » (*Child. Empl. Comm. V Rep.*, 1866, p. 114, n. 6.) Sur les conséquences meurtrières de « ce système d'esclavage », ainsi que le nomme le rapport officiel, cf. *loc. cit.*, et pages suivantes. (Note de Marx.)

² *Ibid.*, p. 3, n. 24. (Note de Marx.)

³ *Ibid.*, p. 7, n. 60. (Note de Marx.)

recrues du crime. Leur ignorance, leur grossièreté et leur dégradation physique et intellectuelle ont fait échouer les quelques essais tentés pour les occuper ailleurs.

Ce qui est vrai de la *division manufacturière du travail au sein de l'atelier* l'est également de la *division du travail au sein de la société*. Tant que l'artisanat et la manufacture forment la base générale de la production sociale, la subordination du travailleur à une branche exclusive de la production, et la destruction de la variété originelle de ses aptitudes et de ses occupations ¹ peuvent être considérées comme des nécessités du développement transitoire de l'histoire. Sur cette base, chaque industrie trouve empiriquement la forme technique qui lui correspond le mieux, la perfectionne peu à peu, et se fige sitôt qu'elle a atteint un certain degré de maturité. Ce qui de temps en temps provoque des changements, c'est, outre la nouvelle matière du travail fournie par le commerce, la transformation graduelle de l'instrument de travail. Celui-ci aussi, dès qu'il a acquis une forme plus ou moins convenable, se fossilise et se transmet souvent pendant des siècles d'une génération à l'autre.

Un fait des plus caractéristiques, c'est que jusqu'au XVII^e siècle les métiers portaient le nom de mystères ², dans les ténèbres desquels seul l'individu initié pratiquement et professionnellement était en droit de pénétrer.

La grande industrie a arraché le voile qui dérobaux regards des hommes le fondement matériel de leur vie, leur propre procès de production sociale. Jusqu'à l'époque manufacturière, les différentes branches de métier, issues spontanément de la division du travail social, formaient les unes vis-à-vis des autres autant d'enclos qu'il était défendu au profane de franchir. Elles gardaient avec une jalousie inquiète les secrets de leur routine professionnelle, dont la théorie restait une énigme même pour les initiés. Le principe de l'industrie mo-

¹ D'après le *Statistical Account*, dans certaines localités de haute Écosse, un grand nombre de bergers et de petits paysans vivaient avec femme et enfants. Ils étaient tous chaussés de souliers qu'ils avaient faits eux-mêmes, après en avoir tanné le cuir, vêtus d'habits qu'aucune autre main que la leur n'avait touchés, dont la matière était empruntée à la laine tondue par eux sur les moutons ou au lin qu'ils avaient eux-mêmes cultivé. Dans la confection de leurs vêtements, il était à peine entré un article acheté, à l'exception des alènes, des aiguilles, des dés et de quelques parties de l'outillage en fer employé pour le tissage. Les femmes avaient extrait elles-mêmes des couleurs d'arbustes et de plantes indigènes, etc. Cf. Dugald STEWART, *Works*, éd. Hamilton, t. VIII, p. 327-328. (Note de Marx.)

² Dans le célèbre *Livre des métiers* d'Étienne Boileau, on trouve entre autres prescriptions celle-ci : « Tout compagnon, lorsqu'il est reçu dans l'ordre des maîtres, doit prêter serment d'aimer fraternellement ses frères, de les soutenir, chacun dans l'ordre de son métier, c'est-à-dire de *ne point divulguer volontairement les secrets du métier*. Il doit aussi jurer qu'il ne fera point connaître à l'acheteur, pour faire valoir ses marchandises, les défauts de celles mal confectionnées par les autres, dans l'intérêt commun de la corporation. » Cf. *Règlements sur les arts et métiers de Paris, rédigés au XIII^e siècle et connus sous le nom de Livre des métiers*, publié par G.B. Depping, Paris, 1837 : les serments des différents métiers. (Note de Marx.)

derne est de considérer chaque procédé en lui-même et de l'analyser dans ses mouvements constituants, indépendamment de leur exécution par la force musculaire ou l'aptitude manuelle de l'homme. C'est ainsi que se développe la science toute moderne de la technologie. Elle réduit les éléments, bigarrés, pittoresques, fossilisés et sans lien apparent entre eux, du procès de production de la société antérieure à des applications, consciemment planifiées et systématiquement distinctes selon l'effet utile recherché, de la science de la nature.

La technologie découvre le petit nombre de formes *fondamentales* du mouvement, dans lesquelles toute action productive de l'homme se résout nécessairement, malgré la diversité des instruments employés, de même que le machinisme le plus compliqué ne cache que le jeu de lois mécaniques simples ¹.

L'industrie moderne ne considère et ne traite jamais comme définitif le mode actuel d'un procédé ou la forme donnée d'un procès de production. Sa base technique est donc révolutionnaire, alors que celle de tous les modes de production antérieurs était essentiellement conservatrice ². Avec les machines, les procédés chimiques et d'autres méthodes, elle bouleverse, en même temps que la base technique de la production, les fonctions des travailleurs et les combinaisons sociales du procès du travail. Elle ne cesse ainsi de révolutionner

¹ Pour arriver à cette conclusion révolutionnaire, selon laquelle les machines se ramènent à quelques lois mécaniques simples, si bien qu'elles réduisent tout au travail simple et permettent l'abolition de la division du travail jusqu'au niveau de l'individu qui pourra FAIRE tout ce que font les autres, Marx s'est astreint à un énorme travail de recherche et de compilation : cf. les manuscrits des cahiers V, XIX et XX de 1861-1863, ainsi que ses cahiers d'extraits des mêmes années. Marx résume ses conclusions sur la logique des inventions successives du mouvement mécanique qui renverse tous les préjugés actuels sur les apports énormes qu'aurait fait l'époque capitaliste moderne dans sa lettre à Engels du 28 janvier 1863, où il explique en outre : « Lors de ma première élaboration, j'ignorais certaines questions curieuses. Pour me clarifier les idées, j'ai relu entièrement mes cahiers d'extraits sur la technologie et j'ai suivi les cours (travaux pratiques et expériences seulement) du prof. Willis (Jermynstreet, l'institut de géologie, où Huxley a tenu lui aussi ses conférences) à l'intention des ouvriers [...] »

Pour les mathématiciens purs, ces questions sont indifférentes, mais elles deviennent importantes dès lors qu'il s'agit de *démontrer la connexion entre les rapports sociaux de l'humanité et l'évolution de ces modes de production matériels*. (Cf. Karl MARX, Friedrich ENGELS, *Correspondance*, Éditions du progrès, Moscou, 1971.)

² « La bourgeoisie ne peut exister sans révolutionner constamment les instruments de production et par là même les rapports de la production et tout l'ensemble des rapports sociaux. La première condition d'existence de toutes les classes industrielles précédentes était, en revanche, la conservation immuable de leur mode traditionnel de production. Ce qui distingue donc l'époque bourgeoise de toutes les précédentes, c'est le révolutionnement incessant de la production, l'ébranlement continu de toutes les situations sociales, l'agitation et l'incertitude perpétuelles. Toutes les institutions figées, rouillées, pour ainsi dire, se dissolvent avec leur cortège d'idées et de traditions que leur antiquité rendait respectables, toutes les nouvelles s'usent avant d'avoir pu se consolider. Tout ce qui paraissait solide et établi s'évapore, tout ce qui passait pour saint est profané, et les hommes sont enfin forcés d'envisager d'un œil froid leurs diverses positions dans la vie et leurs rapports réciproques. » (F. ENGELS, Karl MARX, *Manifeste du parti communiste*, London, 1848, p. 5.)

la division du travail au sein de la société, et lance sans interruption des masses de capitaux et d'ouvriers d'une branche de production dans une autre ¹.

La nature même de la grande industrie détermine le changement dans le travail, la fluidité des fonctions, la mobilité universelle du travailleur. Mais, d'autre part, elle reproduit, sous sa forme capitaliste, l'ancienne division du travail avec ses particularités ossifiées. Nous avons vu que cette contradiction absolue entre les nécessités techniques de la grande industrie et les caractères sociaux qu'elle revêt dans le système capitaliste, supprime tout répit, toute stabilité et sérénité dans les conditions de vie du travailleur, et le menace à tout moment de lui retirer des mains les moyens de subsistance en l'empêchant d'accéder aux moyens qui lui permettent de travailler ² et en le rendant superflu par la suppression de sa fonction parcellaire. Nous savons aussi que cet antagonisme fait naître la monstruosité d'une armée industrielle de réserve, tenue dans la misère, afin d'être toujours disponible pour la demande capitaliste ; qu'il aboutit aux hécatombes périodiques de la classe ouvrière, à la dilapidation la plus effrénée des forces de travail et aux ravages de l'anarchie sociale, qui fait de chaque progrès économique une calamité publique. C'est là le côté négatif.

Aujourd'hui la variation dans le travail s'impose uniquement à la façon d'une loi physique irrésistible, dont l'action, en se heurtant partout à des obstacles ³, les brise aveuglément. Cependant, les catastrophes mêmes que suscite la grande industrie font qu'il devient une question de vie ou de mort que l'on reconnaisse le caractère varié du travail et, par conséquent, le plus grand développement possible en tous sens des diverses aptitudes du travailleur, comme une loi générale de la production moderne, et que l'on adapte ces conditions de fait à la réalité de tous les jours. C'est une question de vie ou de mort de substituer à la monstruosité d'une surpopulation ouvrière, tenue en réserve et toujours disponible pour les besoins changeants de l'exploitation du capital,

¹ Dans le capitalisme développé où nous vivons maintenant, ce mouvement est bien moins apparent parce que l'appareil productif est devenu sénile comme le mode de production capitaliste tout entier. Ce sont surtout les travailleurs étrangers immigrés qui forment la masse mobile dont Marx parle ici. En outre, la mécanisation, voire l'automatisation réduit, sinon les échanges de capitaux, du moins les échanges de masses considérables d'ouvriers.

² « Tu prends ma vie si tu me ravis les moyens par lesquels je vis. » (SHAKESPEARE, *Le Marchand de Venise*, acte IV, sc. 1, v. 375-376.) (Note de Marx.)

³ Un ouvrier français écrit à son retour de San-Francisco : « Je n'aurais jamais cru que je fusse capable d'exercer tous les métiers que j'ai faits en Californie. J'étais fermement convaincu que hors de l'imprimerie, je n'étais bon à rien du tout. [...] Une fois au milieu de ce monde d'aventuriers qui changent de métier plus facilement que de chemise, ma foi ! j'ai fait comme les autres. Le métier de mineur ne me rapportant pas assez, je suis allé à la ville où j'ai fait tantôt de la typographie, tantôt de la charpenterie, etc. La profession de plombier-zingueur n'est pas celle qui m'a le moins rapporté. [...] Cette expérience [...] m'a donné la conviction qu'en aucune circonstance je ne me tiendrais pour sérieusement embarrassé, si le travail d'une profession quelconque venait à me manquer. Je me sens moins mollusque et beaucoup plus homme !... » (Cf. A. CORBON, *De l'enseignement professionnel*, Paris, 1860, 2^e éd., p. 50.) (Note de Marx.)

l'homme qui soit absolument disponible pour les exigences variables du travail ; la grande industrie oblige la société sous peine de substituer à l'individu morcelé, porte-douleur d'une fonction productive de détail, l'individu intégralement développé qui sache tenir tête aux exigences les plus diversifiées du travail de ses diverses capacités naturelles ou acquises.

Les institutions qui se sont spontanément développées sur la base sans cesse révolutionnée par le procès de la grande industrie, ce sont, d'une part, les *écoles polytechniques et agronomiques*, et, d'autre part, les *écoles d'enseignement professionnel*, dans lesquelles on enseigne aux enfants des ouvriers quelques notions de technologie ainsi que le maniement pratique de divers instruments employés dans la production ¹. Si la législation de fabrique, comme première concession arrachée à grand-peine au capital, ne combine que l'instruction élémentaire avec le travail de fabrique, il ne fait aucun doute que la conquête inévitable du pouvoir politique par la classe ouvrière va introduire aussi l'enseignement de la technologie, pratique et théorique, dans les écoles des ouvriers ². De même il est hors de doute que *de tels ferments de transformation* ³, dont le terme final est la suppression de l'ancienne division du travail, *se trouvent en contradiction flagrante avec le mode capitaliste de l'industrie* et les conditions économiques de l'ouvrier qui lui correspondent. Cependant, le développement des antagonismes immanents à la forme capitaliste actuelle est la seule voie historique réelle qui conduise à leur dissolution et à leur métamorphose : tel est le secret du mouvement historique que les doctrinaires, optimistes ou socialistes, ne veulent pas comprendre.

¹ La version française de Roy diffère sensiblement de cette phrase centrale de ce chapitre. Elle dit en effet : « La bourgeoisie, qui en créant pour ses fils les écoles polytechniques, agronomiques, etc., ne faisait pourtant qu'obéir aux tendances intimes de la production moderne, n'a donné aux prolétaires que l'ombre de *l'enseignement professionnel*. »

² John Bellers, un véritable phénomène dans l'histoire de l'économie politique, s'est rendu compte à la fin du XVII^e siècle, avec une clarté parfaite de la nécessité d'abolir le système actuel d'éducation et la division du travail, qui engendrent l'hypertrophie et l'atrophie des deux extrêmes de la société. Il dit fort bien entre autres : « Apprendre dans l'oisiveté ne vaut guère mieux que d'apprendre l'oisiveté. [...] Le travail du corps a été institué à l'origine par Dieu [...]. Le travail est aussi nécessaire au corps pour le maintenir en santé que la nourriture pour le maintenir en vie ; la peine qu'un homme s'épargne en prenant ses *aises*, il la retrouvera en *malaises*. Le travail remet de l'huile dans la lampe de la vie ; la pensée y met la flamme. Une occupation sottise des enfants [John Bellers pressent ici les mièvreries de Basedow et de ses initiateurs modernes] rend niais l'esprit des enfants. » Cf. John BELLERS, *Proposals for raising a College of Industry of all useful Trades and Husbandry*, London, 1696, p. 12, 14, 16, 18. (Note de Marx.)

³ Fidèle à son schéma historique de la dictature du prolétariat comme phase nécessaire du passage au socialisme au travers de ses différents stades successifs, Marx précise ici qu'il s'agit d'un système non pas définitif du communisme, mais tout à fait transitoire, et c'est pourquoi il parle de ces « écoles des ouvriers » qui sont les *ferments* de la transformation dont le terme final est l'abolition de toute division du travail et donc de toutes les classes, même ouvrière. Ce passage ne donne donc pas le système final de l'éducation dans la société communiste : ce n'est qu'un point de départ.

Nec sutor ultra crepidam ! Savetier, reste à ta savate ! Ce nec plus ultra de la sagesse de l'artisan et de la manufacture est devenu folie et malédiction au jour où l'horloger Watt découvrit la machine à vapeur, le barbier Arkwright le métier continu, et l'orfèvre Fulton le bateau à vapeur.

Par la réglementation qu'elle impose aux fabriques, aux manufactures, etc., la législation de fabrique n'apparaît que comme une première intervention dans les droits d'exploitation du capital. En revanche, toute réglementation du prétendu travail à domicile ¹ se présente comme une intrusion directe dans la *patria potestas*, en phrase moderne, *l'autorité des parents*, et les délicats membres du Parlement anglais ont longtemps affecté de reculer avec horreur devant cet attentat contre la sainte institution de la famille. Néanmoins, par la force des choses, il fallut en fin de compte reconnaître qu'en sapant les fondements économiques de la famille ouvrière, la grande industrie en a dissous aussi les rapports familiaux. Et il fallut proclamer un droit des enfants. On lit à ce sujet dans le rapport final de la *Child. Empl. Commission* publié en 1866 : « Il résulte hélas de l'ensemble des dépositions des témoins que les enfants des deux sexes n'ont contre personne autant besoin de protection que contre leurs parents. » Le système de l'exploitation délimité du travail des enfants en général et du travail à domicile en particulier « ... se perpétue par l'autorité arbitraire et funeste, sans frein et sans contrôle, que les parents exercent sur leurs jeunes et tendres rejetons. [...] Les parents ne doivent pas disposer du pouvoir absolu de transformer leurs enfants en pures machines, à seule fin d'en tirer par semaine tant et tant de salaire. [...] Les enfants et les adolescents ont droit à la protection de la loi contre l'abus de l'autorité parentale qui ruine prématurément leur énergie physique et les fait tomber au bas de l'échelle des êtres moraux et intellectuels ² ».

Ce n'est pas cependant l'abus de l'autorité parentale qui est la source de l'exploitation directe ou indirecte de l'enfance, mais c'est l'exploitation capitaliste qui, en abolissant la base économique qui lui correspondait, en a fait un abus ³.

¹ 1^{re} éd. allemande du *Capital* : ce genre de travail se fait aussi, la plupart du temps, dans de *petits ateliers*, comme nous l'avons vu, pour la fabrication des dentelles et le tressage de la paille, et comme on pourrait aussi le montrer plus particulièrement, en prenant pour exemple les manufactures métallurgiques de Sheffield, Birmingham, etc. (Note de Marx.)

² *Child. Empl. Comm. V Rep.*, p. XXV, n. 162 ; *II Rep.*, p. XXXVIII, n. 285, 289 ; p. XXV ; XXVI, n. 191. (Note de Marx.)

³ Dans la version française du *Capital*, la phrase suivante est intercalée ici dans le texte : « Du reste, la législation de fabrique n'est-elle pas l'aveu officiel que la grande industrie a fait de l'exploitation des femmes et des enfants par le capital, de ce dissolvant radical de la famille ouvrière d'autrefois, une nécessité économique, l'aveu qu'elle a converti l'autorité paternelle en un appareil du mécanisme social destiné à fournir, directement ou indirectement, au capitaliste les enfants du prolétaire, lequel, sous peine de mort, doit jouer son rôle d'entremetteur et de marchand d'esclaves ? Aussi, tous les efforts de cette législation ne prétendent-ils qu'à réprimer les excès de ce système d'esclavage.

Si terrible et si écœurante que puisse apparaître aujourd'hui la dissolution de la famille traditionnelle au sein du système capitaliste, il n'en demeure pas moins qu'en assignant en dehors de la sphère bornée du foyer, un rôle décisif aux femmes, aux adolescents et aux enfants des deux sexes, dans des procès de production socialement organisés, la grande industrie a créé la nouvelle base économique sur laquelle s'élèvera une forme supérieure de la famille et des relations entre les deux sexes. Il est naturellement aussi absurde de considérer comme absolu et définitif la forme germano-chrétienne de la famille que ses formes orientale, grecque et romaine, lesquelles constituent d'ailleurs entre eux autant d'échelons de développement d'une succession historique. Il est non moins évident que la composition du personnel ouvrier combiné dans la fabrique à partir d'individus des deux sexes et des âges les plus divers, même si dans sa forme capitaliste brutale où elle est née spontanément est une source empoisonnée de corruption et d'esclavage, le travailleur étant là pour le procès de production et non le procès de production pour le travailleur, devra se convertir en son contraire, en source d'un développement humain ¹, dès lors que les conditions correspondantes en seront créées ².

La nécessité de faire d'une loi d'exception pour les filatures et les tissanderies mécaniques, ces premiers-nés de l'industrie mécanique, une loi générale, étendue à toute la production sociale, est née – comme on l'a vu – du cours historique même de la grande industrie, dont la base implique le bouleversement complet de la forme traditionnelle de la manufacture, de l'artisanat et du travail domestique, tout comme l'artisanat se transformera sans cesse en manufacture, et celle-ci en fabrique, tandis qu'à la fin la sphère de l'artisanat et du travail domestique devient – en un espace de temps merveilleusement court relativement – un antre de peine et de tortures où l'exploitation capitaliste fête ses bacchanales les plus infernales en toute liberté. Ce sont à la fin deux circonstances qui sont décisives : premièrement, l'expérience sans cesse répétée, selon laquelle le capital, à peine est-il tombé sous le contrôle de l'État ne serait-ce qu'en des points isolés de la périphérie sociale, se dédommage à un degré d'autant plus démesuré à d'autres ; deuxièmement, le cri lancé par les capitalistes eux-mêmes en faveur de conditions égales de concurrence, c'est-à-dire de limi-

¹ « Le travail de fabrique peut être pur et bienfaisant comme l'était jadis le travail domestique, et même à un plus haut degré. » Cf. *Reports of 31 st Oct. 1865*, p. 127. (Toutes les notes jusqu'à la page 222 sont de Marx.)

² Dans l'édition Roy, ce passage est rendu par la phrase suivante : « Même la composition du travailleur collectif par individus de deux sexes et de tout âge, cette source de corruption et d'esclavage sous le règne capitaliste, porte en soi les germes d'une nouvelle évolution sociale. Dans l'histoire, comme dans la nature, la pourriture est le laboratoire de la vie. » (Cf. Ed. sociales, livre I, t. 2, p. 168.)

tations légales à l'exploitation du travail. On trouve là-dessous de nombreux documents dans les rapports des inspections de fabriques ¹.

Écoutons à ce sujet deux cris partis du cœur. MM. W. Cooksley (fabricants de clous, de chaînes, etc., à Bristol) avaient adopté volontairement les prescriptions de la loi de fabrique : « Cependant, comme l'ancien système irrégulier se maintient dans les fabriques voisines, ils sont exposés au désagrément de voir les jeunes garçons qu'ils emploient attirés (*enticed*) ailleurs à une nouvelle besogne après six heures du soir. C'est là, s'écrient-ils naturellement, une injustice à notre égard et, de plus, une perte pour nous, car cela épuise une partie des forces de notre jeunesse, dont le profit entier nous revient ². »

M. J. Simpson (fabricant de boîtes et de sacs de papier à Londres) déclare aux commissaires de la *Child. Empl. comm.* :

« ... qu'il veut bien signer toute pétition pour l'introduction des lois de fabrique. Mais dans l'état actuel, après la fermeture de son atelier, il se sent mal à l'aise, et son sommeil est troublé par la pensée que d'autres font travailler plus longtemps et lui enlèvent les commandes à sa barbe ³. »

« Ce serait une injustice à l'égard des grands employeurs de main-d'œuvre, dit en conclusion la commission d'enquête, que de soumettre leurs fabriques à la réglementation, tandis que dans la même branche d'affaires, la petite industrie n'aurait à subir aucune limitation légale du temps de travail. Les grands fabricants n'auraient pas seulement à souffrir de cette inégalité dans les conditions de la concurrence au sujet des heures de travail, mais leur personnel de femmes et d'enfants serait en outre détourné à leur préjudice vers les ateliers épargnés par la loi. Enfin, cela pousserait à la multiplication des petits ateliers qui, presque sans exception, sont les moins favorables à la santé, au confort, à l'éducation et en général à la promotion du peuple ⁴. »

¹ Ce passage est transmis comme suit dans l'édition Roy : « La nécessité de généraliser la loi de fabrique, de la transformer, d'une loi d'exception pour les filatures et les tissanderies mécaniques en loi de la production sociale, s'imposait à l'Angleterre, comme on l'a vu, par la réaction que la grande industrie exerçait sur la manufacture, le métier et le travail à domicile contemporains.

« Les barrières mêmes que l'exploitation des femmes et des enfants rencontra dans les industries réglementées poussèrent à l'exagérer d'autant plus dans les industries soi-disant *libres*. » (*Ibid.*)

Enfin, les « réglementés » réclament hautement l'égalité légale dans la concurrence, c'est-à-dire dans le droit d'exploiter le travail.

² *Child. Empl. Comm. V Rep.*, p. X, n. 35.

³ *Ibid.*, p. IX, n. 26.

⁴ *Ibid.*, p. XXV, n. 165-167. Sur les avantages de la grande industrie comparée à la petite, cf. *Child. Empl. Comm. III Rep.*, p. 13, n. 144 ; p. 26, n. 125 ; p. 27, n. 140, etc.

La commission propose, dans son rapport final de 1866, de soumettre à la loi de fabrique plus de 1 400 000 enfants, adolescents et femmes, dont la moitié environ est exploitée par la petite industrie et le travail à domicile : « Si le Parlement, dit-elle, acceptait notre proposition dans toute son étendue, il est hors de doute qu'une telle législation exercerait l'influence la plus salutaire, non seulement sur les jeunes et les faibles dont elle s'occupe en premier lieu, mais encore sur la masse bien plus considérable des ouvriers adultes qui directement (les femmes) et indirectement (les hommes) tombent dans sa sphère d'action. Elle leur imposerait des heures de travail régulières et modérées ; elle économiserait et accumulerait les réserves d'énergie physique dont dépend leur bien-être aussi bien que la prospérité du pays ; elle préserverait la génération nouvelle des efforts excessifs qui, dans un âge encore tendre, minent leur constitution et entraînent sa ruine prématurée ; elle offrirait enfin aux enfants, du moins jusqu'à leur treizième année, une instruction élémentaire qui mettrait fin à cette ignorance incroyable, dont les rapports de la commission présentent une si fidèle peinture et qu'on ne peut envisager sans une véritable douleur et un profond sentiment d'humiliation nationale ¹. »

Vingt-quatre années auparavant, une autre commission d'enquête sur le travail des enfants était déjà parvenue à ces conclusions. Lors du discours de la couronne le 25 février 1867, le ministre conservateur annonça qu'il avait formulé en *lois* les propositions de la commission d'enquête sur l'industrie. Il avait encore fallu pour cela une nouvelle expérimentation *in corpore vile* longue de vingt ans. En effet, en 1840 une commission parlementaire avait été nommée pour enquêter sur le travail des enfants. Selon les termes de N. W. Senior, ce rapport brossa « le tableau le plus affreux que le monde n'ait jamais vu de la cupidité, de l'égoïsme et de la cruauté des capitalistes et des parents, de la misère, de la dégradation et de la ruine des enfants et des adolescents [...]. C'était à croire que le rapport décrivait les horreurs d'une époque reculée [...]. Hélas, il existe de nombreux témoignages selon lesquels les horreurs continuent à durer – et plus intenses que jamais [...]. Les abus dénoncés en 1842 sont aujourd'hui (octobre 1863) en pleine floraison [...]. Le rapport de 1842 fut empilé avec d'autres documents, sans qu'on en prît autrement note, et il resta là vingt années entières pendant lesquelles ces enfants élevés sans avoir la moindre idée de ce que nous appelons la morale, sans instruction, sans religion, sans avoir connu les sentiments naturels de l'amour familial purent devenir les pères de la génération actuelle ². »

Dans l'intervalle, les conditions sociales avaient changé. Le Parlement n'osait plus débouter par une simple fin de non-recevoir les propositions de la commission d'enquête de 1863 comme il l'avait fait avec celles de la commission de 1842. C'est pourquoi dès 1864, alors que la nouvelle commission

¹ *Child. Empl. Comm. V Rep.*, 1866, p. XXV, n. 169.

² SENIOR, *op. cit.*, p. 55-58

n'avait encore publié qu'une partie de son rapport, les manufactures d'articles de terre (y inclus les poteries), de tentures, d'allumettes chimiques, de cartouches, de capsules et la coupure de la futaine furent soumises à la législation en vigueur pour les fabriques textiles. Lors du discours de la couronne du 25 février 1867, le ministère tory d'alors annonça d'autres lois puisées dans les propositions ultérieures de la commission qui avait fini ses travaux en 1866.

Le 15 août 1867, fut promulguée la loi pour l'extension des lois de fabrique, et, le 21 août, la loi pour la réglementation des ateliers, l'une ayant trait à la grande industrie, l'autre à la petite.

La première régleme les hauts fourneaux, les usines de fer et de cuivre, les fonderies, les usines de fabrication de machines à l'aide de machines, les fabriques de gutta-percha et de papier, les verreries, les manufactures de tabac, les imprimeries (y inclus celles des journaux), les ateliers de relieurs, et enfin *tous les établissements industriels* sans exception, dans lesquels cinquante individus ou davantage sont simultanément occupés, au moins pour une période de cent jours dans le cours de l'année.

Pour donner une idée de l'extension de la sphère d'application de la *loi pour la régularisation des ateliers*, nous en citerons les articles suivants :

« Art. 4. *Par métier*, on entend tout travail manuel exercé comme profession ou dans un but lucratif qui concourt à faire un article quelconque ou une partie d'un article, à le modifier, le réparer, l'orner, lui donner le fini, ou à l'adapter de toute autre manière pour la vente.

Par *atelier*, on entend toute espèce de chambre ou de local, soit couvert, soit en plein air, où un "métier" quelconque est exercé par un enfant, un adolescent ou une femme, et où la personne par laquelle l'enfant, l'adolescent ou la femme est *employé* a le droit d'accès et de direction.

Par être *employé*, on entend être occupé dans un "métier" quelconque, moyennant salaire ou non, sous un patron ou *sous un parent*.

Par *parents*, on entend père, mère, tuteur, ou autre personne ayant sous sa garde ou sous sa direction un enfant ou adolescent. »

L'art. 7 renferme des clauses pénales pour l'emploi d'enfants, d'adolescents ou de femmes en contravention à cette loi et soumet à des amendes non seulement le patron, parent ou non, mais encore « *le parent* ou la personne qui tire un bénéfice direct du travail de l'enfant, de l'adolescent ou de la femme, ou qui l'a sous son contrôle ».

La loi concernant les grands établissements, le *Factory Acts Extension Act*, est en retrait sur la loi de fabrique par une foule d'exceptions vicieuses et de lâches compromis avec les capitalistes.

La *loi de réglementation des ateliers*, misérable dans tous ses détails, resta lettre morte entre les mains des autorités municipales et locales chargées de son exécution. Quand, en 1871, le Parlement leur retira ce pouvoir pour le conférer aux inspecteurs de fabrique, au ressort desquels il joignit ainsi d'un seul coup plus de cent mille ateliers et trois cents briqueteries, on prit bien soin de n'ajouter que *huit subalternes* à leur corps administratif, déjà beaucoup trop faible ¹.

Ce qui nous frappe donc dans la législation anglaise de 1867, c'est, d'un côté, la nécessité imposée au Parlement des classes dirigeantes d'adopter un principe des mesures si extraordinaires et sur une si large échelle contre les excès de l'exploitation capitaliste, et, de l'autre côté, l'hésitation, la répugnance et la mauvaise foi avec lesquelles il les traduisit alors dans les faits.

La commission d'enquête de 1862 avait proposé aussi une nouvelle réglementation de l'industrie minière, qui se distingue de toutes les autres industries parce que les intérêts du propriétaire foncier (*landlord*) et de l'entrepreneur capitaliste s'y donnent la main. L'antagonisme de ces deux intérêts avait été favorable à la législation de fabrique, et par contre son absence suffit pour expliquer les lenteurs et les faux-fuyants de la législation sur les mines.

La commission d'enquête de 1840 avait fait des révélations si terribles, si révoltantes et avait suscité un tel scandale en Europe que, par acquit de conscience, le Parlement passa la loi sur les mines de 1842, où il se borna à interdire le travail sous terre, à l'intérieur des mines, aux femmes et aux enfants au-dessous de dix ans.

Une nouvelle loi sur l'inspection des mines, de 1860, prescrit que les mines seront inspectées par des fonctionnaires publics, spécialement nommés à cet effet, et que les jeunes garçons de dix à douze ans ne pourront être employés qu'à la condition d'être munis d'un certificat d'instruction ou de fréquenter l'école pendant un certain nombre d'heures. Cette loi resta sans effet à cause de l'insuffisance dérisoire du personnel des inspecteurs, des limites étroites de leurs pouvoirs et d'autres circonstances qu'on verra dans la suite.

¹ Le personnel de l'inspection de fabrique se composait de deux inspecteurs, deux inspecteurs adjoints et quarante et un sous-inspecteurs. Huit sous-inspecteurs supplémentaires furent nommés en 1871. Tout le budget de cette administration, qui embrasse l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, ne s'élevait en 1871-72 qu'à 25 347 livres sterling, y inclus les frais légaux causés par les poursuites judiciaires contre les violations de la loi de fabrique. (Note de Marx.)

Un des derniers livres bleus sur les mines : *Report from the select committee on Mines... together with... Evidence*, 13 juillet 1866, est l'œuvre d'une commission parlementaire choisie dans le sein de la Chambre des communes et autorisé à citer et à interroger des témoins. C'est un fort in-folio où le rapport de la commission ne remplit que cinq lignes pour faire saisir que la commission n'a rien à dire et qu'il lui faut interroger de nouveaux témoins ! Le reste consiste en interrogatoires des témoins.

Ce type d'interrogatoire évoque les *cross examinations* (interrogatoires contradictoires) des témoins devant les tribunaux anglais où l'avocat, par des questions impudentes, imprévues, équivoques, embrouillées, faites à tort et à travers, cherche à intimider, à surprendre, à confondre le témoin et à distordre les mots qu'il lui a arrachés. En l'espèce, les avocats, ce sont les enquêteurs parlementaires eux-mêmes, parmi lesquels des propriétaires et des exploiters de mines ; les témoins, ce sont surtout les mineurs des houillères. Toute cette farce est trop caractéristique de l'esprit du capital pour que nous ne donnions pas quelques extraits de ce rapport. Pour abréger, nous les avons rangés par catégorie. Bien entendu, la question et la réponse correspondante sont numérotées dans les livres bleus anglais. [...]

L'éducation. Les ouvriers des mines réclament, comme dans les fabriques, une loi pour *l'instruction obligatoire* des enfants. Ils déclarent que les clauses de la loi de 1860, qui exigent un certificat de scolarité pour l'emploi de garçons de dix à douze ans, sont parfaitement illusoire. Mais voilà où l'interrogatoire « détaillé » des juges d'instruction capitalistes devient réellement drôle.

« – N° 115 : Contre qui la loi est-elle le plus nécessaire ? Contre les entrepreneurs ou contre les parents ? – Contre les deux. – N° 116 : Plus contre ceux-ci que contre ceux-là ? – Comment pourrais-je répondre à cela ? – N° 137 : Les entrepreneurs montrent-ils le désir d'organiser les heures de travail de manière à favoriser la fréquentation de l'école ? – Jamais. – N° 211 : Les ouvriers des mines améliorent-ils après coup leur instruction ? – Ils se dégradent généralement et prennent de mauvaises habitudes ; ils s'adonnent au jeu et à la boisson et se perdent complètement. – N° 454 : Pourquoi ne pas envoyer les enfants aux écoles du soir ? – Dans la plupart des districts houillers, il n'en existe pas ; mais, ce qu'il y a, c'est qu'ils sont tellement épuisés de leur long surtravail, que leurs yeux se ferment de lassitude... Donc, conclut le bourgeois, vous êtes contre l'éducation ? – Pas le moins du monde, etc. – N° 443 : Les exploiters de mines, etc., ne sont-ils pas forcés par la loi de 1860 de demander des certificats de scolarité, pour les enfants entre dix et douze ans qu'ils emploient ? – La loi l'ordonne, certes ; mais les employeurs ne le font pas. – N° 444 : D'après vous, cette clause de la loi n'est donc pas généralement exécutée ? – Elle ne l'est pas du tout. – N° 717 : Les ouvriers des mines s'intéressent-ils beaucoup à cette question de l'éducation ? – La plus grande partie. – N° 718 : Désirent-ils ardemment l'application forcée de la loi ? – Presque tous. – N° 720 : Pourquoi

donc n'en imposent-ils pas le respect ? – Plus d'un ouvrier désirerait que l'on n'accepte pas les garçons sans certificat de scolarité ; mais alors c'est un *homme signalé* (*a marked man*). – N° 721 : Signalé par qui ? – Par son patron. – N° 722 : Vous croyez donc que les patrons persécuteraient quelqu'un parce qu'il aurait obéi à la loi ? – Je crois qu'ils le feraient. – N° 723 : Pourquoi les ouvriers ne se refusent-ils pas à employer les garçons qui sont dans ce cas ? – Cela n'est pas laissé à leur choix. – N° 1634 : Vous désirez l'intervention du Parlement ? – On ne fera jamais quelque chose d'efficace pour l'éducation des enfants mineurs, si ce n'est en vertu d'une loi du Parlement et par voie coercitive. – N° 1636 : Cela s'applique-t-il aux enfants de tous les travailleurs de la Grande-Bretagne ou seulement à ceux des mineurs ? – Je suis ici seulement pour parler au nom des mineurs. – N° 1638 Pourquoi distinguer les enfants des mineurs des autres ? – Parce qu'ils forment une exception à la règle. – N° 1639 Sous quel rapport ? – Sous le rapport physique. – N° 1640 : Pourquoi l'instruction aurait-elle plus de valeur pour eux que pour les enfants d'autres classes ? – Je ne prétends pas cela ; mais, à cause de leur excès de travail dans les mines, ils ont moins de chances de pouvoir fréquenter les écoles de la semaine et du dimanche. – N° 1644 : N'est-il pas vrai qu'il est impossible de traiter ces questions d'une manière absolue ? – N° 1646 : Y a-t-il assez d'écoles dans les districts ? – Non. – N° 1647 : Si l'État exigeait que chaque enfant fût envoyé à l'école, où pourrait-on trouver assez d'écoles pour tous les enfants ? – Je crois que, dès que les circonstances l'exigeront, les écoles naîtront d'elles-mêmes. – N° 8 705, 706 : La grande majorité non seulement des enfants, mais encore des ouvriers adultes dans les mines ne sait ni lire ni écrire.

Travail des adolescents et des enfants des deux sexes

[Retour à la table des matières](#)

Nous considérons la tendance de l'industrie moderne à faire coopérer les enfants et les adolescents des deux sexes dans la grande œuvre de la production sociale comme un progrès légitime et salutaire, quoique la façon dont cette tendance se réalise sous le règne du capital soit tout simplement abominable ¹.

¹ Cf. MARX, *Instructions pour les délégués du Conseil central provisoire à propos de diverses questions*. (Extrait).

Le texte officiel de ces résolutions a été édité par le Conseil général de l'A.I.T. en 1868 ; il est précédé par la remarque suivante :

« Certaines des résolutions adoptées au I^{er} Congrès peuvent être considérées comme partie intégrante des principes de l'Association internationale des travailleurs. Les comptes rendus de ce congrès n'ayant eu qu'une diffusion limitée, le Conseil général a jugé utile de les publier de nouveau, en même temps que les résolutions adoptées au dernier congrès. »

Marx a élaboré ces instructions, qui devinrent, après leur adoption, les résolutions du I^{er} Congrès de l'A.I.T., réuni à Genève du 3 au 9 septembre 1866. À leur propos, Marx écrivit à Kugelmann, le 9 octobre 1866 : « J'ai limité à dessein le programme des délégués envoyés par Londres aux points qui permettent un accord immédiat et une action concertée

Dans une société rationnelle, *n'importe quel enfant*, dès l'âge de neuf ans, doit être un travailleur *productif*, de même qu'un adulte en possession de tous ses moyens ne peut s'exempter de la loi générale de la nature, selon laquelle *celui qui veut manger doit aussi travailler, non seulement avec son cerveau, mais encore avec ses mains*. Mais, pour l'heure, nous n'avons à nous occuper que des enfants et jeunes gens des classes ouvrières. Nous jugeons utile de les diviser en *trois* catégories qui doivent être traitées différemment.

La première comprend les enfants de 9 à 12 ans ; la seconde, ceux de 13 à 15 ans ; la troisième, ceux de 16 et 17 ans. Nous proposons que l'emploi de la première catégorie, dans tout travail, en usine ou à domicile, soit légalement restreint à *deux* heures ; celui de la seconde, à *quatre* heures, et celui de la troisième à six. Pour la troisième catégorie, il doit y avoir une interruption d'une heure au moins pour le repas et la récréation ¹.

Il serait désirable que les écoles élémentaires commencent l'instruction des enfants avant l'âge de neuf ans ; mais, pour le moment, nous ne nous préoccupons que des contrepoisons absolument indispensables pour contrecarrer les effets d'un système social qui dégrade l'ouvrier au point de le transformer en un simple instrument d'accumulation de capital, et qui fatalement change les parents en marchands d'esclaves de leurs propres enfants. Le *droit* des enfants et des adultes doit être défendu, puisqu'ils ne peuvent le faire eux-mêmes. C'est pourquoi il est du devoir de la société d'agir en leur nom.

Si la bourgeoisie et l'aristocratie négligent leurs devoirs envers leurs descendants, c'est leur affaire. L'enfant qui jouit des privilèges de ces classes est condamné à souffrir de leurs propres préjugés.

Le cas de la classe ouvrière est tout différent. Le travailleur individuel n'agit pas librement. Dans de très nombreux cas, il est trop ignorant pour comprendre l'intérêt véritable de son enfant ou les conditions normales du développement humain. Cependant, la partie la plus éclairée de la classe ouvrière comprend pleinement que l'avenir de sa classe, et par conséquent de l'espèce humaine, dépend de la formation de la génération ouvrière qui grandit. Elle comprend, avant tout, que les enfants et les adolescents doivent être préservés des effets destructeurs du système actuel. Cela ne peut être accompli que par la transformation *de la raison sociale en force sociale* et, dans les circonstances présentes, nous ne pouvons le faire que par des lois générales imposées par le pouvoir d'État. En imposant de telles lois, les classes ouvrières ne fortifieront pas le pouvoir gouvernemental. Au contraire, elles transformeraient le pouvoir

des travailleurs, de manière à donner une impulsion directe aux exigences de la lutte de classe et de l'organisation des ouvriers en classe. »

¹ Ces données *concrètes* correspondent évidemment au développement des forces productives du siècle dernier.

dirigé contre elles en leur agent. Le prolétariat fera alors, par une mesure générale, ce qu'il essaierait en vain d'accomplir par une multitude d'efforts individuels.

Partant de là, nous disons que la société ne peut permettre ni aux parents ni aux patrons d'employer au travail les enfants et les adolescents, à moins de *combiner ce travail productif avec l'éducation*.

Par *éducation*, nous entendons trois choses :

1. éducation *intellectuelle* ;
2. éducation *corporelle*, telle qu'elle est produite par les exercices gymnastiques et militaires ;
3. éducation *technologique*, embrassant les principes généraux et scientifiques de tous les procès de production, et en même temps initiant les enfants et les adolescents au maniement des instruments élémentaires de toutes les branches d'industrie.

À la division des enfants et des adolescents en trois catégories, de 9 à 18 ans, doit correspondre un cours gradué et progressif pour leur éducation intellectuelle, corporelle et polytechnique. Les frais de ces écoles polytechniques doivent être en partie couverts par la vente de leurs propres productions.

Cette combinaison du travail productif, payé avec l'éducation intellectuelle, les exercices corporels et la formation polytechnique, élèvera la classe ouvrière bien au-dessus du niveau des classes bourgeoise et aristocratique.

Il va de soi que l'emploi de tout enfant ou adolescent de 9 à 18 ans, dans tout travail de nuit ou dans toute industrie dont les effets sont nuisibles à la santé, doit être sévèrement interdit par la loi.

L'enseignement général dans la société moderne

I

[Retour à la table des matières](#)

Le citoyen Marx dit qu'une difficulté d'un ordre particulier est liée à cette question ¹. D'une part, il faut un changement des conditions sociales pour créer un système d'instruction nouveau ; d'autre part, il faut un système d'instruction déjà nouveau pour pouvoir changer les conditions sociales. En conséquence, il faut partir de la situation actuelle.

Les congrès de l'A.I.T. ont déjà soulevé la question de savoir si l'enseignement devait être étatique ou privé. Par enseignement étatique, on entend celui qui s'effectue sous le contrôle de l'État ; cependant, l'intervention de l'État n'est pas absolument indispensable. Dans le Massachusetts, chaque municipalité est obligée d'assurer l'enseignement élémentaire pour tous les enfants. Dans les villes de plus de 5 000 habitants, il doit y avoir des écoles moyennes pour la formation polytechnique ; dans les villes plus grandes, des écoles supérieures. L'État contribue à leur financement, mais très modestement. Au Massachusetts, un huitième des impôts locaux est dépensé pour l'enseignement ; à New York, un cinquième. Les comités d'école qui gèrent les établissements sont des organisations locales ; ils nomment les maîtres et choisissent les livres scolaires. La faiblesse du système américain réside dans son caractère local trop marqué, l'enseignement se trouvant trop étroitement lié au développement culturel de chaque région. D'où la nécessité de revendiquer un contrôle central. La fiscalité

¹ Exposé de Marx à la séance des 10 et 17 août 1869 au Conseil général de l'A.I.T. Pour Marx, l'enseignement pose, comme tous les autres problèmes, celui de l'État et s'inscrit dans la perspective de la dictature du prolétariat. D'ores et déjà, le prolétariat, en tant que classe porteuse du socialisme, doit déterminer lui-même le caractère de l'enseignement, à l'instar de ce que fait la bourgeoisie aujourd'hui. C'est donc la classe « la moins cultivée de la société » qui en fixe les conditions. Il n'est pas question d'abandonner chaque secteur d'activité à la direction des producteurs qui y travaillent (« la terre aux paysans », « les navires aux marins », etc.). Ce socialisme « gestionnaire » ne serait qu'une pâle copie du capitalisme, dont il maintiendrait pour l'éternité la division du travail et les professions unilatérales et mutilantes.

Dans la société capitaliste actuelle, le marxisme se préoccupe d'abord du sort des ouvriers, et abandonne la gestion du capital au capital, ayant à concentrer ses forces pour le renverser.

La polémique de Marx contre les tendances proudhoniennes ou positivistes de la Première Internationale permet de mieux délimiter les positions révolutionnaires, notamment sur la combinaison du travail *productif* avec la formation intellectuelle, le développement omnilatéral de l'homme dans la société communiste, les rapports entre femmes et hommes, filles et garçons. Marx part toujours des données présentes de l'évolution industrielle et historique, tout en s'opposant radicalement aux conditions capitalistes actuelles.

au profit des écoles est obligatoire, mais il n'y a pas d'obligation scolaire pour les enfants. La propriété ayant été imposée, les hommes qui paient ces impôts souhaitent que l'argent soit employé utilement.

L'enseignement peut être étatique sans se trouver sous le contrôle du *gouvernement*. Le gouvernement pourrait nommer des inspecteurs, dont le devoir serait de veiller à ce que la loi soit respectée, sans qu'ils aient le droit de s'immiscer directement dans l'enseignement. Ce serait comme pour les inspecteurs de fabrique qui veillent au respect des lois de fabrique.

Le congrès peut décider, sans la moindre hésitation, que l'enseignement doit être obligatoire. Pour ce qui concerne le fait que les enfants ne devraient pas être forcés de travailler, ce qui est sûr, c'est que cela n'entraînerait pas une baisse des salaires, et tout le monde s'y ferait.

Les proudhoniens affirment que l'enseignement gratuit est un non-sens, puisque l'État doit payer. Il est évident que l'un ou l'autre doit payer, mais il ne faut pas que ce soit ceux qui sont le moins en état de le faire. L'enseignement supérieur ne doit pas être gratuit.

En ce qui concerne le système d'enseignement prussien, dont on a tant parlé, l'orateur observe, pour finir, que ce système ne poursuit qu'un seul but : former de bons soldats.

II

Le citoyen Marx dit que tout le monde est d'accord sur certains points déterminés.

La discussion s'est engagée après que l'on eut proposé de ratifier la résolution du congrès de Genève, qui réclame que l'on combine l'enseignement intellectuel au travail physique, les exercices gymnastiques à la formation polytechnique. Nul n'a opposé d'objection à ce projet.

La formation polytechnique, qui a été soutenue par des écrivains prolétaires, doit compenser les inconvénients résultant de la division du travail qui empêche les apprentis de s'assimiler une connaissance approfondie de leur métier. Sur ce point, on est toujours parti de ce que la bourgeoisie elle-même entend par formation polytechnique, et c'est ce qui a provoqué des interprétations erronées. En ce qui concerne la proposition de M^{me} Law ¹ relative au budget de

¹ Harriet Law avait proposé à la séance du 17 août que les biens et les revenus de l'Église soient utilisés pour l'enseignement général.

l'Église, il serait à souhaiter, du point de vue politique, que le congrès fasse sienne cette position qui est dirigée contre l'Église.

La proposition du citoyen Milner ne se prête pas à une discussion qui porte sur la question scolaire ¹. C'est dans la lutte quotidienne pour la vie que les jeunes gens devraient recevoir cette éducation de la part des adultes. L'orateur n'accepte pas Warren comme parole d'évangile. Au demeurant, c'est là une question qui ne fera que très difficilement l'unanimité. On peut ajouter qu'une telle formation ne peut être transmise par l'école ; elle intéresse bien plutôt les adultes.

Dans les écoles élémentaires, et plus encore dans les écoles supérieures, il ne faut pas autoriser de disciplines qui admettent une interprétation de parti ou de classe. Il ne faut enseigner dans les écoles que les matières telles que la grammaire, les sciences naturelles. Les règles grammaticales ne changent pas, que ce soit un conservateur clérical ou un libre penseur qui les enseigne. Des matières qui admettent une diversité de conclusion ne doivent pas être enseignées dans les écoles ; les adultes peuvent s'en occuper sous la direction d'une institutrice telle que M^{me} Law qui fait des conférences sur la religion ².

Abolition de la division du travail à l'échelle individuelle

[Retour à la table des matières](#)

Tout temps de travail a exactement la même valeur, qu'il s'agisse de celui du terrassier ou celui de l'architecte ³. En conséquence, le temps de travail et, partant, le travail lui-même aurait une valeur. Or le travail est le producteur de toutes les valeurs. C'est lui seul qui donne aux produits existant dans la nature une valeur au sens économique. Mais la valeur elle-même n'est rien d'autre que l'expression du travail humain socialement nécessaire, objectivé dans une chose. Le travail ne *peut* donc pas avoir de valeur ⁴. Parler d'une valeur du tra-

¹ Milner avait proposé que les écoles publiques enseignent l'économie politique, pour que chacun soit familiarisé avec les notions de « valeur », de « salaire », etc. En fait, cet enseignement n'aurait fait que renforcer l'idéologie bourgeoise dans toutes les classes.

² Dans *Bee-Hive*, ce passage est rédigé comme suit : « Pour ce qui concerne l'économie politique, la religion et d'autres matières, on ne peut les introduire ni dans les écoles élémentaires ni dans les écoles supérieures. La matière de cet enseignement intéresse les adultes et doit être professé sous la forme d'exposés par des maîtres du genre de Madame Law. »

³ Cf. ENGELS, *Anti-Dühring*, in *Werke*, 20, p. 185-187.

⁴ Engels se fonde ici sur la démonstration de Marx selon lequel « la force de travail elle-même n'a pas de valeur ». Cf. *Le Capital*, livre I, VI^e section, chap. XI « La Transformation de la valeur ou du prix de la force de travail en salaire », (Ed. sociales, t. 2, p. 206-213). Engels en conclut que le socialisme abolira la valeur en même temps que l'argent, le salaire et la division du travail avec sa distribution en professions distinctes. Il illustre enfin son exposé par le fameux exemple de l'architecte *qui pousse aussi la brouette pendant une par-*

vail et vouloir la déterminer n'a pas plus de sens que parler de la valeur de la valeur, ou vouloir déterminer le poids non d'un corps pesant, mais de la pesanteur elle-même.

M. Dühring expédie des gens comme Owen, Saint-Simon et Fourier, en les traitant d'alchimistes sociaux. En divaguant sur la valeur du temps de travail, c'est-à-dire du travail, il démontre qu'il est encore bien au-dessous des alchimistes réels. Et maintenant que l'on mesure le culot avec lequel M. Dühring fait dire à Marx que le temps de travail d'un tel aurait plus de valeur que celui de tel autre, comme si le temps de travail – donc le travail – avait une valeur, alors que Marx a le premier exposé comment et pourquoi le travail ne *peut* avoir de valeur.

Pour le socialisme qui veut émanciper la force de travail humaine de sa condition de *marchandise*, il est de la plus haute importance de comprendre que le travail n'a pas de valeur et ne peut en avoir. Ainsi s'effondrent toutes les tentatives que M. Dühring a héritées du socialisme ouvrier grossier pour régler la future distribution des moyens d'existence avec une sorte de salaire plus élevé. Il s'ensuit encore que la distribution – pour autant qu'elle sera encore dominée par des préoccupations purement économiques – se règlera dans l'intérêt de la production, qui est soutenue au mieux par un mode de distribution permettant à *tous* les membres de la société de développer, de maintenir et d'exercer leurs capacités avec le maximum d'universalité.

Pour la manière de penser des classes dont M. Dühring a hérité, c'est forcément une monstruosité de croire qu'un jour il n'y aura plus de terrassier ni d'architecte de profession, et que l'homme qui, pendant une demi-heure, aura donné ses directives d'architecte, poussera aussi quelque temps la brouette, jusqu'à ce qu'on vienne de nouveau lui demander d'agir en architecte. Quel beau socialisme que celui qui éternise les manœuvres de profession !

Si l'équivalence du temps de travail doit signifier que chaque ouvrier produit des valeurs égales dans des temps de travail égaux, sans que l'on ait d'abord à établir une moyenne, c'est évidemment faux. Chez deux ouvriers – fussent-ils de la même branche – le produit de l'heure de travail sera toujours différent, selon l'intensité du travail et l'habileté. À cet inconvénient – qui n'en est d'ailleurs un que pour des gens à la Dühring – il n'est pas de communauté économique, du moins sur notre corps céleste, qui puisse jamais remédier ¹.

tie de la journée, et critique la vision petite-bourgeoise d'un socialisme qui donnerait droit à l'ouvrier au « produit intégral de son travail », en laissant subsister le marché, l'échange entre équivalents, l'argent, le capital, etc.

¹ Le fait que les individus créeront toujours un produit différent en une même heure de travail ne suscite une difficulté que pour quelqu'un qui, tels les utopistes, déduirait le socialisme de la Raison et de vertus immanentes à l'Homme. Le socialisme, lui, rompt le lien entre le produit créé et ce que touche l'individu qui satisfait ses besoins (cf. le programme de

Que reste-t-il donc de la totale équivalence du travail de tous et de chacun ? Rien de plus que la simple phraséologie ronflante qui n'a pas d'autre base économique que l'incapacité dans laquelle se trouve M. Dühring de distinguer entre détermination de la valeur par le travail et détermination de la valeur par le salaire – rien de plus que cet oukase, loi fondamentale de la nouvelle communauté économique : à temps de travail égal salaire égal ! Mais alors les vieux communistes ouvriers de France et Weitling donnaient de bien meilleures raisons pour justifier leur égalité des salaires.

Comment se résout dès lors toute cette importante question de la rétribution plus élevée du travail composé ? Dans la société des producteurs privés, ce sont les personnes privées ou leurs familles qui supportent les frais de formation du travail qualifié ; c'est aux personnes privées ou à leurs familles qui font face aux frais de formation de l'ouvrier qualifié¹, que doit donc revenir d'abord le prix plus élevé de la force de travail qualifiée : l'esclave habile se vend plus cher, le salarié habile est rémunéré plus cher.

Dans la société organisée de manière socialiste, c'est la société qui supporte ces frais. C'est donc à elle qu'en appartiennent les fruits, les valeurs plus grandes qui sont produites par le travail composé. L'ouvrier lui-même n'a rien à prétendre de plus. Et, en passant, la morale de cette histoire est une fois de plus que le droit de l'ouvrier au « produit intégral du travail » – quelle qu'en soit la vogue – ne va pas toujours sans anicroches.

Gotha avec sa formule « De chacun selon ses capacités et à chacun selon ses besoins ». Or pourquoi le marxisme rompt-il le lien entre consommation et production au niveau de l'individu ? Tout simplement parce qu'il réalise la tendance profonde de l'industrie moderne qui, avec l'introduction des machines et le procès technique, chimique, etc., fait que dans la grande industrie il n'est plus possible de distinguer entre apport des individus particuliers au produit, sinon par des calculs irrationnels (donc « injustes ») sur la part du travailleur collectif comme *moyenne*, compte tenu des fluctuations des prix et du pourcentage des ventes sur le marché ; Cf. MARX, *VI^e chapitre inédit du Capital*, 10/18, p. 26-34, 83-115.

¹ Engels ne parle pas des étudiants, mais seulement des travailleurs, qualifiés ou non – et ce pour rester dans l'analyse de classe, au niveau des questions qui touchent le prolétariat.

Éducation des sens

[Retour à la table des matières](#)

On sait que la première activité théorique de l'esprit qui oscille encore tout à fait entre les sensations et la pensée est de *compter*¹. Le calcul est le premier acte libre et théorique de caractère rationnel chez l'enfant...

L'espace est la première grandeur qui s'impose à l'enfant. C'est la première donnée du monde que l'enfant expérimente. C'est pourquoi il tient un homme qui est devenu grand pour un grand homme...

Or, si la pensée théorique de *l'enfant* est *quantitative*, son jugement comme sa pensée ne peuvent être pour commencer que pratiques et sensibles. Le réseau sensible est la première connexion qui le relie au monde. Les sens *pratiques*, notamment le nez et la bouche, sont les premiers organes avec lesquels il juge du monde...

Toutefois l'enfant en reste à la *perception sensible*, ne voyant que le singulier, la connexion nerveuse invisible qui relie ce particulier au général et, comme dans l'État, anime les membres de l'ensemble intellectuel, n'est pas encore développée chez lui. L'enfant croit que le soleil tourne autour de la terre, comme le général tourne autour du particulier. C'est pourquoi l'enfant n'a aucune idée de l'Esprit, et ne croit qu'aux *fantômes*.

Ma *conscience universelle* n'est alors rien d'autre que la forme *théorique* de ce dont la communauté réelle, l'être social, est la forme vivante, tandis que de nos jours la conscience universelle est une abstraction de la vie réelle et, à ce titre, en opposition hostile à elle² ...

¹ Cf. MARX, *Les Débats à la VI^e session de la Diète rhénane*, in *Werke*, 1, p. 29.

Dans cette partie, Marx aborde la question de l'éducation progressive de l'homme à partir de ses sens, qui eux-mêmes sont le produit du devenir humain dans l'histoire, dû au développement progressif du travail. L'enfant est un être social par la genèse même de son corps et de son esprit, de sorte qu'une pédagogie scientifique devra forcément tenir compte de l'évolution de l'enfant, produit d'un historique universel qui évolue donc lui-même vers l'universel.

² Cf. MARX, *Manuscrits parisiens de 1844*, III, chap. « Propriété privée et communisme ».

Dans ce texte, rédigé au temps de sa jeunesse sous l'action des forces d'un monde juvénile en train de naître unitairement des contradictions de la vieille société, Marx résout les antagonismes millénaires suscités par la division de la société en classes, en riches et en pauvres, en jouisseurs et en esclaves salariés.

Dès le début de ce passage, Marx oppose la conscience universelle à la Hegel, qui est absolue, c'est-à-dire détachée de toute base physique et naturelle, et lui oppose la conscience universelle théorique de l'homme social du communisme qui n'a plus rien de mystique ni de

Comme *conscience de l'espèce*, l'homme affirme sa *vie sociale* et ne fait que répéter son existence réelle dans la pensée, de même qu'à l'inverse l'existence de l'espèce se confirme dans la conscience de l'espèce et elle a une existence réelle dans son universalité comme être pensant...

L'appropriation *sensible* pour les hommes et par les hommes de la vie et de l'être humains, des hommes *objectifs*, des œuvres humaines, ne doit pas être saisie seulement au niveau de la *jouissance immédiate*, exclusive, sous l'angle de la *possession*, de *l'avoir*. L'homme s'approprie son être universel de manière universelle, donc en tant qu'homme *total*. Chacun de ses rapports *humains* avec le monde – la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher, la pensée, l'intuition, le sentiment, la volonté, l'activité, l'amour, bref tous les organes qui forment son individualité et qui, dans leur forme, sont immédiatement des organes sociaux, est, dans son comportement *objectif* ou dans son *rapport avec l'objet*, appropriation de celui-ci. L'appropriation de la réalité *humaine*, son rapport avec l'objet est *l'activité de la réalité humaine*. Elle est donc tout aussi multiple que le sont les déterminations de l'être humain et ses activités. Elle comporte l'agir en même temps que le pâtir, *car la souffrance c'est, au sens humain, une jouissance propre à l'homme*¹.

La propriété privée nous a rendus si stupides et si bornés qu'un objet est *nôtre* uniquement quand nous le possédons, quand il existe pour nous comme capital ou quand nous en disposons de manière immédiate – que nous le mangeons, le buvons, le portons sur notre corps, l'habitons, etc., bref que nous le *consommons*². Certes, la propriété privée ne peut saisir, elle aussi, ces matérialisations immédiates de la possession que comme des *moyens de subsistance*, mais la vie à laquelle elles servent de moyen n'est que la *vie de la propriété privée* – le travail et la capitalisation. En conséquence, à la place de tous les

métaphysique, puisque la réalité et la vie de la nature et de l'espèce humaine sont des faits physiques, et leur *empreinte* – fait également physique – dans le cerveau, non plus individuel, mais social, est la théorie, acquise et employée dans la praxis.

¹ L'une des manifestations les plus hautes de l'homme est le *pâtir* : qui ne souffrirait pas ne connaîtrait pas la joie à laquelle il tend dans la vie et dans l'histoire. En annulant cette opposition, on a enlevé la base de toutes les « grammaires » – la forme active et la forme passive, le sujet et le complément d'objet. L'objet et le sujet deviennent – comme l'homme et la nature – une seule et même chose ; mieux, tout est nature, tout est objet : l'homme-sujet, l'homme « contre nature » disparaît en même temps que l'illusion du moi privé.

² L'aliénation totale de l'homme dans la société mercantile du capitalisme repose sur la propriété privée, c'est-à-dire la *possession*. Elle aboutit à un renversement et une perversion de toutes les choses : l'homme n'y a pour but que de posséder et de *consommer*. La société humaine du communisme sera, au contraire, celle où l'on *produira et donnera*, avec l'épanouissement de toutes ses activités, dans la joie de vivre dès lors que le lien établi par la loi de la valeur entre production et consommation sera rompu au niveau de l'individu. Les riches besoins de l'homme ne correspondront pas à une jouissance passive dans la consommation passive, mais dans l'épanouissement de toutes les forces et activités de l'homme pour la mesure desquelles on aura perdu la notion de valeur rentable.

sens physiques et intellectuels, c'est la simple aliénation de *tous* ces sens, le sens de la *possession*. L'être humain devait être ramené à cette pauvreté absolue, afin de faire naître de lui-même sa richesse intérieure. (Sur la notion de *l'avoir*, cf. Moses Hess dans les *Vingt et une feuilles*.)

L'abolition de la propriété privée entraînera donc *l'émancipation* totale de tous les sens et de toutes les capacités humaines. Elle est cette émancipation précisément du fait que ces sens et ces capacités deviennent humains, tant objectivement que subjectivement. L'œil devient œil *humain* lorsque son *objet* devient un objet social, *humain*, venant de l'homme et aboutissant à l'homme. Dès lors, les sens sont devenus *théoriciens* dans leur action immédiate. Ils se rapportent à l'objet dans le but de l'objet, cependant que l'objet lui-même est devenu un rapport humain *objectif* vis-à-vis de lui-même et de l'homme ¹, et inversement. Le besoin et la jouissance ont perdu de ce fait leur nature égoïste, tandis que la nature a perdu sa simple *utilité* pour devenir utilité *humaine*.

Du même coup, les sens et la jouissance des autres hommes deviennent *ma* propre appropriation. En dehors de ces organes immédiats, il se forme donc aussi des organes socialisés selon la *forme* de la société. Ainsi, par exemple, l'activité en association immédiate avec les autres devient un organe de *l'expression de ma vie* et une manière d'appropriation de la vie *humaine*.

Il va de soi que *l'œil humain* jouit autrement que l'œil grossier non humain, et *l'oreille humaine* autrement que l'oreille grossière, etc.

Nous avons vu que l'homme se réifie, se perd dans son objet, à moins que celui-ci ne devienne pour lui objet *humain* ou homme objectivé ². Cela ne devient possible qu'à partir du moment où l'objet est devenu pour lui un objet *social*, comme la société est devenue pour lui dans cet objet.

D'une part, au niveau de la société, la réalité objective devient pour l'homme, grâce à son activité, la réalité des forces de l'être humain, réalité humaine, et par conséquent la maîtrise de ses propres forces essentielles ; tous les objets deviennent l'objectivation de lui-même, des objets qui affirment et réali-sent son individualité, *ses* objets : il devient *lui-même* objet. La manière dont ils deviennent siens dépend de la *nature de l'objet* et de la nature de la force humaine qui s'applique à eux. En effet, c'est précisément le caractère de ce rapport qui détermine le mode particulier, réel, de la réalisation de soi. Un objet se

¹ Dans la pratique, je ne puis me rapporter humainement à l'objet que si l'objet se rapporte humainement à l'homme. (Note de Marx.)

² C'est dans l'activité ou la production que l'objet devient humain, par le travail humain qui façonne la matière d'après ses besoins et son but, si bien que Marx peut dire que *l'objet devient humain*, tandis que *l'homme s'objective* : il n'y a pas de séparation entre travail et jouissance, ce qui implique que le travail n'est plus divisé et mutilant, mais réunit science, savoir, effort, poésie et jouissance.

présente autrement à un *œil* qu'à une *oreille*, l'objet de *l'œil* est autre que celui de *l'oreille*. La particularité de chaque aptitude de l'être humain est précisément son caractère propre, donc aussi le mode particulier de son objectivation, de son *être* réel, vivant. Non seulement par la pensée, mais par *tous* les sens l'homme s'affirme par conséquent dans le monde des objets.

D'autre part, au niveau subjectif : c'est d'abord la musique qui éveille le sens musical de l'homme ; pour une oreille non musicienne, la plus belle musique n'a *aucun* sens et n'est pas un objet, car mon objet ne peut être que la confirmation d'une des forces de mon être et, par conséquent, ne peut être pour moi que pour autant que la force de mon être est une aptitude subjective pour soi, étant donné que la signification d'un objet pour moi n'existe que pour un sens qui lui correspond, et s'étend pour moi aussi loin que s'étend mon sens ¹. C'est pourquoi les sens de l'homme *social* sont *autres* que ceux de l'homme non social. C'est seulement grâce à l'épanouissement objectif de la richesse de l'être humain que se forme et se développe la richesse de la sensibilité *humaine* subjective : une oreille musicienne, un œil pour la beauté des formes. En un mot, des sens capables de jouissance humaine deviennent des sens qui s'affirment comme des forces de l'être *humain*, dans l'activité et le façonnement ². En effet, non seulement les cinq sens, mais encore les sens dits spirituels, les sens pratiques (volonté, amour, etc.), en un mot, le sens humain, l'humanité des sens ne se forment que grâce à l'existence de *leur* objet et à mesure que la nature est *humanisée*.

L'éducation des cinq sens est le *travail* de toute l'histoire universelle jusqu'à ce jour ³. Le sens assujéti aux besoins pratiques grossiers n'est encore qu'un

¹ Marx brise ici aussi le quiproquo dualiste millénaire, celui du *nous* et de *l'aistesis*, la pensée et les sens. D'abord les sens sont reliés entre eux, et ensuite il n'est pas de sens humain sans pensée. On disait autrefois : l'œil me dit que le bâton dans l'eau est brisé, mais je dis qu'il ne l'est pas, parce que mon esprit me le démontre. C'est le sens qui trompe et la pensée qui trouve donc la vérité. Or, le toucher, était-ce la pensée ou le sens d'un autre homme ou de moi-même, qui tâtait dans l'eau pour établir si le bâton était brisé ou non ? Dès lors que la raison n'est plus un don personnel, mais social, la même chose vaut pour les sens et l'expérience.

² Il n'est pas de sens artistique, sans activité correspondante, ce qui rompt définitivement avec la conception propriétaire de la consommation sans production simultanée.

³ En partant de la démonstration la plus fondamentale sur les sources de l'homme – le travail créateur et la nature – Marx en vient maintenant à affronter et à démolir de fond en comble la théologie, avec sa méthode historique qui cherche l'explication de la nature de l'homme dans sa genèse progressive. Les sociétés de classe sont toutes idéalistes, parce que les couches privilégiées font découler la base de la société de leur état, c'est-à-dire de sources autres que le travail et la production. Or, ce ne sont que ces derniers qui expliquent la genèse et les caractéristiques de l'homme créateur qui, après avoir inventé Dieu, se substitue à lui comme démiurge dans la production de richesses matérielles d'abord, puis de richesses spirituelles ensuite, c'est-à-dire, à la fin, de l'homme lui-même. C'est ainsi, comme le dira Marx lui-même dans la suite du texte, que l'homme surmonte matérialisme et spiritualisme, ainsi que religion et athéisme.

sens *borné*. Pour l'homme affamé, la forme humaine de l'aliment n'existe pas, mais uniquement son existence abstraite d'aliment : il pourrait tout aussi bien se présenter sous sa forme la plus grossière, et on ne peut dire en quoi son activité nourricière diffère de celle des animaux. L'homme en proie à la misère et aux soucis n'a pas de sens pour un spectacle, si beau soit-il ; celui qui fait commerce de minéraux n'en voit que la valeur mercantile, mais non la beauté ou la nature spécifique du minéral : il n'a pas de sens « minéralogique ». Il faut, en conséquence, que l'être humain s'objective sur les plans à la fois théorique et pratique pour rendre humains les sens de l'homme et aussi pour créer un *sens humain* qui corresponde à toute la richesse de l'essence de l'homme et de la nature.

De par le mouvement de la *propriété privée*, de sa richesse et de sa pauvreté matérielles et spirituelles, la société à venir trouvera toute la matière nécessaire à son éducation ; une fois réalisée, cette société produira comme sa réalité constante l'homme dans toute la richesse de son être – l'homme richement doué de sens universels profondément développés.

On le voit, ce n'est qu'au niveau de la société que le subjectivisme et l'objectivisme, le spiritualisme et le matérialisme, l'activité et la passivité cessent d'être antagoniques, et perdent donc leurs caractères antagoniques. La solution des contradictions même théoriques n'est possible que d'une manière *pratique*, par l'énergie pratique des hommes, et leur solution n'est donc pas la tâche de la seule connaissance, mais bien la tâche réelle de la vie que la philosophie n'a pu résoudre, parce qu'elle l'a conçue comme une tâche uniquement théorique.

On voit que l'histoire de *l'industrie* et l'existence objectivée à laquelle l'industrie est parvenue sont le livre *ouvert des forces et aptitudes de l'homme*, la *psychologie* de l'homme à l'état sensible. Jusqu'ici on n'a jamais considéré l'industrie dans sa connexion avec la *nature* humaine, mais uniquement dans un rapport extérieur d'utilité. En effet, étant donné qu'on évoluait dans le monde de l'aliénation, on ne pouvait saisir – comme réalité des forces et aptitudes humaines et comme activité de l'espèce humaine – que l'existence générale de l'homme, la religion ou l'histoire dans leur essence abstraite générale (politique, art, littérature, etc.)¹.

On peut considérer la simple *industrie matérielle* aussi bien comme une partie du mouvement général que comme une partie spécifique de l'industrie, puisque jusqu'ici toute activité humaine a été travail, et donc une activité qui s'aliénait elle-même. Nous y trouvons donc les forces et aptitudes objectivées de l'homme sous une forme aliénée, celle d'objets *sensibles, étrangers et utiles*. Une *psychologie*, pour laquelle ce livre – c'est-à-dire la partie la plus concrète, la plus matérielle et la plus accessible de l'histoire – est fermé, ne peut pas de-

¹ C'est-à-dire comme superstructure inessentielle.

venir une science véritable, pleine de contenu. D'ailleurs, que penser d'une science faisant dédaigneusement abstraction de cette grande partie du travail humain et demeurant – sans se *rendre compte de ses lacunes* – indifférente à toute cette richesse étalée de l'activité humaine, qui ne lui inspire qu'un seul mot « besoin », « besoin vulgaire » ?

Les *sciences naturelles* ont déployé une énorme activité et se sont approprié une matière sans cesse croissante. Cependant, la philosophie leur est restée tout aussi étrangère qu'elles sont restées étrangères à la philosophie. Leur association momentanée n'a été qu'une *illusion de l'esprit*. La volonté était là, mais les capacités firent défaut. Les historiens eux-mêmes ne tiennent compte des sciences naturelles qu'incidemment, comme élément d'explication utile de certaines grandes découvertes. Mais, par le truchement de l'industrie, les sciences naturelles sont intervenues d'autant plus pratiquement dans la vie humaine et l'ont transformée. Elles ont ainsi préparé l'émancipation humaine, bien qu'elles aient dans l'immédiat parachevé la déshumanisation ¹.

L'industrie est le rapport historique *réel* de la nature – donc des sciences de la nature – avec l'homme ; si on la saisit comme la manifestation *exotérique* des forces et aptitudes de l'homme, on comprendra aussi le procès d'humanisation de la nature ou l'essence naturelle de l'homme ; dès lors, se dépouillant de leur orientation abstraitement matérielle, ou plutôt idéaliste, les sciences de la nature deviendront la base de la science *humaine*, comme elles sont déjà devenues – quoique sous une forme aliénée – la base de la vie réellement humaine. Prétendre qu'il existe une base pour la vie et une *autre* pour la *science* est de prime abord un mensonge.

La nature en devenir dans l'histoire humaine – acte de genèse de la société humaine – est la nature véritable de l'homme. En conséquence, la nature, telle que l'industrie l'a faite – quoique sous une forme aliénée –, est la nature anthropologique véritable.

¹ Le premier acte scientifique ou éducatif ne doit donc pas porter d'abord sur l'homme, mais sur l'abolition de la propriété privée et des rapports de production aliénés. Une seule pratique humaine est dès lors immédiatement un acte théorique : la révolution, la connaissance humaine avançant par bonds révolutionnaire. Ensuite l'homme sortira de la préhistoire, et les sciences naturelles unifieront toutes les sciences aujourd'hui divisées et opposées dans la société de la division du travail.

Le monde sensible (cf. Feuerbach) doit être la base de toute science ¹. Ce n'est que si la science y trouve son point de départ sous la double forme de la conscience et du besoin *sensibles* – autrement dit si la science part de la nature – qu'elle est véritablement science. Toute l'histoire est celle de la préparation et de la formation de l'homme, celui-ci devenant l'objet de la conscience sensible et le besoin de « l'homme en tant qu'homme » un besoin général. L'histoire elle-même est une partie *réelle de l'histoire de la nature*, du devenir humain de la nature. Les sciences naturelles comprendront plus tard aussi bien la science de l'homme, que la science de l'homme comprendra les sciences naturelles – il n'y aura plus qu'une *seule science*.

L'homme est l'objet immédiat des sciences de la nature. En effet, la nature immédiatement sensible pour l'homme est le monde sensible humain, ou – ce qui revient au même – le fait que *l'autre* homme existe concrètement pour lui, car c'est seulement grâce à *l'autre* que la sensibilité de l'un devient humaine sensibilité pour lui-même. Or la *nature* est l'objet immédiat de la *science de l'homme*. Le premier objet de l'homme – l'homme lui-même – est nature, sensibilité, et les forces essentielles particulières et concrètes de l'homme, ne trouvant leur réalisation objective que dans des objets naturels, ne peuvent trouver la conscience et la connaissance d'elles-mêmes que dans la science de la nature en général. L'élément de la pensée elle-même, celui qui exprime la vie de la pensée – le langage – est de nature sensible. La réalité sociale de la nature, les sciences naturelles humaines ou les sciences naturelles de l'homme, ce sont là des expressions équivalentes.

Nous avons vu comment, de la richesse et de la misère de l'économie politique, surgira l'homme épanoui pourvu de toutes les exigences humaines. L'homme épanoui est précisément celui qui a besoin de la totalité des manifestations de la vie humaine. C'est l'homme qui ressent sa propre réalisation comme une nécessité intérieure, comme un besoin ². Non seulement la richesse, mais encore la pauvreté reçoivent à leur tour – dans le socialisme – une signification humaine et par conséquent sociale : le besoin est le lien passif qui fait ressentir aux hommes comme une exigence la richesse la plus grande –

¹ Dans la 1^{re} thèse sur Feuerbach, Marx dit : « Le principal défaut de tout le matérialisme passé – y compris celui de Feuerbach – est que l'objet, la réalité, le monde sensible n'y sont compris que sous la forme *d'objet* ou d'intuition, mais non comme *activité humaine* à la fois *concrète* et *subjective*, comme *pratique*. C'est pourquoi, en opposition au matérialisme, le *côté actif* fut développé sous forme abstraite par l'idéalisme qui ignore naturellement l'activité réelle, concrète, comme telle. Feuerbach veut des objets concrets, réellement distincts des objets de la pensée, mais il ne conçoit pas l'activité humaine elle-même comme activité *objective*. C'est pourquoi, dans *L'Essence du christianisme*, il ne considère comme vraiment humaine que l'activité théorique, tandis que la pratique n'est saisie et définie par lui que dans sa manifestation judaïque sordide. En conséquence, il ne comprend pas l'importance de l'activité *révolutionnaire*, de l'activité pratique critique ». (Cf. *Werke*, 3, p. 533-534.)

² En allemand : *Not*, soit misère, nécessité impérieuse, manque.

l'autre homme. L'empire en moi de cet être objectif, le bouillonnement sensible de mon activité est la passion, qui devient ainsi l'activité de mon être.

Un être ne se considère comme indépendant qu'à partir du moment où il assure sa vie par ses propres moyens, c'est-à-dire dès lors qu'il doit son existence à lui-même. Un être qui vit de la grâce d'un autre se considère comme un être dépendant. Je vis complètement de par la grâce d'un autre, si non seulement il pourvoit à mon entretien, mais encore s'il a créé ma vie, s'il en est la source.

Or ma vie a nécessairement son fondement en dehors d'elle-même, puisqu'elle n'est pas ma propre création. C'est pourquoi la création est une idée très difficile à chasser de l'imagination populaire. Elle ne peut comprendre que la nature et l'homme puissent exister par eux-mêmes, tant cela est contraire à toutes les évidences de la vie pratique.

L'idée de la création du globe terrestre a été fortement ébranlée par la géognosie, science qui étudie la formation du globe et l'évolution de la terre comme un processus d'autocréation¹. La génération spontanée est la seule réfutation pratique de la théorie de la création.

Il est certes facile de dire à l'individu isolé ce qu'Aristote a déjà dit : Tu es engendré par tes père et mère, c'est donc l'appariement génésique de deux êtres, l'acte géniteur d'êtres humains, qui a produit l'homme que tu es. Tu vois ainsi, que physiquement aussi, l'homme doit son existence à l'homme. Or, dès lors, tu ne dois plus considérer seulement un côté du problème, la chaîne sans fin des questions : qui a engendré mon père ? puis mon grand-père ? etc. Il faut aussi que tu considères le mouvement cyclique, sensible et tangible, de cette progression, par laquelle l'homme se répète lui-même dans la procréation. Mais tu rétorqueras : Je te concède ce mouvement cyclique, concède-moi de m'avancer jusqu'à la question : qui a créé le premier homme et la nature en général ? Je ne peux que te répondre alors – ta question elle-même est abstraite. Demande-toi plutôt comment tu en viens à te poser cette question ; ta question n'est-elle pas suggérée à partir d'un point de vue auquel je ne puis répondre, parce qu'il est absurde ? Demande-toi si cette progression existe comme telle

¹ Dans la *Dialectique de la nature* (Ed. sociales, p. 43-44), Engels développe l'idée très haute que selon laquelle la nature elle-même renferme la capacité de se développer en des formes toujours plus hautes et plus riches, qu'elle est donc créative : « Le mouvement de la matière n'est pas seulement le grossier mouvement mécanique, le simple changement de lieu : c'est la chaleur et la lumière, la tension électrique et magnétique, la combinaison et la dissociation chimiques, la vie et finalement la conscience. [...] Une matière, dont le pur changement mécanique de lieu porte certes en elle la possibilité de se convertir, dans des conditions favorables, en chaleur, électricité, action chimique, vie, mais qui serait incapable de créer à partir d'elle-même ces conditions, *une telle matière aurait perdu son mouvement*. Or un mouvement qui a perdu la faculté de se métamorphoser dans les diverses formes qui lui échoient a certes encore de la *dynamis*, mais n'a plus *d'energeia*. C'est donc comme s'il était dépouillé d'une partie de lui-même. Or voilà qui est inconcevable. »

pour une pensée rationnelle. En posant la question de la création de la nature et de l'homme, tu fais abstraction de l'homme et de la nature. Tu les poses comme s'ils n'existaient pas pour me réclamer ensuite la preuve qu'ils existent. Je te dis alors : abandonne ton abstraction, et tu cesseras de poser ta question. Ou bien sois conséquent et si tu penses que l'homme et la nature n'existent pas, alors pense aussi que toi-même tu n'existes pas, bien que tu sois nature et homme. Ne pense pas, ne m'interroge pas ! car, dès que tu penses et que tu m'interroges, toute ton abstraction sur l'existence de la nature et de l'homme n'a plus de sens. Ou bien es-tu égocentrique au point de tout poser comme néant, sauf ta propre existence ?

Tu peux me répliquer cependant : je ne veux pas poser le néant de la nature, etc. ; je t'interroge sur l'acte de sa genèse, comme j'interroge l'anatomiste sur les formations osseuses, etc.

Pour l'homme socialiste, tout ce que l'on appelle *l'histoire universelle* n'est rien d'autre que la génération de l'homme par le travail humain, que le devenir de la nature pour l'homme ¹. C'est pour lui la preuve tangible et irréfutable de sa génération par lui-même, du *processus de sa genèse*. Entre l'homme et la nature, le rapport est substantiel : si l'homme crée à l'homme une existence naturelle, la nature devient pour l'homme une existence humaine de manière concrète et évidente. Dans ces conditions, la question d'un Être étranger, placé au-dessus de la nature et de l'homme, est devenue en tout état de cause sans objet, cette question impliquant l'aveu du néant de la nature et de l'homme. *L'athéisme* – en tant que négation de ce néant – perd lui-même sa signification dès lors, car l'athéisme nie l'existence de Dieu et fonde sur cette négation l'existence de l'homme. Or le socialisme, en tant que tel, n'a plus besoin de ce moyen terme. Il part de la *conscience théoriquement ET pratiquement sensible de l'homme* et de la nature, comme de l'essence (*Wesen*). Il est la *conscience de*

¹ Pour Marx, l'industrie moderne tend à souder de plus en plus l'homme à la nature, depuis le moment où l'humanité s'est attaquée à la grande œuvre de transformation de la nature par le travail. Ce processus se fait tout d'abord dans l'aliénation, et ce ne sera que dans la société communiste que, sur la base des transformations déjà acquises, l'humanité créera ses propres rapports entre les humains et avec la nature, à partir d'une action consciente et volontaire. Ce triomphe du Travail sur l'Esprit des classes privilégiées permettra de surmonter toute inessentialité de rapport entre l'homme et la nature, entre l'Esprit et le Monde, parce qu'il démontrera que la Nature et l'homme sont CRÉATEURS.

Certes, sous la pression du passé propriétaire, il n'est pas facile de se libérer de la suggestion métaphysique, selon laquelle on ne peut expliquer l'origine de l'homme sans un créateur divin, alors qu'il est désormais évident que l'homme est une création de la Nature. Or, pour Marx, la nature comme l'homme sont créateurs, et il abolit dès lors tout antagonisme entre matérialisme et spiritualisme. De la sorte, notre athéisme n'a rien de commun avec celui des matérialistes bourgeois. Sous le règne de la propriété privée, il fallait se dire athée pour démontrer l'existence de l'homme qui se distingue de la matière naturelle. Cependant lorsque l'homme est replacé dans la nature, comme sa partie intégrante, Dieu devient aussi inutile que l'athéisme qui le nie. Dieu et sa Négation – comme l'Esprit Absolu de Hegel – sont donc mis à la retraite, depuis 1844.

soi positive de l'homme qui ne doit plus rien à l'abolition de la religion, comme la vie *réelle* est la réalité positive de l'homme qui ne doit plus rien à l'abolition de la propriété privée.

Le communisme est la position de la négation de la négation ; c'est donc une phase réelle de l'émancipation et de la réappropriation de l'humanité, étape nécessaire dans le développement historique de demain. Le communisme est la forme nécessaire et le principe énergétique de l'avenir prochain ; mais ce n'est pas en tant que tel le but du développement humain – la forme de la société humaine ¹.

Communisme et abolition de la division du travail

[Retour à la table des matières](#)

Au reste, peu nous chaut que la conscience tourne sur elle-même ². Dans tout ce fatras, nous ne voyons qu'un résultat : les trois éléments fondamentaux que sont les forces productives, les rapports sociaux et la conscience peuvent et doivent entrer en contradiction l'un avec l'autre, parce que la *division du travail* implique la possibilité – sinon la nécessité – que l'activité intellectuelle et l'activité physique, la jouissance et le travail, la production et la consommation échoient en partage à des individus différents. Or le seul moyen d'empêcher que ces activités n'entrent en conflit, c'est de supprimer de nouveau la division du travail. L'« Esprit », la « religion », l'« Être suprême », la « catégorie » et la « pensée » ne sont que des expressions mentales et spirituelles, soit un mode de

¹ Les bourgeois affirment qu'en renversant leur société les communistes mettront un terme au développement de l'humanité. Marx-Engels prétendent simplement qu'avec la fin des sociétés de classe, les hommes sortiront de leur préhistoire, de la période de leur cheminement, où les antagonismes de classe exigeaient des révolutions pour progresser. En fait, c'est avec le communisme que commencera l'ère de la création de l'homme par l'homme. Or cette création – production de l'homme par l'homme – ne pourra se faire que de manière consciente, si bien qu'on n'assistera plus à des révolutions, mais à une évolution perpétuelle.

Les meilleurs interprètes de Hegel se sont aperçus que c'est, au contraire, la société idéaliste de classe qui, à son parachèvement, aboutit à un système clos, qui rejette toute évolution ou révolution ultérieure, c'est-à-dire à la mort.

² Cf. MARX-ENGELS, *L'Idéologie allemande*, in *Werke*, 3, p. 32-37, 74-75, 69, 423-425, 69-70.

Avec les grandes synthèses – économique-philosophiques – par lesquelles Marx a résolu les antagonismes millénaires de l'histoire de l'homme, en tenant la plume pour consigner la conception du monde du prolétariat de tous les pays et de toutes les générations, nous passons maintenant à des textes plus spécifiquement économiques et politiques, qui démontent le mécanisme concret par lequel l'humanité aboutit à son émancipation, en brisant la division du travail qui est parvenue à son développement extrême de nos jours, à l'Est comme à l'Ouest.

représentation qu'affiche l'individu privé. En fait, tout cela n'exprime que les entraves et les limitations matérielles au sein desquelles se déroulent le mode de production de la vie et la forme de distribution qui lui correspond.

La division du travail renferme toutes ces contradictions. Elle repose sur la division primitive du travail dans la famille et sur la dislocation de la société en familles particulières et opposées les unes aux autres. Elle implique en même temps la *répartition* – quantitativement et qualitativement inégale – du travail et de ses produits, autrement dit la propriété en germe qui acquiert sa première forme dans la famille, où la femme et les enfants sont les esclaves de l'homme. L'esclavage, certes encore latent et fruste, dans la famille est la première forme de la propriété, qui au reste correspond complètement à la définition qu'en donnent les économistes modernes : la faculté de disposer de la force de travail d'autrui. On le voit, division du travail et propriété sont des expressions identiques, l'une se rapportant à l'activité humaine, l'autre au produit de cette activité.

De plus, la division du travail implique aussi la contradiction entre l'intérêt de l'individu privé ou de la famille particulière et l'intérêt commun de tous les individus liés par des relations mutuelles. Or cet intérêt collectif ne peut exister seulement dans la représentation comme « intérêt général », mais d'abord dans la réalité sous forme de connexion réciproque des individus qui se partagent le travail...

La division du travail offre aussi le premier exemple du fait que l'activité de l'homme devient pour lui une puissance étrangère, adverse, qui le subjugué, au lieu qu'il la domine, tant que les hommes vivent en société naturelle donc que les intérêts particuliers sont distincts de l'intérêt collectif et que l'activité n'est pas répartie librement entre eux, mais sous l'empire de la nécessité naturelle. En fait, dès que le travail commence à être divisé, chacun vit dans sa sphère d'activité déterminée, exclusive qui s'impose à lui et à laquelle il ne peut échapper : il est chasseur, pêcheur ou berger, voire critique, et il est forcé de le rester, s'il ne veut pas perdre ses moyens d'existence.

Dans la société communiste, en revanche, nul ne se voit attribuer une sphère d'activité exclusive, mais chacun peut se former et se développer dans n'importe quel domaine, tandis que la société règle la production générale, en me donnant la possibilité de faire aujourd'hui ceci, demain cela – de chasser le matin, de pêcher l'après-midi, de pratiquer l'élevage le soir et de faire de la critique après dîner à mon gré, sans jamais pour autant que je devienne chasseur, pêcheur, berger ou critique.

De nos jours, l'activité sociale et notre propre produit se pétrifient et se réifient en une puissance matérielle qui nous dépasse, échappe à notre contrôle et nous domine pour contrecarrer nos espérances et réduire à néant nos calculs.

Telles sont les conséquences essentielles de l'évolution historique qui a eu lieu jusqu'ici.

La puissance sociale – c'est-à-dire la multiplicité des forces de la production surgie de la coopération des différents individus qu'implique la division du travail – apparaît à ces individus pour lesquels cette coopération n'est pas libre, mais nécessaire, comme une puissance qui n'est pas la leur et qu'ils n'ont pas combinée, mais comme une puissance étrangère et extérieure, dont ils ignorent l'origine aussi bien que la fin. Ils ne peuvent donc plus la dominer, mais au contraire cette puissance parcourt une série propre de phases et de niveaux de développement qui sont indépendants de la volonté et de l'évolution des hommes, voire dominant leur volonté et leur évolution.

Cette « aliénation » – mot que nous employons pour nous rendre compréhensible aux philosophes – ne peut évidemment être abolie qu'à deux conditions *pratiques*. Il faut qu'elle soit devenue intolérable, c'est-à-dire une puissance contre laquelle on effectue une révolution ; mais pour cela il faut qu'elle ait entièrement « privé de propriété » la masse de l'humanité et l'ait en même temps opposée *au monde existant de la richesse et de la culture*, ce qui implique une augmentation considérable des forces productives et un niveau élevé de développement. Il faut, en outre que cet accroissement des forces productives, auquel correspond aussi un développement empirique des hommes sur un mode universel et non plus local, soit véritablement réalisé dans la pratique, car sinon on ne pourrait généraliser que la pénurie et, avec elle, la misère ainsi que la lutte pour les biens nécessaires – et toute la vieille merde recommencerait inévitablement. Ce n'est qu'avec cet essor universel des forces productives que se développent des relations universelles entre les hommes.

En somme, d'une part, le phénomène de l'expropriation des masses doit être réalisé chez tous les peuples (concurrence générale), chacun d'entre eux devant dépendant des bouleversements chez les autres et, d'autre part, enfin, des individus universels, pratiquement universels doivent être substitués aux individus localement déterminés. Sans ces prémisses : 1. le communisme ne pourrait être que local ; 2. les puissances de la circulation n'auraient pu se développer comme des puissances universelles et intolérables, et seraient demeurées des « circonstances » domestiques et superstitieuses ; et 3. toute extension de la circulation abolirait ce communisme local.

Le communisme n'est réalisable dans la pratique que par la collaboration des peuples dominants dans un acte « unique » et simultané ¹, ce qui suppose

¹ Marx-Engels ont en vue ici la transformation économique et sociale du communisme qu'ils conçoivent toujours comme un phénomène nécessairement international et universel. En ce sens, Engels écrivait encore en 1893 dans le *Socialisme utopique et Socialisme scientifique* : « Le triomphe de la classe ouvrière ne dépend pas seulement de l'Angleterre : il ne pourra être *assuré* que par la coopération au moins de l'Angleterre, de la France et de l'Al-

au préalable le développement universel des forces productives et des relations universelles que ce développement implique. Autrement comment la propriété aurait-elle pu avoir, par exemple, une histoire, des formes différentes ? Comment la propriété foncière, selon la diversité des conditions existantes, évoluerait-elle en France à partir de la parcellarisation vers la centralisation en peu de mains, et en Angleterre à partir de la centralisation en peu de mains vers la parcellarisation, comme cela se produit effectivement de nos jours ? Ou bien comment se fait-il que le commerce, qui n'est pourtant rien d'autre que l'échange des produits entre les divers individus et nations, domine le monde entier par le rapport entre offre et demande – soit un rapport qui, selon la formule d'un économiste anglais, pèse sur le monde comme la fatalité antique, distribuant, d'une main invisible, bonheur ou malheur aux hommes, créant des empires et les ruinant, faisant naître des peuples et les défaisant. En revanche, avec l'abolition de cette base et de la propriété privée, avec la régulation communiste de la production et l'élimination correspondante de l'aliénation du comportement des hommes vis-à-vis de leur propre produit – la puissance du rapport de l'offre et de la demande sera réduite à néant, et les hommes reprendront en mains l'échange, la production et le mode de leurs rapports réciproques.

Le communisme, pour nous, n'est pas un état qu'il faut créer, ni un *idéal* d'après lequel la réalité devrait se diriger. Nous appelons communisme le mouvement *réel* qui abolit l'actuel ordre établi. Les conditions de ce mouvement résultent des facteurs qui existent d'ores et déjà. En outre, la masse des *simples* ouvriers¹ – force de travail massive coupée du capital et de toute satisfaction même bornée de ses besoins implique donc le *marché mondial* et la concurrence, et pas simplement que les travailleurs aient temporairement perdu leurs sources de vie. Par conséquent, ce prolétariat ne peut exister qu'à l'échelle *universelle*, tout comme le communisme ; son action ne peut avoir qu'une existence « universelle ». Or l'existence universelle des individus, l'existence humaine, est directement liée à l'histoire universelle².

lemagne. » En revanche, la révolution politique éclate localement et passe d'un pays à l'autre, à partir « du maillon le plus faible » et, en attendant, vit avec les moyens existants. Sa fonction est double : d'une part, étendre la révolution aux autres pays, puis ayant conquis une base économique internationale, opérer la transformation communiste de la société.

¹ À cet endroit, le passage suivant est barré dans le manuscrit : « Jusqu'ici nous n'avons considéré essentiellement qu'un seul aspect de l'activité des hommes, l'application de leur travail à la nature. L'autre aspect est l'élaboration des hommes par les hommes... Origine de l'État, et son rapport avec la société bourgeoise. »

² Contrairement aux utopistes, qui vivaient à une époque où les antagonismes de classe n'étaient pas encore très développés et en appelaient à la Raison des hommes de tous les horizons, voire cherchaient à accommoder les contradictions de classe, Marx-Engels partent directement d'une seule classe de la société pour arriver au communisme, du prolétariat, qui précisément annonce, par son caractère universel – le salariat n'a pas de patrie – une forme de production et de développement universels. Avec le prolétariat, Marx part de l'histoire et de l'économie réelle.

D'après ce qui précède, il est clair que la véritable richesse intellectuelle de l'individu dépend entièrement de ses conditions réelles. Les individus particuliers doivent être libérés de leurs multiples limitations nationales et locales, et entrer dans des rapports pratiques avec la production du monde entier (y compris la production intellectuelle) et être mis en état de jouir de la production universelle du monde entier (création des hommes)¹. La dépendance universelle – cette forme naturelle de la coopération à l'échelle de l'histoire mondiale – sera transformée par la révolution communiste en un contrôle et en une administration conscients de ces puissances qui, engendrées par l'action réciproque des hommes les uns sur les autres, les ont dominés jusqu'ici comme des puissances foncièrement étrangères...

La transformation des capacités (relations) personnelles en puissances objectives par la division du travail ne peut être abolie par une simple opération de l'esprit, comme s'il s'agissait d'une idée générale. Il faut que les individus se soumettent de nouveau ces puissances matérielles et abolissent alors la division du travail. Or cela n'est pas possible sans la communauté. Ce n'est qu'en communauté avec les autres que l'individu acquiert les moyens de développer ses facultés dans tous les sens et que la liberté personnelle devient possible.

Dans les formations sociales ayant existé jusqu'ici – surrogats de la communauté – dans l'État, etc., la liberté personnelle n'existait que pour les individus développés sur la base des conditions de la classe dominante et pour autant qu'ils étaient des membres de cette classe. La pseudo-communauté que les individus ont formée jusqu'ici a toujours eu vis-à-vis d'eux une existence indépendante et, comme elle, représentait l'union d'une classe contre une autre, c'était pour la classe dominée non seulement une communauté illusoire, mais encore une nouvelle chaîne. La véritable communauté, les individus l'acquièrent en même temps qu'ils s'associent, grâce à l'association et en elle.

Toute l'évolution historique passée fait apparaître que les rapports sociaux que nouent les individus d'une classe, et qui ont été fonction de leurs intérêts communs vis-à-vis d'un tiers, ont toujours été ceux d'une communauté qui embrassait les individus uniquement dans leur moyenne, pour autant seulement qu'ils vivaient dans les conditions d'existence de leur classe. Or donc, c'étaient des rapports auxquels ils participaient non en tant qu'individus, mais en tant que membres de la classe. En revanche, dans la communauté des prolétaires révolutionnaires, qui prennent sous leur contrôle toutes leurs propres conditions d'existence ainsi que celles des autres membres de la société, ces rapports

¹ De manière classique, Marx distingue ici entre deux résultats que crée la production : le produit immédiat et matériel, qui dans le communisme provient du monde entier, comme il convient à un mode de production qui ne saurait revenir sur une conquête du précédent qui avait déjà engendré le marché mondial ; le produit indirect et social qui établit les rapports sociaux et donne la structure de la société sur laquelle se développe l'homme social épanoui en tous sens (création de l'homme).

sont renversés : les individus y participent en tant qu'individus. La condition préalable en est, bien entendu, que l'association des individus s'effectue au niveau des forces productives qu'on suppose maintenant développées. C'est cette association qui place sous son contrôle les conditions du libre développement des individus et de leur libre mouvement, alors qu'elles étaient jusque-là livrées au hasard et revêtaient une forme autonome face aux individus, précisément parce qu'ils étaient séparés en tant qu'individus et associés seulement sur la base nécessaire de la division du travail par un lien qui leur était étranger. L'association telle qu'elle a existé jusqu'ici n'était nullement volontaire comme on nous le présente, par exemple, dans le Contrat social, mais dictée par la nécessité, sur la base de conditions toutes contingentes (cf. par exemple la formation de l'État d'Amérique du Nord et les républiques de l'Amérique du Sud). Le droit de jouir sans trouble de la contingence au sein de ces conditions, c'est ce que l'on a appelé jusqu'ici la liberté personnelle. Ces conditions d'existence ne correspondent naturellement qu'aux forces productives et au mode d'échange de chaque période...

Nous avons atteint aujourd'hui le point où les individus doivent s'approprier la totalité existante des forces productives, non seulement pour pouvoir s'épanouir eux-mêmes, mais tout simplement pour donner à leur existence un fondement sûr. Cette appropriation est tout d'abord fonction de l'objet à approprier – les forces productives formant une totalité et n'existant que dans le cadre d'une circulation universelle. Considérée sous cet angle, l'appropriation doit donc avoir d'emblée un caractère *universel*, correspondant à l'universalité des forces productives et de la circulation. L'appropriation de ces forces n'est elle-même rien d'autre que le développement des facultés individuelles correspondant aux instruments matériels de la production. L'appropriation de l'ensemble, des instruments de production est, de ce seul fait déjà, l'épanouissement de toutes les facultés chez les individus eux-mêmes. Mais, à son tour, cette appropriation dépend des individus qui l'entreprennent.

Seuls les prolétaires modernes, totalement tenus à l'écart du développement personnel, sont en état de réaliser l'épanouissement de soi, complet et illimité, non plus borné. Pour cela, ils doivent s'approprier l'ensemble des forces productives pour développer une totalité de facultés correspondante. Toutes les appropriations révolutionnaires avaient jusqu'ici un caractère borné : des individus dont le développement était entravé par des moyens de production et de circulation limités s'approprièrent ces instruments productifs limités, réalisant donc simplement une limitation nouvelle. Leur instrument de production devenait certes leur propriété, mais ils restaient eux-mêmes subordonnés à la division du travail et à leur propre moyen de production. En outre, dans toutes les appropriations réalisées jusqu'ici, une multitude d'individus restait assujettie à un seul instrument de production. Dans l'appropriation réalisée par les prolétaires, la masse des instruments de la production doit être soumise à chaque individu, et la propriété doit être à la disposition de tous. L'échange universel de

l'époque moderne ne peut être soumis aux individus qu'en étant subordonné à tous.

L'appropriation est, en outre, déterminée par la manière dont elle doit s'effectuer. Elle ne peut être réalisée que par une association qui, en raison précisément du caractère du prolétariat, ne peut être elle-même qu'universelle, et par une révolution. Grâce à celle-ci, le pouvoir qui domine tous les rapports sociaux de l'actuel mode de production et de distribution sera renversé, tandis que se développeront le caractère universel du prolétariat et l'énergie qui lui est indispensable pour entreprendre l'œuvre de l'appropriation, le prolétariat se dépouillant au fur et à mesure de tout ce qui lui reste de sa condition passée dans la société.

C'est à partir de ce stade d'évolution seulement que l'épanouissement de soi coïncidera avec la vie matérielle des individus : ceux-ci pourront alors s'épanouir en individus complets, tandis qu'ils se dépouilleront de toutes les nécessités imposées directement par la nature ; en outre, le travail se transformera en auto-activité, et les échanges effectués jusqu'ici sous le règne de la nécessité deviendront des échanges entre individus. L'appropriation de toutes les forces productives par les individus associés signifie la fin de la propriété privée. Alors que, dans toute l'histoire passée, une condition particulière est toujours apparue comme contingente, la dissociation des individus et l'acquisition privée particulière sont devenues maintenant contingentes.

Les philosophes ont conçu comme un « idéal », sous le nom d'« Homme », l'individu qui ne serait plus subordonné à la division du travail. Ils ont interprété ainsi comme un procès de développement de l'« homme » tout le procès matériel que nous avons exposé, et ils ont substitué l'« Homme » à tous les individus vivant et produisant à chaque étage historique bien déterminé, l'« Homme » étant la force motrice de l'histoire dans leurs descriptions. En conséquence, ils ont été amenés à décrire tout le procès comme celui de l'auto-aliénation de l'homme, et cela provient essentiellement de ce qu'ils ont toujours substitué l'individu moyen de la phase historique moderne à celui de la phase antérieure. Par ce renversement du mouvement réel, qui d'emblée fait abstraction des conditions véritables, il leur a été possible de faire de toute l'histoire le procès de développement de la conscience ¹...

Il apparaît à l'évidence que le développement d'un individu est conditionné par celui de tous les autres, avec lesquels il se trouve en liaison directe ou indi-

¹ Marx réfute lui-même ici, à l'avance, toutes les interprétations modernes qui présentent ses œuvres de jeunesse – par exemple *La Sainte-Famille*, *L'Idéologie allemande* et *Les Manuscrits économiques et philosophiques* de 1844 comme « philosophiques » et opposées aux froides analyses (? !) du *Capital*. Marx, dans sa méthode scientifique, est parti du général, préparé par les générations précédentes, et un propre travail de synthèse, pour aller ensuite en profondeur dans les détails concrets.

recte, et qu'entre les diverses générations d'individus qui ont noué ensemble des rapports mutuels il existe une connexion telle que les générations postérieures se trouvent conditionnées dans leurs rapports mutuels et jusque dans leur existence physique par celles qui les ont précédées, dont elles reçoivent les forces de production et d'échange que celles-ci ont accumulées. En somme, on assiste à une évolution et l'histoire d'un individu pris à part ne peut en aucun cas être dissociée de l'histoire des individus qui l'ont précédé ou sont ses contemporains, mais s'en trouve au contraire déterminée.

Cette inversion du rapport individuel en un comportement purement objectif, de même que la distinction établie par les individus eux-mêmes entre individualité et contingence, représente un processus historique qui assume, aux différents stades de l'évolution, des formes différentes, toujours plus accusées et plus universelles.

L'époque actuelle a donné la forme la plus tranchante et la plus générale à la domination du monde des choses sur les individus, à l'étouffement de l'individualité par la contingence. Elle a ainsi imposé aux individus une tâche tout à fait déterminée : substituer au règne des choses et de la contingence le règne des individus sur la contingence et les rapports réifiés. L'exigence de notre temps n'est pas – comme le pense Sancho – que « JE ME développe », ce que tout individu a fait jusqu'à présent, sans attendre son bon conseil, mais au contraire de se libérer d'un mode tout à fait déterminé d'évolution. La tâche prescrite par les conditions sociales présentes consiste en rien moins que d'organiser la société de manière communiste.

En fin de compte, c'est en supprimant la division du travail que l'on abolira la pétrification et l'autonomisation des rapports sociaux face aux individus, qui entraînent l'assujettissement de leur individualité au hasard, et la subordination de leurs rapports personnels aux conditions générales de classe, etc. En outre, l'abolition de la division du travail est conditionnée par le développement à l'échelle universelle de la circulation et des rapports de la production, et la propriété privée et la division du travail entravent toujours davantage ce développement. Enfin, la propriété privée ne peut être abolie lorsque les individus ont atteint un niveau de développement universel correspondant à l'universalité des échanges et des forces productives existants, que seuls des individus développés universellement peuvent s'approprier, en en faisant l'objet de leur libre activité de vie. En conséquence, les individus du temps présent *devront* abolir la propriété privée – parce que les formes de circulation et les forces productives se seront développées jusqu'à devenir, sous le règne de la propriété privée, des forces destructives – et pousser l'antagonisme des classes à leur paroxysme. En conclusion, avons-nous dit, la propriété privée et la division du travail seront abolis par l'association des individus sur la base donnée par les actuelles forces productives et la circulation universelle.

La société communiste est la seule où le développement original et libre des individus ne sera pas une phrase creuse, car l'épanouissement des individus y est conditionné par l'association des individus en fonction de l'interdépendance qui découle d'abord des facteurs économiques préalables, ensuite de la solidarité nécessaire au libre épanouissement de tous, et enfin du mode universel de l'activité des individus sur la base des forces productives existantes. Nous avons donc affaire à des individus parvenus à un stade déterminé de l'évolution historique, et nullement à des individus quelconques pris au hasard, abstraction faite de la révolution communiste indispensable, qui est elle-même une condition sociale du libre développement des individus. La conscience qu'auront les individus de leurs rapports mutuels sera naturellement toute différente, et n'aura rien à voir avec le « principe d'amour », le dévouement ou l'égoïsme.

Socialisation des individus

[Retour à la table des matières](#)

De même que Sancho a expliqué jusqu'ici toutes les mutilations des individus, et donc de leurs conditions, par son idée fixe de maître d'école, sans jamais se préoccuper de la manière dont ces idées sont nées et se sont développées, de même explique-t-il maintenant cette mutilation à partir du processus purement naturel de génération. Il ne se doute pas le moins du monde que les capacités de développement des enfants dépendent de la formation des parents, et que toutes les mutilations des individus sont le produit historique des conditions de vie existant jusqu'ici, et donc qu'elles doivent être de nouveau éliminées dans le cours de l'histoire. Même les différences naturelles de l'espèce humaine, telles que les différences de race, etc., dont Sancho ne parle jamais, peuvent et doivent être éliminées au cours de l'histoire...

La conception historique que nous avons développée donne finalement les résultats suivants :

1. Le développement des forces productives a abouti à un stade qui a vu naître des forces productives et des moyens de circulation qui, dans les conditions présentes, ne peuvent qu'avoir des effets néfastes, les forces productives devenant destructives (machinerie et argent). En même temps se développe une classe qui supporte tout le fardeau de la société sans jouir de ses avantages, qui est évincée de la société existante et se trouve par force dans l'antagonisme le plus tranchant avec toutes les autres classes. Cette classe forme la majorité des membres de la société, et la conscience de la nécessité d'une révolution radicale y surgit. Cette conscience est communiste et peut aussi se former, bien sûr, chez des membres d'autres classes à la vue de la situation de cette classe.

2. Les conditions au sein desquelles les forces productives déterminées opèrent sont alors celles de la domination d'une certaine classe de la société. La puissance sociale de cette classe découle de la propriété qu'elle détient et trouve une expression correspondante dans la forme, à la fois idéale et pratique, de l'État de son époque. C'est pourquoi toute lutte révolutionnaire est dirigée contre une classe qui a dominé jusque-là ¹.

3. Dans toutes les révolutions passées, le mode d'activité restait hors d'atteinte et il s'agissait seulement d'une autre distribution de cette activité, d'une répartition nouvelle du travail entre d'autres individus ². La révolution communiste, au contraire, est dirigée contre le *mode* d'activité antérieur, elle élimine le travail ³ et abolit la domination de toutes les classes, en supprimant les classes elles-mêmes, parce qu'elle est opérée par une classe qui n'apparaît pas comme une classe dans la société, étant déjà la dissolution de toutes les classes, de toutes les nationalités, etc., au sein même de l'actuelle société ⁴.

¹ Marx a noté en marge : « dont les membres sont intéressés à maintenir l'actuel état de la production ».

² Toutes les révolutions du passé, notamment la bourgeoise, étaient essentiellement politiques, et aggravaient encore le caractère de classe déjà développé précédemment. En ce sens, elles ne bouleversaient pas de fond en comble les conditions économiques de la production, mais ne donnaient qu'une forme plus aiguë à l'extorsion de la plus-value, se contentant de briser les entraves politiques et juridiques à ce mode de production.

³ Dans le manuscrit, Marx ajoute une précision supplémentaire à ce « travail » : « La forme moderne de l'activité sous laquelle s'effectue la domination », soit le travail actuel. Dans les *Grundrisse* (cf. le chapitre « La Suppression de la contradiction entre le temps libre et le temps de travail ») sur la base de l'analyse économique du capitalisme, Marx explique que, dans la société communiste la force productive la plus grande ne sera plus le travail pour produire, mais le temps libre pour développer les capacités productives humaines. Le travail n'en sera pas pour autant un plaisir : « Sans doute est-il juste de dire que, dans ses formes historiques – esclavage, servage et salariat –, le travail ne cesse d'être rebutant, car c'est du *travail forcé, imposé de l'extérieur* et en face duquel le non-travail est « liberté et bonheur ». Cela est doublement vrai du travail de caractère antagonique, qui n'a pas encore restauré ses conditions subjectives et objectives (qu'il a perdues en quittant l'état pastoral, etc.), conditions qui en font du *travail attractif* dans lequel l'homme se réalise lui-même ; cela ne signifie absolument pas qu'il deviendra un plaisir et un *amusement*, comme Fourier, tel une midinette, le pense naïvement. Un travail véritablement libre – par exemple, composer une œuvre – n'est pas facile et exige l'effort le plus intense. » (*Grundrisse*, 10/18, t. 3, p. 181.)

⁴ Le prolétariat est objectivement, par sa nature même, anticapitaliste, et donc le véhicule de la future société communiste. En effet, « c'est une classe bourgeoise, qui n'est pas de la société bourgeoise, une classe qui est dissolution de toutes les autres classes, une sphère qui a un caractère universel par ses souffrances universelles et ne revendique pas un droit particulier, parce qu'on ne lui a pas fait de tort particulier, mais un tort en soi, une sphère qui ne peut plus s'en rapporter à un titre historique, mais simplement à un titre humain, une sphère qui n'est pas en opposition particulière avec les conséquences, mais en opposition générale, avec toutes les prémisses du système politique allemand, une sphère, enfin, qui ne peut s'émanciper de toutes les autres sphères de la société sans les émanciper en même temps qu'elle-même, une sphère qui est, en un mot, la perte complète de l'homme et ne peut donc se reconquérir elle-même que par la réappropriation complète de l'homme. La décomposi-

4. Une transformation massive des hommes s'avère nécessaire pour la création massive de cette conscience communiste aussi bien que pour la réalisation du but lui-même. Or, une telle transformation ne peut s'opérer que par un mouvement pratique – une révolution. Cette révolution n'est donc pas seulement nécessaire parce qu'elle est le seul moyen de renverser la classe dominante, mais encore parce que seule une révolution permettra à la classe subversive de balayer toute la pourriture du vieux régime qui lui colle à la peau ¹ et de devenir apte à fonder la société sur des bases nouvelles.

Une vérité qui s'impose, c'est que, dans tous les pays d'Europe, le perfectionnement des machines, la découverte scientifique, l'application de la science à la production, l'amélioration des moyens de communication, les colonies nouvelles, l'émigration, l'ouverture de marchés, le libre échange, aucune de ces choses – même si on les réunit – ne peut mettre fin à la situation misérable des classes laborieuses ².

tion de la société en tant que classe particulière, c'est le prolétariat. » (MARX, introduction à la *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*.)

En ce qui concerne l'action concrète du prolétariat dans l'instauration de la société communiste, cf. le volume de cette série consacré à *La Société communiste*, à paraître.

¹ Marx fait évidemment allusion ici aux influences pernicieuses qu'exercent sur la classe prolétarienne les « idées de la classe dominante » avec toutes les valeurs idéologiques que distillent les classes qui remplissent les fonctions du capital dans la société moderne, dans les superstructures politiques juridiques, idéologiques et artistiques – soit à « la grande foule des travailleurs prétendument "supérieurs" – les fonctionnaires, les militaires, les artistes, les médecins, les curés, les juges, les avocats, etc., qui non seulement ne sont pas productifs, mais essentiellement destructifs » (cf. ci-dessus, p. 173).

L'homme ne pourra se développer librement en tous sens qu'après que le prolétariat aura balayé les superstructures capitalistes qui *imposent* une fausse culture et distillent une fausse science, afin que les forces sociales développées dans la base économique soient mises en harmonie avec les rapports sociaux et humains.

² Cf. MARX, *Adresse inaugurale de l'A.I.T.*, septembre 1864.

Toute la conception marxiste proclame que c'est la révolution qui changera l'homme, et non l'action culturaliste exercée aussi bien sur les hommes que sur la production.

ANNEXE

[Retour à la table des matières](#)

Nous dressons ici, dans l'ordre chronologique, une liste d'articles et de lettres que nous n'avons pas repris dans cette anthologie déjà copieuse. Est-il besoin de dire qu'en toute occurrence le sujet est infini et que nous n'en aurons qu'une synthèse tant que les œuvres de Marx-Engels ne seront pas publiées dans leur intégralité. Nous résumons à chaque fois ce qui nous semble l'idée-force dans les passages que nous estimons proches de notre sujet, en indiquant si possible la traduction française.

Citons tout de suite, les anthologies de Marx-Engels qui prolongent dans les différentes directions le tronc constitué par le présent recueil et qui ont été publiées en langue française :

Jean FRÉVILLE, *Les Écrits de Marx et Engels sur l'art et la littérature*, Paris, 1937.

MARX-ENGELS, *Sur la religion*, Ed. sociales, Paris, 1968. *La Femme et le communisme*, anthologie des grands textes du marxisme Ed. sociales, Paris, 1951.

Karl MARX, *Pages choisies pour une éthique socialiste*, textes réunis, traduits et annotés par Maximilien Rubel, Paris, 1948 réédition par les éd. Payot.

Karl MARX, Friedrich ENGELS, *Études philosophiques*, Ed. sociales, Paris, 1968.

1837

Lettre de Marx à son père, 10 novembre 1837, in *MEGA*, 1/1, p. 100-106 : récit très détaillé sur le cours de ses études, notamment comment Marx se défend contre la philosophie de Hegel.

1839

MARX, *Dissertation*, 1^{re} partie, « Différence, au point de vue général, de la philosophie de la nature chez Démocrite et Épicure », note IV, 2, in *MEGA*

1/1, p. 63-66. Cette note ne figure pas dans la traduction française de cette dissertation chez les éd. Ducros, Bordeaux, 1970.

ENGELS, *Lettre II de Wuppertal*, avril 1839 : sur les écoles religieuses et laïques de cette région de l'Allemagne.

1842

MARX, « Éditorial du n° 179 de *La Gazette de Cologne* », in *Gazette rhénane*, Cologne, 10, 12 et 14 juillet 1842, in *MEGA*, 1/1, p. 278 ; trad. fr. : *Œuvres philosophiques*, éd. Costes, 1937, t. V, p. 94-108.

1844

MARX, introduction à la *Contribution à la critique du droit politique hégélien*, in *Annales franco-allemandes*, in *MEGA*, 1/1, p. 607-610, 613, 619-621 ; tra. fr. : Ed. sociales, 1975, p. 197-201, 203-205, 210-212.

1845

ENGELS, *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, in *Werke*, 21, p. 306-307 ; trad. fr. : Ed. sociales, 1968, p. 59-60 : dégénérescence de la science bourgeoise.

MARX-ENGELS, *La Sainte-Famille*, in *MEGA*, 3, p. 205-207, 306-309 ; trad. fr. : Ed. sociales, 1969, chap. IV « Note marginale critique n° 2 », p. 46-48 ; chap. VI, 3 d « Bataille critique contre le matérialisme français », p. 156-158.

MARX, *Cahiers d'extraits de Bruxelles*, in *MEGA*, 1/6, p. 616 extraits de François VILLEGARDELLE, *Histoire des idées sociales avant la révolution française, ou les socialistes modernes, devancés et dépassés par les anciens penseurs et philosophes avec textes à l'appui*, Guarin, Paris ; 1846, p. 124-126 (citation de Brissot).

MARX-ENGELS, *L'Idéologie allemande*, in *Werke*, 3, p. 243-245, 501 ; trad. fr. : Ed. sociales, 1968, p. 293-295 : pour l'égoïste en accord avec lui-même, la vie est affaire de réflexion, c'est-à-dire affaire de police. Et p. 567 : à propos des observations géniales de Fourier sur l'éducation.

ENGELS, *Description de colonies communistes surgies ces derniers temps et encore existantes*, in *Werke*, 2, Dietz, 1959, p. 553-554 ; trad. fr. : ENGELS-MARX, *Utopisme et Communauté de l'avenir*, Maspero, 1976, p. 75-76 : sur l'éducation pratiquée dans ces colonies modèles.

ENGELS, *Discours d'Elberfeld I*, in *Werke*, 2, Dietz, 1959, p. 547 ; trad. fr. : ENGELS-MARX, *ibid.*, p. 42-43 : sur la revendication de l'éducation universelle des enfants aux frais de l'État. Cf. dans le recueil précité, sur l'éducation et l'enseignement, p. 54, 56, 63, 66, 67, 71, 72, 74, 76, 86, 125, 131,

152, 168, 169, 173 ; et ENGELS-MARX, *Les Utopistes*, Maspero, 1976, p. 29, 45-46, 109-110, 128, 131, 144, 165-167.

1853

MARX, « La Question du travail », *New York Tribune*¹, 30 novembre 1853 : critique du travail des enfants en Angleterre et protestations ouvrières contre les mouvements d'éducation patronaux.

1858

MARX, « Importants documents britanniques », *N.Y.T.*, 20 mai 1858 : rapports des inspecteurs de fabrique sur le travail des enfants.

1859

MARX, « Situation en Prusse », *N.Y.T.*, 1^{er} février 1859 : sur les institutions d'enseignement en Prusse. La réaction substitue très vite au rationalisme le piétisme et fait la chasse aux professeurs progressistes dans les universités.

MARX, « La situation dans les usines britanniques », *N.Y.T.*, 15 et 24 mars 1859 : sur la fréquentation scolaire des enfants et l'application des prescriptions relatives à l'éducation dans les usines et imprimeries.

1862-1863

MARX, *Théories sur la plus-value* (livre IV du *Capital*), t. 1, in *Werke*, 26/1, Dietz, 1972, p. 329, 367-368 ; trad. fr. : Ed. sociales, 1974, p. 411, 458-459 : Hobbes sur le rôle économique de la science, le travail et la valeur. Dans la *machine*, la science objectivée apparaît comme *capital* face aux ouvriers.

MARX, *ibid.*, t. II, in *Werke*, 26/2, p. 103-104, 554-555 : la base scientifique directe pour l'agriculture – chimie, géologie et physiologie – se développe au XIX^e siècle sur la base scientifique de la grande industrie – la mécanique – qui surgit dès le XVIII^e siècle. Les sciences naturelles ne coûtent rien au capitaliste – exemple de l'invention du moulin à vent, et de la machinerie en général.

MARX, *ibid.*, t. III, in *Werke*, 26/3, p. 433-438 : progression historique des connaissances ; conditions de l'accumulation de capital auxiliaire. Par exemple, la télégraphie, le chemin de fer, etc., ouvrent un champ nouveau à l'investissement de capital auxiliaire. La production capitaliste implique la

¹ Les articles de la *New York Tribune* (*N.Y.T.*) restent dans leur grande majorité inédits en français. Marx y illustre souvent des thèmes particuliers qu'il traite dans *Le Capital*.

séparation de la science du travail et, en même temps, l'application de la science en tant que telle à la production matérielle.

1867

MARX, *Le Capital*, I, in *Werke*, 23, Dietz, 1971, p. 258-263, 309-311, 315, 490-493 ; trad. fr. : Ed. sociales, t. I, p. 239-244, 286-288, 291 t. II, p. 146-149 : sur le travail des enfants. *Ibid.*, p. 389 trad. fr. : t. II, p. 56 : sur les coûts de l'éducation.

1872-1873

ENGELS, *De l'autorité*, in *Werke*, 18, p. 305-308 ; trad. fr. : in K. MARX, F. ENGELS, *Œuvres choisies*, Ed. du progrès, Moscou, 1970, t. II p. 395-398 : sur la pérennité du caractère impérieux des lois scientifiques.

1873-1883

ENGELS, *Dialectique de la nature*, in *Werke*, 20, p. 456-457, 515, 462-471 trad. fr. : Ed. sociales, 1952, p. 185-186, 254-255, 191-201 éléments d'histoire de la science. Hiérarchie encyclopédique des sciences de la nature chez Comte et sa folie de l'enseignement intégral. Éléments d'histoire de la science.

1892

ENGELS, Introduction à *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, in *Werke*, 22, p. 299-300, 302, 307-308 ; trad. fr. : Ed. sociales, 1959, p. 27, 30, 35-36 : parallèlement à la montée de la bourgeoisie se produit un grand essor de la science. L'un des instruments d'oppression de la grande masse productrice par la bourgeoisie anglaise est la religion. Bêtise de la bourgeoisie anglaise.

CORRESPONDANCE

Engels à J. Ph. Becker, 8 septembre 1879 : les étudiants et docteurs philanthropiques veulent transformer la lutte de classe du prolétariat en une entreprise de fraternisation universelle de tous les hommes.

Engels à E. Bernstein, 17 août 1881 : l'« intelligentsia », dans la mesure où elle vaut quelque chose, afflue vers nous, sans que nous ayons besoin de la flatter.

Engels à J. Ph. Becker, 22 mai 1883 : sur l'instinct communiste des ouvriers et les prétentions professorales des intellectuels dans le parti.

Engels à Fr.-A. Sorge, 27 août 1890 : sur une petite révolte estudiantine dans le parti.

Engels à P. Lafargue, 3 janvier 1894 : sur l'entraînement militaire, cf. le dernier des trois tomes des Éditions Sociales sur la *Correspondance* entre Marx, Engels et Lafargue.

FIN